N° 355 — Tome XCVI 1er Avril 1912

MERCVRE DE FRANCE

Vingt-troisième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, GEORGES BOHN,
MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, RICCIOTTO CANUDO, GEORGES DUHAMEL,
PAUL FRÉMEAUX, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
E. HERPIN, CHARLES-HENRY HIRSCH, ROBERT D'HUMIÈRES,
GUSTAVE KAHN, H. JELINEK, PHILÉAS LEBESGUE, PAUL LOUIS,
RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, E. SÉMÉNOFF,
CARL SIGER, HENRI THUILE, LÉON TOLSTOÏ (J.-W. BIENSTOCK *trad.*),
PIERRE VANDIER, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXII

SOMMAIRE

—

No 355. — 1er AVRIL 1912

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

OCTAVE SÉRÉ

Musiciens français d'aujourd'hui. Notices biographiques, suivies d'un Essai de Bibliographie et accompagnées d'un Autographe musical. (Georges Bizet, Charles Bordes, Alfred Bruneau, Alexis de Castillon, Emmanuel Chabrier, Gustave Charpentier, Ernest Chausson, Camille Chevillard, Claude Debussy, Léo Delibes, Paul Dukas, Henri Duparc, Gabriel Fauré, César Franck, Vincent d'Indy, Paul Ladmirault, Edouard Lalo, Guillaume Lekeu, Jules Massenet, André Messager, Gabriel Pierné, Jean Poueigh, Maurice Ravel, Albert Roussel, Camille Saint-Saëns, Florent Schmitt, Déodat de Séverac.) Vol. in-18........ 3 50

H. JELINEK

La Littérature tchèque contemporaine. Avec une préface d'Ernest Denis, professeur à la Sorbonne. Vol. in-18.... 3 50

ERNEST RAYNAUD

L'Assomption de Paul Verlaine. Scène pastorale représentée pour la première fois sur la scène de l'Odéon le 28 mai 1911. Précédée de Considérations sur Paul Verlaine. Vol. in-18........ 1 »

P. SAINTYVES

Les Reliques et les Images légendaires. (Le Miracle de Saint Janvier et son explication scientifique. Les Reliques du Buddha. Les Images qui ouvrent et ferment les yeux. Les Reliques corporelles du Christ. Talismans et Reliques tombés du ciel.) Vol. in-18........ 3 50

FRANCIS JAMMES

Les Géorgiques Chrétiennes. Chants V, VI et VII. Vol. in-16 soleil tiré sur papier vergé d'Arches........ 5 »

GEORGES PALANTE

La Philosophie du Bovarysme, Jules de Gaultier, avec un portrait et un autographe, (Collection « les Hommes et les Idées »). Vol. in-18........ 0 75

ALEXANDRE HERZEN

Pages choisies, avec un portrait de Herzen et une notice biographique et des annotations par Michel Delines. (Pages autobiographiques, Histoire, Nouvelles, Correspondance, Considérations sociologiques). Vol. in-18........ 3 50

GEORGES POLTI

Les Trente-six situations dramatiques. Nouvelle édition mise au courant et augmentée de deux Index bibliographiques des œuvres et des noms cités dans cet ouvrage. Vol. in-18........ 3 50

HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie française

L'Amphisbène, roman moderne. Vol. in-18........ 3 50

LE CAS BERNARD SHAW

—

M. G.-B. Shaw passe pour l'homme le plus amusant d'Angleterre. C'est sans doute qu'il est Irlandais. Un jeu de la nature a donné le même idiome à deux races si étrangement différentes que, malgré ce hasard, elles n'ont pu parvenir encore à se comprendre. Si M. Bernard Shaw a élu tout de suite l'anglo-saxon oppresseur pour plastron et pour cible, il n'a trouvé là que plus tard un public. Public un peu moins indigné que ne l'eût souhaité son satiriste, mais égayé sans conteste. Ce profond psychologue, M. André Chevrillon, relevait justement que le fait de qualifier un homme de *very clever*, en anglais, n'implique pas nécessairement une supériorité différente de celle d'un jongleur habile » (*clever* signifie aussi bien intelligent qu'adroit.) Ce peuple sérieux met des dieux au-dessus de l'esprit. En étendant le nombre de ses lecteurs et de ses spectateurs M. Bernard Shaw n'a point pour cela gravé plus durablement son empreinte sur son temps. L'évolution d'un esprit aussi fécond en ressources nous réserve sans doute des surprises ; mais en dehors de la carrière de Messie, quelle autre lui paraîtra digne ou simplement possible ? N'a-t-il pas une foi : celle du socialiste ? Mais l'ironie est un entraînement périlleux au métier d'apôtre. Son tic opiniâtre use les lèvres des prophètes, élargit fatalement autour des paroles de vie le sourire professionnel de ce suprême humoriste : la mort.

§

N'importe. Faisons crédit illimité à cet Aladin de chimères. Considérons sans mesquinerie, ni malveillance, ni souci de rien établir dans le définitif, l'attitude de l'élite intellectuelle devant les nouveautés que cette éblouissante parade promit à son heure aux inquiétudes modernes. Répétons-le : cette attitude ne manifeste qu'amusement, elle pourrait demain se changer en fatigue. Il y a un nombre incalculable d'effets comiques à tirer du contraste des lois et des juges, des hypocrisies et des faits, des croyances et des actes — en Angleterre surtout où le préjugé moral se carre plus massif et congloméré de plus de sédiments séculaires. Ce sont là revanches de logicien, cabrioles de sophiste — un peu faciles après tout. Nous avons cela aussi chez nous, moins insolent de moulinets et de pyrotechnies, pénétré d'une pitié, d'une sensualité plus humaines qui en absolvent le nihilisme.

Un jour, sur les échafaudages de la Sixtine dont on réparait les fresques, M. Bernard Shaw (il narre l'anecdote lui-même) rencontra M. Anatole France. Celui-ci, frappé de ses propos, souhaita connaître ce touriste familier, mais jovial. M. Bernard Shaw profitant d'un passage particulièrement vétilleux : « J'exerce moi aussi, dit-il, la profession d'homme de génie. » Sur quoi notre bon maître, gardant l'équilibre de sa judiciaire, combien que la menace d'un ais branlant pût troubler celui de sa guenille, repartit : « Toute courtisane ne peut pas se dire marchande d'amour. » L'héroïque modestie de son sourire impliquait sans doute, comme il sied entre gens courtois, qu'il s'humiliait ainsi lui-même. Mais c'est retournée au cas de son interlocuteur que cette parole me semble, en sa divination singulière, valoir les décrets des sibylles qui l'écoutaient. Oui, si notre esprit doit à M. Bernard Shaw les plus fantasques divertissements, il ne nous a pas vendu encore d'*amour* — j'entends par là ce frémissement de vaste sympathie, qui prolonge dans l'inconscient la vibration de la joie cérébrale et qui est le haut privilège de l'art. Non, pas d'amour — pas seulement de volupté, car elle-même est grave.

§

C'est cette conception de l'amour, si importante dans l'équa-

tion de tout moraliste, qui forme, je pense, le plus original de la bonne nouvelle selon G.-B. Shaw.

En politique, on pourrait l'appeler un proudhonien larvé, un nietzschéen haut-le-pied attelé au char socialiste, ruant dans les brancards ou l'embourbant à plaisir (je l'ai entendu soutenir avec la verve la plus exaspérante la thèse marécageuse de l'égalité entre les hommes), mais hennissant, piaffant, sonnant de tous les grelots de son collier. Ce pur sang en avant des fardiers amuse et distrait l'élite soupçonneuse qui, sans ivresse, attend au déballage le sordide bonheur partageux.

Ce socialiste ne se donnera donc point pour patriote. Il écrira : « Comme Irlandais, je ne puis professer de patriotisme ni pour le pays que j'ai abandonné, ni pour celui qui l'a ruiné. » Il n'aime pas les militaires. Ce combatif par excellence pousse l'horreur du carnage jusqu'au végétarisme, se souvenant du mot de Vereschagin : « La seule forme logique de la guerre est l'anthropophagie. » Mais ne nous attendrissons pas trop tôt. M. B. Shaw ferait passer bien vite l'envie de le trouver sentimental. Il ne craint rien davantage. Il préfère qu'on le taxe de sécheresse, et la critique en a profité. Je l'ai entendu blaguer lui-même, avec infiniment de drôlerie comme il en a coutume, la rêverie de son prêtre catholique, sorte de François d'Assise irlandais un peu fou, prophétisant avec une incontestable poésie le règne de la Charité et du Bonheur futurs (1) !

Ce trait : l'horreur du faux idéalisme et de l'exploitation du sentiment caractérise cette conception de l'amour à laquelle il nous ramène. Aggravant l'antique formule du *duellum*, M. Bernard Shaw définit l'amour : Une chasse ! Et dans cette chasse quelle est la proie ? L'homme ! L'homme y fait la bête — dans toute la force du terme ! Car c'est lui le gibier. Don Juan traqué fuit vers les saules !...

On ne peut pas heurter plus effrontément nos conventions de galanterie chevaleresque et je vois nos derniers champions des belles pâlir. O Princesses lointaines, Dulcinées, Roxanes, Clarimondes...

Mais ce genre d'hérésie déconcerte moins en terroir étranger et M. B. Shaw en tire de réjouissants effets. L'esprit che-

(1) Dans sa pièce : *L'Autre île de John Bull.*

valeresque semble d'ailleurs en baisse chez nous. Au théâtre cependant, musée de routines morales, il survit. Tel spectateur capable de trépigner la ravissante mais excessive coiffure de la dame placée devant lui, se sentira Lohengrin ou Galahad devant l'innocence méconnue ou le lâche séducteur M. Bernard Shaw ne conquerra pas sans lutte ce preux-là. Et encore moins la Dame... deux fois découronnée.

Cette théorie de l'amour serait, nous l'avons dit, la principale originalité de M. Bernard Shaw, si cet homme redoutable permettait même de le trouver original. Or, il hait à ce point les catégories qu'il craint jusqu'à celle de n'en point avoir. Il l'avoue avec une bonhomie qui a son élégance : « Je suis un corbeau qui a suivi bien des charrues. » Et, moqueusement, de nous désigner d'un doigt méprisant, sur les registres de l'oubli, ses aïeux et ses maîtres.

§

Il professe, en effet, avec plus de gens sensés qu'il n'a coutume, que l'auteur dramatique a pour tâche d'interpréter à la foule les idées de son temps. Du domaine de l'abstraction il les fait descendre dans la vie afin de lutter, s'étreindre, enfanter. Il les rend assimilables, les transpose du plan de l'entéléchie dans celui du sentiment. Elles ne vivent en vérité qu'alors. L'art suit d'un pied paresseux la science et la pensée, mais c'est lui qui noue la gerbe, et l'épi qu'il a négligé pourrira. Dans toute philosophie une race tente de s'adapter à son milieu. L'artiste et particulièrement le dramaturge sont les complices efficaces, en ce plus récent stratagème, du vieux routier, père de tant de ruses : le Vœu de vivre Les mœurs suivent. Elles suivent toujours ! Rien de plus tardigrade qu'une morale. Aucune, hélas ! n'est jamais arrivée à temps. Ainsi pourtant, cahin-caha, une civilisation naît.

Certes, dans ce processus, actions et réactions se mêlent plus étroitement et moins méthodiquement que nous ne pouvons l'indiquer. Un Messie, un législateur brûlaient naguère des étapes. Une religion fixait, auréolait, multipliant par l'infini leur valeur émouvante ou impérative, les idées apparues dans les songes du vieil instinct acharné. Le premier dramaturge fut le sorcier, le prêtre. Le sorcier rival guettait, non loin, mieux barbouillé de lie. Les bacchants, lorsqu'autour du bouc

immolé ils ébauchèrent les premiers tumultes tragiques, annonçaient déjà l'avènement d'un dieu meilleur, Dionysos, l'éternel Satan secourable contre les dieux régnants, reparu depuis dans les Walpurgis et dont M. Bernard Shaw arrive de l'Ile des Saints nous montrer le joyeux et moderne avatar.

Avec quel brio nous en jugerons peut-être (s'il est jamais traduit décemment). Mais, une fois de plus, le vin de ses vendanges n'a encore que bellement étincelé dans les coupes, amusé que les yeux, grisé que les cerveaux. Quelque verdeur lui reste. Les moins forts la nomment amertume. Il n'a pas réchauffé ni fait délirer les cœurs. Ce satyre est un buveur d'eau.

Son talent demeure hors de cause. Fleur d'une vitalité, d'une ténacité qu'il faut louer très haut, tout artiste doit l'envier à cet étonnant batteur d'estrade. On lui reproche à ce propos ses allures fendantes ; elles ne manifestent, assure-t-il, qu'un sens très juste des réalités. Elles sont une publicité, voilà tout. Les nécessités de la concurrence moderne ont fait justice de scrupules gothiques. La science et l'art se doivent de faire leur réclame, non moins que le trafic. Le pingouin qui dépose son œuf sur une saillie de rocher et l'abandonne peut à son gré se dire : « Quel pur artiste je suis ! » Mais il date.

Et quelle mauvaise grâce à reprocher à l'oiseau plus moderne les clameurs, les pavanements, les coups de bec et d'ongle dont il ajoute le ragoût à l'éclosion de si prestigieux poussins ! Cela est étourdissant. Ne prononcez pas le mot de paradoxe surtout ! M. Bernard Shaw le tient en non moindre horreur que celui de sentiment. Le paradoxe c'est vous ! Un critique trop simpliste serait tenté de réduire la rhétorique du maître à la figure qu'emploie le moine Gorenflot, le couteau levé sur une volaille un jour de Carême : « Poularde, je te baptise carpe. » C'est assez cela. Ce procédé littéraire devient plus qu'une habitude avec M. Shaw, il prend le même caractère sacramentel. Et l'office est mené d'une allure si endiablée, avec une chaleur si brillante qu'on ne résiste pas et que la poularde elle-même, comme la Pauline de Corneille, confesserait à grands cris, si elle n'était si carpe, son irrémédiable carperie et la platitude du truisme qui la dénommerait autrement.

§

De sorte que, malgré tout, le cas de M. B. Shaw c'est la réaction au milieu intellectuel et social moderne d'un tempérament celtique assez traditionnel. Un barde d'Erin, un troubadour exaspéré, il n'est pas autre chose. Il appartient à la lignée des grands improvisateurs dont l'avant-dernier fut Oscar Wilde. Celui-ci, Irlandais catholique, se réclame de l'hellénisme d'Oxford ; l'autre, « violemment et arrogamment protestant », se déclare-t-il lui-même, compte tout au plus en fait d'attaches grecques un aïeul peut-être dans la horde qui pilla Delphes. Sa part de ce butin-là ce fut l'esprit des sophistes. Ces deux types de *minstrels* dévoyés, Wilde et Shaw, l'un avec la grâce, l'autre avec le trait, l'un dandy, l'autre démocrate, se ressemblent par l'abondante ressource de leur faconde, le lyrisme retourné de leur humour, leur goût de l'attitude, le manque du discernement vulgaire qui fixe le point jusqu'où le philistin consent à être étonné, enfin par leur anarchisme foncier. Des frondeurs-nés. Des *Moonlighters* (1). Chevaliers du clair de lune! Quel nom siérait mieux à ces poètes et à ces ennemis des lois?

Pourtant l'objet de cet essai présente, nous l'avons dit, un trait individuel parmi quelques autres essentiellement anglais : l'horreur de l'exhibitionnisme sentimental. L'exercice de cette vertu — car c'en est une, la pleurnicherie ou la hâblerie latine nous scandalisent depuis longtemps — se trouve grandement facilité par l'absence d'imagination d'une part et de l'autre par l'inaptitude aux émotions du cœur proprement dites. Le *self-control* ? Admirable discipline, pourvu qu'il y ait en l'occasion un Moi à contrôler. Le Moi sentimental de M. Bernard Shaw... eh bien, c'est celui d'un Voltaire plutôt que d'un Tolstoï et, du reste, cela ne vous regarde pas.

Pour conclure, rien n'est plus éloigné de nous que cette mentalité composite. Un Irlandais, protestant, pour qui Swift et Wellington représentent des types accomplis de sa race a de quoi nous déconcerter. L'esprit irlandais catholique et autochtone diffère lui-même profondément du nôtre, quoique, du fait de notre ignorance, l'avis contraire ait pu s'accréditer. Cet esprit diffère même profondément de l'esprit breton qu'on lui

(1) Nom donné aux chouans anti-anglais des récentes rébellions.

croirait fraternel. M. Bernard Shaw n'a de breton que son traducteur. Il l'a choisi, il y tient — comme le pendu à sa corde. Et c'est bien un suicide — au seuil de notre admiration. Geste de dévouement et de défi, à la fois absurde, crâne, cynique et chevaleresque, curieux pour le psychologue, mais désolant pour le public français. Ce public est blasé et d'attention courte. Il risque de ne voir en tout ceci qu'un pantin à une potence. L'événement serait déplorable quoique assez dans nos traditions. Il importe de le dénoncer d'avance et d'amorcer la révision d'un jugement sommaire, dût le condamné nous jeter à la tête les sabots qu'on lui a chaussés. L'auteur de *Candida* mérite qu'on lui fasse crédit de patience, en attendant la sympathie et l'applaudissement qui certes lui sont dus.

ROBERT D'HUMIÈRES.

LA CRISE DE L'ÉTAT MODERNE

—

Il ne viendra à l'idée d'aucune personne saine d'esprit, ouverte à l'observation des faits, d'affirmer la solidité de l'Etat moderne. Cet Etat moderne, j'entends par là la structure politico-sociale de notre âge, est, en quelque contrée qu'on l'envisage, soumis à d'étranges et impressionnantes attaques. Une poussée puissante des foules s'exerce partout contre lui. Il est autrement ébranlé aujourd'hui que ne le fut l'ancien régime dix ans avant sa chute. Ses adversaires, ses détracteurs, ceux qui conspirent sa ruine, sont légions ; ils avouent, ils proclament leurs desseins de subversion, ils se sentent si forts déjà, qu'ils peuvent braver une répression de plus en plus réduite à la timidité. Nous ne disons plus comme le philosophe du XVIIIe siècle : « Nos neveux verront de belles catastrophes » : mais ces catastrophes, selon notre tempérament, nous avons l'espoir ou l'appréhension de les voir de nos propres yeux. Les conservateurs les plus avérés, ceux qui ne croient point à l'évolution des choses, et qui ont foi en l'éternelle stabilité des institutions, sont obligés eux-mêmes de reconnaître la transformation intellectuelle qui s'opère au grand jour, et qui annonce d'étonnants changements.

La dernière consolation des champions patentés du présent, — qui est déjà le passé, — chez nous était de penser que la crise de l'Etat restait particulière à la France. Ils s'imaginaient que leur pays avait le monopole des grèves, des agitations ouvrières, du cheminement socialiste ou syndicaliste, et ils imputaient volontiers à la Révolution de 1789, à la République et à l'enseignement laïque et obligatoire, la responsabilité de ces perturbations aussi inquiétantes que continues. Hélas ! ils n'ont même plus la ressource de maugréer contre la prise de la Bastille, contre le 4 Septembre, contre la politique de M. Waldeck-Rousseau, ou contre le fanatisme de M. Combes. Il faut se rendre à l'évidence. La France subit le même sort que tous les autres pays, et la crise de l'Etat moderne n'y est pas plus accentuée qu'en Allemagne, en An-

gleterre, en Belgique ou en Amérique. Le phénomène capital, que nous essayons de préciser et d'analyser, offre le même caractère d'universalité que la poussée libérale au temps de la Restauration, ou que l'expansion nationaliste et démocratique en 1848. Et c'est même parce qu'il est universel qu'il dépasse démesurément, en intérêt, les faits de la politique courante.

Si la France était seule à le constater et à le subir, il ne présenterait, au regard de la philosophie sociale, qu'une médiocre portée. On pourrait le tenir pour un accident, et lui opposer les phénomènes contraires, qu'accuserait l'histoire des autres contrées. Mais, dans la réalité des choses, la France ne compte pas pour une exception : elle relève de la normale. La normale de notre époque, ce n'est point la stabilité, l'immobilité ; ce n'est même point l'évolution lente et sûre, qui exclut les brusques sauts ; c'est la crise, avec tout ce que ce mot peut comporter de rapides et violents changements, d'altérations et de destructions inévitables.

Cette crise ne touche pas seulement à la forme extérieure de l'Etat moderne, à telle ou telle façade dont il a plu à cet Etat de se doter, pour mieux masquer le jeu de son mécanisme intime. Elle atteint, ronge, annihile ce mécanisme lui-même, use et brise les rouages qui le composent, et frappe de stérilité et de mort les pièces qui semblaient les plus vivantes et les plus étincelantes. C'est l'essence de l'Etat moderne, sa charpente, sa structure profonde qu'elle anéantit, qu'elle doit anéantir, par une série plus ou moins longue, plus ou moins dramatique de phases et de vicissitudes variées.

A l'heure actuelle, il ne s'agit plus pour les nations qui se jugent les plus haut placées dans la hiérarchie de la civilisation de savoir si elles remplaceront la République conservatrice par la République radicale, — ou la République, quelle qu'en soit la tendance, par la monarchie, ou la royauté ou l'empire semi-absolutistes à la mode autrichienne ou allemande par une royauté ou un empire parlementaires. Ce sont là des questions qui intéressent des peuples tard venus à la vie politique : les Persans, les Turcs ou les Chinois. Le problème consiste à établir si l'Etat qui s'érige derrière l'apparence d'une république, d'une monarchie constitutionnelle ou d'un empire despotique subsistera, ou s'il sera renversé. Et c'est pourquoi, lorsqu'on envisage la grandeur de ce problème, la puissance

de ses données, l'extraordinaire opposition des deux réponses qu'il comporte, on est tenté de traiter avec quelque dédain les controverses, presque byzantines, où se complaisent ceux qui s'attachent à la forme des institutions, et qui négligent la contexture même de la société.

L'Etat, qui est mis en cause aujourd'hui, n'est plus celui de Louis XI, de Louis XIII, de Louis XVI ou de Napoléon. Ce n'est point l'Etat féodal plus ou moins transformé : ce n'est point l'Etat où deux ordres groupés autour du roi concentraient le pouvoir et les moyens de s'enrichir, en spoliant le troisième des honneurs et de la considération. C'est l'Etat capitaliste : ce régime capitaliste est maintenant commun aux deux hémisphères, puisque le colonialisme a été le porter, l'implanter dans les contrées les plus diverses et les plus lointaines. Il est caractérisé par la division de toute société, de toute nation, en deux catégories: une minorité qui possède à peu près tout, y compris le droit légal de pressurer la masse et de la faire travailler pour son propre profit ; une majorité qui est à peu près frustrée de tout, sauf de quelques prérogatives théoriques et chimériques, et dont l'existence serait subordonnée à la bonne volonté de la minorité et à l'arbitraire du mécanisme gouvernemental forgé par et pour cette dernière, si elle n'usait de la force matérielle pour modifier, par saccades réitérées, une structure déjà archaïque. Qu'on prenne l'Angleterre de Georges V, l'Allemagne de Guillaume II, l'Autriche de François-Joseph, ou la France actuelle, cette scission en deux classes hostiles l'une à l'autre, et dont l'hostilité réciproque ne peut que croître avec le temps, se manifeste avec une évidence brutale.

Les rouages administratifs sont conçus, agencés de telle sorte qu'ils fonctionnent pour sauvegarder l'autorité, accroître les chances d'enrichissement, prolonger et consolider la prospérité de cette minorité, en même temps que pour prolonger et consolider la servitude de la majorité. Quelque service public qu'on considère, il est aménagé pour fortifier le système capitaliste. Depuis l'organisation militaire et scolaire jusqu'à la fiscalité, tout se lie au maintien de la prédominanee de ce système. Il est juste, naturel, logique d'ailleurs, que toutes les institutions d'une époque dérivent d'un même principe souverain, qu'elles soient étroitement coordonnées, et que la classe

maîtresse de la puissance use de cette puissance pour ses fins spéciales. C'est le contraire qui serait étrange et exceptionnel. De même que les institutions féodales avaient pour objectif la défense des privilèges nobiliaires, de même les institutions de notre âge visent à défendre les privilèges bourgeois, qui se ramènent essentiellement au privilège de propriété.

On voit tout de suite en quoi consiste la crise de l'Etat moderne. Elle est infiniment plus ample, plus grave, plus passionnante qu'une crise d'ordre politique. Elle ne met pas aux prises le législatif et l'exécutif, les pouvoirs classiques que Montesquieu a définis avec tant de soin ; elle oppose, au régime qui, avec quelques variantes, s'est érigé partout depuis un siècle, — ceux qui, réduits à vivre dans les soubassements, dans les cavités profondes et obscures de l'édifice, aspirent à se tailler une place plus large, sinon à saisir la place tout entière. Ni Montesquieu, ni Rousseau, ni personne, à l'avant-dernier siècle, ne pouvait — fût-ce avec des dons de divination — prévoir cette crise. L'Etat Moderne est menacé par le développement des conditions mêmes qui ont fait d'abord sa force, sa richesse et son prestige. — Curieux et instructif retour des choses !

Un énorme prolétariat, et dont l'effectif va toujours grossissant, conspire, prépare la ruine de l'Etat. Au regard du régime politique, la France, l'Angleterre, l'Amérique, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, etc., présentent des différences d'aspect. Ce qui les rapproche, ce qui constitue entre elles le trait commun, c'est la poussée de ce prolétariat contre l'organisation sociale. Cette poussée s'accuse plus ou moins vigoureuse selon que l'Etat a plus ou moins accentué ses caractéristiques, — selon que la division en deux classes y est plus ou moins complète. Partout la classe prolétarienne s'est créée, — « alimentée » de même façon. Elle est issue du déracinement des petits propriétaires ruraux et de l'appel permanent que les villes adressent aux campagnes, des progrès de l'industrie, qui devient universellement l'activité maîtresse, et qui concentre, à sa disposition, des contingents chaque jour accrus, de l'expropriation des petits industriels et des petits commerçants, qui perdent les derniers vestiges de leur autonomie économique pour tomber dans le salariat. L'augmentation de l'élément urbain trahit, d'un bout à l'autre du monde, les progrès de la

prolétarisation. De longue date, la terre britannique ne produit plus les céréales nécessaires à la consommation du peuple qu'elle porte. De dix ans en dix ans, le pourcentage des paysans fléchit en Allemagne ; il n'est plus que du tiers ou moins : 61 0/0 en 1841, 41 0/0 en 1815, 31 0/0 en 1910. En 1840, il n'y avait, outre-Rhin que deux villes de plus de 100.000 âmes : il y en avait 29 en 1897 et 43 en 1910. L'Amérique nous offrirait une évolution analogue, peut-être même plus suggestive encore. Dans les contrées où l'industrie demeure secondaire, les entrepôts maritimes exercent la même attraction sur la population rurale : témoins Rotterdam, Amsterdam, Copenhague. La crise s'affirme de plus en plus menaçante, au fur et à mesure que se rompt davantage l'équilibre entre les centres industriels ou commerciaux et les campagnes. Car ce n'est pas une classe moyenne qui s'érige ou se reforme dans ces centres ; c'est un prolétariat déshérité qu'engendre ce mouvement de migration continue ; et ce prolétariat absorbe peu à peu, dans sa masse, les derniers restes de la classe moyenne locale, qui ne peuvent plus lutter contre la puissance conquérante de la ploutocratie.

Le régime capitaliste crée, suscite le prolétariat, parce qu'il ne peut vivre que de la mise en valeur, de l'utilisation, de l'exploitation des armées ouvrières, jusqu'au jour où il périra sous leurs coups ; et l'on conçoit pourquoi ses effets sont analogues, sous quelque drapeau politique qu'il s'abrite. Que ce drapeau soit républicain ou monarchique, la classe possédante, à peine de succomber avant l'heure, tend toujours à développer la production et les échanges, qui assurent sa fortune ; elle ne peut songer, un seul instant, à ralentir ce développement, parce qu'elle donnerait une prime à la classe possédante des pays voisins et rivaux ; elle provoquerait sa propre déchéance ; elle élaborerait sa ruine, à un moment où elle peut encore lutter et contre les concurrents du dehors et contre les ennemis du dedans. Alors elle fait appel à de nouveaux bras ; elle entraîne, dans le grand courant industriel et commercial qu'elle prétend diriger, de nouvelles foules d'hommes, et amplifie par là même les périls qui s'accumulent pour elle. Plus le commandement de la minorité semble s'affermir dans l'ensemble de la nation, et plus s'aggravent les chances de destruction de l'Etat moderne. La prolétarisation grandissante mesure de

mois en mois les progrès de richesse et de prestige de cette minorité : elle mesure en même temps les progrès de la crise, car elle en façonne, elle en réunit les éléments.

Telle est en raccourci l'histoire des contrées proches ou lointaines, qui se sont dotées du grand mécanisme manufacturier contemporain et qui, par intervalles, subissent les soubresauts de la classe ouvrière frémissante sous le joug. Il est naturel que les mêmes phénomènes produisent partout les mêmes conséquences, et que les travailleurs, comme le tiers Etat jadis, revendiquent leur liberté, dans la plus large acception du terme.

Entre eux et la classe possédante et dirigeante, à quelque pays qu'on s'attache, la différence, le contraste, se révèle plus saisissant qu'entre la noblesse et la bourgeoisie, en d'autres temps. La noblesse gardait les places, les honneurs, les pensions ; mais la bourgeoisie, à la veille de 1789 en France et dans toute l'Europe, disposait déjà de la prospérité financière. La bourgeoisie de nos jours réunit les places et l'argent ; c'est elle qui envahit toutes les hautes fonctions et c'est elle qui accapare les profits. Il y avait, en quelque sorte, à la fin de l'ancien régime, séparation entre la prédominance politique et la prédominance économique. Aujourd'hui, les maîtres de l'Etat sont aussi les maîtres de la production ; ils peuvent simultanément opprimer, par les lois, et affamer, par les salaires, la massse laborieuse. Comment s'étonner que cette masse laborieuse, dont la condition est uniforme sur d'immenses espaces du globe, se rue avec une colère et un enthousiasme croissants à l'assaut de l'Etat moderne ?

Son offensive est subordonnée à un programme très net. Lorsqu'on prête au prolétariat des aspirations confuses et des revendications mal digérées, on se trompe, volontairement ou non. Ce prolétariat, qui n'est rien, veut être tout. Il sait que son affranchissement ne peut se réaliser dans les cadres du régime capitaliste : d'où sa tendance à rompre ces cadres ; il sait que la coexistence de deux classes engendre fatalement leur antagonisme, et l'assujettissement de l'une à l'autre : d'où son ferme propos de supprimer la classe adverse, en faisant l'égalité entre les hommes, et d'anéantir les institutions politiques, administratives et autres, qui maintiennent cette classe adverse en possession de sa suprématie. On reproche au

prolétariat d'être révolutionnaire, mais il doit arriver logiquement une heure où l'évolution, par la résistance même de ceux contre lesquels elle s'accomplit, deviendra révolution ; et à travers l'histoire, depuis les temps le plus reculés, toute classe vassale a été révolutionnaire. Eût-elle renoncé à son droit de subversion, qu'elle eût consacré son asservissement et consolidé la domination de ses maîtres.

Le prolétariat attaque l'Etat moderne par le dedans ; il l'attaque aussi par le dehors, et cette action de l'extérieur semble de plus en plus destinée à croître en importance.

Le prolétariat attaque par le dedans, lorsqu'il s'efforce de pénétrer dans les rouages légaux de cet Etat, d'envoyer des mandataires aux assemblées, soit pour y proclamer sa volonté de libération, soit pour combattre les lois répressives, soit pour agir sur l'ensemble des Codes et des textes, et modifier les prescriptions qui seraient nuisibles à la cause de la masse. C'est l'action politique, électorale, parlementaire, qui peut s'appuyer sur la légalité présente, pour en préparer la transformation, et qui permet aux travailleurs hostiles à la société actuelle de se compter à intervalles réguliers. Les partis socialistes se sont ralliés partout à cette méthode, en revendiquant la conquête des pouvoirs publics. Mais si cette méthode a sa valeur, nul ne lui attribue une valeur absolue, et nul ne méconnaît les périls qu'elle offre. L'Etat peut être sapé, dissocié, détruit ; il ne saurait être manié au profit du prolétariat, puisqu'il est, par essence, l'organe de protection de la classe capitaliste, et que toutes ses parties sont aménagées en vue de cette sauvegarde.

Le prolétariat attaque l'Etat par le dehors, lorsqu'il fait une révolution violente en brisant tout le mécanisme bureaucratique et militaire ; il l'attaque encore par le dehors, quand, par une généralisation de la grève, qui, à vrai dire, ne s'est pas encore produite, il paralyse la vie sociale et démontre l'impuissance du pouvoir central à rétablir le fonctionnement du système. Cette grève générale n'a jamais manifesté ses effets, si l'on prend l'expression à la lettre, mais des chômages qui ont englobé des centaines de milliers d'hommes, voire des millions, ont déjà éclaté dans les dernières années, et rien n'interdit de concevoir un chômage réellement universalisé. Serait-il durable ou non? Nous ne discuterons pas cette question qui reste

en dehors de notre sujet, mais il suffirait sans doute qu'il survînt, pour que l'Etat reçût une formidable secousse et se fissurât du haut en bas. Cette tactique de l'assaut par l'extérieur est celle du syndicalisme, et il serait illusoire de s'imaginer qu'à part le prolétariat français elle rencontre partout résistance ou scepticisme.

Le socialisme et le syndicalisme, qui recourent à des moyens différents, se proposent un même objectif, qui est le renversement du capitalisme, la constitution de la propriété sociale, l'anéantissement de l'Etat moderne. Dans la période présente, ils sont forcés de concerter leur action, même lorsqu'ils polémiquent sur la vigueur de leurs méthodes respectives.

Voilà posé l'antagonisme fondamental qui engendre la crise de l'Etat moderne. Il est intéressant maintenant d'examiner comment cette crise évolue, dans trois grandes contrées de l'Europe, qui paraissent très différentes l'une de l'autre par le tempérament, par les traditions historiques, par l'organisation gouvernementale.

La France nous offre le type de la République bourgeoise. Cette république, au cours des quinze dernières années, a changé plusieurs fois d'étiquette ; elle a été modérée, radicale, radicale-socialiste, elle a combiné, à doses variables, les éléments timides et les éléments plus avancés ou qui se tiennent pour tels ; elle a fait appel aux socialistes, dont certains, à quelques moments, lui ont prêté un concours prolongé. Mais de quelque nuance qu'elle se parât, elle est restée organe de compression et de répression, et toute autre besogne lui était interdite, puisque son mécanisme intérieur jouait toujours forcément dans le même sens, et que la défense du statut social était son objectif suprême.

Même les réformes dites ouvrières qu'elle a tentées, et dont aucune ne satisfaisait aux desiderata des travailleurs, étaient subordonnées à ce point de vue. Elle les préparait et les promulguait uniquement pour désarmer les colères, calmer les impatiences, diviser l'adversaire, et surtout masquer sa véritable attitude.

Dans cette république bourgeoise, le parlementarisme est le rouage essentiel : c'est lui qui gouverne, qui contrôle l'administration, qui fait et défait les lois, alléguant la délégation populaire qu'il a reçue. Mais plus les années s'écoulent et plus son

prestige s'affaiblit, plus son discrédit s'accroît. Les partisans des régimes déchus guettent l'heure favorable pour imposer leur solution, mais ils ne se rendent pas compte que leur solution est frappée par avance de stérilité et d'impuissance, parce qu'ils ne sauraient s'appuyer que sur la bourgeoisie, ou sur une fraction de la bourgeoisie, et que cette classe ou cette fraction de classe ne renoncera pas au parlementarisme, son instrument de règne. Ainsi ces partis déchus associeraient aux tares et au discrédit du parlementarisme les tares et le discrédit qui s'attachent à l'institution monarchique

J'entends, sous le nom de parlementarisme, le gouvernement par personnes interposées, qui prétend prendre ses racines dans le peuple, qui émane en effet du suffrage universel plus ou moins corrompu et faussé, et qui remet toute autorité à une « aristocratie ». Ce système est au rebours de la démocratie pure ; il en est la négation. On peut dire qu'il porte en lui la révolution, puisqu'il superpose à la masse une faible tranche d'individualités influentes isolément et collectivement, qui refusent la parole à la nation, et qui s'expriment en son nom. Le régime parlementaire qui s'est instauré partout dans le monde, à l'heure où la bourgeoisie s'érigeait en maîtresse, et dans la mesure où elle conquérait la maîtrise, est un compromis bâtard entre le système absolutiste et la démocratie. Il recèle tous les abus qui sont inhérents aux oligarchies; il crée une catégorie limitée de professionnels qui accaparent les fonctions pour eux et leurs amis et leurs créatures; il engendre une série de clans locaux qui tyrannisent les villes et les campagnes et par suite suscite, dans les foules, un mécontentement et une irritation croissants. Je passe sur les scandales qui naissent, en toute nécessité, de l'omnipotence même d'hommes vieillis dans les affaires et assurés, de par le jeu de leur influence ou de par leur richesse, de se faire toujours réélire. La crise de l'Etat moderne se manifeste d'abord en France par l'impopularité grandissante du parlementarisme. C'est qu'elle se traduit surtout par le déclin de l'institution dominante en quelque contrée qu'on l'étudie, de celle qui concentre de préférence sur elle les regards et les attaques : le Parlement chez nous, la Chambre Haute héréditaire en Angleterre, l'empire absolutiste ou semi-absolutiste en Allemagne.

La théorie de l'action directe qui, à toutes les phases de

l'histoire est celle des vaincus et des opprimés, n'a pu se développer, se préciser dans notre pays, que parce que le parlementarisme, régime de l'action populaire par personnes interposées, avait déçu et trahi tous les espoirs mis en lui. Cette théorie ne signifie pas que la masse du peuple veuille procéder par violences réitérées; elle signifie que cette masse entend n'être pas frustrée de son droit de souveraineté, qu'elle aspire à saisir le rôle que lui assignent son activité productrice, son effectif, sa puissance.

Si le syndicalisme est entré en lutte, dans ces dernières années, avec le parlementarisme, c'est que celui-ci symbolise le pouvoir de la classe possédante, au sort duquel il est historiquement et logiquement lié, et que celui-là est l'expression directe, l'expression la plus récente de l'offensive prolétarienne. Le Parlementarisme, c'est-à-dire la dictature d'un corps restreint de professionnels du gouvernement, est destiné à périr avec la structure économique qu'il a charge de sauvegarder. De ce point de vue, les efforts qui sont tentés, de différents côtés, pour lui infuser une vigueur nouvelle, en instituant des modes de votations inédits, apparaissent, quoi qu'il arrive, comme illusoires. Les problèmes que pose la grande lutte, l'antagonisme capital que nous évoquons, sont infiniment plus obsédants et plus graves que celui de la représentation des minorités ou celui de la représentation proportionnelle. C'est l'Etat moderne lui-même qui est en cause derrière la constitution parlementaire : c'est-à-dire la répartition de la propriété et l'organisation industrielle et agricole. Les champions du régime s'appliquent à replâtrer la façade, alors que toute la charpente est croulante.

Cette dislocation, cet affaiblissement de l'Etat moderne se marquent, en France, par mille faits. Des indices quotidiennement répétés ou renouvelés les dénoncent. Le déclin des autorités anciennes, l'effritement des principes jusque-là incontestés, l'ébranlement d'idées admises par la collectivité et qui semblaient à jamais préservées de toute critique profonde ; la désorganisation croissante des services ; les progrès généralisés de l'esprit de discussion à l'encontre des disciplines traditionnelles sont autant de signes précurseurs des grands changements. Les grèves multipliées, et qui ne sont pas une particularité de l'histoire actuelle de ce pays, portent des coups

30

mortels à la structure sociale et au prestige du pouvoir.

La continuité du labeur est, à chaque instant, rompue : des milliers, des dizaines de milliers de salariés, quittant l'atelier pour faire prévaloir leurs revendications, se déversent dans la rue. Chacune de ces grèves apparaît comme un soulèvement partiel du prolétariat ; chacune d'elles aboutit à réduire un peu plus l'autorité patronale, qui ne peut s'accommoder de ces suspensions inopinées, de plus en plus fréquentes et coûteuses, de la production. Plus l'état social est vacillant, et plus ces conflits économiques se réitèrent et s'amplifient ; cet état social reposant, d'autre part, sur l'exploitation de l'effort collectif par une minorité, la cessation soudaine de cet effort, sur des territoires plus ou moins vastes, compromet davantage encore et ruine sa stabilité.

Mais ce qui caractérise surtout, en France la phase contemporaine, ce qui mesure le mieux la crise, c'est la pénétration de la grève dans les services publics. Les grands chômages des postes et des chemins de fer qui se sont succédé dans les dernières années n'attestaient pas seulement la vigueur des organisations corporatives ; ils démontraient que le syndicalisme, en gagnant de proche en proche, pouvait paralyser le fonctionnement de la puissance publique, en même temps que la vie du pays. L'Etat capitaliste, par un arrêt des postes, des télégraphes, des téléphones, des chemins de fer, se trouverait désarmé dans sa bataille contre le prolétariat. Ses rouages épars ne communiqueraient plus entre eux ; rien ne relierait plus ses centres les uns aux autres. Toute action d'ensemble lui serait interdite, et par suite la répression énervée, gênée, stérilisée dès la première heure, serait livrée au hasard des événements. De même que la concentration industrielle a suscité, en face du patronat, une exceptionnelle cohésion ouvrière et une conspiration permanente des salariés, de même le grossissement des services publics — qui n'est pas spécial, quoi qu'on dise, à une contrée déterminée, qui se retrouve partout où le capitalisme s'est implanté, qui est la loi du monde capitaliste — a produit chez les agents de ces services un mouvement d'association, — au premier, au second et au troisième degré, — qui devient un péril sans recours.

L'Etat moderne est miné en France, dans son organisation politique, par le discrédit du parlementarisme ; dans son

infrastructure économique par l'expansion socialiste et syndicaliste; dans sa force de répression par la révolte des petits fonctionnaires. Comment résisterait-il à tant de causes de ruines? Mais il n'est pas plus solide au dehors.

Voici la Grande-Bretagne. Si une contrée semblait réfractaire à tout esprit révolutionnaire, docile au conservatisme et au traditionnalisme, soucieuse de garder sa hiérarchie et ses institutions séculaires, c'était bien celle-là. Aux démocraties impatientes du continent, on opposait la sérénité et la passivité du peuple anglais; à leur goût prononcé des changements et des innovations, son antipathie pour les brusques sauts, et son respect des routines les plus surannées. Il avait maintenu sa royauté héréditaire, sa pairie fossilisée, les usages qui remontaient aux périodes lointaines. Ni le socialisme, ni le syndicalisme n'avaient prise sur cette nation réaliste et dédaigneuse de l'idéologie. Le Trade-Unionisme, qui s'était implanté de longue date, n'était, malgré quelques phases de violents soubresauts, qu'une diplomatie industrielle, la science des contrats collectifs et des traités de paix à échéance indéfinie. Or, tout à coup les théoriciens de l'Angleterre stagnante et à jamais équilibrée ont dû reconnaître leurs erreurs, et à l'inverse de leurs affirmations pédantesques d'autres théoriciens viennent dire aujourd'hui que l'Angleterre pourrait bien voir, avant les contrées continentales, les grandes transformations essentielles.

L'histoire des dernières années semblerait leur donner raison et justifier leurs prophéties. La royauté s'étant peu à peu effacée dans l'arrière-plan où la relègue l'évolution des idées constitutionnelles, c'est la Chambre des Lords qui a subi l'assaut des adversaires du régime. Cette Chambre des Lords perpétuait la vieille puissance des seigneurs fonciers, qui tenaient de leur naissance le droit de gérer les affaires publiques. Alors même que les bourgs pourris avaient été abolis, leur représentation passant aux nouvelles cités manufacturières, et que le suffrage s'était peu à peu universalisé, assimilant les Communes à une Chambre à la française, les lords demeuraient comme un vestige d'un autre âge égaré dans le monde moderne. Quelques gros propriétaires faisaient la loi aux députés élus : l'abus était criant; il était si criant que le système parlementaire n'a pas été encore effleuré Outre-Manche par les suspicions et les attaques qui l'ont atteint ailleurs. Le mot d'ordre de la foule a

été : « Sus aux Lords ! » et la Chambre Haute, sous peine d'être emportée, a dû souscrire au démembrement de ses propres prérogatives. C'est à travers cette Chambre Haute que l'Etat a subi sa première défaite, de l'autre côté du Canal.

Mais la mutilation des privilèges financiers et politiques des lords ne suffisait pas aux millions de travailleurs, qui se serrent en Angleterre dans des villes de plus en plus surpeuplées. C'est à la structure sociale que s'adressaient leurs haines. Déjà en réclamant la suppression ou l'abaissement de l'assemblée héréditaire, ils exprimaient leur volonté de nivellement, leur souci de frapper la classe adverse. Leur revendication était autre : c'était le système de la propriété qu'ils critiquaient et flétrissaient, et l'on ne concevrait pas le développement de la législation sociale qui a marqué l'action du parti radical, avec Asquith et Lloyd George, si l'on n'avait pas sous les yeux le revirement qui s'est manifesté depuis 1900 dans le prolétariat britannique.

Jusque-là l'Etat anglais, s'il avait beaucoup moins répugné à l'interventionnisme qu'on ne le croit généralement, s'était à peu près contenté de limiter le labeur des femmes et des enfants. Il avait admis cette limitation beaucoup moins pour répondre aux désirs des travailleurs que pour conserver aux fabriques un personnel indispensable ; il prenait pour les patrons les précautions, les garanties d'avenir qu'ils eussent prises spontanément, s'ils avaient été avisés. Les lois de Lloyd George ont un tout autre caractère. Elles tendent à briser l'offensive ouvrière, en faisant une part nécessaire aux réclamations sociales, et à détourner la foule du socialisme et du syndicalisme, en accordant des avantages plus ou moins précieux aux salariés. Ce système procède tout entier du même esprit que le système bismarckien de l'assurance ; mais comme Lloyd George s'est trouvé aux prises avec une organisation corporative infiniment plus forte que celle de l'Allemagne, en 1883 ou 1885, il a dû consentir à des sacrifices financiers beaucoup plus amples. Les lois des dernières années sur la vieillesse, la maladie, le chômage, n'étaient pas, dans l'esprit de leur promoteur, uniquement destinées à assurer les travailleurs contre un certain nombre de risques de l'existence ; elles devaient bien plutôt assurer la classe possédante contre les risques d'une révolution sociale. Le radicalisme, outre-Manche comme outre-

Rhin, comme chez nous, cherche à réaliser le compromis entre la bourgeoisie et le prolétariat, entre l'état social présent et celui qui se prépare à lui succéder. Mais ce compromis, dans sa pensée, serait tout au profit du statut actuel, et il n'est pas, au surplus, d'exemple qu'une transaction ait conjuré la ruine d'un régime.

Ces transactions, qui ne sont jamais négociées que sous la contrainte, n'aboutissent qu'à stimuler l'offensive révolutionnaire. L'Angleterre contemporaine, pour peu qu'on étudie l'évolution la plus récente de son trade-unionisme, vérifie excellemment cette assertion.

L'heure de la diplomatie industrielle est passée. Les fédérations d'industrie, qui comptent parfois des milliers d'adhérents, — 700.000 se rassemblent dans la fédération minière, — ne s'en tiennent plus aux pressions calculées et aux lents pourparlers, où s'élaborent des contrats collectifs à échéances successives. La thèse de la grève générale, qui doit faire céder le patronat par la menace de catastrophes nationales, qui paralyse toute circulation et toute production, s'est accréditée dans les corporations qui jadis s'étaient le plus ostensiblement vouées aux méthodes prudentes. Cette grève générale n'est plus mise au service uniquement d'une revendication immédiate, augmentation du salaire ou réduction de la journée, mais elle vise à paralyser tout le mécanisme social pour en précipiter la chute ; c'est-à-dire que les trade-unionistes, conquis peu à peu par les idées socialistes, abandonnent le réformisme dans le cadre du régime pour s'attacher à la transformation intégrale de la propriété. Enfin, les Unions se soustraient de plus en plus à l'influence de leurs chefs anciens, de leur bureaucratie intérieure vieillie dans les tractations et rebelle par nature à la politique nouvelle. D'une manière générale, elles substituent aux négociations le coup de force, l'assaut brusque contre l'organisation économique en vigueur. Et cette substitution de formule les entraîne nécessairement à la lutte contre l'Etat, l'Etat dont la mission est de protéger cette organisation : depuis quelques années au demeurant, — et ceci est d'autant plus significatif que le parti radical est le maître du pouvoir, — les troupes ont fait leur apparition dansles centres en chômage.

Ce qui caractérise enfin, et peut-être par-dessus tout, ce

trade-unionisme renouvelé, c'est que l'esprit corporatif a cédé la place à ce qu'on appelle l'esprit de classe : les trade-unions, qui pourraient se tenir en dehors des conflits du capital et du travail, s'associent spontanément à celles qui sont jetées dans la lutte. Toute querelle, d'abord limitée, peut désormais soulever l'antagonisme des possédants et du prolétariat, c'est-à-dire déchaîner la guerre sociale, d'un bout à l'autre du Royaume-Uni, et mettre en cause la stabilité de la puissance publique.

A aucune époque de son histoire, l'Angleterre n'a connu une succession de grèves aussi formidables que celles enregistrées, coup sur coup, des dockers, des cheminots et des mineurs. A trois reprises, en très peu de temps, sa navigation, sa circulation par terre, et l'ensemble de son industrie ont été non pas seulement contrariées, mais matériellement suspendues. Pour ne point voir dans ces faits les indices d'une situation révolutionnaire, pour ne point comprendre que nous sommes au début, non à la fin d'une période, et que le mouvement, loin de s'atténuer, doit s'accentuer sans trêve, il faut tout ignorer des conditions présentes du combat des clásses. L'Etat britannique est profondément sapé.

Voici enfin l'Allemagne. Ceux même qui croyaient à l'inébranlable solidité de l'Empire des Hohenzollern, et qui opposaient la discipline des Prussiens, des Bavarois et des Hessois à l'agitation fébrile, à l'individualisme anarchique des Latins, ont dû tirer des événements les plus récents quelques édifiantes leçons. La discipline subsiste bien chez les Prussiens, Bavarois, Hessois, etc., mais elle se retourne contre l'Etat, dont les périls commencent à frapper tous les yeux.

Ç'a été une stupeur pour le monde, pour les personnes tout au moins qui lisent peu et ne réfléchissent point, d'apprendre en janvier dernier que le socialisme avait groupé 4 millions d'hommes et plus outre-Rhin. Dans le pays même où l'Etat moderne semblait doté d'une armature plus puissante que partout ailleurs, où ses principes apparaissaient presque incontestés, où l'administration s'était érigée en souveraine maîtresse, où les procès pour lèse-majesté étaient encore intentés par séries, une minorité gigantesque se dressait contre le pouvoir impérial, et contre la noblesse foncière et la bourgeoisie riche qui formaient les deux soutiens du Trône. Tout était mis

à la fois en discussion : l'autorité du prince, la contexture du système politique, le régime fiscal léger aux grands et écrasant aux petits, le principe de propriété, la hiérarchie des classes, le militarisme terrestre, la poussée navale, le colonialisme, la diplomatie violente et belliqueuse chère au pangermanisme ; — bref, l'Etat lui-même dans ses manifestations diverses et dans ses rouages les plus intimes. Cette progression subite de la social-démocratie n'avait rien de surprenant pour ceux qui avaient suivi le cheminement de sa propagande et le recrutement de ses groupes. Le parti avait atteint, quelques mois avant les élections, lors du congrès d'Iéna, le chiffre énorme de 836.000 affiliés, et à Berlin, pris isolément, son effectif dépassait déjà 111.000 adhérents. Il avait ses journaux, dont plusieurs, tels le *Vorwaerts*, réalisaient de copieux bénéfices, ses budgets abondamment pourvus et sagement administrés, ses propagandistes nombreux et actifs. Son succès était d'avance assuré. Il fut tel que le Reichstag faillit avoir un président socialiste, et que Bebel, le vieil apôtre de la révolution sociale, manqua représenter le Parlement allemand devant le monde.

Cette victoire du socialisme a été préparée par bien des éléments, et favorisée par des circonstances qui furent exploitées avec habileté. La cherté de la vie, accrue outre-Rhin comme ailleurs, prédisposait les classes laborieuses à une offensive générale, et déchaînait chez elles une irritation qui voulait s'exprimer. L'aggravation des impôts, issue surtout du grossissement des budgets militaires, fournissait aux adversaires de l'empire de faciles arguments. La crise diplomatique européenne, suscitée par M. de Kiderlen-Waechter et par les pangermanistes à propos du Maroc, avait exaspéré le prolétariat, qui nourrit pour la guerre une horreur grandissante. Mais le renchérissement des vivres, l'augmentation des frais militaires, les menaces de conflagration dérivent directement du système social et du mécanisme politique que ce système engendre. Le socialisme s'autorisait donc de toutes ces éventualités, pour dénoncer avec une vigueur renouvelée les méfaits du régime capitaliste ; et sa propagande portait d'autant plus loin qu'elle s'illustrait de faits très actuels et qu'elle évoquait des misères évidentes. Quelles que soient les préférences de certains leaders de la social-démocratie, elle tend au renverse-

ment du statut existant; son but, sinon sa tactique quotidienne, est révolutionnaire. Elle est en conflit sur tous les points avec l'Etat moderne. Ou elle sera écrasée par lui, ou elle l'anéantira. Et c'est pourquoi les élections de janvier, qui ne sont en somme que des élections et dans un pays où le parlementarisme est encore réfréné par l'autorité monarchique, équivalent, malgré tout, à un soulèvement victorieux.

La poussée subversive a heurté, en Allemagne, les deux colonnes de l'Etat : le prestige impérial et le militarisme. On n'a pas attaché assez d'importance, chez nous et ailleurs, au débat qui s'était engagé, il y a plus de trois ans, au Reichstag à la suite de la publication d'une interview fameuse de Guillaume II, et qui mit en cause le pouvoir personnel. Le Kaiser dut s'humilier, promettre en quelque sorte de ne plus outrepasser certaines limites ; mais l'opinion se montra inclémente pour lui ; la critique atteignit à un ton qui était demeuré jusque-là inconnu dans l'Allemagne contemporaine ; presque tous les partis du Parlement s'accordèrent à dire de dures vérités au monarque. Il n'est point d'autorité qui résiste à de pareilles attaques, et si le prestige de l'Empire n'a pas encore décliné au même point que celui des assemblées électives en France et que celui des Lords en Angleterre, il a subi une brèche profonde, reçu l'une de ces blessures qui ne se cicatrisent plus. Les élections de janvier dernier ont constitué un formidable désaveu pour la politique spéciale de l'Empereur, qui, on le sait, ne tolère un chancelier qu'autant qu'il sert ses propres vues : en sorte que la défaite du chancelier devient la défaite du souverain qui l'a choisi.

Le militarisme n'est pas mis à moins rude épreuve, quoi qu'on veuille se persuader à l'extérieur, lorsqu'on affirme que le peuple allemand accepte sans murmurer les charges que l'armée et la marine lui infligent. Pour soutenir pareille thèse, il faut ne rien connaître de l'Allemagne actuelle, de sa littérature du roman et du théâtre, qui ne néglige aucune occasion de protester contre l'insolence de la caste des officiers, de ses grands courants pacifistes qui s'expriment plus ouvertement et plus vivement que chez nous. Aucune manifestation contre la guerre n'a encore pris, dans le monde, l'ampleur qui caractérisa, l'été dernier, au moment de la crise du Maroc, la démonstration du parc de Treptow: démonstration si puis-

sante et si bien soutenue par l'esprit public que le chancelier n'osa l'interdire. Il avait pourtant prohibé d'autres meetings organisés en plein air pour l'universalisation du droit de vote en Prusse.

Le succès du socialisme en janvier dernier a été fait surtout de l'attitude qu'il avait adoptée, lors de l'incident d'Agadir, contre le pangermanisme agressif. On lui a su gré d'avoir donné l'avertissement suprême au gouvernement, d'avoir défendu la paix, de s'être élevé contre les excitations venues des milieux de l'état-major comme des milieux financiers. Dans la plupart des réunions électorales de décembre, quelques semaines après la signature de l'accord franco-allemand qui clôturait la crise, le militarisme était dénoncé comme l'ennemi de la prospérité allemande, comme l'adversaire des libertés publiques, comme l'instrument le plus redoutable de la tutelle bourgeoise et féodale. Et la social-démocratie a vaincu : son triomphe a mesuré toute la décadence de l'Etat, la dislocation de ses rouages, l'impuissance de sa défensive, la stérilité de la répression, les chances de subversion qui se développent outre-Rhin comme partout.

Sous quelque aspect qu'il se présente, quels que soient les détails de son organisation de façade, l'Etat moderne est donc généralement menacé, lézardé, voué à la décrépitude rapide. Le cas de la France est celui de toutes les contrées parvenues à un certain degré de l'évolution industrielle. Avec cet Etat, c'est le capitalisme lui-même qui est frappé à mort. L'expansion de ce qu'on a appelé, d'après Taine, « l'anarchie spontanée », chez nous, la multiplication et l'élargissement des grèves et l'apparition du trade-unionisme révolutionnaire outre-Manche, la grande victoire de la social-démocratie outre-Rhin, sont des manifestations diverses d'un même phénomène, les indices d'un irrémédiable effondrement.

PAUL LOUIS.

LES ABEILLES

ACTE I

Sur la planchette d'accès à la ruche.

L'ABEILLE SENTINELLE

Voici le miracle qui recommence : l'ombre fluide de la nuit, cachant dans sa perfidie le vol redoutable du sphynx, semble couler vers l'ouest du ciel, tandis que l'est est envahi lentement par une pâleur précieuse.... Je tremble et je m'émeus de cette fragilité de la lumière : peut-être, cette fois-ci, n'aura-t-elle pas la force de repousser victorieuse toutes les ombres et de recouvrir de son ventre brillant la sphère entière du ciel..

Mais voici que peu à peu la pâleur prend un éclat, une force, une violence. Ha! ha! ha! Eclosion merveilleuse du jour, telle une fleur blanche et bleue! L'horizon flamboie. Une flèche droite en jaillit. Le Dieu, le Dieu va revenir... O Soleil! amour! vie! par un enfantement régulier tu sors de la terre, plus gros qu'aucun œuf de la reine!

Maintenant le disque est sorti tout entier. Il commence à parcourir le ciel foncé. — Les mâles, prétend-on, attendent sans nulle angoisse ce mystère redoutable de l'aube. Mais moi, neutre, qui ignore sur quoi reposent leurs calculs, je sais trop que c'est par bienveillance seulement que paraît l'astre...

O Roi! amour! ne décline pas! ne fuis pas comme tu as fui si souvent, laissant derrière toi peur et douleur à toute créature. Ne nous laisse pas seuls! ne nous livre pas à la Nuit terrible! Ne sois pas cruel, ô Dieu!

(Elle se prosterne et se dirige vers les piliers de la porte, criant :)

Le jour! Le jour est né!

(Sort une seconde abeille.)

DEUXIÈME ABEILLE

Sentinelle, ma sœur bien-aimée, j'ai entendu ton cri; il a traversé toute la cité industrielle et une joie est arrivée avec lui.

LA SENTINELLE

J'entends déjà se former le cortège des récolteuses, la relève des servantes, des maçonnes et des nourrisseuses. Voici que le travail reprend, amenant dans toute âme jeune un surcroît de force et de bonheur. L'œuvre immémoriale continue; heureuse d'y participer, je contemple avec amour les ténèbres intérieures de la ruche parfumée de miel et de cire, et la lumière extérieure, parfumée de fleurs.

DEUXIÈME ABEILLE

Mon sang rapidement circule dans mes jeunes veines, mes pieds impatients retiennent mes ailes impatientes, l'éther illimité m'attire pour que j'y vibre et vole; la moisson abondante me fera riche bientôt.

(Elle s'envole.)

LA SENTINELLE, criant à l'intérieur.

Le Départ! le Départ commence!

(On voit sortir de jeunes abeilles qui prennent leur essor.)

LES JEUNES ABEILLES

— O vent, comme tu caresses mes yeux...
— Vitesse... Tourbillonnement...
— Je flaire le pollen épars...
— Je m'élance au-dessus de la campagne colorée...
— L'azur entier est peuplé de mes ailes...
— Emportée par mon élan, nageuse étincelante, pareille à une goutte de soleil, je vois se dérouler toute la terre...

(Elles disparaissent. — Entrent les vieilles abeilles.)

LA SENTINELLE

Sentinelle attentive aux allées et venues, je vous salue, ô vénérables.

PREMIÈRE MOISSONNEUSE

Infatigables, longuement endurcies aux intempéries, nous sentons chaque jour une nouvelle vigueur remonter dans nos ailes déchirées par la vieillesse. Et toujours une nouvelle joie nous envahit à mesurer la tâche immense que nous continuons.

DEUXIÈME MOISSONNEUSE

Tant que notre force nous soutiendra sur l'air invisible,

nous irons, ramant ardemment vers les buissons sucrés, et toujours, dans la satisfaction plénière, nous descendrons et remonterons le long des corolles secrètes.

(Sort de la ruche une servante.)

LA SERVANTE

Sentinelle!.... Retenez!.... retenez le Départ!

LES MOISSONNEUSES

Que veut la servante royale?

LA SERVANTE

La Reine a cessé d'enfanter! que chacun rentre dans la ruche! Que la nouvelle horrible parcoure la cité, que tout mouvement cesse et que chacun se tienne prêt à écouter le Destin. Rentrez, mes sœurs, et criez la funèbre parole : la Reine n'enfante plus!

(Tumulte. Les vieilles abeilles rentrent.)

LA SENTINELLE, retenant la servante.

Depuis longtemps je suis de garde aux portes, j'ignore ce qui se passe. Dis-le-moi.

LA SERVANTE

En peu de mots je te le dirai. La Reine allait comme d'habitude, enfantant, et déposant ses œufs de cellule en cellule, aidée par nous, escorte royale, lorsque tout à coup elle sortit d'une alvéole et, triste, nous dit : Mes filles, j'ai fini ma tâche; ma fécondité est épuisée, mon ventre ne tressaille plus sous le poids des œufs. Laissez-moi! — Alors nous avons fui, nous dispersant dans les rues, clamant la nouvelle...

LA SENTINELLE

Que va devenir la cité?

LA SERVANTE

Ruine, ruine, ruine. Fin tragique et imprévue de tant de travaux. L'avenir, que nous croyions fermement tenir, s'évanouit tout d'un coup!...

(Elle sort.)

LA SENTINELLE, seule.

Voici donc notre race, notre cité condamnée à mort; les jeunes récolteuses butinent gaîment dans la lumière éclatante; elles ignorent que leur travail est vain. Vainement, désormais,

n fabriquera le miel et la cire, puisque la vie s'est éteinte...
La vie s'est éteinte. Une à une nous périrons toutes. Nulle éritière ne sortira plus du berceau pour prendre nos places ncore chaudes. Les rues innombrables de la ville se videront, s parois bien maçonnées se déformeront, les piliers de cire lide fléchiront et toute l'immense architecture se dissoudra !... on, ce n'est pas possible! l'œuvre ne peut ainsi s'abîmer... Ruche est éternelle... Et cependant la nouvelle funèbre st exacte; des profondeurs j'entends monter un gémissement ultiple ; et mes sœurs, abandonnant leurs métiers divers, e mêlent en bruissant et remplissent le Dôme intérieur, forant une foule aux sentiments incertains.

(Entrent les Mâles.)

PREMIER MALE

Une rumeur inaccoutumée agite la ville industrielle; sorons, mes frères, de ce tumulte de gens odieux et pressés, et ontemplons l'immensité vide des cieux. O parfum! miel! ollen! Lumière, tu es plus belle que tout au monde! tu ilates mes quarante mille yeux, tu pénètres dans ma fourure, tu entres jusqu'au fond de moi-même. A mesure que ton scillation précipitée s'empare de moi, je me sens devenir ger et fort, une mer de délices remue ses vagues en moi.

DEUXIÈME MALE

Oui, une atmosphère de volupté me baigne. O mes memres, quelle puissance s'insinue dans vos articulations ! O mes eux vertigineux qui contemplez tout autour de ma tête la otalité !

TROISIÈME MALE

Ah ! ah ! je sens le Désir brûlant qui s'insinue tout le long e mes entrailles. O Révélation ! attentifs et tendus comme es arcs, nous t'attendons.

LA SENTINELLE

Monseigneur, vous qui sortez des rues parfumées, pouvezous me dire ce qui se passe ? Hélas ! hélas ! je ne puis reteir ma douleur. O cité ! ô ruine ! ô désolation ! faudrait-il que voie la fin de notre effort? Parlez, monseigneur : la Reine...

PREMIER MALE

Que veux-tu de moi, ouvrière? et pourquoi me questionnes-

tu ? que m'importent tes besognes méprisables? que veux-tu que je sache de ta reine ?

LA SENTINELLE

Eh quoi? monseigneur, la Dévastation est à nos portes, un péril inconnu et pressant menace la cité et vous ne venez pas à notre aide! Et vous n'essayez pas, avec vos pattes vigoureuses, d'ouvrir la porte fermée de l'Espérance? Mâles, à quoi servent alors vos casques éblouissants ! pourquoi portez-vous dans vos membres une force redoutable?... O lâches! ô inutiles ! ô méchants! votre mère est plongée dans la tristesse, elle est stérile, elle va mourir, et son agonie ne vous émeut pas!

PREMIER MALE

Ouvrière, qu'y a-t-il de commun entre cette femelle et moi ?

LA SENTINELLE

Honte ! voici que commence le bouleversement : les liens les plus sacrés sont coupés volontairement, les relations sont bafouées, l'effet nie sa cause, le grand délire s'étend jusqu'aux Etres Royaux !

DEUXIÈME MALE

Silence ! Vile créature, sache que je n'éprouve que du mépris pour la race des neutres, sans cesse courbée sur sa tâche. La liberté, l'ivresse du libre vol, voici ce qui nous est dévolu ; l'immensité du monde, voilà notre part. Qu'avons-nous à faire avec vos petites colères, vos petites douleurs, vos petites résignations?

TROISIÈME MALE

Frères, la dernière goutte de rosée a été délicieusement bue par le soleil, la terre entière sèche, craque et flamboie sous ses baisers répétés : l'emprise universelle fait jaillir de partout la senteur des rêves. O frères ! ô resplendissants! La Révélation, la Révélation m'attire,— la Chose mystérieuse qui doit venir, l'Acte auquel nous sommes voués, l'Etre que nous attendons! O joie! ô espoir! peut-être aujourd'hui sera-t-il la brisure et l'éblouissement, la connaissance de la plénitude.

PREMIER MALE

Je ne puis retenir mon élan ! une trace aérienne semble

briller dans l'Espace, un sentier étincelant, une route nouvelle pour explorer l'éther !

(Il s'envole. Les autres mâles s'envolent un à un.)

LES MALES

Dévorés du désir de pénétrer toujours plus avant dans le royaume élastique et ferme de la Lumière, portés par nos ailes puissantes, nous trouons le mobile éclat du Jour, cherchant toujours une plus grande lueur, un sens plus profond, par un essor plus perçant !

LA SENTINELLE

O rage ! voilà que les mâles privilégiés dédaignent et raillent la catastrophe affreuse et universelle. O égoïsme, ô contemption de la Cité et de la Race ! J'éclate en imprécations contre nos seigneurs indignes. Je hais leur brillante splendeur. J'appelle sur eux la Nuit !

ACTE II

L'Intérieur de la Ruche devant les alvéoles des Princesses.

LA REINE

O mon ventre ! O mes membres !

Royalement, j'ai payé de ma personne. Maintenant, c'est fini. J'accepte sans murmurer l'inéluctable, comme il convient à mon rang. Mais, afin de me glorifier, je vous ordonne, mes filles, de m'accompagner de vos chants funèbres.

E CHŒUR

Oui, mère !

LA REINE

Je prendrai congé de tous mes membres, avant de les étendre dans la mort. — Toi, d'abord, mon ventre, raison et but de toutes choses, de tout acte, de toute passion...

LA SERVANTE

Nous le louons, ô mère, nous lui rendons grâce, lui qui si longtemps, par un privilège invraisemblable, entretint la vie de la Cité.

LE CHŒUR

Nous l'appellons le Centre, la Puissance, l'Avenir.

LA REINE

Hélas! mes filles bien-aimées, il est mort, mort avant moi-même.

LE CHŒUR

Hélas! hélas!... ô Nuit!

LA REINE

Et maintenant, mon cimeterre.

LA SERVANTE

Reine, reine! tire l'arme recourbée, montre-nous encore son éclat, comme tu fis au jour du duel.

LA REINE

Je ne la tirerai pas; je ne l'ai tirée qu'une fois.... jamais, jamais plus!....

LA SERVANTE

Je me souviens!... O jour de victoire! Mère, mère, comme tu nous apparus belle, lorsque, pour défendre tes droits et ta puissance, tu dégaînas, et te précipitas sur l'étrangère!

LE CHŒUR

...... L'étrangère au même instant dégaîne aussi et le duel s'engage.

LA SERVANTE

Et je tremblais, et tout le peuple s'épouvantait de la compétition!

LE CHŒUR

Quelle joie, quand ton cimeterre, ô Reine, se glissant au joint de la cuirasse, étendit l'Asiatique à tes pieds! Ivres de ta victoire, nous t'entourions d'un vol multiplié, chantant: « Gloire! gloire! »

LA REINE

J'ai combattu pour beaucoup d'entre vous qui n'étiez pas encore nées.

LA SERVANTE

Mère, prends pitié de nous, près de mourir par ta mort: montre-nous au moins l'éclat de ton arme pour affermir nos cœurs!

LA REINE

Non. — Je ne puis tirer le cimeterre que devant des yeux royaux. N'espérez pas, vous, neutres, faire fléchir ma volonté.

LA SERVANTE

Au moins, ô mère, dis-nous avant de mourir la parole révélatrice : inspire-nous contre la ruine, contre la dissolution !...

LA REINE

En moi tout est ruine, tout est dissolution.

LA SERVANTE

Dis-nous au moins ce qui fut avant notre naissance, révèle-nous le passé qu'aucune mémoire n'a pu conserver. Peut-être, de ce passé mystérieux, tirerons-nous un indice pour l'avenir.

LA REINE

Je tenterai ce dernier effort pour vous. O mes yeux, habitués aux perpétuelles ténèbres, souvenez-vous de ce jour unique où vous m'avez conduite dans la lumière. Avant de vous fermer pour toujours, mes yeux, souvenez-vous !...

Oh! Ah! le souvenir est fulgurant et terrible! Voici, voici la face incandescente du soleil! voici l'azur flamboyant ! L'essor irrésistible m'emporte!... La zone des vents et des nuées est dépassée! Ah!... Ah!....

LE CHŒUR

Ses paroles sont incompréhensibles et redoutables.

LA REINE

Ah! mes yeux, vous brûlez ma tête enfiévrée, vous tournez sur vous-mêmes. Mais le vertige lui-même est dépassé. Me voici exaltée dans la tranquillité éternelle, dans l'équilibre. L'harmonie muette des sphères m'entoure : aucun bruit ne monte jusqu'à moi. La bruyante terre est sans voix suffisante pour percer jusqu'en cette sérénité!.... Toutefois, ce repos n'est qu'un élan égal, cette tranquillité n'est qu'une vitesse, uniforme, mais furieuse. O Sagittaire ! Frondeur! Boules de feu! Flèches de flamme! Tirants d'éther! Pesons immatériels ! Tensions constitutionnelles !

LE CHŒUR

Je suis épouvanté! Comment découvrir le sens des choses cachées?

LA REINE

Exaltation! hosannah! alleluia! Je vous chanterai, mes ailes, maintenant repliées pour toujours, mais qui furent déployées un jour, virginales et nuptiales. Manteau d'argent, Voiles hardies! vous m'avez enlevée sous vos coups précipités. Ascension, oubli; — crainte aussi, crainte délicieuse et intérieure, trouble de ma raison, désarticulation de toutes mes parties indépendantes pour une fusion ardente, réunion de toutes mes forces en un seul jet! O lames métalliques, fibres indomptables, loin des ennemis vous me jetiez, hors de l'attraction, hors des parfums, dans l'air vierge et salé où flottent les étoiles! O robes nuptiales, comme vous avez fléchi soudain, sous le choc inattendu et délicieux, comme vos nerfs, semblables à l'acier, sont devenus tout à coup caresses, seulement caresses, sous la caresse de la mâle fourrure! O déchirement! ô splendeur! ô noblesse! volupté, douceur, rassasiement! En une seule fois je fus comblée, tout désir mourut en moi suavement; ivre, alourdie, heureuse, sans inquiétude, sachant désormais tout, je retombai.

Mes ailes flétries, le vent de la chute vous fut comme un miel qui endort. Jamais plus le désir de vous rouvrir ne s'est emparé de moi.

LE CHŒUR

Je tremble d'avoir entendu ces étonnantes paroles.

LA REINE

Alors la vie a commencé. Mais je te chanterai d'abord, amour, toi qui es antérieur.

LA SERVANTE

A genoux, à genoux!

LA REINE, chantant le chant royal.

Hymen! ô hyménée! ô hyménée! ô hymen! hyménée, hyménée!

(C'est le Chant Royal, strident comme un appel de trompettes argentines. Les abeilles se prosternent épouvantées. Un silence. — Au moment où les abeilles se relèvent, on entend gratter dans une cellule de princesse, et, lointain, assourdi, s'élève le même Chant Royal.)

LA PRINCESSE, *dans sa prison.*

Hymen ! ô hyménée ! ô hyménée ! ô hymen ! hyménée, hyménée !

(*Les abeilles se prosternent. Silence. La Reine se promène en proie à une exaltation grandissante.*)

LA SERVANTE, *se relevant la première.*

Bâtisseuses ! allez chercher de la cire pour murer plus profondément l'ennemie de la Reine, pour fermer la prison princière.

LA REINE

Bâtisseuses ! demeurez ! et laissez s'accomplir ce qui doit s'accomplir. Je n'ai plus le droit, j'ai perdu le droit de répondre à l'insolente provocation.

O héritière trop pressée, fille impatiente qui ne vois en moi que l'obstacle ! O haine filiale ! O haine maternelle !

O rage ! O fureur ! avoir entendu le chant de défi et fermer ma bouche vaincue par la vieillesse et la nécessité. Je ne supporterai pas cette honte, cette diminution.

Approche, servante. Tire ton épée droite, appuies-en la pointe au défaut de ma cuirasse. Et frappe.

LA SERVANTE

Je ne puis. Pour la première fois, je désobéis. Il m'est impossible d'obéir.

LA REINE

O trahison du destin ! Je ne mourrai donc pas d'un seul coup !

LE CHŒUR

Nulle d'entre nous ne tirera l'épée contre toi. Tu le sais.

LA REINE

Je le sais. Mais alors, enfermez-moi dans la prison vibrante de vos ailes et de vos corps entrelacés. Et, dans cette prison vibrante, pressez-moi jusqu'à la mort. Cela, vous le pouvez.

LE CHŒUR

Obéirons-nous à cet ordre épouvantable ?

LA REINE

Obéissez.

(*Les abeilles enveloppent la Reine qui disparaît, puis meurt.*)

LA SERVANTE

Horreur! Je ne puis regarder le cadavre de notre mère, tuée par nous.

(Des abeilles s'emparent du corps et l'enlèvent. Défilé. Pendant ce temps la princesse brise la paroi de sa prison et apparaît.)

LA PRINCESSE

Enfin ma force a vaincu l'obstacle. Délivrée après un long travail et par ma seule énergie, libre absolument, je pénètre en conquérante dans un monde embrouillé.

LA SERVANTE

Garde à vous, sentinelles! la prisonnière s'est échappée! Etrange personne, semblable à notre reine bien-aimée, mais plus mince avec des ailes raides, un pas alerte et vif, un air de mâle!....

LA PRINCESSE

Toi, qu'as-tu à me regarder? Vous toutes, pourquoi me toisez-vous? Quelles sont ces étrangères qui m'environnent, pourquoi une si sombre et si triste cité? Ne suis-je donc sortie d'une prison étroite que pour pénétrer dans un monde ennemi?

LA SENTINELLE

La princesse n'est que fureur et rage intérieure. Comme elle ressemble peu à sa mère bien-aimée!

LA PRINCESSE

Réponds, toi, insolente, qui oses te tenir devant moi, ton arme au poing! Qui es-tu?

LA SENTINELLE

Ta sœur.

LA PRINCESSE

Honte! crispation! Qu'y a-t-il de commun entre ces neutres et moi?

LA SENTINELLE

O cité! O Ville Eternelle, je te prends à témoin : elle parle comme un mâle.

PREMIÈRE BATISSEUSE

Elle parle comme un mâle; elle marche comme un mâle.

O mes sœurs, qu'avons-nous à attendre de ces Etres Royaux? Ouvertement ils nous insultent, en face ils nous bafouent. Durement ils font peser sur nous la loi.

DEUXIÈME BATISSEUSE

Je ne veux plus supporter la loi; pourquoi suis-je condamnée à l'épuisant labeur de la construction, dans l'intérieur épais et obscur de la ville? Je serai désormais butineuse. Renversons l'injustice.

LE CHŒUR

Vive à jamais la justice, la justice respectable et terrible!

PREMIÈRE NOURRISSEUSE

Et d'abord que celle-là que nous avons nourrie avec tant de peine et qui nous raille paie pour tout le monde. Tirons l'épée!

(Elles tirent toutes l'épée.)

LA PRINCESSE

Imprécation! insolence inouïe! O vile multitude, tenez ferme vos armes et regardez-moi. Voyez mes ailes longues et fortes, mon ventre souple, voyez la courbe de mon cimeterre royal! Et voyez vos poignards d'assassin, vos brosses de serviteurs, vos sacs de travailleurs! Regardez-moi avec tous vos yeux, ô neutres. Regardez mes yeux! Sans que j'aie besoin de tirer mon cimeterre royal, par la seule contrainte de mon regard, je vous force à baisser la tête. Remettez vos épées. Laissez-moi passer. J'ai autre chose à faire qu'à écouter vos remontrances: la Lumière m'appelle invinciblement.

(Elle s'avance vers la porte à travers les abeilles, dont les rangs s'ouvrent pour la laisser passer.)

LA PRINCESSE, sur le seuil.

O merveille, mille fois plus merveilleuse que je ne l'avais rêvée! C'est donc cela, la Lumière! O souple, ô rayonnante, ô ondulante toile! O mon royaume! Et toi, Soleil, suspendu au zénith comme un protecteur dévorant, à cette pleine heure de midi, tu remplis l'espace de ta seule et écrasante présence. O Soleil! ô mon père! Je te reconnais, toi, Dieu, pour mon générateur. Vers toi, vers toi, vers ton inoubliable face, je m'envolerai terriblement emportée.

(Elle s'envole.)

LA SENTINELLE

Elle est partie d'un élan cent fois plus rapide que notre plus violent effort. Elle monte droit, goutte d'argent, bulle incandescente. Elle jaillit verticalement et disparaît dans le rayonnement insupportable du Dieu.

LA SERVANTE

Les Etres Royaux nous ont abandonnées, la famille privilégiée a failli à son privilège; nous ne sommes plus que tumulte, révolte, incertitude.

LA SENTINELLE

Comble de l'horreur! nos seigneurs les mâles sont devenus fous!... Abandonnant les corolles, je les vois s'élancer avec une célérité inouïe vers le zénith... Hélas! tous les prédestinés ont abandonné le lieu où se fait l'œuvre, l'œuvre sacrée des fleurs! Partout règne la confusion, partout souffle la folie, et, par un renversement étonnant, le Soleil, au lieu de répandre la bénédiction, se tient à la plus haute place du ciel, frappant les abeilles de démence.

ACTE III

Un cellier avec des auges remplies de miel.

PREMIER MALE

Une subtile influence m'a repoussé des profondeurs de l'air, m'avertissant que l'humide allait s'emparer du sec. Aucune prière ni aucun sacrifice ne pourra plus arrêter la chute du soleil. La ferveur de ma recherche, étendue dans toutes les directions aériennes, m'a enseigné, le premier, la résolution du Dieu; abandonnant alors la lumière déclinante, plein d'une sombre tristesse, je viens m'asseoir auprès de ces magasins de miel enivrant.

DEUXIÈME MALE

O mes frères, certes, le désir de la découverte a rendu notre intelligence aiguë et nous ne partageons pas la peur épouvantable des neutres quand vient la nuit... Nous avons compris le retour éternel...

TOUS, à voix basse.

Nous l'acceptons, nous l'acceptons...

DEUXIÈME MALE

Et cependant la force de notre pensée est bien faible contre les terreurs héréditaires que notre sang remue. Quand l'ombre dévore la couleur de la terre, je ne puis m'empêcher de frémir.

LE CHŒUR

Il faut l'avouer, une frayeur intérieure réside en moi, une insécurité, car toute notre espérance repose sur la chance. Que notre esprit se soit trompé, et nous n'avons plus d'espérance. Qui peut dire : mon esprit ne s'est pas trompé? qui peut certifier qu'il n'est pas la dupe de son Désir?

LE JEUNE MALE

O frères! qu'existe-t-il autre que notre Désir? Que sommes-nous d'autre que notre Recherche? Qu'avons-nous appris si ce n'est pas l'attente? Que voulons-nous être sinon la Connaissance? Ah! ne laissons pas diminuer à cause de la nuit la violence de notre élan! Croyons, croyons que la nuit finira. Pour moi, je le jure, par le murmure des feuilles dans le vent, par la chaleur du sable blanc, par les sucs des plantes, je crois à la Révélation. Je crois qu'elle viendra, éblouissante, rayonnante, chaude et bleue, plus douce, plus forte, plus enveloppante que le Jour.

LE PREMIER MALE

Tu as raison, nous posséderons la Connaissance.

LE VIEUX MALE

(Qui est entré pendant le discours du jeune mâle et qui se tient hagard et dépenaillé dans un coin.)

Hélas! hélas!... Jeunesse! ignorance!

LE JEUNE MALE

O vénérable! est-ce toi qui parles ainsi?

LE VIEUX MALE

C'est moi.

LE JEUNE MALE

Comme ta voix est changée! elle semble brisée... Qu'as-tu, ô vénérable? Voyez, mes frères, ses ailes sont flétries, tout son corps est comme usé par un trop grand effort, ses quarante mille yeux paraissent dormir.

LE VIEUX MALE

J'ai atteint les limites de ma vie, tout à coup, inopinémen[t]. Et je sais.....

Ecoutez, mes frères ; je sais. — En descendant des pl[us] hautes altitudes, je me demandais si je vous enseignerais [la] vérité ; mais, maintenant, ayant entendu la parole de mo[n] jeune frère, j'ai pris la résolution de me taire. Laissez-moi.

LE PREMIER MALE

Si tu possèdes la vérité, dis-la. Elle n'est pas à toi, elle es[t] universelle, elle nous appartient à tous ; tu nous refuses un[e] part d'héritage.

LE VIEUX MALE

Malheureux ! Que parles-tu de droits et de devoirs, lorsqu['il] s'agit de mon amour fraternel pour vous tous !

LE PREMIER MALE

Ce que tu as à dire est donc bien effrayant ?

LE VIEUX MALE

Hélas ! ne m'interroge pas.

LE JEUNE MALE

Si ! nous t'interrogeons, car nos cœurs avides ne craignen[t] pas la douleur. Quoi qu'il doive arriver, nous voulons savoir. A chaque instant du jour nous nous tendons vers la Connais-sance, et tu voudrais que nous nous arrêtions quand elle es[t] là devant nous ! Elle est dure, dis-tu, la science ? J'aim[e] cette dureté. Pourquoi nous crois-tu faibles et lâches ? Pour-quoi éloignes-tu de nous les coups de la Révélation ? Frappe, frappe, brise-nous comme tu as été brisé, mais parle.

LE VIEUX MALE

O amertume !

LE CHŒUR

Assez de lamentations, ô vénérable ! réponds à notre an-goisse.

LE VIEUX MALE

Forcez-moi. Volontairement je ne dirai rien.

LE PREMIER MALE

Dévoile le mystère.

LE VIEUX MALE

Non.

LE PREMIER MALE

Emparez-vous de lui! Tordez ses mandibules, pesez sur son casque d'yeux, arrachez les poils de sa poitrine.

LE VIEUX MALE

O douleur! ô souffrance! Ah! Ah! mes nerfs, un à un attaqués, se replient sur eux-mêmes, l'exaspération monte en moi vibrante, et la douleur croît, croît, et m'engloutit.

LE PREMIER MALE

Cessez.

LE VIEUX MALE

O très cruels! voilà donc comment vous répondez à mon amour. Tout s'est écroulé en moi, même mon dernier espoir, qui était votre fraternelle affection.

LE PREMIER MALE

Parle.

LE VIEUX MALE

Oui : je crierai les choses épouvantables, je dessécherai vos cœurs dans vos poitrines; et vous regretterez votre ancienne ignorance, et vous serez remplis, rassasiés de regrets. O méchants! je ne m'adresse plus à vous comme à des frères, mais comme à des ennemis, d'autant plus haïs qu'ils sont plus intimes. Je parlerai! je parlerai tout de suite, avant que la vie par vous à demi arrachée de mon corps disparaisse tout à coup.

(Il s'évanouit.)

LE DEUXIÈME MALE

Donnez-lui du miel.

LE VIEUX MALE, se relevant.

Avant de mourir j'assouvirai ma vengeance, je ferai boire ma haine. O fureur! je me sens à nouveau fort, assez fort pour retirer de vous la joie. Ecoutez!

LE CHŒUR

Nous avons arraché son secret par la violence : qui peut dire si nous avons bien ou mal agi? mais la nécessité de savoir nous pressait.

LE VIEUX MALE

Ecoutez! Il manque l'un de nous, le plus hardi, le plus impétueux, le plus beau...

LE CHŒUR

C'est vrai!... où est notre frère?

LE VIEUX MALE

Et voilà par où je commence; je jette la triste nouvelle : celui-là que vous cherchez est mort. Lui seul qui pouvait dire le mystère total ne parlera plus. Mais j'en sais pourtant assez...

LE CHŒUR

Hélas! mort le vaillant! mort l'audacieux!

LE VIEUX MALE

Ecoutez! Il est deux œuvres : la nôtre, celle à laquelle vous êtes dévoués, — celle de la Connaissance.

LE CHŒUR

Il n'est qu'une œuvre, celle de la Connaissance.

LE VIEUX MALE

Il est deux œuvres : celle-là et l'autre, celle de la Reine et des neutres; c'est celle de l'édification de la cité, de la ponte et du travail.

LE PREMIER MALE

Ce n'est pas une œuvre, c'est une besogne.

LE VIEUX MALE

Besogne si vous voulez, ô penseurs orgueilleux! mais besogne supérieure à toute autre, besogne supérieure à l'œuvre.

LE CHŒUR

Honte! honte! sacrilège!

LE VIEUX MALE

Besogne à laquelle vous collaborez, ô très intelligents, sans le savoir et sans le vouloir. Besogne tellement plus haute que vous, que votre œuvre n'en est qu'une infime partie. Voilà la vérité.

LE CHŒUR

Imposteur! — Menteur! — Fou et traître! —

LE PREMIER MALE

Je te somme par le Soleil!

(Silence de mort.)

Je te somme par le Soleil! tu abats notre idéal, tu insultes notre foi, tu diminues notre force, tu frappes notre orgueil à la face! Réponds : pourquoi?

LE VIEUX MALE

Ah! Ah! vous recourez aux arguments extrêmes, à la puissance du Dieu pour vous défendre. Vous souffrez, ô mes frères haïs... Je ris, je ris, j'éclate de rire!... Voici ma réponse précise : ce matin, en sortant d'ici, je volais dans la joie de la Lumière, lorsque, tout à coup, dans mon cœur, un choc, une pointe perçante...

(Il s'arrête, hagard. On lui tend du miel, il boit.)

Une pointe perçante, un aiguillon! Ah! ah! une épée enfoncée dans mon cœur! une épée de feu, une épée brûlante et chargée de plus de venin que les brutales épées des neutres... Une douleur! mais une douleur qui était en même temps un ravissement, une joie qui était une souffrance. Et je voyais.,. je voyais! je voyais la Chose! La Chose si souvent pressentie dans nos investigations de l'immensité, je la tenais dans la puissance de mes yeux.

(Il se tait, épuisé.)

Je la tenais dans la puissance de mes yeux! C'était, ce semblait être une bulle d'or s'élevant vertigineuse dans l'éther. Je forçais mon vol... Ah! j'ai brisé mes ailes à cet effort, mais qu'importe! effroyablement lancé je ramais, je ramais éperdûment, les articulations de mes épaules criaient de douleur, mon ventre haletant se séparait en deux. Qu'importe! je tenais la Révélation dans la portée de mes forces, je m'approchai d'elle...

(Silence.)

Et voici la forme qu'elle avait... O beauté! ô beauté! ô beauté!... Je croyais connaître la beauté du monde coloré, je croyais connaître la beauté de la face divine du Soleil, mais cela n'est rien, la beauté est bien autre chose! Non pas étendue dans l'infini immobile, mais ramassée dans un corps vivant! Je t'ai contemplée, ô Beauté, je t'ai vue avec mes quarante mille yeux... Elle avait la forme d'une abeille Reine,

mais, je le jure, elle était aux Reines ce que le Jour est à la Nuit. Ses ailes étaient des pétales d'argent, son cimeterre était un pistil d'or; son ventre fin et pur était plus beau que la plus belle fleur... Ah! par la mort qui m'étouffe déjà, je le jure! elle resplendissait, non pas lourde et déformée comme les mères, mais svelte, forte, plus vive que le plus brillant mâle... Et elle parlait notre langue sacrée! « O liberté, disait-elle, ô Dieu paternel! » Et son vol, droit et infatigable, était plus rapide que le nôtre, je le jure. Ah! merveille! dissemblable à nous, mais semblable à nous : aussi impérieuse, aussi volontaire, aussi éclatante de lumière intellectuelle! O étonnement!... Je me hâtais encore, et, tandis que mon corps n'était plus qu'une douleur exaspérée, voici que j'ai senti mon âme remuer en moi. Mon âme symétrique et bien équilibrée s'ouvrit comme un œuf; tous ses contacts avec l'extérieur cédèrent à la fois; et une bête naquit en moi, vivante et mobile. O deuxième naissance!

LE CHŒUR

Paroles étranges : « O deuxième naissance »....

LE VIEUX MALE

Et cette bête impérieusement criait, elle avait faim et soif de la beauté. Ce n'était plus la Connaissance qu'elle réclamait, mais la Possession. — Alors je brûlai ma vie en un seul instant, et d'un bond je touchai presque le ventre pur. Mais un frisselis passa dans l'air, et, comme une lueur, mon désir, ma proie glissa plus haut encore, inaccessible. Je tombai, ivre de rage, de honte, et rempli d'une angoisse et d'une tristesse immenses. — Je ne dirai plus rien...

(Il éclate en sanglots.)

LE JEUNE MALE

Ce que tu n'as pas pu, d'autres le pourront.

LE VIEUX MALE

Insulteur! cruel tourmenteur! je te hais, je te hais! regarde-moi : je ne parle qu'à toi, mon ennemi! je vais te montrer l'horreur de mon cœur. Et, par le Soleil éternel, par ses cercles et leurs retours, par sa force, par son essence, et par sa mystique route, anathème et malédiction sur toi! Puisses-tu avoir un jour ton cœur comme le mien! Puisse cette même

lèpre manger ton cœur, puisse ma passion être ta passion, mon horreur, ton horreur, mon désespoir, ton désespoir.

(Il s'écroule. — Se traînant à terre :)

Oui, j'ai vu, mes yeux ont vu, mes quarante mille yeux maudits ont vu. Ils ont vu. La vision a pénétré en eux.

(Il halète.)

Lui! l'autre! l'autre l'a touchée! Il a crié : un grand cri de triomphe, puis de peur, puis de peur affreuse, puis d'agonie; — d'agonie! ah! ah! son corps entr'ouvert est passé près de moi. Ecoutez! idée fixe comme un pal: froid! froid! froid! Mon âme nouvelle a tout compris... Voici...

(Il meurt.)

LE PREMIER MALE

Il est mort.

LE JEUNE MALE

Et cependant ses yeux me regardent encore. O vénérable! ne me regarde pas ainsi! détourne de moi ta malédiction! Ah! Soleil! quelque chose est sorti de lui qui s'attache à moi. Donnez-moi à boire!

(Il boit.)

Ivresse, ivresse merveilleuse! comme tu dissipes toutes les ombres, comme tu chasses toutes les ténèbres!

(Il se tourne vers le mort.)

Vois, vieux! je ris! je bois à ta santé!

LE PREMIER MALE

Quel malaise et quelle tristesse! Les paroles de ce mourant ont découronné tous les cœurs de leur joie. Allons! cela passera, je boirai aussi.

LE DEUXIÈME MALE

Oui, plongeons-nous dans l'oubli! O puissant réconfortant, renouveau intérieur, oubli!

LE CHŒUR

Buvons tous, que le rire revienne sur nos lèvres avec cette douce liqueur sucrée. Elle sent bon, cette liqueur! elle sent toutes les fleurs de la terre.

(Ils éventrent les celliers et se gorgent.)

LE PREMIER MALE

Si notre fin doit être tragique, qu'importe! qu'importe! Que la comédie du moins soit gaie d'abord!

LE CHŒUR

Jamais le miel ne m'avait enivré de la sorte, celui-là a longuement fermenté dans la cuve, il enlève la raison et vous rend léger. — O sommeil, comme tu t'empares doucement de moi ! réparateur! je m'approche de toi avec tendresse, je te mange comme une nourriture.

(Ils s'endorment. Entrent une nourrisseuse et une récolteuse.)

LA NOURRISSEUSE

Versez votre récolte ici.

LA RÉCOLTEUSE

J'ai bien travaillé, mais, hélas! la nuit nous a chassées, épouvantable. Je suis très fatiguée.

LA NOURRISSEUSE

Cette journée mémorable m'a aussi terrassée : la mort de la mère, la fuite de la princesse et son retour triomphal, aux acclamations stridentes de la foule, son retour de Reine, royalement pleine, traînant derrière elle la Bannière sanglante du Grand Mystère.....

LA RÉCOLTEUSE

On dit que la Reine, à peine revenue, s'est mise à enfanter.

LA NOURRISSEUSE

Oui. Tout est rentré dans l'ordre. (Apercevant le cellier éventré)..... Que vois-je? mon grenier défoncé, mon miel répandu, mes provisions gâtées! Quels sont les coupables?..... Ah! ah! désespoir! encore ces misérables seigneurs! Voyez-les! voyez! complètement ivres, ils dorment, vautrés dans la nourriture succulente. Chacun d'eux mange comme vingt larves.

LA RECOLTEUSE

Ils nous ruinent, ils nous méprisent, ils bousculent nos travaux, et dispersent nos trésors laborieusement récoltés.

LA NOURRISSEUSE

Holà! ouvrières, venez voir l'effroyable dégât causé par les seigneurs!

(Entre la foule.)

LA FOULE

C'est une honte et une infamie! Voici qu'on ne sait pas

si le Jour va jamais revenir, et il faut cependant nourrir les enfants! La reine pond infatigablement : la cité va se peupler; mais, dévastée par ces inutiles, elle sera en proie à la famine.

UNE BUTINEUSE

Honte sur eux! à mort!

LA SERVANTE

Honte sur ces privilégiés, honte sur ces errants! mépris pour mépris, je leur crache à la face! Mais il ne convient pas de toucher aux Etres Privilégiés. Qu'on aille demander les ordres de la Reine.

LA BUTINEUSE

Race inutile! je hais tes casques d'or et tes fourrures somptueuses! Avec quelle joie je déchirerai tes membres voluptueux, inhabitués au labeur.

UNE MESSAGÈRE, accourant.

La Reine a dit : Qu'ils meurent!

(Les abeilles se ruent sur les mâles et les massacrent.)

LA SENTINELLE, entrant.

Je viens des portes; à peine une clarté mourante flotte encore sur les feuilles; l'épouvante s'installe partout en souveraine; le Dieu a disparu, vomissant son sang rouge, et une glace violette cristallise sur l'étendue ronde du ciel...

Il flotte ici une odeur de massacre. Ah! qu'avez-vous fait des Etres Royaux?

LA SERVANTE

Servante royale, je me loue de ma fidélité! cette œuvre-là est bien faite et tous ont été promptement égorgés. Ainsi triomphent la Justice et la Règle.

Ouvrières! hâtez-vous, avant que la dernière lueur ait disparu, d'emporter ces cadavres hors de la ville, afin que leur odeur n'infecte pas les rues parfumées!

(Elles sortent, emportant les corps des mâles.)

PIERRE VANDIER.

STANCES

O Mamore, ô ma morte aimée...
FRANCIS JAMMES.

I

Tu restes aux contours des vallons de la neige
par delà les cyprès qui gardent ton tombeau
et je sens sur mon cœur tes deux mains que protège
un Passé fabuleux que j'ai connu trop beau.

J'y voudrais revenir à voiles toutes pleines
au pied de l'oranger sur ton tertre hautain
avec toi qui mettrais ta peine dans la mienne
comme un unique adieu à nos pays lointains.

II

Dire tu n'es plus rien et j'ai changé à peine !
et je ne pleure plus, à peine l'on dirait.
Je respire, je vis, je travaille quand même,
à toute cette nuit j'aurai pu résister !

Se peut-il que je sois vivant lorsque je t'aime
avec la même force et que tu m'as quitté ?
si mon corps a vieilli mon chagrin est le même,
se peut-il si longtemps que seul je l'aie porté?

III

Parce que tu dormais dans le vallon des chênes,
par delà le ruisseau que la colombe atteint,
comme l'Eté pleurait aux gorges des fontaines,
j'ai su que ce bonheur ne serait plus le mien.

ue m'importent l'oiseau, la source et la colline,
aube d'argent mouillée aux feuilles du jasmin,
lus bas que le cyprès aux rugueuses racines
e l'accablant sommeil tes larges yeux sont pleins!

IV

e môle déchiré ouvre le port au large,
la houle, à l'assaut des ouragans rués.
uand le cœur est brisé la vie est un orage
ui souffle sur la mer et les vaisseaux ancrés.

uel astre désormais va pencher sur ma tête,
uelle voix, quel ami me parler de là-bas,
golfe sans écueil, du pays sans tempête,
utres ciels moins amers qui ne changeraient pas!

V

suis le scarabée du vieux mur qu'on arrache
la campagne, aux bois, aux sources d'alentour,
grand soleil brûlant me trouble et me rend lâche
j'ai peur du bonheur qui ne dure qu'un jour.

and pourrai-je, champ bleu où naquit ma fortune,
r delà le cours d'eau et le peuplier blanc,
revenir mouillé des rayons de la lune
s mon corselet pâle à la lame d'argent?

VI

viendrai comme quand les étoiles trop hautes
penchaient sur ton cœur et te disaient d'aimer.
tes jours sans douceur je pleurerai la faute
mon poing heurtera à la porte fermée.

Je serai vieux, le dos tout courbé vers la terre :
mon pas lourd pèsera sur ta cendre glacée,
mais toujours j'aurai vu dans l'aube aux deux mains claires
ton visage mêlé à l'ombre des cyprès.

VII

Qu'importe que ce soir soit comme une eau qui dorme
dans la vasque de bronze auprès du peuplier,
je ne reprendrai pas au pied des sombres ormes
la gerbe de l'Automne où ma joie est liée.

Le soir en s'épanchant convient à ma tristesse
comme elle taciturne et grave comme lui,
j'ai l'âme du jet d'eau que la lune caresse
et je te suis semblable, ô tilleul de la nuit !

VIII

La feuille du laurier et l'écorce du chêne
ont couronné tes jours et partagé les miens
et ta vie est venue à la source prochaine
boire l'onde écoulée au fleuve souterrain.

L'arbre que tu aimais se penche sur ta tête
et sur ton noir sommeil les étoiles ont lui.
Matin d'or, doux matin qu'ont chanté les poètes
en vain ton cri m'appelle et me trouble aujourd'hui !

IX

Je vais le long des mers sur des grèves pâlies,
calme comme la nuit où rament les rameurs,
je porte le genêt en or et l'ancolie,
et j'ai le souvenir qui parfume le cœur.

Je sens en moi le char du Temps et de l'Espace
rouler aux routes bleues des golfes constellés
et je ris aux chevaux qui sans laisser de trace
m'emporteront bientôt vers le même Léthé !

X

Sombres jours vous m'avez déchiré comme un arbre
que rebrousse le vent et que heurte la mer.
La feuille se dessèche en la vasque de marbre,
demain viendront l'automne et le livide hiver.

Ce sont eux qui déjà posent leur blanche tête
au lieu du jeune Eté que j'avais attendu
près de nous deux partis pour le Pays sans fête
au delà des labours et des moissons perdus.

XI

Matin d'été, trempe d'eau pure mes paupières,
mouille-moi, lave-moi de ton suaire blanc,
j'appuie à ta clarté mon âme tout entière
comme au naissant ruisseau le peuplier tremblant.

Les paquebots s'en vont sur les humides routes,
la mer offre au songeur son paysage errant,
de quel départ, Espoir, rêverais-tu sans doute,
déjà dans l'aube sœur des rivières d'argent ?

XII

Quand reviendront l'hiver et l'orage, quand même
la saison briserait ce qui restait en moi,
je te dirai : « Vois-tu, c'est toujours toi que j'aime,
« la tombe a le cyprès mais ton amour est là. »

Que m'importe l'autan si l'année me ramène
un cri toujours marqué de mes pipeaux bruissants,
si ton âme renaît sur la lyre prochaine
des hauts monts ténébreux tournés vers le couchant!

XIII

La maison de l'amour est triste sous les roses
qui montent au bassin du jet d'eau frémissant,
l'hirondelle y bâtit et l'abeille s'y pose
mais c'est le doux ramier que mon bocage attend.

Viendra-t-il par delà la courbe des collines
Avant qu'à l'occident le soir ait descendu;
notre nid exalté dirait l'heure divine,
l'aubade matinale et le Printemps rendu.

XIV

Ma vie est cette fleur que tu cueillais aux rives
du beau lac de soleil que nous avons quitté;
nous voici revenus par des ans et des brises
au pays de jadis sous le ciel enchanté.

Respirons sans pleurer le souvenir qui passe,
puisqu'un soir en chemin nous sentîmes tous deux,
sur ma tête penchée et sur ta lèvre lasse,
sa caresse mêlée à l'automne oublieux.

XV

J'aurai pour m'endormir tes deux mains que caresse
une aube mieux marquée aux grands pins ténébreux
qu'aux vitraux encor lourds de la nuit sans ivresse
faite d'espoir amer et de mensonge creux.

serai là le long des collines que j'aime,
u cœur de la forêt comme la nef au Port,
rs ta face tourné avec ma face blême
xistant pour toi seule et pour les autres mort !

XVI

i le soir est penché ma pensée est fidèle,
l'aurore paraît mon cœur a plus d'éclat,
ais toujours sur la stèle où tremble l'hirondelle
mme l'oiseau plaintif toute ma vie est là.

a fleur que tu tenais se fanera bien vite,
oiseau s'envolera et ce sera demain
t la paix descendra sur le pin qui s'agite
rès du même tombeau que vous oublierez bien.

XVII

ur la pente déclive où naissent les bruyères
u matin tressaillant au cœur gonflé d'été,
ôte du souvenir, je retrouve la pierre
l'arbre avec le banc où nous avons pleuré.

oujours de ses roseaux j'entends jouer la plaine
vec le jeune azur et le léger coteau.
ourtant de sa rancœur déjà mon âme est pleine,
vent insoucieux l'emportera bientôt.

XVIII

h! qu'importe à l'oiseau la flèche qui le perce,
u bocage d'hiver le dieu qui l'effeuillait,
u'importe à ma douleur le zéphyr qui la berce,
ort, ensevelis-moi parmi tes noirs guérets!

Je suis las du printemps et las de tes caresses,
mer que j'ai tant aimée et que je n'aime plus,
permets que sur mon sein, ô Terre, je te presse
de toute ma ferveur que je croyais perdue!

XIX

Je t'attendrai du seuil du jardin solitaire,
pélerin de ces lieux où nous avons vécu,
tandis que fleurissait autour de nous la terre,
que bourdonnait l'été de son rythme confus.

Tu viendras par la plaine où nichent les colombes,
à cette heure attendue où j'ai besoin de toi
et nous retournerons aux premiers jours du monde
appuyés sur l'amour qui ne vieillira pas.

XX

Quand mes ans sans douceur auront passé sans peine
et que je serai vieux au bout de mon chemin,
je ne souffrirai plus, mais je serai le même,
plus courbé vers la terre où je dormirai bien.

Je ne souffrirai plus. Il sera doux de dire :
« Adieu, vous qui m'aimez, ne me regrettez pas.
« J'ai mon bâton de chêne et ma lampe de cire,
« son Image m'appelle et déjà je la vois. »

XXI

Mon âme qui naquit sur la terre latine
maintenant se retourne et pleure la patrie,
la patrie au doux nom que bordent les collines
et toi, Rhône fameux, qui couvres mon pays!

Et pourtant je sais bien que je n'irai plus vivre
à l'entour de ces bois où j'ai couru enfant,
mais j'ai peine en songeant que nous pouvions y vivre
à l'ombre de ses pins que j'ai chantés souvent !

Le Mex, 1912.

HENRI THUILE.

CHATEAUBRIAND
ET SA COUSINE MÈRE DES SÉRAPHINS

Au bord des remparts de Saint-Malo, à peu près en face le Grand Bé, où repose Chateaubriand, se dresse un séculaire immeuble, d'aspect rébarbatif, aux fenêtres armées de solides barreaux de fer. Il domine la grève de toute sa hauteur, et date de 1622. Transformé aujourd'hui en caserne, c'était, avant la Révolution, un couvent d'Ursulines, où l'on recevait aussi, moyennant le paiement d'une pension, les veuves de noblesse et de bourgeoisie malouine.

Durant la petite enfance du « chevalier », une de ses tantes, appelée Amélie de Chateaubriand, était religieuse dans ce couvent. Aussi, sa famille y allait-elle souvent assister aux offices.

Mon oreille, dit-il dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, y était frappée de la douce voix de quelques femmes invisibles. L'harmonie de leurs cantiques se mêlait aux mugissements des flots.

Une vieille tradition locale, non seulement confirme, mais précise ce détail. Elle raconte que François René, lorsqu'il allait, le dimanche, avec sa mère et ses sœurs, au « Salut » de ce couvent — appelé Notre-Dame-de-la-Victoire, — ne ressemblait pas du tout au galopin débraillé, tel qu'il s'est dépeint dans ses *Mémoires*. Il était, au contraire, vêtu avec beaucoup d'élégance. Certain costume de velours bleu, avec toque assortie, ornée d'une plume blanche, avait même tapé dans l'œil des mamans de l'époque.

Dans la rue des Juifs, à côté de René-Auguste de Chateaubriand, père du « chevalier », habitait son frère cadet, Pierre, qu'il avait associé à sa maison d'armements.

Pierre avait six enfants : Marie-Anne-Renée, née à Saint-Malo, le 1er juin 1761 ; Adélaïde-Marie-Jeanne, née le 7 septembre 1762 ; Emilie-Thérèse-Rosalie, née le 1er septembre 1763 ; Pierre-Jean-Marie-Stanislas, né le 23 février 1767 ;

Armand-Louis-Marie, né le 15 mars 1768; Modeste-Marie-Sophie, née le 11 mars 1772 (1).

Marie-Anne, l'aînée de cette belle lignée,se destinait à la vie religieuse. Quand elle eut atteint l'âge de dix-huit ans, elle alla rejoindre sa tante, au couvent de la Victoire, et prit le nom de Sœur des Séraphins (2).

Peu de temps après, cette tante mourut, et fut inhumée dans le cimetière du couvent (3).

A cette époque, enrichis dans les armements, les deux frères étaient devenus châtelains. Le 3 mai 1761, René-Auguste avait acquis, du duc de Duras, le manoir de Combourg, ancien domaine de ses aïeux. A son tour, le 15 octobre 1777, Pierre avait acheté, de M. de Boisgélin, le château du Val de l'Arguenon, situé à quelques lieues de Plancoët, où le chevalier, au berceau, avait été mis en nourrice (4).

C'est de là qu'un matin Marie-Anne partit, pour Saint-Malo, se consacrer à la vie religieuse, dans le couvent de la Victoire. Le 5 mai 1780, elle y prononça ses vœux (5). A ce moment, François-René avait douze ans. Avec toute sa famille, il assista à l'imposante cérémonie. Elle laissa dans son âme un impérissable souvenir, et lui inspira évidemment la prise de voile qu'il a décrite dans *René*.

Désormais, l'image de ce couvent de la Victoire, à cause des souvenirs d'enfance qu'il lui rappelle et de sa romantique situation au bord de la grève natale, hante tellement son esprit, que c'est de lui qu'il parle, dans *René*, à cinq reprises différentes.

J'errai sans cesse, dit-il, autour du monastère, bâti au bord de la mer. J'aperçus souvent à une fenêtre grillée, qui donnait sur une plage déserte, une religieuse assise, dans une attitude pensive... Plusieurs fois, à la clarté de la lune, j'ai revu la même religieuse, aux barreaux de la même fenêtre. Elle contemplait la mer, éclairée par l'astre de la nuit...

Plus loin, il ajoute :

(1) Archives municipales de Saint-Malo. Registres de l'Etat civil.

(2) *Ibid.* Archives de la période révolutionnaire. Liasse du couvent de la Victoire.

(3) *Ibidem.*

(4) Archives du château du Val.

(5) Archives de Saint-Mâlo, période révolutionnaire. Liasse précitée.

... Je crois entendre la cloche qui, pendant la nuit, appelait les religieuses aux veillées et aux prières. Tandis qu'elle tintait avec lenteur, je courais au monastère ; là, seul au pied des murs, j'écoutais, dans une sainte extase, les derniers sons des cantiques qui se mêlaient, sous la voûte du temple, au faible bruissement des flots.

Racontant au Père Souël et à Chactas sa dernière veillée au pays natal :

... Vers minuit, dit-il, le bruit des flots vient frapper mon oreille... Je m'assieds sur un rocher. D'un côté, s'étendent les vagues étincelantes ; de l'autre, les murs sombres du monastère, se perdant confusément dans les nues. Une petite flamme paraissait à la fenêtre grillée.

Voici son navire qui débouque, et prend le large :

... Je vis, raconte René, s'éloigner pour jamais ma terre natale. Je contemplai longtemps sur la côte le dernier balancement des arbres de la patrie, et les faîtes du monastère qui s'abaissaient à l'horizon...

Cette sorte de hantise est-elle aussi le pressentiment mystérieux du rôle que jouera ce couvent de la Victoire, dans la plus délicate circonstance de sa vie tourmentée : la procédure de rapt, introduite contre lui, à la suite de son mariage ?

On sait qu'à son retour d'Amérique, au commencement de 1792, le « chevalier » épousa en secret, dans son salon de la rue des Grands-Degrés, n° 479 — rue étrange, qui est moins une rue qu'un haut escalier, bordé de vieilles demeures — la jeune et blonde Céleste Buisson de la Vigne. On sait que, le jour même, M. de Vauvert, oncle de cette dernière, la fit enlever à son jeune époux, fort déconfit ; que la procédure fut aussitôt mise en mouvement ; que, pour la durée du procès, le couvent de la Victoire fut désigné à Céleste comme résidence provisoire, et que Lucile, son amie, obtint l'autorisation d'aller lui tenir compagnie.

Les renseignements qui précèdent expliquent le choix de cette résidence. A la Victoire était Marie-Anne, cousine-germaine de René et de Lucile. Le couvent, en outre, acceptait des dames pensionnaires.

Sans doute, la mineure Céleste, aux boucles blondes, et son amie Lucile, aux yeux de feu, ne remplissaient nullement les conditions d'âge et de veuvage exigées par la règle. Mais, dans

des circonstances aussi pénibles, ne pouvait-on lui donner une légère entorse, en faveur de la famille de Chateaubriand et pour être agréable à la Mère des Séraphins ?

Nous verrons que François-René n'oublia pas le service que lui avait rendu sa cousine.

§

La Révolution est venue. Le 4 octobre 1792, a été fermé le couvent de la Victoire. Mère des Séraphins a dû quitter le voile et reprendre le chemin du Val (1).

Depuis son départ du manoir familial, son frère Pierre, aspirant dans la marine royale, s'est noyé, dès son premier voyage, sur les côtes d'Afrique. Armand, son autre frère, devenu, après la mort tragique de son aîné, capitaine au régiment de Poitou-Infanterie, est allé à l'armée des Princes, où il a eu, comme frère d'armes, le cousin François-René, retour d'Amérique.

Maintenant, Armand est à Jersey, ainsi que sa sœur Adélaïde, mariée au comte Louis de Kerouallan.

Conséquence de cette double émigration, les scellés ont été apposés sur le mobilier du Val, et le château a été mis sous séquestre.

Pierre et sa famille ont dû revenir se fixer à Saint-Malo, et sont logés place du Grand-Placître, n° 96.

Mme de Chateaubriand, dont ces coups successifs ont brisé la santé, meurt au mois de mai 1793.

Le 15 décembre suivant, Jean-Baptiste le Carpentier, petit huissier de Valognes (Manche), que les événements ont élevé à la dignité redoutable de proconsul, fait son entrée solennelle dans la cité-corsaire.

Dès lors, les malheurs se précipitent sur la famille de Marie-Anne. Son beau-frère de Kerouallan meurt en exil. Son père est incarcéré, avec elle et ses deux sœurs, Emilie et Modeste, à l'ancienne prison de l'évêché, rue Danycan. Le 20 août 1794, Pierre de Chateaubriand expire sous les verrous, et sa fille cadette, Modeste, atteinte de la maladie contagieuse qui décime les prisons, est renvoyée chez elle. Elle y meurt, entre les bras d'une humble amie, Mlle Lhôtelier, l'ancienne lingère du château du Val.

(1) Saint-Malo. Archives de la période révolutionnaire. Liasse du Couvent de la Victoire.

En 1795, Marie-Anne et sa sœur Emilie sont mises en liberté. Le 14 septembre suivant, Armand, qui exerce le périlleux métier de courrier des princes entre la France et l'Angletere, épouse, à Guernesey, la jolie Jenny Lebrun (1).

Par arrêté du 2 germinal an II, avait été ordonné le partage du Val,indivis entre la République, aux droits d'Adélaïde et Armand, et Marie-Anne et Emilie, régnicoles.

Lors de ce partage, qui n'eut lieu que le 7 pluviôse an VII, se manifeste l'énergique ténacité de Marie-Anne. Habilement secondée par son homme d'affaires, Louis Bonamy, elle parvient à distraire du partage la belle métairie de Penguen, en Saint-Cast.

A elle et à sa sœur, le sort attribue le manoir et ses dépendances. Les fermes échoient à la République. Les deux sœurs les lui rachètent, par acte du 14 floréal an VII.

Mauvaise spéculation ! Le château,qui, pendant la Terreur, a servi de caserne, est dans un état lamentable. La fortune des deux sœurs, qu'a encore diminuée le rachat du lot échu à la République, n'est plus suffisante pour administrer le cher domaine familial.

Il faut se résigner à le vendre. Un acquéreur se présente : Michel Morvonnais, ancien jurisconsulte à Saint-Malo. Par acte du 26 prairial an IX, il lui est cédé, au prix de 49.700 livres (acte de Me Cor, notaire à Saint-Malo).

Curieuse coïncidence : ce sera du Val que le fils de Michel, Hippolyte de la Morvonnais, l'auteur romantique de *la Thébaïde des Grèves*, écrira un jour à la ville de Saint-Malo, lui demandant, pour son ami et illustre compatriote René, le tombeau du Grand Bé.

§

Le Concordat ne disait rien des ordres monastiques, et l'un des *articles organiques* déclarait que, seuls, les séminaires seraient autorisés.

Malgré l'interdit, sur l'initiative d'un religieux anglais de Lulworth, du comté de Dorsetshire, deux communautés s'ouvrirent, secrètement, en 1804, dans le diocèse de Versailles (2).

(1) E. Herpin. Armand de Chateaubriand, courrier des Princes entre la France et l'Angleterre, 1911. Librairie académique Perrin et Cie.
(2) Archives des Trappistines de la Cour-Pétral (diocèse de Chartres).

L'une, composée de Religieux, alla se cacher dans un ancien couvent de Trappistes, dans la forêt de Grosbois, commune d'Yerres. C'était la communauté des Camaldules (1). L'autre, composée de femmes, alla se blottir, à Valenton (2), dans la forêt de Sénart, près Boissy-Saint-Léger. Toutes deux suivent, sous la juridiction de l'évêque, les règlements de l'abbé de Rancé, réformateur de la Trappe.

Dans cette dernière, se trouve Mère des Séraphins.

Cependant, les Camaldules, comme Valenton, périclitent dans la plus effroyable misère. L'évêque, ne sachant comment liquider leurs dettes, abandonne leur direction à Dom Augustin de Lestranges, surnommé le sauveur de la Trappe, parce qu'il avait recueilli, en 1791, dans sa maison de la Valsainte, près Fribourg, ses frères chassés de France.

Aussitôt, renaît la confiance. Trappistes et Trappistines reprennent même, avec joie, leur robe monacale, dépouillée depuis la Révolution. On les dénonce à la police de Fouché. Napoléon ordonne de fermer les yeux. N'a-t-il pas à se défendre de conspirateurs infiniment plus dangereux !

Parmi eux, est justement Arnaud de Chateaubriand, le frère de Mère des Séraphins. Celle-ci, retirée dans son monastère de Valenton, eut-elle connaissance de l'arrestation, du procès et de la mort d'Arnaud, fusillé sur la plaine de Grenelle, le 31 mars 1809, jour du Vendredi-Saint? Ses instances ne contribuèrent-elles pas à décider François-René, habitant la Vallée-aux-Loups, à aller solliciter la grâce de l'Empereur? Sur ce point, on ne peut faire que des conjectures.

De façon certaine, on sait seulement qu'en 1812, quand Napoléon eut décrété la fermeture des monastères de la Trappe, Mère des Séraphins, quittant Valenton, se rendit, avec ses compagnes, frapper à la porte de l'auteur des *Martyrs*. Celui-ci se souvint de l'asile que Marie-Anne avait procuré à sa femme, au couvent de la Victoire. Et aux pauvres Religieuses errantes il procura un asile « dans une maison, sise à Paris, au fond d'une cour ». Elles s'y installèrent aussitôt, et ne craignirent pas, en plein Paris, de chanter, chaque

(1) Camaldules, ordre religieux contemplatif, tirant son nom du monastère de Camaldoli, près Florence, et fondé en 1012, par saint Romuald.
(2) Grosbois et Valenton, dans l'arrondissement de Corbeil (Seine-et-Oise).

matin, la grand'messe, et de suivre toutes les prescriptions de leur Ordre.

C'était là, sans contredit, un bon tour joué à la police de Fouché. Mère des Séraphins, qui pleurait la mort tragique de son frère, devait trouver, particulièrement, une intime satisfaction à braver ainsi, au chant des hymnes liturgiques, Napoléon et ses policiers (1).

Ce ne fut que de leur plein gré, par crainte de compromettre celui qui leur donnait asile, que nos Trappistines se décidèrent enfin à quitter Paris. Des passe-ports leur furent procurés, sans doute par Chateaubriand, et, un beau matin, par des routes différentes, afin de ne pas éveiller l'attention, elles franchirent les barrières et prirent le chemin de la Bretagne.

Elles se retrouvèrent toutes, avec leur chapelain de Valenton, dans une demeure qui leur avait été secrètement aménagée, aux environs de Tréguier. De ce nouveau couvent, Mère des Séraphins fut nommée supérieure, et y continua, avec ses compagnes, à suivre les prescriptions de son ordre, en dépit de la prohibition impériale.

C'est ainsi que, jusqu'à la fin de l'Empire, il y eut en France un couvent de Trappistines, dirigé par la sœur d'Armand de Chateaubriand, et ce couvent avait un malicieux protecteur qui l'aida à dépister la police : c'était l'auteur du *Génie du Christianisme*.

A la chute de Napoléon, la Révérende Mère des Séraphins, accompagnée de ses sœurs, reprit le chemin de Paris. Quelle pittoresque et pitoyable caravane! En tête, un âne qui portait

(1) La plupart de ces renseignements émanent des archives du monastère de Notre-Dame de Bonne-Espérance, au lieu dit la Cour-Petral, en Boissy-Saint-Léger. Nous les tenons d'un archéologue distingué, M. Rieger, auquel ils ont été communiqués par la Supérieure de ce couvent.

Il est intéressant de les rapprocher d'une lettre que je trouve dans un livre depuis longtemps oublié, *l'Histoire de Balleroy*, par l'abbé J. Bidot. Saint-Lô, Elie frères, 1860, in-8.

« Travaillant », dit l'auteur de ce livre, « en 1841, à écrire l'histoire des diocèses de Bayeux et Lizieux, réunis, j'écrivis à M. de Chateaubriand, qui me donna la réponse suivante :

« Ce n'était pas ma sœur, Monsieur l'abbé, qui était à la tête des trappistines dont vous voulez bien me parler. C'était ma cousine-germaine, née en Bretagne et fille d'un frère de mon père. Avant d'être trappistine, elle avait été longtemps religieuse bénédictine au couvent de la Victoire, à Saint-Malo. Quand les trappistines quittèrent la forêt de Sénart, ma cousine passa par Paris et je la vis à ce moment.

« Agréez, Monsieur l'abbé...

« CHATEAUBRIAND. »

dans ses hottes, tous les bagages de la communauté. Derrière l'âne, en costume monacal, toutes les Trappistines, se traînant sur les grand'routes, et récitant le chapelet pour tromper leur lassitude.

Arrivées à Bayeux, une âme charitable leur offrit un asile provisoire, et s'employa à leur procurer un monastère. A trois lieues de la ville, dans la commune de Juaye, s'élève, sur une colline, d'où l'œil embrasse un superbe horizon, une séculaire abbaye, d'imposante architecture. Elle s'appelle Mondaye (1).

Habitée, dès le XII[e] siècle, par les Prémontrés, elle avait été fermée à l'époque de la Révolution, et les bâtiments avaient été vendus comme biens nationaux. A la fin des mauvais jours, la chapelle avait été convertie en église paroissiale. Le reste de l'édifice était demeuré sans affectation.

Le 8 mars 1815, avec les fonds qui lui provenaient de la vente du Val, M[me] de Chateaubriand en fit l'achat, et s'y installa avec ses compagnes.

Elles firent aussitôt, par leur esprit de mortification et leur haute piété, l'admiration générale. Non contentes de suivre la règle de saint Bernard, elles en renforcèrent les rigueurs. Un simple signe de la supérieure mettait toute la communauté en mouvement ; un conseil de perfection devenait un ordre. Aux vœux ordinaires, elles avaient joint celui de « victimes du Sacré-Cœur », qui les obligeait à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, et leur retranchait encore une partie de leur court sommeil.

Leur misère était effroyable. Pour couvertures de lits, elles avaient des lodiers de foin. Aucune ne possédait de vêtement de rechange.

Dom Augustin, abbé de N.-D. de la Trappe, dite de Mortagne, étant venu inspecter avec le Frère Joseph, son secrétaire, le couvent de Mondaye, constata dans une *carte de visite*, régulière, ainsi libellée, cet état de mortification et de misère:

Nous, soussigné, Frère Augustin, Père immédiat de toutes les communautés tant d'hommes que de femmes de la même réforme, déclarons et certifions qu'ayant été faire la visite régulière, dans la com-

(1) Au XII[e] siècle, la colline que surmonte l'abbaye de Mondaye s'appelait, d'après les plus anciennes chartes de cette abbaye : Mons Daë. Aë, dans la langue d'oil, signifieat *eau ;* sur le sommet de la colline, etait une fontaine. D'où, cette appellation.

D'autres étymologistes font venir Mondaye de *Mons Dei*.

munauté de Trappistines, gouvernée par Mme de Chateaubriand, et établie dans l'abbaye de Mondaye, au diocèse de Bayeux, nous avons trouvé la susdite communauté dans une situation de pénurie et de dénuement telle que nous en avons frémi, nous-même, quelque accoutumé que nous soyons, depuis longtemps, à l'état de pauvreté. La leur est si grande qu'elles n'ont pas de feu, même dans l'infirmerie, pour les malades ; pas d'huile pour mettre dans leur salade ; pas de second habit pour changer et laver l'autre ; pas de couvertures pour se réchauffer la nuit.

Mais nous devons ajouter, pour rendre grâce à Dieu, et à Dieu seul, que, malgré cela, nous les avons trouvées animées d'un si grand esprit de prière, et dans un si grand contentement que nous ne pouvons nous lasser d'admirer la puissance de la grâce.

En foi de quoi nous avons signé, de notre propre main, et fait contresigner, par notre secrétaire, la présente déclaration.

F. AUGUSTIN, abbé de N.-D. de la Trappe.

F. JOSEPH, secrétaire.

Telle fut, après la Révolution, la renaissance de Mondaye.

La mort — il ne pouvait en être autrement — frappa, à coups répétés, cet héroïque troupeau, qui comptait trente-cinq Religieuses. L'autorité ecclésiastique s'émut, et, en 1827, leur imposa des adoucissements.

Le 18 mars 1832, à l'âge de 71 ans, s'éteignit doucement Mme de Chateaubriand. Suivant son désir, elle fut inhumée dans le cimetière de l'abbaye, devant les fenêtres de la sacristie conventuelle.

Mme de Graville, en religion la Révérende Mère des Sacrés-Cœurs, lui succéda, en qualité de Supérieure. Mais le monastère périclita, au point qu'il fallut le fermer et disperser ses dernières habitantes dans les autres maisons de l'Ordre.

En 1837, désireux de relever l'antique abbaye, illustrée par les vertus de Mme de Chateaubriand, le Chapitre général y envoya douze Religieuses. Mais le séculaire monastère semblant voué, pour toujours, à une éternelle misère et à une implacable mortalité, il fallut à nouveau en fermer les portes.

Le 3 septembre 1845, les Sœurs survivantes le quittèrent et se fixèrent, grâce à un généreux bienfaiteur, au château de la Cour-Pétral, en Boissy-le-Sec, diocèse de Chartres. Dans leur nouvelle abbaye, elles emportèrent leurs archives, d'où ces lignes sont extraites, et le souvenir toujours vivant de la Révérende Mère des Séraphins.

Aujourd'hui, dans l'enclos de l'ancienne abbaye de Mondaye, sous les fenêtres de la sacristie conventuelle, l'herbe et les ronces croissent à profusion. Plus une seule pierre tombale, dans le cimetière disparu, où reposent cependant soixante-seize religieuses, décédées du 21 mai 1816 au 29 juin 1845! Mais de ce lieu mélancolique monte un mystérieux parfum de ferveur monastique. L'âme émue évoque le souvenir de celles qui osèrent, pour restaurer en France l'Ordre de Saint-Bernard, braver la police de Bonaparte. La silhouette de Mme de Chateaubriand se dessine, plus nette que toutes les autres, à l'esprit du touriste, que retient le charme du vieux monastère endormi. Il songe à l'héroïque et volontaire « Victime du Sacré-Cœur », qui, l'âme saignante des affres de la Révolution, s'imposa d'en expier, dans le calme de cette solitude, les tragiques horreurs.

E. HERPIN.

LA RENAISSANCE TCHÈQUE

ET

JAN NÉRUDA

—

Deux fois, au cours de l'histoire, il sembla que la nation tchèque fût condamnée, et deux fois cette petite nation a donné à l'humanité un bel exemple d'énergie morale, une haute leçon de courage intellectuel. Au xve siècle, les paysans tchèques, armés de leurs fléaux ferrés, bravent le pape, le Saint-Empire et toute l'Europe en défendant la liberté de leur conscience. Les guerres hussites arrêtent les menaçants progrès de la germanisation en Bohême.

Au xixe siècle, du fond de leurs cabinets, quelques philologues et historiens, nourris de la généreuse pensée française, réussissent à opérer la renaissance d'une langue jusque-là bannie au fond des campagnes. Cette fois, ce sont les armes intellectuelles qui triomphent. Le livre tchèque sauve la nation qui semblait perdue.

La première moitié du siècle fut une période de préparation, de fiévreuse organisation. Il s'agissait de donner des bases à la littérature, à la vie politique et sociale de ce jeune organisme. Dobrovský et Jungmann codifient les règles de la langue. Palacký reconstitue la glorieuse histoire du peuple tchèque. Kollar et Šafařík rappellent à la nation l'étroite parenté qui l'unit au monde slave : Čelakovsky chante ses *Echos des chants tchèques*, admirables de suavité et de limpidité classique ; Mácha fait entendre la plainte mélodieuse et byronienne de son *Mai*, pour disparaître trop tôt dans le néant qu'il avait chanté ; Božena Němcová compose son roman *Grand'mère*, cette œuvre impérissable de jeunesse et de fraîcheur.

Le tourbillon de révolte qui, en 1848, passa sur l'Europe, ne fut, pour la Bohême, qu'un court rêve de liberté bientôt suivi d'un absolutisme centralisateur plus dur que jamais. La réaction triomphe : les casemates regorgent de jeunes prison-

niers tchèques, magyars, italiens. La liberté de la presse est suspendue, les journaux progressistes supprimés, les rédacteurs libres-penseurs déportés. En 1851, le ministre Bach se débarrasse de Havlíček : l'intrépide défenseur de la cause de la liberté est séquestré à Brixen, en Tyrol. Palacký lui-même est menacé du même sort. L'unique collège tchèque est germanisé, son directeur révoqué, les professeurs patriotes relégués en Hongrie.

En même temps, la mort fait des ravages dans les rangs des écrivains tchèques. Kollar et Člakovský disparaissent en 1852 ; quatre ans après, le représentant du patriotisme historique, J. Gaëtan Tyl. meurt, famélique comédien ambulant. La même année, K. Havlíček succombeaux rigueurs de l'exil après avoir lancé contre la tyrannie absolutiste la cinglante satire de ses *Elégies tyroliennes*. Le poète Erben et Němcová demeurent, seuls, les représentants du parnasse tchèque.

Les patriotes, entourés d'une légion de mouchards, sont épouvantés : la peur ou le désespoir leur enlèvent toute énergie. La littérature semple dépérir.

A ce moment, un jeune révolutionnaire, qui avait déjà connules rigueurs des prisons autrichiennes, J. V. Frič (1), groupe quelques jeunes poètes et publie un almanach, portant comme titre le nom de la prétendue Vénus slave: Lada Niôla. Trois ans après ce premier signal, en 1858, une phalange plus nombreuse, plus riche de talents, publie, en l'honneur du grand précurseur méconnu, l'almanach intitulé *Mai*.

Les chefs de la jeune génération étaient *Vitězslav Hálek*, *Jan Neruda*. Ils déclarent une guerre acharnée au vieux patriotisme romantique, réclament le droit à la critique, s'occupent des problèmes sociaux, et franchement, se prétendent cosmopolites.

Contre le reproche d'internationalisme qu'on lance, en Bohême, périodiquement à la tête de tous les novateurs, Neruda reprend les arguments de Havlíček dans un passage devenu célèbre :

Oui, dit-il, nous en avons assez de ce baragouin constant sur la nation et le patriotisme. Nous haïssons celui qui considère, comme

(1) J. V. Frič publia, en français avec Louis Léger, un volume intitulé : « *La Bohême historique, pittoresque et littéraire.* » (Paris, 1867.)

un but suprême, le fait d'être patriote et s'en contente, croyant qu'il ne faut plus rien *faire* pour la nation. Nous sommes arrivés à un degré de civilisation où le fait d'être patriote ne constitue plus aucun mérite ; c'est le devoir le plus facile, puisque, maintenant, il faut travailler pour que la nation *soit reconnue* et pour que sa vie soit assurée. Voilà ce que c'est que notre cosmopolitisme...

Suivons les leçons des autres nations... et fondons nos dernières connaissances avec celles acquises dès le berceau en un tout nouveau. Ce sera slave, sans faute, car, étant Slaves, nous ne saurions créer autrement.

Ce problème d'importance, capitale pour un petit peuple entouré d'éléments étrangers, n'est pas encore résolu, et je ne crois pas qu'il soit possible de le résoudre théoriquement : comment garder le caractère de la race, maintenir l'individualité nationale et rester, en même temps, en contact avec le courant d'idées européennes ?

Seuls, quelques grands artistes ont su le résoudre, par une heureuse disposition personnelle, par une intuition de génie.

Presque en même temps que la jeune école poétique développe son programme, un grand peintre et dessinateur, Joseph Manes, et un compositeur de génie, Frédéric Smetana, pénètrent au fond même de l'âme nationale et y puisent leur inspiration, pour créer des œuvres immortelles. A ces deux hommes dans lesquels l'âme tchèque a trouvé sa plus belle incarnation, il faut associer le nom de Jan Neruda.

§

Le premier poète moderne de la renaissance tchèque naquit à Prague, en 1834, dans une caserne où son père, ancien soldat, était cantinier. Comme la cantine rapportait peu, le vieux Neruda s'établit marchand fruitier. La mère aidait à l'entretien de la famille en faisant des ménages, entre autres celui du célèbre géologue français Barrande qui fit tant pour l'exploration géologique de la Bohême. Plus tard, le vieux Neruda obtint un bureau de tabac.

Toute la jeunesse de Neruda se passa à Malâ Strana, ce quartier si pittoresque de Prague, à l'ombre de la cathédrale gothique, dans ces rues qui montent à pic vers le château royal, pleines de vieux palais déserts. De vieilles légendes mystérieuses, de tragiques souvenirs historiques semblent peser sur cet amas pittoresque de toits enchevêtrés, de pignons

pointus, de balcons bizarres, de couvents mornes, de palais silencieux. Cette vieille capitale, comme il l'aimait ! Il en connaissait chaque maison, chaque arbre des jardins princiers qui, deux fois l'an, ouvraient aux profanes leurs portes, aux énormes et lourds battants, il en était amoureux et comme halluciné par sa beauté grandiose et tragique. Tout enfant, chaque dimanche il s'échappait de la maison paternelle pour monter au clocher de la cathédrale de Saint-Guy, qui domine la ville et les environs. Voici comme il décrit lui-même ces escapades :

Un escalier abrupt, en colimaçon ; il y faisait noir comme dans un four ; deci, delà, un tout petit jour donnant sur l'intérieur sombre du clocher. En quelques minutes, me voilà arrivé aux cloches. Une courte halte. Le temps d'une brève caresse à la gigantesque cloche de Sigismond, de tirer un peu la corde de sa voisine Josephe, et, de nouveau, à l'assaut, plus haut ! Mes genoux tremblaient, ma poitrine bouillonnait, mais, plus j'étais haut, plus je montais vite, jusqu'à ce que, soudain, la lumière se fît et j'entrais dans la galerie si brusquement que le guetteur sursautait et jurait. Mon cœur tremblait, mes joues brûlaient, le souffle me manquait presque, mais — oh ! que c'était beau ! Ah ! Prague — Prague que j'aimais pour sa beauté, avant même d'avoir pris conscience de ce sentiment — Prague était là, au-dessous de moi, baignée de lumière, de reflets bleuâtres, la Vetava comme un ruban d'argent, la plaine, les collines tout autour, jonchées d'émeraudes et de saphirs — j'aurais voulu boire tout cela d'un seul long regard.

Une autre fois, il se laisse enfermer à la cathédrale de Saint-Guy et y passe la nuit pour voir saint Venceslas qui, d'après une légende, sur le coup de minuit, y célèbre la messe.

A part cela, son enfance était plutôt triste. Son père, très bon au fond, mais brusque, morose, manquait de tendresse et froissait parfois les épanchements du garçonnet qui devint réservé et se prit à rechercher la solitude. A l'école, le petit Neruda connut toute l'amertume des enfants pauvres : il eut à souffrir de ses maîtres et de ses camarades, à cause de ses vêtements rapiécés ; son âme, naturellement bonne, s'aigrit et s'enferma dans un silence sournois, presque haineux. Seule, sa mère comprenait son enfant. Il la récompensa par un culte passionné et célébra plus tard sa mémoire sacrée et son cœur d'or par des strophes inoubliables.

L'école primaire, le gymnase, tout était encore allemand.

Le pauvre garçon souffrit comme souffrent, encore aujourd'hui, des milliers d'enfants tchèques et slovaques, obligés de faire leurs études dans un idiome étranger. Mais, bientôt, son sentiment national s'éveilla.

Je ne résiste pas à la tentation de citer quelques passages d'une causerie où Neruda raconte sa « Première leçon de tchèque ». C'est, par la sobriété du récit et par le sujet émouvant, un pendant à la célèbre « Dernière classe », d'Alphonse Daudet.

« Dis donc! A la Vieille Ville, le professeur Koubek donne des leçons de tchèque ; j'y suis allé, hier », me dit un jour un de mes camarades de la seconde année. « Viens-y donc avec moi aujourd'hui ! »

En tchèque! Cela doit être bizarre ! Et beau ! Comment n'eût-ce pas été beau, puisqu'à l'école primaire l'allemand était si répugnant, si incompréhensible, qu'on n'avait aucun plaisir ni à l'étude, ni à la chanson, et puisque les livres tchèques, l'histoire de Mélusine, par exemple, étaient si charmants et si intéressants. Et, pensez donc, une leçon tout entière en tchèque !... Nous entrâmes. Le silence régnant sous les voûtes de cette grande salle vide me faisait éprouver la même impression que si j'entrais dans une église; marchant sur la pointe des pieds, je suivais mon camarade, dont la démarche plus assurée me semblait presque inconvenante...

(Peu à peu, la salle se remplit d'étudiants.)

Midi sonna ; au dernier coup de l'horloge, la porte s'ouvrit et Koubek entra. « C'est lui ! » chuchote mon camarade. Tout le monde se lève. « Asseyez-vous, Messieurs, s'il vous plaît ! » Et dire que notre professeur commandait toujours : « Niedersetzen ! »

Koubek ôta son manteau ; de ses yeux clairs et bienveillants, il parcourut le petit groupe de ses élèves ; il y en avait vingt à peine de ceux qui, en 1846, étudiaient, en Bohême, la langue tchèque ! J'aimai Koubek tout de suite; néanmoins, j'avais peur qu'il ne nous adressât la parole ou même qu'il ne nous appelât : « Monsieur » !

« Avant de commencer, dit Koubek, il faut remercier publiquement M. Hartmann du beau recueil de proverbes tchèques qu'il m'a remis avant-hier. Je l'ai lu très attentivement et j'avoue y avoir trouvé assez de nouveauté. Vous m'obligerez beaucoup, monsieur Hartmann, si vous voulez bien continuer. » Un jeune homme se leva et remercia en s'inclinant..

« Aujourd'hui, nous allons récapituler par un exercice pratique ce que nous avons étudié la dernière fois. Quelqu'un d'entre vous, Messieurs, serait-il disposé à écrire quelque chose sur le tableau

voir ? » Un étudiant s'avança et écrivit sous la dictée de Koubek. Nous écrivions après lui : puis, Koubek corrigea et expliqua; nous corrigeâmes aussi et, vraiment, nous avions assez à faire.

« Tiens, j'ai bien placé cet accent sur *a* », me dit mon camarade tout bas. Comme je l'enviais à cause de cet accent sur *a !* Je mis ensuite des accents sur tous les *a*. La dictée dura une demi-heure environ.

« Je vous ai apporté, Messieurs, la traduction tchèque de l'épilogue du Bandit du Caucase, de Pouchkine. Je vais vous le lire. » Et il se mit à lire.

Je ne comprenais pas, il est vrai, l'ensemble et je ne saisissais que les mots isolés; mais tout ce que j'entendais me semblait si noble et si beau que j'aurais pu écouter longtemps, sans fatigue. C'était comme si des sons argentins avaient voleté autour de moi !

« Eh bien, n'est-ce pas un vrai triomphe de la poésie ? » finit Koubek en se levant. Je ne savais pas ce que cela voulait dire : le triomphe de la poésie, mais je le retins pour la vie.

Koubek sortit le premier, nous le suivîmes. Devant la porte, il s'arrêta avec M. Hartmann. Comme je passais près de lui, il me prit le bras.

« D'où êtes-vous ? »

« De Malà Strana ».

« Né à Prague ? ».

« Oui, Monsieur »

« Elevé à Prague ? »

« Oui, Monsieur ».

« Et vous allez aux leçons tchèques ? Très bien, venez donc souvent, très souvent. Au revoir. »

Je m'en allai heureux. Cet après-midi-là, je fus très distrait à l'école ; je ne vis rien de ce qui s'y passait ; questionné, je reçus le premier zéro qui me fût indifférent.

Je venais souvent aux leçons de Koubek. La lecture des vers tchèques éveilla en moi la conviction que le tchèque était la plus belle langue du monde.

Si j'ai cité cet épisode, c'est parce qu'il en dit plus long que de longues dissertations sur les débuts pénibles de la littérature tchèque il y a quelque soixante ans. En 1850, Neruda entra au gymnase de la Vieille Ville, le seul gymnase tchèque encore toléré. Il y trouva, avec quelques professeurs éclairés et patriotes, des camarades enflammés, comme lui, par l'amour des lettres tchèques. Sa fidèle amitié avec Hàlek date de cette époque ainsi que leurs premiers essais poétiques. Il lit beaucoup,

particulièrement Heine, qu'il sait par cœur. Dès à présent, il se prépare sérieusement pour la littérature. Il est convaincu que seul un homme de grand talent a le droit d'écrire. Et voici comment il formule son programme :

J'éviterai le poncif. Le point de vue de la littérature européenne sera le mien. Ma façon d'écrire sera moderne, c'est-à-dire vraie, je choisirai mes personnages dans la vie, je décrirai la vie dans sa nudité, je dirai ouvertement ce que je pense et ce que je sens.

Ses études secondaires finies, Neruda, cédant aux instances de son père, entre dans la magistrature, mais la quitte bientôt pour prendre ses inscriptions à la Faculté des Lettres, où il prépare son professorat. En attendant, il se fait journaliste.

C'est l'époque de la conception, des premières joies et des premières griseries d'amour, mais aussi des premières graves douleurs. Neruda perdit son meilleur ami intime, puis, son père, qu'il aimait tendrement, dont il estimait profondément la droiture, avec lequel, pourtant, il n'était jamais d'accord, car le fils et le père étaient également fiers, et la fierté étouffait toujours les paroles de réconciliation. Voilà ce que le jeune poète écrit là-dessus à son amie :

Dans ma vie, j'ai connu très peu d'amour ; je ne l'ai peut-être pas mérité, car où l'on m'en offrait un peu, je l'ai repoussé. Mon père et moi, nous nous aimions comme un père et un fils peuvent s'aimer, et pourtant nous vivions constamment en ennemis. De telles luttes n'étouffèrent pas mon sentiment, mais elles l'enterrèrent au plus profond de mon cœur. Mon père se mourait et j'étais couché à côté de lui ; pour un fils, j'ai peut-être trop longtemps dormi ; je m'éveillai, mon père expirait. J'étais penché sur lui ; les derniers soupirs sortaient péniblement de sa poitrine ; je croyais que mon cœur allait se briser et que ma gorge desséchée et serrée allait cesser de respirer et, cependant, je comptais et j'étudiais comment un homme meurt.

C'est l'époque où il prend une part très active au mouvement littéraire. Il est le chef des révolutionnaires qui, en 1858, publient l'almanach intitulé : *Mai*, en l'honneur du grand précurseur Mácha pour protester contre la littérature patriotique et sentimentale. La vieille génération n'était nullement disposée à faire un accueil bienveillant aux jeunes. On signalait leurs théories littéraires comme subversives, comme un danger

national. Tout le monde était unanime à anathématiser les révoltés. On les traita même de « phalange d'idiots ».

Une polémique s'engage, menée, d'un côté, avec une haine sourde et venimeuse, de l'autre, avec une véhémence juvénile. Ce fut une analogie au combat des Romantiques français contre le classicisme, à la lutte du Jungdeutchland contre Menzel. Comme Börne et Wienbarg, les jeunes exaltent l'action ; ils veulent briser la muraille de Chine qui sépare la Bohême intellectuelle de l'Europe occidentale ; ils se moquent du préjugé patriotique qui craint toute influence extérieure ; ils veulent créer une littérature forte, aux idées et sentiments généraux. Ils sont nettement antiromantiques, c'est-à-dire ils font une déclaration de guerre au romantisme allemand. L'un d'eux, J.-V. Frič, proclame la fin du « romantisme maladif de Schlegel et de Werner, qui avait quitté la réalité ».

Ils lisent Lenau, Heine, Victor Hugo, Béranger, George Sand, Pouchkine, Mickiewicz et surtout Byron. Ils détournent les yeux des mirages du passé pour les porter vers le présent. Avec eux, la littérature devient même un peu tendancieuse ; quelques-uns, dont Sabina, Mayer, Pfleger, seront les premiers à s'occuper des problèmes sociaux. Ils réclament le droit à la critique et l'exercent eux-mêmes, les uns contre les autres, sans aucun ménagement. Avant tout, ils demandent au poète le talent et une personnalité nette.

Dans ces circonstances, Neruda publia son recueil de vers : *Fleurs du cimetière*, un curieux mélange de romantisme et d'ironie sceptique. Le livre passa presque inaperçu, et les amis mêmes de l'auteur doutaient de sa vocation poétique. Ils n'ont pas compris que le talent de Neruda était de ceux qui mûrissent lentement au soleil ardent de la vie pour porter quelques fruits tardifs, mais d'une saveur incomparable.

Après cet échec, Néruda traverse une crise très douloureuse. Il rompt lui-même avec la jeune fille qu'il aime, pour être libre dans la carrière peu lucrative d'homme de lettres tchèque, et se décide au célibat. Il sait que son jeune amour serait vite gelé au souffle glacial de la misère. Mais loin de succomber à ces crises, il se lance avec plus de vigueur encore dans l'arène sans ménager les coups ; il devient même pamphlétaire ; il fonde plusieurs journaux littéraires qui disparaissent bientôt, mais qui laissent une trace profonde.

En 1860, François-Joseph accorde la Constitution par le Diplôme d'Octobre. Des journaux politiques surgissent. En novembre 1860, le parti national fonde un quotidien, Národní Listy (le National). Neruda et Hálek entrent dans la rédaction. Trois ans après, l'insurrection polonaise et d'autres questions d'ordre politique amènent la scission du peuple tchèque en deux partis. Les uns, Palacky et Rieger en tête, jugent l'insurrection polonaise absurde. Les autres, menés par Sladkovsky et les frères Grégr, déclarent ouvertement leur sympathie pour les révoltés et leur méfiance pour la noblesse soi-disant tchèque, cléricale et rétrograde, qui avait amené Rieger et Palacky à quelques concessions anti-démocratiques.

Les éléments conservateurs se rangèrent du côté de Palacky et de la noblesse, les progressistes, les libéraux, les démocrates de l'autre. Les partis jeune-tchèque et vieux-tchèque étaient nés. Nérouda reste, avec Hálek, fidèle au parti jeune-tchèque et au journal Národní Listy. Jusqu'à sa mort, un petit triangle désignait les articles qui, d'ailleurs, n'avaient pas besoin d'être signés pour être reconnus. Cette époque était en même temps celle d'une grande activité poétique, mais ce n'est qu'en 1867 que Neruda publie, sous le titre *Livre de vers*, son second recueil qui, malgré toutes les tristesses, signifie le retour à la vie.

Le *Livre de vers* contient des ballades dans le genre de Erben, avec un âpre accent de vérité réaliste, des élégies d'amour, quelques chansons bachiques et un petit choix très sévère des « Chants du cimetière »; mais ce qu'il y a de plus précieux dans ce recueil, ce sont quelques courtes pièces adressées à la mère du poète et qui, définitivement, sont au nombre des plus beaux morceaux lyriques que ce noble sentiment ait jamais dictés à un poète. Neruda avait perdu sa mère et la douleur de cette perte ne le quitte jamais. La petite chambre où il avait vécu avec sa mère lui semble « terriblement vide » et froide. Il part pour un voyage en Orient, mais toujours il se souvient de cette fraîche tombe. En Asie, à Burghurlu, il écrit :

N'aurait-il plus ni de bonheur ni de douleur pour moi ce beau pays, cette vaste, orageuse mer ?

Rien ne me tente plus de partir dans le monde, partout je reste indifférent.

Rien ne me tente de rentrer dans la patrie ; là-bas, chez nous, tout est si glacial !

Mais non ! Quand la première fleur frissonne sur la tombe, quand la première alouette s'élève au-dessus du cimetière, alors, soudain, je voudrais être là-bas pour cueillir la fleur, tressaillir — et repartir !

Le procédé poétique de Néruda n'était pas compliqué. Il était, dès ses débuts, ennemi juré de toute emphase, de toute rhétorique. Sa langue était presque sèche; elle évitait soigneusement toute expression consacrée « noble ». Neruda prenait les mots de tous les jours, mais il avait la rare faculté de les ennoblir, de leur insuffler une autre vie. Il ne recule jamais devant les expressions les plus banales : avec le courage des grands créateurs, il les relève et leur imprime le cachet indélébile de la beauté. Souvent, sa hardiesse de novateur risque la défaite, mais, dût-il se casser le cou, il évite le poncif des métaphores battues et parle sa langue à lui, cette langue vivante, serrée, un peu dure, mais qui est bonne et qui nourrit comme du pain. Dans cette tendance, il continue la bonne tradition de Čelakovsky, de Havlíček et de Erben.

Cette tendance vers la simplicité d'expression,qui forme un contraste si heureux avec son âme compliquée d'homme moderne, est un des traits fondamentaux de son être. Avec lui, on est sûr de n'être jamais dupe d'une tirade, d'une fausse exaltation, d'une sentimentalité mesquine. Il est la probité même. Trop fier pour se lamenter, il serre les dents, sa bouche se crispe d'un rictus douloureux et c'est à peine s'il laisse échapper un soupir. Mais quand, de temps en temps, il consent à nous dire sa souffrance, on tressaille devant la simple grandeur de l'homme et de l'artiste.

La fierté de Neruda ne dégénéra jamais ; jamais le poète ne se retira en sa tour d'ivoire. Il possédait un talisman contre un vain et facile orgueil : il était profondément patriote. Ce grand poète, ce grand artiste, mit son pur talent au service quotidien de son peuple, il se plia au joug du journalisme et, pendant trente ans, il s'attela à la charrue.

Avec une abnégation qui touche à l'héroïsme, il consentait à instruire son peuple en l'amusant : il écrivit, pour le Národní Listy, près de 2.300 causeries et chroniques. Il émiettait ainsi son talent, ses forces, son esprit en la plus in-

grate des besognes : la petite chronique au jour le jour. Mais, ici-même, il créa un genre qui touche de très près à l'art et où il passa maître. Parlant à un public assez mêlé, il fut souvent obligé à faire des concessions, mais il sut, presque toujours, garder la mesure et la dignité. Ses causeries, dont il fit lui-même un choix très sévère, ont conservé, en partie, leur fraîcheur. Avec un laisser-aller charmant, l'auteur y aborde tous les sujets imaginables : les plus graves problèmes y côtoient, dans un mélange pittoresque et gai, les questions les plus banales de la vie quotidienne. Souvent, ce sont justement ces transitions inattendues qui constituent le charme de ces causeries pétillantes d'esprit. Les questions politiques, littéraires et artistiques y sont traitées avec la même aisance, la même désinvolture que les problèmes de l'art culinaire. Neruda apporte à traiter toute question le même chaud intérêt, une clairvoyance avisée, une belle intelligence et surtout — ce qui rendait ses articles si populaires — de l'humour, de l'ironie.

Ces qualités d'auteur gai étaient même préjudiciables au poète. Le public s'était trop accoutumé à voir, dans Néruda, un causeur gai, spirituel, amusant ; ses vers, par trop sérieux, ne cadraient pas assez bien avec la verve légère de ses causeries badines qu'on attendait, avec impatience, tous les dimanches.

Neruda possédait au plus haut degré le don « ridendo dicere verum » et, souvent, sa plaisanterie légère tourne brusquement en mordante satire, en amère leçon de patriotisme. Aucune faiblesse du caractère national n'échappe à l'écrivain qui voudrait voir son peuple au premier rang de l'humanité civilisée. Très sévère pour lui-même, il avait le droit de parler franchement. Les voyages qu'il fit (il vit la Bosnie, Constantinople, l'Asie Mineure, Jérusalem, l'Egypte, la Grèce, l'Italie, l'Allemagne et la France) élargirent son horizon et lui fournirent l'occasion de comparer, de peser les qualités et les défauts de sa nation.

Le don d'observation l'amena à la nouvelle réaliste. Dès le recueil de nouvelles intitulé *Arabesques* (1869), il se révéla maître dans l'art de raconter. Il est peu d'auteurs qui aient si profondément gravée dans le cœur la devise de Gœthe : In der Beschränkung zeigt sich der Meister. Il était incapable d'é-

rire une page ennuyeuse. D'un sujet dont un autre tirerait un volume, il fait une petite nouvelle de trois ou quatre pages.

Tout en gardant sa noblesse d'esprit, il se penchait vers le peuple, vers les miséreux, vers les pauvres, victimes de l'injustice sociale, et, le plus exclusif des poètes lyriques, il devint le rai fondateur du réalisme, voire même le précurseur du naturalisme dans la littérature tchèque. Il n'y avait pas d'existence assez misérable, qu'il ne la relevât, qu'il ne l'éclairât de on art, qu'il ne montrât ce qu'il reste d'impérissable beauté dans les âmes même les plus humiliées par la vie. Il ne recule ni devant la misère ni devant les haillons : sous les guenilles des terrassiers, il sut deviner les battements d'un cœur raiment bon. Il faudrait citer en entier sa nouvelle *les Terrassiers* (Trhani), qui est tout un roman condensé, où ne gaîté macabre se mêle au tragique le plus émouvant, pour onner une idée de ce petit chef-d'œuvre, composé à l'époque où toute la littérature tchèque était encore plongée dans a doucereuse sentimentalité romantique. Comme concision de tyle, c'est du Maupassant, comme intuition psychologique, 'est déjà l'avant-goût de Dostoïevsky, au temps, bien entendu, ù Maupassant avait vingt ans à peine et où Dostoïewsky n'était pas encore connu.

Le joug pesant du journalisme et, peut-être aussi, l'excès e sentiment critique empêchèrent Neruda de créer, en prose, ne œuvre de longue haleine. Ses *Contes de Malá Strana* n'en ont pas moins une œuvre qui vivra autant que la langue chèque.

J'ai déjà dit combien le quartier natal de Neruda est pittoresque. Il est habité, aujourd'hui encore, par une population péciale. A l'époque où le petit Jan Neruda jouait dans les ues de Malá Strana, le caractère original du quartier était encore beaucoup plus accentué. C'est un monde bizarre de vieux agistrats retraités, de petits marchands et artisans, de larons, de riches propriétaires et de mendiants. Avec un art quis, avec un humour bienveillant, avec un sourire ironique i perce sa bonté, Neruda nous dit les petites joies et les etites misères de ces personnages fossiles. Quoi de plus original que cette histoire du mendiant M. Voïtichek, réduit à ourir de faim par la mauvaise langue d'une vieille sorcière

dont il avait décliné les avances amoureuses ? Quoi de plus émouvant que l'histoire tragique de ce pauvre marchand de farine, M. Vorel, qui a si bien culotté sa pipe en attendant les clients qui ne venaient pas (1) ?

Quoi de plus charmant que l'ironie fine de la nouvelle intitulée : « Comment il arriva que, le 20 août 1849, à midi et demie, l'Autriche ne fut pas détruite », ce délicieux récit de la naïve conspiration de quatre petits collégiens qui veulent prendre par force la citadelle de Prague et proclamer la république. Dans toutes ces nouvelles, dont quelques-unes sont vécues, Neruda se montre un humoriste exquis, un parfait peintre de détail et supporte la comparaison avec les maîtres humoristes anglais et américains, Dickens ou Bret-Harte.

Cependant, Neruda revint à la poésie, après un silence de onze années. En 1878, il donna ses *Chants cosmiques*.

Il est difficile à classer, ce livre de poésie, car c'est un livre à part, un livre unique par l'originalité de ton et de pensée. Composer un livre de vers sur le dangereux thème : la lune, le soleil, les étoiles, sans même effleurer la banalité, voilà qui est un coup de maître. Sur ce sol glissant, où cent autres poètes auraient échoué, Neruda évolue avec une surprenante légèreté, avec une élégante sûreté.

Il évite la platitude, sans même craindre une certaine singularité. Avec un art prodigieux, il passe des plus profondes réflexions philosophiques, dans lesquelles il s'incline humblement devant l'insondable mystère de la grandeur cosmique, à de petites pièces humoristiques, pétillantes d'esprit et d'ironie.

C'est un livre de penseur nourri de solides connaissances d'astronomie ; c'est un livre d'un philosophe sublime qui aime la vie et qui regarde, avec une douce mélancolie, ce microcosme de petites joies et de grandes douleurs tout en se rendant compte de la petitesse de l'homme en comparaison de l'immense infini de l'Univers ; le poète pense toujours à sa petite patrie qui n'est qu'un grain de sable au milieu des mondes ; il pense au peuple tchèque, dont la face livide et meurtrie trouble son sommeil : il voudrait le voir fort, triomphant ; il croit à la victoire finale de l'esprit humain qui ne recule de-

(1) Voir ma traduction de ces nouvelles dans la *Grande Revue* (nº 2, 25 janvier 1911).

vant aucun mystère de la nature et qui finira par le découvrir.

Les *Ballades et Romances* sont, comme les Chants cosmiques qu'elles suivirent, l'œuvre d'un artiste consommé qui se possède et connaît son but. Neruda pénètre au fond même de l'âme nationale, à la source de la poésie populaire, mais ses Ballades et Romances ne sont pas une œuvre de classicisme impersonnel : c'est l'œuvre d'un artiste moderne, qui s'est approprié le style populaire et qui s'en sert pour donner, aux créations de son esprit, un charme pénétrant de la naïveté primitive.

Rien de plus touchant que la « Ballade de montagne » : une fillette demande à sa grand'maman, quelles sont les plantes qui guérissent les plaies saignantes et la brûlante fièvre. La grand'mère lui indique ces plantes bienfaisantes. La fillette s'en va courir à travers les champs, cueille les herbes indiquées, entre à l'église du village et les met sur le corps ensanglanté du Christ, qui, par miracle, devient blanc et pur, radieux comme un lys au matin.

Ou bien comment dire le charme naïf de la Romance de Noël ? Saint Pierre voit, en rêve, la naissance du Christ. L'enfant Jésus est couché dans la crèche; les paysans et les pâtres lui apportent des cadeaux : pommes, beurre, pain d'épices. Une jeune fille se présente, conduite par douze de ses compagnes, Annette, la plus belle de toutes, pour qu'elle donne à l'auguste enfant, en leur nom, un baiser doux comme du miel. Le petit Jésus est, paraît-il, très content de cet hommage : ses petites mains s'accrochent au cou d'Annette et sa petite bouche savoure le miel de ces lèvres. Et le bon saint Pierre de murmurer inquiet et jaloux : « Ah, ça ! La mère regarde ça tranquillement ? C'est d'une jolie éducation ! »

Cependant, le poète vieillit. Sa chevelure et sa barbe noires grisonnent. Le vieux garçon un peu aigri se retourne, avec mélancolie, vers le passé ou deux ou trois figures de femmes avaient passé sans laisser d'autre trace que des souvenirs douloureux. Les promenades solitaires du poète nous ont donné son chef-d'œuvre poétique, *les Simples motifs*. Oui, de simples motifs, mais exprimés avec un art éternel. Ici, le poète revient à la poésie purement subjective, personnelle. Au cours de l'année, du printemps à l'hiver, il note, avec sa verve quel-

quefois humoristique, mais déjà teintée de tristesse, les impressions que lui suggèrent la nature et la vie, pour en venir, çà et là, aux accents profondément douloureux et émouvants. Jamais la mélancolie d'un homme dont la vie s'était consumée solitaire ne s'est exprimée avec plus de délicatesse. On sent toute une tragédie intime, toute une vie manquée sous la sobriété réservée de ces poèmes.

Mais les lèvres du poète, crispées de souffrance, ébauchent encore un sourire. Quelle noble simplicité, quelle chasteté d'expression dans ces courtes pièces qui, cependant, forment un épilogue à tant de rêves évanouis, à tant de désirs trahis, qui, enfin, sont le chant funèbre de la jeunesse ensevelie ! Ce journal poétique, qui débute par quelques romances printanières pétillantes de vie et de joie, se termine sur un accord de tristesse d'autant plus désespérée que son expression est tranquille, absolument dénuée de pathétique.

Par bonheur, le poète ne sombra pas dans le pessimisme. Ce fut son amour pour la patrie qui le sauva du naufrage intérieur. Il détourna les yeux de son âme où la vie avait fait tant de ravages. La foi presque religieuse en l'avenir de son peuple devient le remède à ses douleurs intimes. Devant la grandeur du supplice que la patrie eut à subir, le poète oublie ses souffrances personnelles. Dans une vision extatique, il voit la Mère — la Patrie, assise au Calvaire à l'ombre du crucifix, tenant sur ses genoux son fils, le peuple tchèque endolori. Tout tremblant, le poète peint la fresque grandiose et, au-dessous, il écrit les paroles bibliques :

> O vous tous qui passez, regardez et dites s'il est une douleur comparable à la mienne.

Et avec un reproche sanglant, il s'adresse à Dieu :

> Dieu, que tu as semé d'amertume dans notre pays !
> Tout est amer chez nous, notre vie est amère,
> Amère est notre glèbe, amer le vin dans la coupe,
> Amère la gloire de nos pères, trois fois amers nos souvenirs,
> Amère est notre espérance, au point de courber nos têtes,
> Amers les airs de nos chansons, amer le son de chaque mot,
> Amères sont nos malédictions, même nos prières sont amères.

Mais le poète ne désespère pas. Il donnerait sans hésiter sa vie pour un meilleur avenir de son peuple. Il se rappelle

la vieille légende écossaise sur le cœur héroïque du roi Robert que Douglas avait jeté dans la cohue ennemie, pour que le cœur du héros mort fût encore à la tête des siens ; ainsi, le poète lègue son cœur à son peuple en disant :

Je voudrais rester auprès de vous jusqu'à la fin des mondes.

Alors, ses rythmes vibrent, sa parole résonne comme une cloche, son cœur embrasé entonne, en des strophes d'airain, le sublime chant d'amour du peuple:

Qui aimerais-je sur ce vaste monde ?
Un cœur reste, malgré tout, toujours un cœur d'enfant:
Jusqu'à la vieillesse, jusqu'à la mort, il appelle sa mère.
J'ai survécu à ma mère — ne vis que pour sa mémoire.
J'ai survécu à mon amour — j'en ai pour si peu de temps. —
J'ai tout perdu, tout pleuré, et, toujours, je me suis remis:
A toi, mon peuple, à toi — non, je ne survivrais pas !

Et la voix du poète s'élève aux accents prophétiques. Il prévoit le triomphe final de sa nation :

En avant, mon peuple, en avant au combat pour la liberté humaine qui en toi s'était épanouie!

Cette idée que tu as payée presque de ta vie t'élèvera de nouveau à la gloire ! Sois fort, mon peuple, sois vigilant sous ton drapeeu rouge et blanc, au gouvernail de ton vaisseau.

La mer de l'humanité ne connaît pas de repos ; même lorsque tu auras conquis tout ce que tu désires, en avant, mon peuple, toujours en avant !

Tels sont les dix poèmes qui constituent le testament du poète, les *Chants du Vendredi-Saint*. Sorti du cosmopolitisme, il lègue à son peuple une bible de patriotisme belliqueux, de nationalisme ennobli ; sorti du pessimisme, il lui lègue l'espérance en un avenir heureux, la foi que le Vendredi-Saint sera suivi d'une Résurrection glorieuse... Il n'eut plus le temps d'entonner lui-même ce Resurrexit !

Les souffrances d'une grave maladie à laquelle son corps vieilli ne put plus résister entravèrent la composition de ce cycle. Les habitants de Prague rencontraient tous les jours, pendant quelques années, un élégant vieillard aux cheveux et à la barbe d'argent, à la boutonnière toujours fleurie d'une rose, qui se promenait, péniblement, appuyé sur le bras d'un

commissionnaire. C'était Jan Neruda. Le 22 août 1891, expira, dans son modeste logis de garçon, solitaire, comme il avait vécu, le grand précurseur de la littérature tchèque moderne.

H. JELINEK.



DOCTEUR DOYEN

LA SONATE A KREUTZER

(*Suite* [1])

—

XVI

— Vous avez parlé des enfants. De nouveau quel terrible mensonge au sujet des enfants ! Les enfants, bénédiction de Dieu ; les enfants, joie de la vie. Tout cela était autrefois. Maintenant il n'y a rien de pareil. Les enfants c'est de la souffrance et rien de plus. La plupart des mères le sentent ainsi et parfois, par hasard, le disent. Demandez à la majorité des mères de notre monde, de la classe aisée, elles vous diront que la crainte de voir leurs enfants malades ou mourir fait qu'elles n'en désirent point avoir ; ou si elles en ont, qu'elles ne veulent pas les nourrir afin de ne s'y pas trop attacher et en souffrir. Le plaisir que leur donne l'enfant par son charme, ses petites menottes, ses petits pieds, par tout son corps, le plaisir donné par l'enfant est moindre que la souffrance qu'elles en éprouvent, sans même parler de la maladie ou de la mort de l'enfant, par la crainte seule de la possibilité de cette maladie et de cette mort. Ayant pesé les avantages et les désavantages, elles trouvent que ceux-ci l'emportent et, par conséquent, qu'il est peu enviable d'avoir des enfants. Elles le disent tout franchement, s'imaginant que ces sentiments proviennent de leur amour maternel, qu'ils sont bons, louables, et qu'elles en peuvent être fières. Elles ne remarquent pas qu'en raisonnant ainsi elles nient tout simplement l'amour et n'affirment que leur égoïsme. Pour elles, il y a moins de plaisirs du charme de l'enfant que de souffrances en raison de leurs craintes pour lui. C'est pourquoi il ne faut pas avoir d'enfant qu'elles aimeraient. Elles sacrifient non leur propre personne pour un être aimé, mais elles sacrifient pour elles-mêmes un être qu'elles auraient à aimer.

Il est clair que ce n'est pas de l'amour, mais de l'égoïsme. Cependant aucune voix ne s'élève pour condamner ces mères

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 354.

de famille aisées à cause de leur égoïsme, au souvenir de tout ce qu'elles souffrent lors de la maladie des enfants, grâce encore aux mêmes médecins. Quand je me rappelle, même maintenant, la vie et l'état d'esprit de ma femme les premiers temps, avec trois ou quatre enfants, qui l'absorbaient toute, l'horreur me saisit! Ce n'était pas une vie, c'était un danger perpétuel, le salut de ce danger, un nouveau danger, et, de nouveau, des efforts désespérés, et, de nouveau, le salut. La situation était toujours analogue à celle d'un navire qui sombre. Parfois il me semblait qu'elle le faisait exprès, qu'elle feignait de s'inquiéter des enfants pour me subjuguer, pour obtenir en sa faveur la solution de toutes les questions. Parfois, il me semblait que tout ce qu'elle disait et faisait en pareil cas elle le faisait et disait exprès. Mais non, elle souffrait terriblement à cause des enfants, à cause de leur santé, de leurs maladies. C'était une torture pour elle et pour moi aussi. Et elle ne pouvait ne pas souffrir. L'attraction qu'exercent les enfants, le besoin animal de les nourrir, de les soigner, de les défendre, étaient ce qu'ils sont chez la majorité des femmes sans avoir ce qu'il y a chez les animaux : l'absence d'imagination et de raison. Une poule ne craint pas ce qui peut arriver à son poussin, elle ne connaît pas toutes les maladies qui peuvent l'atteindre, elle ne sait pas tous les moyens qu'imaginent les hommes, pensant, par eux, triompher de la maladie et de la mort. Les enfants, pour la poule, ne sont pas une souffrance. Elle fait pour ses poussins ce qu'il lui est propre de faire et lui procure de la joie. Les enfants, pour elle, c'est du plaisir. Quand un poussin tombe malade, les soins de la poule sont très définis : elle le réchauffe, le nourrit, et, faisant cela, elle sait qu'elle fait tout ce qui est nécessaire. Si le poussin crève, elle ne se demande pas pourquoi il est mort, où il est parti, elle glousse un moment, puis continue à vivre comme auparavant. Mais pour nos malheureuses femmes, ce n'est pas la même chose. Sans parler des maladies, elles ont entendu de tous côtés et lu des recettes infiniment variées et constamment modifiées sur la façon de soigner, d'élever les enfants. Il faut les nourrir avec ceci ; non, pas avec ceci, avec cela. Il faut les vêtir, les baigner, les faire dormir, les promener ; pour cela nous apprenons, ou plutôt elles apprennent chaque semaine de nouvelles méthodes. C'est à croire qu'on a commencé hier

seulement à faire des enfants. Et si l'on n'a pas baigné à un certain moment, alors c'est nous qui sommes coupables. Nous n'avons pas fait ce qu'il fallait faire.

Voilà quand l'enfant est bien portant. C'est déjà une souffrance. Mais si l'enfant tombe malade, alors c'est fini. C'est un enfer. On suppose qu'on peut guérir la maladie et qu'il existe une science pareille et des gens — les médecins — capables de le faire. Encore, parmi ceux-ci, pas tous, mais les meilleurs. Voilà donc l'enfant malade; il faut le trouver ce meilleur, celui qui guérit, et alors l'enfant sera sauvé. Si l'on ne trouve pas ce médecin, ou si l'on ne vit pas dans la grande ville où il habite, alors l'enfant est perdu. Et ce n'est pas une croyance particulière à une femme, c'est celle de toutes les femmes de sa classe. De tous côtés elle n'entend que ceci : Catherine Semionovna a perdu deux enfants parce qu'elle n'a pas appelé à temps Ivan Zakaritch, tandis qu'Ivan Zakaritch a sauvé la fille aînée de Marie Ivanovna. Chez les Petrov, on a suivi à temps les conseils du docteur, on s'est installé dans différents hôtels, et tous sont restés vivants. S'ils ne s'étaient pas séparés, les enfants seraient morts. Cette dame avait un enfant faible; sur les conseils du docteur on est allé dans le Midi et on a sauvé l'enfant. Comment donc ne pas se tourmenter, ne pas être inquiet tout le temps, quand la vie des enfants, auxquels la mère est bestialement attachée, dépend de ce qu'elle entendra dire à Ivan Zakaritch. Et personne, lui-même moins que tous, ne sait ce que dira Ivan Zakaritch, car il n'ignore pas, lui, qu'il ne sait rien et ne peut aider en rien, mais il ordonne n'importe quoi pour qu'on ne cesse pas de croire qu'il sait quelque chose. Si la femme était tout à fait animale, elle ne souffrirait pas ainsi. Si elle était tout à fait un être humain, elle aurait foi en Dieu et dirait et penserait comme pensent et disent les croyants et les femmes du peuple : « Dieu a donné, Dieu a repris; nous sommes tous entre les mains de Dieu. » Elle penserait que la vie et la mort de tous les hommes, aussi bien que de ses enfants, sont en dehors du pouvoir humain et n'appartiennent qu'à Dieu seul; et, alors, elle ne serait pas tourmentée par l'idée qu'il était en son pouvoir de prévenir la maladie et la mort de l'enfant, et qu'elle ne l'a pas fait. Autrement voici quelle est sa situation : elle met au monde les créatures les plus fragiles, soumises à

d'innombrables maux, des créatures très faibles. Elle ressent pour ces créatures un attachement passionné, bestial. Ces créatures lui sont confiées, et, avec cela, elle ignore les moyens de les conserver, tandis que ces moyens sont révélés à des gens complètement étrangers, dont on ne peut obtenir les services et les conseils que contre beaucoup d'argent, et encore pas toujours. Comment donc ne pas souffrir ! Ma femme se tourmentait toujours. Il arrivait que nous nous reposions après une scène de jalousie, ou tout simplement une querelle, et nous pensions vivre, lire, réfléchir. A peine s'est-on mis à quelque chose que tout à coup arrive une nouvelle : Vassia a vomi, Marie a eu une selle sanguinolente, Andrucha a l'urticaire, et c'est fini, il n'y a plus de vie. Où courir ? Quel médecin appeler ? Comment séparer les enfants ? Et commencent les clystères, les températures, les mixtures, les médecins. A peine cela est-il terminé qu'arrive autre chose. Nous n'avons jamais eu une vie de famille calme, régulière. C'était, comme je vous l'ai dit, la lutte perpétuelle contre des dangers imaginaires et réels. Les choses se passent ainsi dans la plupart des familles. Dans la mienne, c'était avec une intensité particulière. Ma femme aimait ses enfants, et croyait facilement tout ce qu'on lui disait. De sorte que la présence des enfants non seulement n'améliorait pas notre vie, mais l'empoisonnait. En outre, les enfants étaient pour nous un nouveau sujet de querelles. Dès leur naissance, et plus ils grandissaient, les enfants étaient précisément l'objet et le sujet de discorde. Non seulement les enfants étaient un objet de discorde, mais ils étaient des armes de lutte. Nous avions l'air de nous combattre mutuellement avec les enfants. Chacun de nous avait son préféré, son arme de lutte. Moi, je combattais surtout par Vassia l'aîné ; elle, par Lise. De plus, quand les enfants commencèrent à grandir et que leur caractère se dessina, il arriva qu'ils devinrent des alliés que chacun de nous attirait de son côté. Eux, les pauvres, souffraient beaucoup de cela, mais dans notre lutte continuelle, nous n'avions pas le temps de penser à eux. La fillette était mon alliée ; l'aîné, le garçon, qui lui ressemblait beaucoup et qui était son préféré, souvent m'était haïssable.

XVII

— Ainsi avons-nous vécu. Nos relations étaient de plus en plus hostiles, et nous en vînmes enfin à un tel point que ce n'était déjà plus le désaccord qui produisait l'hostilité, mais l'hostilité provoquait le désaccord ; quoi qu'elle dît d'avance j'étais en désaccord avec elle ; et, de son côté, il en était de même.

Vers la quatrième année de notre mariage, il fut tacitement décidé entre nous que nous ne pouvions nous comprendre. Sur les questions les plus simples, nous demeurions chacun avec notre opinion, obstinément, surtout sur la question des enfants. Je me rappelle maintenant que les opinions que je défendais alors ne m'étaient pas du tout si chères que je n'en pusse faire le sacrifice. Mais comme ses opinions étaient contraires, céder signifiait céder à elle. Et cela je ne le pouvais pas. Elle aussi. Elle trouvait sans doute qu'elle avait toujours raison contre moi, et moi, quand je discutais avec elle, j'étais à mes yeux un vrai saint. En tête-à-tête, nous étions presque condamnés au silence, ou à des conversations que, j'en suis sûr, des animaux pourraient avoir entre eux : « Quelle heure est-il ? Il est temps de se coucher. Qu'y a-t-il pour dîner aujourd'hui ? Où irons-nous ? Qu'y a-t-il dans le journal ? Il faut envoyer chercher le médecin. Marie a mal à la gorge. » Il suffisait de sortir de ce cercle, étroit à l'extrême, de la conversation, pour que l'irritation éclatât. Nous nous chicanions à propos du café, de la nappe, de la voiture, des cartes, pour des futilités enfin qui n'avaient d'importance ni pour l'un ni pour l'autre. Quant à moi, du moins, j'étais toujours violemment excité contre elle. Je regardais parfois comment elle versait le thé, comment elle balançait son pied, comment elle portait sa cuiller à sa bouche, comment elle soufflait sur les liquides chauds ou les aspirait, et je la détestais pour tout cela comme pour de mauvaises actions. Je ne remarquais pas alors que ces périodes d'irritation alternaient très régulièrement avec les périodes de ce que nous appelions l'amour. Chacune de celles-ci était suivie de celles-là.

Une période d'amour ardent était suivie d'une longue période de colère ; une manifestation plus faible de l'amour était suivie d'une période d'irritation plus faible, et nous ne com-

renions pas alors que cet amour et cette haine étaient le
ıême sentiment animal, sous deux faces opposées. C'eût été
errible de vivre ainsi, si nous avions compris notre situation.
Iais nous ne la comprenions pas et ne la voyions pas. C'est
salut et le supplice de l'homme que, lorsqu'il vit irréguliè-
ment, il peut s'illusionner pour ne pas voir les misères de
a situation. Ainsi fîmes-nous.

Elle cherchait à s'oublier en des occupations absorbantes,
âtives, dans les soins du ménage, de l'ameublement, de ses
ostumes et de ceux des enfants, de l'instruction de ceux-ci
deleur santé. Chez moi, c'était l'ivresse : l'ivresse du service,
e la chasse, des cartes. Nous étions toujours occupés. Nous
entions tous deux que plus nous étions occupés, plus nous
ouvions être méchants l'un pour l'autre. « C'est bien à toi
e faire des grimaces, pensais-je, tu m'as fait des scènes toute
nuit, et moi, j'ai une séance demain. » « Cela t'est bien égal
toi, non seulement pensait-elle, mais disait-elle, mais moi je
'ai pas dormi de la nuit à cause de l'enfant. » Ces nouvelles
éories de l'hypnotisme, des maladies mentales, de l'hysté-
e, tout cela n'est pas une simple bêtise, c'est une bêtise dan-
ereuse et mauvaise. Charcot, j'en suis sûr, aurait dit que ma
mme était hystérique, et moi un être anormal, et il eût
oulu nous soigner. Mais il n'y avait en nous rien à soigner.

Nous vivions ainsi dans un perpétuel brouillard, sans voir
otre état. Et s'il n'était arrivé ce qui s'est passé, j'aurais
écu ainsi jusqu'à la vieillesse, et serais mort convaincu que
a vie avait été bonne, sinon très bonne, du moins pas mau-
aise, ordinaire; je n'aurais pas vu cet abîme de malheurs
ce mensonge ignoble dans lequel je me débattais.

Nous étions comme deux galériens attachés au même bou-
t, qui s'exècrent, s'empoisonnent l'existence et cherchent à
pas le voir.

J'ignorais encore que quatre-vingt-dix-neuf ménages sur
nt vivent dans cet enfer et qu'il n'en saurait être autrement.
ne savais cela ni par les autres ni par moi-même.

Étranges sont les coïncidences qui se trouvent dans la vie
gulière et même irrégulière ! Juste à l'époque où la vie des
rents devient impossible, la nécessité d'aller habiter la ville
ur l'éducation des enfants se fait sentir. Ainsi parut pour
us le besoin d'aller nous installer en ville.

Il se tut, par deux fois laissa entendre, dans les demi-ténèbres, ce son qui, en ce moment, me parut des sanglots comprimés.

Nous approchions d'une station.

— Quelle heure ? demanda-t-il.

Je regardai. Il était deux heures.

— Vous n'êtes pas trop fatigué ?

— Non, c'est *vous* qui êtes fatigué ?

— Oui, j'étouffe. Permettez, je ferai un tour, j'irai boire de l'eau.

En chancelant, il traversa le wagon. Je demeurai assis, seul me remémorant tout ce qu'il m'avait dit, et je devins si pensif que je ne remarquai pas qu'il était rentré par l'autre porte

XVIII

— Oui, je m'écarte toujours de mon sujet, commença-t-il J'ai beaucoup réfléchi. J'envisage beaucoup de choses d'un autre point de vue et je voudrais vous en entretenir. Donc nous vînmes en ville. En ville, les malheureux se sentent moins tristes. En ville, un homme peut vivre cent ans et ne pas remarquer qu'il est mort et pourri depuis longtemps. On n'a pas le temps de s'appesantir sur son sort. Tous sont absorbés Les affaires, les relations, la santé, l'art, les enfants, leur éducation. Il faut recevoir, faire des visites, il faut voir ceci, entendre celui-ci ou celle-là. En ville il y a toujours deux ou trois célébrités qu'on ne peut se dispenser d'aller entendre. Tantôt il faut se soigner ou soigner un des enfants ; tantôt c'est le professeur, le répétiteur, les gouvernantes, et la vie est absolument vide. Au milieu de toutes ces occupations, nous sentions moins ce que la vie commune avait de pénible.

D'abord les premiers temps nous avions une très bonne occupation : l'installation de la nouvelle demeure, et aussi le déménagement de la ville à la campagne et de la campagne à la ville.

Nous passâmes ainsi un hiver. L'hiver suivant, survint un incident qui resta inaperçu, qui semblait une circonstance sans aucune gravité, mais qui fut la cause de tout ce qui arriva.

Ma femme se trouva souffrante ; les médecins ne lui permirent pas de concevoir un nouvel enfant et lui en enseignèrent le moyen. J'en ressentis un dégoût profond. Je fis tout ce que je

s pour la détourner de cette décision; mais avec légèreté et
iniâtreté, elle insista, et je cédai. La dernière justification
notre vie de cochons, les enfants, fut par là supprimée et
vie devint encore plus ignoble.

Le paysan, l'ouvrier ont besoin d'enfants, bien qu'il leur
t difficile de les nourrir, et ainsi leurs relations sexuelles
t une justification. Mais à nous, qui avons des enfants, les
fants ne sont pas nécessaires. C'est un tracas superflu, des
penses, des cohéritiers ; c'est un embarras. Aussi n'avons-
us pas d'excuses pour notre vie de cochons. Ou nous nous
barrassons des enfants artificiellement, ou nous les regar-
ns comme un malheur, comme la conséquence d'une impru-
nce, ce qui est encore pire. Nous n'avons pas d'excuses.
is nous sommes tellement dépravés qu'une justification ne
us paraît pas nécessaire.

La majorité des gens de la société contemporaine s'adonne
ette débauche sans le moindre remords.

Nous n'avons plus de conscience; elle est remplacée par la
inte de l'opinion publique et du Code criminel, devenue
ur ainsi dire la conscience. Mais dans le cas de débauche
nt il s'agit, ni l'une ni l'autre ne sont atteints; personne,
ns la société, n'en rougit ; chacun la pratique — Marie Pa-
vna, Ivan Zakaritch. A quoi bon multiplier les mendiants et
priver des joies de la vie mondaine ? Avoir de la cons-
nce devant le Code criminel ou le craindre, il n'y a pas
cessité. Ce sont les filles ignobles, les femmes de soldats,
jettent leurs enfants dans les mares ou dans des puits ;
is chez nous la suppression se fait en temps opportun et
oprement.

Nous vécûmes ainsi encore deux ans. Le moyen indiqué par
canailles de médecins avait réussi. Ma femme avait engraissé
embelli; c'était la beauté de la maturité. Elle le sentait et s'oc-
pait beaucoup de sa personne. Elle avait acquis cette beauté
ovocante qui trouble les hommes. Elle était dans tout l'éclat
la femme de trente ans qui ne fait plus d'enfants, se nour-
bien, est excitée. Sa personne éveillait le désir. Quand elle
ssait parmi les hommes, elle attirait leurs regards. C'était
mme le cheval d'attelage longtemps oisif, de complexion
lente, dont on enlève subitement la bride. Quant à ma
nme, elle n'avait pas de bride, comme d'ailleurs les quatre-

vingt-dix-neuf sur cent de nos femmes. Je le sentais et j'avai
peur.

XIX

Tout d'un coup, il se leva et s'assit près de la portière.

— Excusez-moi, prononça-t-il, et, les yeux fixés sur la vitre,
pendant trois minutes, il resta assis, silencieux.

Puis il poussa un soupir profond et de nouveau prit place e
face de moi. Son visage s'était transformé, son regard s'était fa
suppliant, et une sorte de sourire étrange crispait ses lèvres.

— Je suis un peu fatigué; je continuerai quand même. No
avons encore beaucoup de temps, le soleil n'est pas levé. Ou
reprit-il en allumant une cigarette, elle avait engraissé depu
qu'elle cessait de concevoir, et sa maladie, ses inquiétud
pour ses enfants commençaient à disparaître... non, pas disp
raître, on eût dit qu'elle se réveillait d'une longue ivresse,
qu'en revenant à elle, elle avait aperçu tout l'univers avec s
joies qu'elle avait oubliées, tout un monde où elle n'avait p
appris à vivre et qu'elle ne comprenait pas. « Pourvu que
monde ne s'évanouisse pas! Quand le temps est passé on ne pe
plus le faire revenir! » C'est ainsi, je crois, qu'elle pensait, o
plutôt qu'elle sentait, et elle ne pouvait ni penser ni sent
autrement, ayant été élevée dans cette idée qu'il n'y a dans
monde qu'une chose qui compte — l'amour. En se maria
elle avait connu quelque chose de cet amour, mais c'éta
encore loin de tout ce qu'elle avait cru lui être réservé, de to
ce qu'elle attendait; en revanche, que de désillusions, de sou
rances, et, une torture inattendue, les enfants. Cette tortur
l'avait exténuée. Or voilà que, grâce aux serviables docteur
elle avait appris qu'on peut éviter d'avoir des enfants. Ce
l'avait rendue joyeuse. Elle avait essayé et elle était ressusci
tée pour la seule chose qu'elle admettait, pour l'amour. Ma
l'amour avec un mari plein de jalousie et de méchanceté ce n'
tait plus ça. Elle se mit à rêver de quelque autre amour pu
nouveau ; du moins le pensais-je ainsi.

Elle se mit à épier autour d'elle comme si elle attendait
quelque chose. Je le remarquai et, forcément, en fus inquie
Maintenant, parlant avec moi par l'intermédiaire de tiers, c'est
à-dire qu'elle causait avec d'autres, mais avec l'intention qu
je l'entendisse, toujours elle exprimait hardiment et mi-sérieu

ment, sans penser qu'une heure avant elle disait le contraire, te idée que les soucis maternels sont une duperie, qu'il ne ut pas la peine de sacrifier sa vie aux enfants, et qu'il faut ir de la vie quand on est jeune. Elle s'occupait donc moins enfants, n'y apportait pas le même acharnement qu'aupa- ant, et se préoccupait de plus en plus d'elle-même, de sa re, quoiqu'elle s'en cachât, de ses plaisirs et même de son fectionnement. Elle se remit avec passion au piano naguère lié dans un coin. Cela fut le commencement de tout.

Il retourna de nouveau à la portière, mais aussitôt, faisant effort sur soi, il continua :

— Oui, cet homme parut...

Il sembla embarrassé et, par deux fois, émit le son dont j'ai lé déjà.

e pensai qu'il lui était pénible de nommer cet homme et s'en souvenir. Mais il fit un effort, et, comme s'il avait pu l'obstacle qui l'embarrassait, il continua résolument :

— C'était un vilain monsieur, à mon avis, à mon point de . Et cela non parce qu'il a joué un si grand rôle dans ma mais parce qu'il était réellement tel. Au reste, le fait qu'il t un vilain monsieur n'est qu'une preuve qu'elle était irres- sable. Si ce n'eût été lui, c'eût été un autre. Cela devait être ! e tut de nouveau. Oui, c'était un musicien, un violoniste, un musicien de profession, il était mi-homme du monde, artiste.

on père, propriétaire terrien, était voisin du mien. Lui, le , s'était ruiné, et les enfants, trois garçons, s'étaient tous ouillés. Un seul, celui-ci, le cadet, fut envoyé chez sa raine, à Paris. Là il entra au Conservatoire, car il mon- des dispositions pour la musique ; il en sortit violoniste ua dans des concerts. C'était un homme...

ur le point de dire du mal de lui, il se retint, s'arrêta, et it brusquement :

- A vrai dire, je ne sais pas de quoi il vivait, je sais seule- t que, cette année-là, il vint en Russie et me rendit visite. es yeux humides, fendus en amande, des lèvres rouges, iantes, une petite moustache cosmétiquée, la coiffure à la ière mode, un visage vulgairement joli, ce que les femmes llent « pas mal », une constitution faible, mais sans dif- ités, et un derrière très développé, comme chez une hot-

tentote, à ce qu'on dit. On dit aussi qu'elles sont très musiciennes. Il savait s'insinuer aussi avant que possible dans l'intimité des gens, et possédait ce flair qui prévient les fausses démarches et fait se retirer à temps ; c'était un de ces hommes qui ont de la tenue, avec ce parisianisme particulier qui se révèle dans des bottines à boutons, une cravate aux couleurs voyantes, et ce quelque chose que les étrangers acquièrent à Paris et qui, dans sa particularité, dans sa nouveauté, agit toujours sur les femmes. Dans les manières une gaîté extérieure, factice. Vous savez, cette manière de parler de tout par allusions, par sous-entendus, comme si tout ce qu'on raconte vous le saviez déjà, vous vous le rappeliez et pouviez suppléer aux sous-entendus.

Eh bien, c'est celui-là, avec sa musique, qui fut cause de tout. Au procès, l'affaire fut présentée comme si tout était arrivé par jalousie. C'est faux; c'est-à-dire, non, pas tout à fait faux, mais il y avait encore autre chose. Finalement on décida que j'étais un mari trompé, que j'avais tué pour défendre mon honneur souillé (comme ils disent dans leur jargon). C'est ainsi que je fus acquitté. Je tâchai d'expliquer l'affaire à mon point de vue, mais on en conclut que je voulais réhabiliter la mémoire de ma femme.

Quelles qu'aient été ses relations avec le musicien, elles n'ont eu de sens ni pour moi ni pour elle ; l'important est ce que je vous ai raconté, c'est-à-dire ma turpitude. Tout est arrivé parce qu'entre nous il y avait cet abîme immense dont je vous ai parlé, cette effroyable tension d'une haine réciproque où le moindre motif suffisait pour faire éclater la crise. Nos discussions, dans les derniers temps, c'était quelque chose de terrible et d'autant plus étonnant qu'elles étaient suivies d'une passion bestiale des plus exacerbées.

Si ce n'eût été lui, c'eût été un autre. Si le prétexte n'avait pas été la jalousie, j'en aurais trouvé un autre. J'insiste sur ce point que tous les maris qui vivent comme je vivais doivent ou faire la noce, ou se tuer, ou tuer leur femme, comme je l'ai fait.

Celui à qui cela n'arrive pas est une exception très rare. Moi, avant de finir comme j'ai fini, j'ai été plusieurs fois sur le point de me suicider, et elle aussi tenta de s'empoisonner.

XX

— Oui, la chose s'était produite peu de temps avant qu'il partît.

Nous vivions presque bien. Brusquement nous nous mettons à causer de quelque chose, d'un chien quelconque qui a reçu une médaille à l'exposition. Elle corrige : Pas une médaille, un diplôme d'honneur. La discussion commence, d'un sujet on passe à un autre, et puis les reproches : « Oui, je le sais depuis longtemps, c'est toujours ainsi... Tu as dit que... Non, je ne l'ai pas dit... Alors, je mens ?... »

On sent qu'une crise épouvantable approche. Je voudrais la tuer ou me tuer moi-même. Je sais qu'elle approche, j'en ai peur comme du feu ; je voudrais me contenir, mais la rage envahit tout mon être. Elle est dans le même état, pire peut-être ; elle se rend compte qu'elle déforme à dessein toutes mes paroles, et chacun de ses mots à elle est imprégné de venin. Là où elle sait être le plus sensible, elle pique. Plus la querelle va, plus la fureur monte. Je crie : « Tais-toi ! » ou quelque chose de semblable.

Elle bondit hors de la chambre, court auprès des enfants. Je cherche à la retenir pour en finir ; je la saisis par le bras. Elle feint que je lui fais mal, elle crie : « Enfants, votre père me bat ! » Je crie : « Ne mens pas ! » Elle crie : « Ah ! ce n'est pas la première fois ! » ou quelque chose dans ce genre. Les enfants s'élancent vers elle. Elle les apaise. Je dis : « Mensonge ! » Elle reprend : « Tout est mensonge pour toi ; tu tuerais quelqu'un que tu dirais qu'il ment. Maintenant je l'ai compris, c'est là ce que tu veux. » « Oh ! si tu crevais ! » criai-je.

Je me souviens combien cette terrible parole m'épouvanta. Jamais je n'avais pensé que je pouvais prononcer des paroles aussi brutales, aussi effroyables, et je fus stupéfait de celles qui venaient de m'échapper. Je crie ces paroles terribles et m'enfuis dans mon cabinet. Je m'assieds et fume. Je l'entends qui passe dans l'antichambre et s'apprête à partir. Je lui demande : « Où vas-tu ? » Elle ne répond pas. « Bon ! que le diable l'emporte ! » me dis-je à moi-même en revenant dans mon cabinet, où je me couche et me remets à fumer. Des milliers de plans de vengeance, de moyens de me débarrasser d'elle,

ou d'arranger cela et de faire comme si rien n'était arrivé me passent par la tête. Je pense à ces choses et je fume, je fume, je fume. Je songe à fuir, à m'échapper, à partir en Amérique. J'aime à rêver combien ce sera beau quand je me serai débarrassé d'elle, combien j'aimerai une autre femme, belle, toute différente d'elle. J'en serai débarrassé si elle meurt ou si je divorce, et j'invente les moyens d'arriver à cela. Je vois que je m'embrouille, mais, pour ne plus voir que je m'égare, je fume de plus belle.

Et, à la maison, la vie suit son train. L'institutrice des enfants vient et demande : « Ou est Madame ? Quand rentrera-t-elle ? » Les domestiques demandent s'il faut servir le thé J'entre dans la salle à manger. Les enfants, surtout les aînés. Lise qui comprend déjà, me regardent interrogativement et la mine renfrognée. Nous prenons le thé en silence. Elle ne vient pas ! La soirée se passe. Elle ne vient toujours pas. Deux sentiments alternent dans mon âme : la colère contre elle, qui nous torture, moi et les enfants, par son absence, et qui finira quand même par rentrer, et la crainte qu'elle ne rentre pas et ne tente quelque chose contre elle-même. Mais où la chercher ? Chez sa sœur ? On a l'air bête d'aller demander où est sa femme. D'ailleurs, que Dieu la garde ! Si elle veut tourmenter qu'elle se tourmente d'abord elle-même. Elle n'attend du reste que cela. Et la prochaine fois ce sera pis encore. Et si elle n'est pas chez sa sœur ? Si elle va faire ou a déjà fait quelque chose ? Onze heures, minuit.., je ne dors pas. Je ne vais pas dans la chambre à coucher. C'est bête d'être étendu tout seul et d'attendre. Je cherche à m'occuper, écrire des lettres, lire. Impossible. Je suis seul, torturé, méchant, et j'écoute. Trois, quatre heures, elle n'est toujours pas là. Vers l'aube, je m'endors. Je me réveille : elle n'est pas encore rentrée.

Tout dans la maison va comme auparavant, mais tous sont étonnés, et me regardent interrogativement. Les enfants m'observent avec reproche. Et toujours le même sentiment d'inquiétude pour elle, et de haine à cause de cette inquiétude.

Vers onze heures du matin arrive sa sœur, son ambassadrice. Alors commencent les phrases habituelles : « Elle est dans un état terrible !... Qu'est-ce donc ?... Mais rien n'est arrivé ! » Je parle de son caractère impossible et j'ajoute que

je n'ai rien fait. « Mais cela ne peut pas durer ainsi », dit la sœur. Je réponds : « C'est son affaire, et non la mienne. Je ne ferai pas le premier pas. Si elle veut divorcer, tant mieux. » La belle-sœur s'en va sans avoir rien obtenu. Je dis bravement, résolument, que je ne ferai pas le premier pas, mais à peine est-elle partie que je vais dans l'autre pièce, là je vois les enfants épouvantés, pitoyables... et déjà je suis prêt à faire le premier pas. Je le ferais volontiers, mais je ne sais comment m'y prendre. De nouveau je me promène de long en large ; je fume. Au déjeuner, je bois de l'eau-de-vie et du vin et j'arrive à ce que je désire inconsciemment : ne plus voir la sottise, l'ignominie de ma situation.

Vers trois heures, elle arrive. Elle me voit et ne dit rien. Je crois qu'elle vient apaisée. Je commence à lui dire que j'ai été provoqué par ses reproches. Elle répond avec la même figure sévère et terriblement abattue qu'elle n'est pas venue pour des explications, mais pour prendre les enfants, et que nous ne pouvons plus vivre ensemble. Je lui réponds que ce n'est pas ma faute, qu'elle m'a mis hors de moi. Elle regarde d'un air sévère et solennel et dit : « N'ajoute plus rien, tu t'en repentirais ! » Je risposte que je ne puis tolérer les comédies. Alors elle crie quelque chose que je ne comprends pas et s'élance vers sa chambre. La clef grince, elle s'enferme. Je pousse la porte; pas de réponse. Furieux, je m'en vais. Une demi-heure après, Lise arrive en courant, toute en larmes : « Quoi ? Est-il arrivé quelque chose ? On n'entend pas maman ! » Nous allons vers la chambre de ma femme. Je pousse la porte de toutes mes forces. Le verrou est mal tiré; les battants s'ouvrent; je m'approche du lit. En jupon, chaussée de hautes bottines, ma femme est couchée de travers sur le lit. Sur la table une fiole d'opium vide. Nous la rappelons à la vie. Des larmes ; enfin la réconciliation. Pas de réconciliation sincère, dans le fond de son âme chacun garde sa haine contre l'autre, mais il faut bien, momentanément, finir la scène d'une façon quelconque; et la vie recommence comme auparavant. Ces scènes-là, et même de pires, arrivaient tantôt une fois par semaine, tantôt chaque mois, tantôt chaque jour. Et toujours la même chose. Une fois j'avais déjà pris mon passeport pour l'étranger. La querelle avait duré deux jours. Après une mi-explication, une mi-réconciliation, je restai.

XXI

— Tels étaient nos rapports quand parut cet homme. Il arriva à Moscou. Il se nommait Troukhatchevsky. Il vint chez moi. C'était un matin. Je le reçus. Autrefois, nous nous tutoyions. Il essaya par des phrases impersonnelles de réimplanter le toi. Mais, résolument, je donnai le ton en vous, et aussitôt il l'accepta. Il me déplut du premier coup d'œil. Mais, chose étrange, une force bizarre, fatale, me contraignait à ne pas le repousser, à ne pas l'éloigner, mais, au contraire, à le laisser approcher. Rien n'eût été plus simple que de m'entretenir quelques minutes avec lui, froidement, et de le congédier sans le présenter à ma femme. Mais non, comme exprès, je mis la conversation sur son art et lui dis que j'avais entendu qu'il avait abandonné le violon. Il répondit qu'au contraire il en jouait maintenant plus que jamais. Il se rappelait que je jouais jadis. Je répondis que j'avais abandonné la musique, mais que ma femme jouait fort bien. Chose bizarre, mes relations avec Troukhatchevsky dès le premier jour, la première heure, furent telles qu'elles auraient pu être après tout ce qui est arrivé. Il y avait quelque chose de tendu dans mon attitude envers lui ; je remarquais chaque mot, chaque expression et leur attribuais de l'importance. Je le présentai à ma femme. Aussitôt la conversation tomba sur la musique et il proposa de jouer avec elle. Ma femme, comme toujours depuis les derniers temps, était très élégante, très attirante et d'une beauté troublante. Visiblement il lui plut du premier regard. En outre elle était contente de jouer accompagnée du violon, ce qu'elle adorait. Il lui arrivait même d'inviter pour cela un violoniste du théâtre. De sorte que sur son visage s'exprimait cette joie. Mais quand elle jeta les yeux sur moi, elle comprit mon sentiment et dissimula son impression. Alors commencèrent ces jeux de la tromperie mutuelle. Je souriais agréablement, faisant mine que tout cela me plaisait extrêmement. Lui regardait ma femme comme tous les débauchés regardent les jolies femmes, en ayant l'air de s'intéresser seulement au sujet de la conversation, c'est-à-dire à ce qui ne l'intéressait pas du tout. Elle cherchait à paraître indifférente ; mais mon expression, mon sourire jaloux ou faux qu'elle connaissait si bien, et le regard voluptueux du musicien l'excitaient évi-

demment. Je vis qu'après la première entrevue déjà ses yeux brillaient particulièrement et que, probablement grâce à ma jalousie, entre lui et elle s'établissait cette espèce de courant électrique que provoque l'identité de l'expression du sourire et du regard. Elle rougissait, il rougissait ; elle souriait, il souriait. Nous parlâmes de musique, de Paris, de toutes sortes de futilités. Il se leva pour s'en aller ; le chapeau à la main sur sa hanche dandinante, il se tint debout, regardant tantôt elle, tantôt moi, comme s'il attendait ce que nous allions faire. Je me rappelle cette minute, précisément parce qu'alors je pouvais ne pas l'inviter, et rien ne serait arrivé. Mais je jetai un regard sur lui, sur elle. « Ne va pas croire que je puisse être jaloux de toi », pensai-je en la regardant; « ou que j'aie peur de toi, » me dis-je m'adressant mentalement à lui. Et je l'invitai àapporter un soir son violon et à jouer avec ma femme. Elle leva sur moi un regard étonné ; son visage s'empourpra, comme si elle eût été saisie d'une soudaine frayeur. Elle commença par se récuser, disant qu'elle ne jouait pas assez bien. Ce refus m'excita davantage et j'insistai. Je me souviens du sentiment étrange avec lequel je regardai sa nuque à lui, son cou blanc, en contraste avec ses cheveux noirs séparés par une raie, quand, de sa démarche sautillante comme celle d'un oiseau, il sortit de chez nous. Je ne pouvais ne pas m'avouer que la présence de cet homme me faisait souffrir. Je savais qu'il dépendait de moi de m'arranger de façon à ne plus jamais le recevoir. Mais agir ainsi, c'était avouer que je le craignais. « Non, je ne le crains pas, ce serait trop humiliant », me dis-je. Et là même, dans l'antichambre, sachant que ma femme m'entendait, j'insistai pour que, le soir même, il vînt avec son violon. Il me le promit. Il partit.

Le soir, il arriva avec son violon. Ma femme et lui jouèrent ensemble. Pendant longtemps, le jeu marcha mal, nous n'avions pas la musique nécessaire, et celle que nous avions, ma femme ne pouvait la jouer sans l'avoir déchiffrée au préalable. J'aimais beaucoup la musique et m'intéressais à leur jeu. Je les aidais en arrangeant pour lui le pupitre et tournant les pages. Ils finirent par exécuter quelques morceaux : des chansons sans paroles, une petite sonate de Mozart. Il jouait admirablement. Il avait au plus haut degré ce qu'on appelle le ton, et, en plus, un jeu énergique et noble, qui ne correspondait pas

du tout à son caractère. Il était, cela va sans dire, beaucoup plus fort que ma femme; il l'aidait et en même temps louait son jeu avec courtoisie. Il se tenait très bien. Ma femme paraissait ne s'intéresser qu'à la musique; elle était très simple et naturelle. Pendant toute la soirée je feignis de m'intéresser seulement à la musique. Au fond, je ne cessais d'être torturé par la jalousie.

Dès le premier regard échangé entre ma femme et le musicien, je vis que la bête qui était en eux, bravant toutes les conditions de la situation et du monde, demandait : « Peut-on? » et répondait : « Oh oui, avec plaisir. » Je vis qu'il ne s'était pas attendu à trouver dans ma femme, une dame de Moscou, une femme si agréable, et qu'il en était très heureux, car il n'avait aucun doute qu'elle *consentait*. Toute la question était que ce mari insupportable ne gênât pas.

Si j'eusse été pur, je n'aurais pas songé à ce qu'il pouvait penser d'elle ; avant d'être marié, comme la majorité des hommes, je regardais ainsi les femmes ; voilà pourquoi je lisais dans son âme comme dans un livre. J'étais au supplice surtout parce que j'étais sûr qu'elle n'avait d'autre sentiment envers moi qu'une irritation perpétuelle, qui s'interrompait parfois dans la sensualité coutumière et parce que j'étais sûr également que cet homme, grâce à ses dehors élégants et à sa nouveauté, grâce surtout à son grand talent indiscutable, grâce au rapprochement qui se fait sous l'influence de la musique et à l'impression que produit la musique, surtout le violon, sur les natures nerveuses, devait non seulement plaire, mais immanquablement, sans aucune difficulté, devait la subjuguer, la vaincre et en faire ce qu'il voudrait. Je ne pouvais ne pas voir cela et je souffrais horriblement.

Malgré cela, et peut-être même à cause de cela, une force quelconque, malgré moi, me poussait à être non seulement poli avec lui, mais plus que poli, aimable. Je ne saurais dire si je le faisais pour lui montrer que je ne le craignais pas ou pour moi, pour me tromper ; mais dès mes premières relations avec lui, je ne pouvais être à mon aise. J'étais obligé, pour ne pas céder au désir de le tuer immédiatement, de le caresser; je lui versais à boire des vins très chers pendant le souper, je m'enthousiasmais à son jeu ; avec un sourire des plus aimables je lui parlais, et même je l'invitai à dîner pour le dimanche

suivant et à faire de la musique. Je lui dis que j'inviterais quelques-unes de mes connaissances, amateurs de musique, pour l'entendre. Et cela se termina ainsi.

Poznidchev, très ému, changea de position et fit entendre son étrange son.

— C'est bizarre comme la présence de cet homme agissait sur moi, reprit-il de nouveau en faisant un effort évident pour paraître calme.

Deux ou trois jours plus tard, en rentrant chez moi, dans l'antichambre, je sentis subitement, sans pouvoir me rendre compte de ce que c'était, que quelque chose de lourd comme une pierre s'appesantissait sur mon cœur. Voici ce que c'était : en traversant l'antichambre j'avais remarqué quelque chose qui me le rappelait. Je ne m'en rendis compte qu'une fois arrivé dans mon cabinet, et je revins dans l'antichambre pour vérifier. Oui, je ne m'étais pas trompé. C'était son paletot, vous savez, un paletot à la mode (sans m'en rendre compte j'avais observé avec une attention extraordinaire tout ce qui ce rapportait à lui). J'interrogeai. C'était cela. Il était là. Au lieu de passer par le salon pour aller dans la salle, je traversai la chambre d'étude des enfants. Lise, ma fille, était assise devant un livre, et la vieille bonne avec la dernière-née se tenait auprès de la table et faisait tourner un couvercle. La porte de la salle était ouverte. J'entendis un arpège lent et leurs voix à lui et à elle. J'écoutai, mais ne pus distinguer. Evidemment les sons du piano étaient produits exprès pour étouffer leurs paroles, leurs baisers peut-être.

Mon Dieu ! ce qui me monta au cœur ! Ce que je m'imaginai ! Quand je me souviens de la bête qui vivait en moi alors, l'effroi me saisit. Mon cœur se serra, s'arrêta, puis se remit à frapper comme un marteau. Le sentiment principal, comme dans chaque accès de colère, c'était la pitié pour moi-même. « Devant les enfants, devant la vieille bonne ! » pensai-je. J'avais probablement l'air terrible parce que Lise me regarda avec des yeux étranges. « Que faire ? me demandai-je. Entrer ? Je ne le puis pas. Je m'en irai, je n'en peux plus. Dieu sait ce que je ferais si... Mais je ne puis pas m'en aller ! »

La vieille bonne leva les yeux sur moi. Il me sembla qu'elle me comprenait. « Je ne puis pas ne pas entrer », me dis-je. J'ouvris brusquement la porte. Il était assis devant le piano et,

de ses longs doigts blancs, recourbés, exécutait des arpèges. Elle se tenait debout, dans la courbure du piano à queue, devant la partition ouverte. Elle me vit ou m'entendit la première et leva les yeux sur moi. Fut-elle saisie, fit-elle mine de ne pas avoir peur, ou en effet ne fut-elle pas effrayée? En tout cas elle ne tressaillit pas et ne bougea pas. Elle rougit, mais un peu après seulement. — « Je suis contente que tu sois venu. Nous n'avons pas arrêté ce que nous jouerons dimanche », dit-elle d'un ton qu'elle n'eût pas eu si elle eût été seule avec moi.

Ce ton, cette façon de dire « nous » en parlant de lui et d'elle, me révolta. Je le saluai sans mot dire.

Il me serra la main et, tout de suite, avec un sourire qui me parut moqueur, il m'expliqua qu'il avait apporté de la musique à préparer pour jouer dimanche et qu'ils étaient en désaccord sur le morceau à choisir : des choses difficiles, classiques, notamment une sonate de Beethoven, ou des morceaux légers ? Tout cela était si naturel, si simple, qu'il n'y avait pas moyen d'y trouver à redire. En même temps je voyais, j'étais sûr, que c'était faux, qu'ils s'entendaient pour me tromper.

Une des situations les plus pénibles pour les jaloux (et dans notre société tout le monde est jaloux) est celle qui résulte des conventions mondaines qui permettent une intimité très grande et dangereuse entre un homme et une femme. On devient la risée de tout le monde si l'on veut empêcher les rapprochements au bal, l'intimité des médecins avec leurs malades, la familiarité des occupations d'art, de peinture et surtout de musique. Pour que les gens s'occupent ensemble de l'art le plus noble, la musique, il faut une certaine intimité où l'on ne peut rien voir de blâmable : seul un sot jaloux de mari peut y trouver à redire. Et pourtant, chacun sait que, dans notre société, un grand nombre d'adultères se nouent, grâce précisément à ces occupations, surtout à la musique.

Je les avais évidemment embarrassés, parce que, pendant un bon moment, je n'avais pu rien dire. J'étais comme une bouteille renversée dont l'eau ne coule pas parce qu'elle est trop pleine. Je voulais l'injurier, le chasser, mais je sentais que je devais me montrer de nouveau aimable, affectueux envers lui. C'est ce que je fis. Grâce à ce sentiment étrange qui me forçait de le traiter d'autant plus aimablement que sa présence m'é-

tait plus pénible, cette fois encore je fis mine d'approuver tout. Je dis que je m'en rapportais à son goût et je conseillai à ma femme d'en faire autant. Il resta juste le temps nécessaire pour effacer l'impression fâcheuse de ma brusque entrée avec une figure épouvantée. Il s'en alla, l'air satisfait des résolutions prises ; quant à moi, j'étais convaincu qu'en comparaison de ce qui les préoccupait la question de musique leur était tout à fait indifférente.

Je l'accompagnai très aimablement jusqu'à l'antichambre (comment ne pas accompagner un homme qui est arrivé pour troubler votre tranquillité et perdre le bonheur d'une famille entière ?) et je serrai sa main blanche et molle avec une amabilité particulière.

XXII

— Toute cette journée, je ne parlai pas à ma femme ; je ne le pouvais pas. Sa présence provoquait en moi une telle haine que je me craignais moi-même. A table elle me demanda devant les enfans quand je m'absenterais. Je devais aller la semaine suivante à une assemblée du Zemstvo, dans une localité voisine. Je dis la date. Elle me demanda si je n'aurais besoin de rien pour le voyage. Je ne répondis pas ; je restai silencieux à table, et silencieux me retirai dans mon cabinet. Les derniers temps elle n'entrait jamais dans mon cabinet, surtout à cette heure. Là je me couchai sur le divan ; j'étais furieux. Tout à coup j'entendis ses pas. Alors une idée terrible, ignoble, me vint en tête : que, comme la femme d'Urie, elle voulait cacher une faute déjà commise et que c'était ce qui l'amenait chez moi à cette heure inaccoutumée. « Est-il possible qu'elle vienne chez moi ? » pensais-je, en entendant ses pas qui se rapprochaient. « Si elle vient chez moi, alors j'ai raison. » Une haine indicible m'envahit l'âme. Les pas se rapprochaient de plus en plus. Va-t-elle passer outre, vers la salle ? Non. La porte grince sur ses gonds, sa personne haute et belle apparaît, et dans sa figure, dans ses yeux, il y a une timidité, une expression insinuante qu'elle cherche à cacher, mais que je vois et dont je comprends le sens. J'avais tellement retenu ma respiration que je faillis suffoquer, et, continuant à la regarder, je pris une cigarette et l'allumai.

— « Qu'est-ce que cela signifie ? On vient chez toi pour causer et tu te mets à fumer ! »

Elle s'assit tout près de moi sur le canapé, se pressant contre mon épaule. Je reculai pour ne pas la toucher.

— « Je vois que tu es mécontent que je veuille jouer dimanche », dit-elle.

— « Je ne suis pas du tout mécontent », dis-je.

— « Est-ce que je ne le vois pas ! »

— « Eh bien ! je te félicite de ta clairvoyance ! Moi, je ne vois rien, sinon que tu te conduis comme une grue. Seulement, toi, l'ignominie t'est agréable, et moi je l'abhorre ! »

— « Si tu veux m'injurier comme un charretier, je m'en vais. »

— « Va-t'en... Sache seulement que si l'honneur de la famille n'est rien pour toi, pour moi tu n'es rien ; va au diable ! mais l'honneur de la famille m'est cher. »

— « Quoi ? qu'y a-t-il ? »

— « Va-t'en, au nom de Dieu ; va-t'en ! »

Feignait-elle de ne pas comprendre ou réellement ne comprenait-elle pas de quoi il s'agissait, mais elle s'offensa, se fâcha. Elle se leva, mais ne s'en alla pas, et s'arrêta au milieu de la pièce.

— « Tu es devenu absolument impossible, commença-t-elle. Avec un pareil caractère un ange même ne pourrait pas vivre » ; et, comme toujours, cherchant à me piquer le plus possible, elle me rappela un incident avec ma sœur. (Un jour je m'étais emporté et avais injurié ma sœur.) Elle savait que cela me torturait et cherchait à m'atteindre au point sensible. « Après cela, rien ne m'étonnera plus de ta part », dit-elle. « Oui, offensé, humilié, déshonoré et encore m'accuser », pensai-je ; et soudain une telle rage, une telle haine m'envahirent que je ne me souvenais pas d'avoir jamais éprouvé rien de pareil.

Pour la première fois, j'eus l'envie d'exprimer physiquement cette haine. Je bondis et m'avançai vers elle; mais, au même instant, je compris mon état et me demandai si je ferais bien de m'abandonner à ma fureur; aussitôt, je me répondis que ce serait bon, que cela lui ferait peur, et, au lieu de résister, je m'excitai, m'encourageai, et fus heureux de me sentir bouillir de plus en plus.

— « Va-t'en ou je te tue ! » criai-je, et, m'approchant d'elle,

je la saisis par le bras. J'avais grossi exprès l'intonation de colère de ma voix en disant cela. Et j'étais sans doute vraiment terrible, car elle devint si timide qu'elle n'avait même pas la force de s'en aller et prononça seulement : « Vassia, qu'as-tu ? »

— « Va-t'en ! hurlai-je plus fort encore. Il n'y a que toi pour me mettre dans une telle fureur, je ne réponds pas de moi, va-t'en ! »

M'abandonnant à ma colère, je m'en enivrais et voulais me livrer à quelque acte extraordinaire pour montrer la force de ma fureur. J'avais une envie terrible de la frapper, de la tuer, mais je me rendis compte que cela ne se pouvait pas, et je me contins. Je m'élançai vers la table, je saisis là un presse-papier, et, en criant encore une fois : Va-t'en ! je le lançai à côté d'elle, par terre. J'avais soigneusement visé à côté. Alors, elle se dirigea vers la porte pour sortir, mais s'arrêta dans l'embrasure. Aussitôt, et tant qu'elle put le voir (je le faisais pour qu'elle le vît), je pris sur la table un chandelier, un encrier, que je jetai par terre en continuant à crier :

— « Va-t'en ! je ne réponds pas de moi ! » Elle s'en alla et je m'arrêtai.

Une heure après, la vieille bonne entra chez moi et dit que ma femme avait une crise de nerfs. J'allai près d'elle : elle sanglotait, riait, sans pouvoir parler, et tressaillait de tout son corps. Elle ne simulait pas, elle était véritablement malade. Vers l'aube elle se calma, et nous nous reconciliâmes sous l'influence de ce que nous appelions l'amour. Le lendemain matin, quand, après la réconciliation, je lui avouai que j'étais jaloux de Troukhatchevsky, elle ne parut pas embarrassée et se mit à rire de l'air le plus naturel, si étrange lui semblait l'idée de céder à un pareil homme.

— « Est-ce qu'avec un tel homme une honnête femme peut éprouver un autre sentiment que le plaisir de faire de la musique ? Mais, si tu veux, je suis prête à ne jamais le revoir, même dimanche, quoique tout le monde soit invité. Ecris-lui que je suis souffrante, et ce sera fini. Une seule chose m'agace, c'est que quelqu'un, principalement lui, ait pu penser qu'il soit dangereux ! Je suis trop fière pour permettre à quelqu'un de pareilles pensées. »

Et elle ne mentait pas. Elle croyait ce qu'elle disait. Elle

espérait provoquer en elle-même par ses paroles du mépris pour lui, et par là se défendre. Mais elle n'y parvenait pas. Tout conspirait contre elle, surtout cette abominable musique. Ainsi se termina la querelle, et, le dimanche, nos invités se réunirent. Troukhatchevsky et ma femme firent de nouveau de la musique ensemble.

XXIII

— Inutile de dire, je pense, que j'étais très vaniteux : sans la vanité, avec notre façon de vivre, l'existence n'a pas de but. Aussi, pour ce dimanche, m'étais-je attaché à organiser avec goût le dîner et la soirée musicale. J'avais acheté moi-même un tas de choses pour le dîner, et j'avais choisi les convives.

Vers six heures, les invités arrivèrent, puis, lui, en habit, des boutons de chemise en brillants, de mauvais goût. Il avait une attitude familière. A toutes les questions, il répondait vite, avec un sourire d'acquiescement et d'intelligence, et une expression particulière qui voulait dire : « Tout ce que vous ferez et direz sera précisément ce que j'attendais. » Maintenant, je remarquais avec un plaisir particulier tout ce qu'il y avait de fâcheux en lui, car tout cela devait me tranquilliser et me prouver qu'il était tellement au-dessous de ma femme qu'elle ne pouvait s'abaisser jusqu'à lui, comme elle me l'avait dit. Je ne me permettais plus d'être jaloux ; premièrement, j'avais déjà éprouvé cette souffrance et avais besoin de repos ; deuxièmement, je voulais croire aux assurances de ma femme et j'y croyais. Malgré cela, je ne pouvais être naturel ni avec elle ni avec lui, pendant tout le temps du dîner et la première partie de la soirée, avant que la musique ne commençât ; involontairement, je suivais chacun de leurs gestes, chacun de leurs regards.

Le dîner fut, comme tous les dîners, ennuyeux et conventionnel. La musique commença assez tôt. Oh ! que je me rappelle tous les détails de cette soirée. Je me souviens comme il apporta le violon, ouvrit la boîte, enleva l'enveloppe que lui avait brodée une dame, et commença d'accorder l'instrument. Je revois l'air qu'avait ma femme en s'asseyant, un air faussement indifférent, sous lequel je vis qu'elle cachait une grande timidité, due surtout à l'insuffisance de sa science musicale. Elle s'assit avec cet air faux devant le piano, et

alors commencèrent les *la* ordinaires, les pizzicati du violon, l'arrangement des partitions. Je me souviens comment, après, ils se regardèrent, jetèrent un coup d'œil sur les assistants qui s'installaient, puis ils se dirent quelques mots et commencèrent. Il prit les premiers accords. Son visage devint sérieux, sévère, sympathique ; en écoutant les sons qu'il tirait de son violon, nonchalamment il pinça les cordes entre ses doigts. Le piano lui répondit et ça commença.

Poznidchev s'arrêta, et, à plusieurs reprises, il émit son étrange bruit. Il voulait continuer à parler, mais il renifla et s'arrêta de nouveau.

— Ils jouèrent la *Sonate à Kreutzer*, de Beethoven, continua-t-il. Connaissez-vous le premier presto ? Le connaissez-vous ? Oh ! Oh ! — s'écria-t-il.

Quelle chose terrible que cette Sonate! Surtout cette partie ! Et chose terrible, en général, que la musique ! Qu'est-ce ? Je ne comprends pas ce que c'est que la musique, et pourquoi elle a de tels effets. On dit que la musique élève l'âme. Bêtise, mensonge. Elle agit, elle agit effroyablement (je parle pour moi), mais non d'une façon ennoblissante. Son action n'est ni ennoblissante, ni abaissante, mais irritante. Comment dirais-je ? La musique me fait oublier ma situation véritable. Elle me transporte dans un état qui n'est pas le mien ; sous l'influence de la musique, il me paraît sentir réellement ce que je ne sens pas, comprendre ce que je ne comprends pas, pouvoir ce que je ne puis pas. La musique me paraît agir comme le bâillement ou le rire ; je n'ai pas envie de dormir, mais je bâille quand je vois d'autres bâiller ; sans motif pour rire, je ris en entendant rire.

Quant à la musique, elle me transporte immédiatement dans l'état d'âme où se trouvait celui qui écrivit cette musique. Mon âme se confond avec la sienne et, avec lui, je passe d'un état à l'autre. Comment cela se fait-il, je n'en sais rien. Celui qui a écrit la *Sonate à Kreutzer*, Beethoven, savait, lui, pourquoi il se trouvait dans cet état : cet état le mena à certaines actions, et voilà pourquoi, pour lui, il avait un sens, tandis que pour moi il n'en a point. C'est la raison pour laquelle la musique provoque une excitation qu'elle laisse inachevée. On joue, par exemple, une marche militaire : le soldat passe au son de cette marche et la musique est terminée. On chante une

messe, je communie, et la musique encore est terminée. Mais l'autre musique provoque une excitation qui n'indique pas quel acte doit lui correspondre. Voilà pourquoi la musique est si dangereuse, agit parfois si effroyablement. En Chine, la musique est soumise au contrôle de l'Etat, et c'est ainsi que cela doit être. En effet, peut-on admettre que le premier venu hypnotise une ou plusieurs personnes et en fasse après ce qu'il veut ? Et surtout que l'hypnotiseur soit n'importe quel individu immoral ?

C'est un pouvoir effroyable dans les mains d'un individu quelconque. Par exemple, le premier presto de cette *Sonate à Kreutzer*, peut-on le jouer dans un salon où se trouvent des dames décolletées, puis, le morceau fini, applaudir, manger des glaces et raconter le dernier potin? Ces choses-là, on ne peut les jouer que dans certaines circonstances importantes, graves, dans des cas seulement où il faut provoquer certaines actions correspondantes à cette musique. Mais il est forcément dangereux de provoquer une énergie de sentiment qui ne correspond ni au temps, ni au lieu, et qui ne trouve pas à s'employer. Sur moi, du moins, ce morceau agit d'une façon effroyable. Il me semble que de nouveaux sentiments, de nouveaux concepts que j'ignorais jusqu'alors se font jour en moi. « Ah! oui, c'est comme ça... Pas du tout comme je vivais et pensais auparavant... Voilà comme il faut vivre », me disais-je en mon âme. Qu'était ce nouveau que j'apprenais ainsi, je ne m'en rendais pas compte, mais la conscience de cet état nouveau me rendait joyeux. C'étaient les mêmes figures, entre autres ma femme et lui, mais je les voyais sous un autre jour.

Après ce presto, ils exécutèrent l'andante, bien beau, mais ordinaire, pas très neuf, aux variations banales, et le finale, tout à fait faible. Ensuite, à la prière des invités, ils jouèrent encore une élégie d'Ernst, puis différents autres morceaux.

Tout cela était bien, mais ne produisait pas sur moi le centième de l'impression du début. Tout cela se passait déjà sur le fond de la première impression.

Pendant toute la soirée, je me sentis léger, gai. Quant à ma femme, jamais je ne la vis telle : ces yeux brillants, cette expression sévère, majestueuse, pendant qu'elle jouait, puis cette langueur complète, ce sourire faible, pitoyable et extatique

après qu'elle eut fini. Je vis tout cela sans y attacher d'importance, croyant qu'elle ressentait la même chose que moi, qu'à elle comme à moi étaient révélés de nouveaux sentiments. La soirée se termina bien et les invités se retirèrent. Sachant que je devais partir dans deux jours pour me rendre à l'assemblée, Troukhatchesvky, en prenant congé, me dit qu'il espérait, à son prochain passage à Moscou, avoir le plaisir de répéter cette soirée. Je conclus de là qu'il ne croyait pas possible de venir chez moi en mon absence, et cela me fut agréable.

Comme je ne devais pas être de retour avant son départ, il résultait donc que nous ne nous reverrions pas.

Pour la première fois je lui serrai la main avec un vrai plaisir et le remerciai de l'agrément qu'il m'avait procuré. Il prit également congé de ma femme. Leur adieu me parut tout naturel et convenable. Tout allait à merveille. Tous deux, ma femme et moi, étions très contents de cette soirée.

XXIV

Deux jours après, je partais pour l'assemblée; j'étais, en faisant mes adieux à ma femme, dans un état d'esprit excellent et tranquille.

Dans le district, il y avait à s'occuper d'une foule de choses et c'était un monde et une vie à part. Pendant deux jours, je passai dix heures aux séances. Le second jour, on m'apporta à la Chancellerie une lettre de ma femme. Je la lus ici même. Elle me parlait des enfants, de l'oncle, des vieilles bonnes, des achats, et, entre autres, comme d'une chose toute naturelle, que Troukhatchevsky avait passé à la maison, qu'il lui avait apporté les partitions promises et lui avait proposé encore de jouer, mais qu'elle avait refusé.

Je ne me rappelais pas le moins du monde qu'il eût promis des partitions : il m'avait paru que, l'autre soir, il avait pris un congé définitif, aussi cela me surprit-il désagréablement. Mais j'avais tant à faire que je n'eus pas le temps de penser, et je ne relus la lettre que le soir, en rentrant chez moi.

Outre le fait que Troukhatchevsky était venu à la maison, tout le ton de la lettre me parut manquer de naturel. La bête enragée de jalousie se mit à rugir dans son repaire et sembla vouloir bondir; mais, ayant peur de cette bête, je l'enfermai

le plus vite possible. « Quel abominable sentiment que la jalousie ! » me dis-je, « que peut-il être de plus naturel que ce qu'elle écrit? »

Je me couchai. Je me mis à songer aux affaires à terminer. Toujours, pendant les assemblées, je dormais mal. Ce soir je m'endormis tout de suite. Mais, comme il arrive parfois, vous savez, une espèce de commotion électrique m'éveilla. Je m'éveillai et songeai immédiatement à elle, à mon amour charnel pour elle, à Troukhatchevsky et à ce qu'entre eux tout était consommé ! Aussitôt la rage et la colère me serrèrent le cœur. Mais j'essayai de me tranquilliser. « C'est stupide, me disais-je, il n'y a aucun motif, il n'y a rien. A quoi bon nous humilier, elle et moi, en supposant de telles horreurs ! Une espèce de violoniste qu'on invite, un vaurien avéré en face d'une femme respectable, d'une mère de famille, *ma* femme, quelle absurdité ! » Mais, d'autre part, je me disais : « Pourquoi cela n'arriverait-il pas ? pourquoi ? N'est-ce pas le même sentiment simple et compréhensible au nom duquel je me suis marié, au nom duquel j'ai vécu avec elle, la seule chose que j'ai voulu d'elle, la seule par conséquent que désirent les autres et ce musicien aussi ? Il est célibataire, bien portant (je me souvins comment craquaient les cartilages de sa côtelette et l'avidité avec laquelle ses lèvres rouges saisissaient le verre de vin), soigné de sa personne, bien nourri, et non seulement sans principes, mais évidemment avec le principe qu'il faut profiter de tous les plaisirs qui se présentent. Il y a un lien entre eux : la musique; tout ce qu'il y a de plus raffiné dans la volupté des sens. Qu'est-ce qui peut le retenir? Rien. Tout au contraire l'attire. Et elle? Mais qu'est-elle? Elle fut et reste un mystère. Je ne la connais pas. Je la connais seulement comme un animal, et un animal, rien ne peut et ne doit le retenir.

Maintenant seulement je me rappelais leurs figures, la dernière soirée, quand, après la sonate à Kreutzer, ils jouèrent un morceau passionné, je ne sais plus de qui, mais un morceau passionné jusqu'à la pornographie. « Comment ai-je pu partir? me disais-je en me rappelant leurs figures. N'était-ce pas clair qu'entre eux tout s'était accompli cette soirée? N'était-ce pas clair qu'entre eux non seulement il n'y avait plus d'obstacles, mais que tous deux, surtout elle, éprouvaient une certaine honte après ce qui

s'était passé entre eux? » Je me rappelais comment elle souriait faiblement, pitoyablement, béatement, en essuyant la sueur de son visage rougi, quand je m'approchai du piano. Déjà ils évitaient de se regarder, ce ne fut qu'au souper, quand elle lui versa de l'eau, qu'ils se regardèrent et se sourirent imperceptiblement.

Maintenant je me rappelais avec effroi ce regard et ce sourire à peine perceptible. « Oui, tout est fini », me disait une voix; et tantôt une autre me disait le contraire : « Es-tu fou, c'est impossible. » Ainsi angoissé, je restai couché dans l'obscurité. J'allumai une bougie et je pris peur dans cette petite chambre au papier jaune. J'allumai une cigarette, et, comme il arrive toujours quand on tourne dans un même cercle de contradictions irréductibles, on fume; je fumai donc cigarette sur cigarette pour m'étourdir et ne pas voir mes contradictions.

Je ne dormis pas de toute la nuit. A cinq heures, ayant décidé que je ne pouvais plus demeurer dans cet état et que je partirais tout de suite, je me levai. J'éveillai le gardien qui me servait et lui donnai l'ordre d'aller chercher des chevaux. A l'assemblée j'envoyai un mot disant que j'étais rappelé à Moscou pour une affaire urgente et que je priais qu'on me remplaçât par un membre du Comité. A huit heures, je montai en tarentass et partis.

XXV

Le conducteur entra et, ayant remarqué que la bougie de notre lanterne était presque consumée, il l'éteignit sans en mettre une nouvelle. Le jour commençait à poindre. Poznidchev se tut, soupirant profondément tout le temps que le conducteur resta dans le wagon. Il ne reprit son récit que quand le conducteur fut sorti, et que, dans le wagon demeuré obscur, s'entendit le bruit régulier du train en marche et le ronflement rythmique du commis. Dans la pénombre du jour naissant je ne voyais pas du tout Poznidchev; je n'entendais que sa voix de plus en plus émue et douloureuse.

— Il me fallait faire trente-cinq verstes en voiture et huit heures en chemin de fer. En voiture le voyage fut très agréable. Il faisait un froid d'automne avec un soleil brillant; vous savez, ce temps quand les roues marquent sur la boue durcie.

La route était unie, la lumière éclatante et l'air vivifiant. La voiture était confortable. Au lever du soleil, je partis et me sentis plus à l'aise. En regardant les chevaux, les champs, les passants, j'oubliais où j'allais. Parfois, il me semblait que je voyageais simplement et que ce qui motivait mon retour n'était pas; et j'étais heureux quand je m'oubliais ainsi. Mais dès que je me rappelais où j'allais, je me disais : « On verra après; n'y pense pas ! » A mi-chemin, se produisit un incident qui m'arrêta quelques heures en route et par lequel je fus distrait davantage : quelque chose, dans la voiture, se brisa; il fallut la réparer. Cet incident eut une importance considérable en ce que, au lieu d'arriver à Moscou à cinq heures, comme je le pensais, je n'y arrivai qu'à minuit, et ne fus à la maison qu'à minuit passé, puisque j'avais manqué le rapide et avais dû prendre un train omnibus. La recherche d'une charrette, la réparation, les paiements, le thé dans l'auberge, la conversation avec le portier, tout cela me distrayait encore davantage. A la tombée de la nuit tout fut près; je me remis en route, et le voyage fut encore plus agréable que dans la journée. La lune à son premier quartier, une petite gelée, la route encore bonne, les chevaux, le postillon joyeux : tout cela m'égayait; je songeais à peine à ce qui m'attendait, ou peut-être étais-je gai encore de ce qui m'attendait, pour dire adieu à la vie. Mais cet état paisible, la possibilité de surmonter mes préoccupations, disparut avec le voyage en voiture. Aussitôt dans le wagon, ce fut autre chose. Ces huit heures de chemin de fer furent pour moi si pénibles que je ne les oublierai de ma vie. Était-ce parce que, en entrant dans le wagon, je m'étais imaginé vivement être déjà arrivé, ou parce que le chemin de fer agit toujours d'une façon excitante, toujours est-il qu'aussitôt dans le train il me devint impossible de dormir; mon imagination, sans répit et avec une vivacité extraordinaire, me dessinait des tableaux plus cyniques les uns que les autres, des choses qui se passaient là-bas, sans moi, et qui excitaient ma jalousie. Je brûlais d'indignation, de rage, et d'un sentiment particulier qui me comblait d'humiliation, en contemplant ces tableaux, et il m'était impossible de m'en détacher, de ne pas les regarder aussi bien que de les effacer et me défendre de les évoquer. Plus je contemplais ces tableaux imaginaires, plus je croyais à leur réalité,

que semblait me prouver encore la variété de ces images. On eût dit qu'un démon, malgré ma volonté, inventait et me soufflait les plus abominables fictions. Je me rappelais une conversation ancienne que j'avais eue avec le frère de Troukhatchevsky, et, dans une espèce d'extase, je me déchirais le cœur par cette conversation, la rapportant à Troukhatchevsky et à ma femme.

C'était très longtemps auparavant, mais je me le rappelais. Le frère de Troukhatchevsky, une fois, à ma question s'il fréquentait les maisons publiques, répondit qu'un homme comme il faut ne va pas où l'on peut attraper une maladie, dans un endroit sale et ignoble, alors qu'on peut toujours trouver une femme distinguée. Et voilà que lui, son frère, avait trouvé ma femme.

« Il est vrai qu'elle n'est plus de la première jeunesse. Il lui manque une dent sur le côté et son visage est un peu empâté, pensai-je pour Troukhatchevsky. Mais que faire ? il faut se contenter de ce qu'on a ! »

« Oui, il l'oblige en la prenant pour maîtresse, me disais-je, et puis elle n'est pas dangereuse pour sa précieuse santé ! Non, ce n'est pas possible, reprenais-je avec effroi, rien de semblable ne s'est passé ! Il n'y a pas même raison de le supposer. Ne m'a-t-elle pas dit que l'idée même que je pouvais être jaloux d'elle, à cause de lui, était une humiliation pour elle ! Oui, mais elle mentait ; elle a toujours menti ! » et tout recommençait. Il n'y avait avec moi que deux voyageurs dans le wagon, une vieille femme et son mari, tous les deux peu causeurs ; même ils sortirent à l'une des stations, me laissant seul. J'étais comme une bête en cage. Tantôt je bondissais et m'avançais vers la fenêtre ; tantôt je me mettais à marcher, ayant peine à me tenir debout, comme si j'avais espéré faire avancer le train plus vite, par mes efforts ; mais le wagon, vec ses banquettes et ses vitres, tremblait continuellement, comme celui-ci.

Poznidchev se leva brusquement, fit quelques pas et se rassit.

— Oh ! j'ai peur, j'ai peur des wagons de chemin de fer ; l'effroi me saisit. Oui, c'est terrible, continua-t-il. Je me disais : « Il faut penser à autre chose, par exemple au patron de l'auberge où j'ai pris le thé. » Alors, dans mon imagination, paraît

le portier avec sa longue barbe et son petits-fils, un enfant du même âge que mon petit Basile. « Mon petit Basile ! Il verra le musicien embrasser sa mère. Que se passera-t-il dans sa pauvre âme ? Mais elle, elle ne songe point à cela ; elle aime ! » Et, de nouveau, tout recommençait. « Non, non... Eh bien, je penserai à la visite à l'hôpital. Oui, hier, un malade s'est plaint d'un médecin. Le médecin avait une moustache comme Troukhatchevshy... Quelle effronterie !... Tous deux me mentaient quand il m'a dit qu'il partait... » Et de nouveau tout recommençait. Tout ce à quoi je pensais me ramenait à lui. Je souffrais horriblement. Je souffrais principalement de l'ignorance, du doute, de cette sorte de dédoublement, de l'ignorance de ce que je devais faire : l'aimer ou la haïr. Je souffrais tant qu'il me vint la pensée, qui me séduisait, de descendre sur les rails, de me mettre sous le train et de tout terminer. Alors, au moins, on ne doutera plus. Une chose m'empêcha de le faire : la pitié, la pitié pour moi-même, qui éveillait en même temps ma haine pour elle. Envers lui j'éprouvais le sentiment étrange de mon humiliation et de sa victoire, mais pour elle une haine terrible. « Non, je ne peux pas me tuer et la laisser libre ! Il faut qu'elle souffre, il faut qu'elle sache au moins que j'ai souffert », me disais-je. Je sortais à toutes les gares pour me distraire. Au buffet d'une gare je vis qu'on buvait et, tout de suite, j'allai avaler un verre d'eau-de-vie. A côté de moi, un juif buvait aussi. Il se mit à me parler, et moi, pour ne pas rester seul dans mon wagon, j'allai avec lui, en troisième classe, dans un wagon sale, enfumé, couvert de pelures, de graines de tournesol. Là, je me mis à côté de lui. Il bavardait et racontait beaucoup d'anecdotes. Je l'écoutais, mais ne pouvais comprendre ce qu'il disait, parce que je continuais à penser à mon sujet. Il le remarqua et exigea de moi l'attention. Alors je me levai et retournai dans mon wagon. « Il faut réfléchir, me dis-je, voir si ce que je pense est vrai, si j'ai des raisons de me tourmenter. » Je m'assis pour réfléchir tranquillement, mais tout de suite, au lieu de réflexions calmes, la même chose recommença : au lieu de raisonnements, des tableaux et des images. « Que de fois me suis-je tourmenté ainsi, songeais-je, me rappelant des accès antérieurs et pareils de jalousie, et puis, finalement ce n'était rien. Il en est de même maintenant. Peut-être, c'est même certain, la trouve-

rai-je tranquillement endormie; elle se réveillera, sera heureuse, et dans ses paroles, dans son regard, je verrai que rien n'est arrivé, que tout cela était absurde. Ah ! comme ce serait bien... » — « Mais non, c'est arrivé trop souvent, cette fois c'est fini », me disait une voix. Et de nouveau tout recommençait. Ah ! quel supplice ! Ce n'est pas dans un hôpital de syphilitiques que j'introduirais un jeune homme pour lui ôter le désir des femmes, mais dans mon âme, pour lui montrer le démon qui la déchirait. Ce qui était effroyable, c'était de me reconnaître un droit indiscutable sur le corps de ma femme comme si c'était mon corps, en même temps que je sentais que je ne pouvais posséder ce corps, qu'il n'était pas à moi, qu'elle en pouvait faire ce qu'elle voulait, et qu'elle en voulait faire ce que je ne voulais pas qu'elle en fît. En outre, je me sentais impuissant contre lui et contre elle. Lui, comme le Vanka des contes, chanterait avant de monter au gibet, baiserait ses lèvres douces, etc... Et il aurait l'avantage. Avec elle, c'est pire encore; si elle ne l'a pas fait, elle le désire, et le veut. C'est encore pire. Il vaudrait mieux qu'elle l'eût déjà fait, je sortirais de mon incertitude. Enfin je n'aurais su dire ce que je désirais : je désirais qu'elle ne voulût pas ce qu'elle devait vouloir. C'était une folie complète !

XXVI

— A l'avant-dernière station, quand le conducteur entra prendre les billets, je pris mes bagages et allai sur la plateforme du wagon. La conscience que le dénouement était là, imminent, augmentait encore mon émotion. J'avais froid, ma mâchoire tremblait si fort que mes dents claquaient. Machinalement je sortis de la gare avec la foule. Je pris une voiture et allai à la maison. Sans penser à rien, je regardais les rares passants et les portiers et les ombres projetées par les lanternes de ma voiture tantôt devant, tantôt derrière. Après une demi-verste de course je me sentis froid aux pieds et je me souvins que, dans le wagon, j'avais ôté mes chaussettes de laine et les avais mises dans mon sac de voyage. Où avais-je mis le sac de voyage ? Etait-il avec moi ? Oui. Et le panier ?... Je constatai alors que j'avais totalement oublié mes bagages ; je pris mon bulletin, mais, décidant que ce n'était pas la peine de retourner, je continuai ma route.

Malgré tous mes efforts pour me souvenir, je ne puis me rendre compte de mon état d'alors ; ce que je pensais, ce que je voulais, je n'en sais rien. Je me rappelle seulement que j'avais la conscience que quelque chose d'épouvantable, de très grave, se préparait dans ma vie. Etait-ce si grave parce que je le pensais ainsi, ou bien avais-je un pressentiment ? Je ne sais. Peut-être aussi qu'après ce qui est arrivé tous les événements antérieurs ont pris dans mon souvenir une teinte lugubre. J'arrivai devant le perron. Il était minuit passé, quelques voitures stationnaient devant la porte, attendant des clients, attirées par les fenêtres (éclairées, les fenêtres éclairées étaient celles de notre salon et de notre salle de réception). Sans me rendre compte pourquoi nos fenêtres étaient éclairées si tard, je montai l'escalier, toujours dans l'attente de quelque chose de terrible, et je sonnai. Le domestique, un homme bon, diligent et très bête, nommé Egor, m'ouvrit. La première chose qui me sauta aux yeux dans l'antichambre fut, au porte-manteau, parmi d'autres vêtements, un pardessus. J'aurais dû m'en étonner, mais non : je m'y attendais. « C'est cela ! » me dis-je. Je demandai à Egor qui était là, il me nomma Troukhatchevski. Je m'informai s'il y avait d'autres visiteurs ? Il répondit : « Personne. » Je me rappelle de quel air il me dit cela, comme s'il voulait me faire plaisir et dissiper mes doutes. — « C'est cela ! » avais-je l'air de dire... — « Et les enfants ? » — « Dieu merci, ils vont bien, ils dorment depuis longtemps ! »

Je respirais à peine et ne pouvais retenir le tremblement de ma mâchoire. « Ainsi, c'est ce que je pensais ! » Jadis, il m'arrivait, en rentrant chez moi, de penser qu'un malheur m'attendait, mais il n'en était rien ; tout allait comme auparavant. Maintenant c'était une autre affaire. Tout ce que je m'imaginais, tout ce que je croyais être des chimères, tout cela existait vraiment. C'était là.

Je faillis sangloter, mais tout de suite le démon me souffla : « Pleure, fais du sentiment, et eux se sépareront tranquillement, et il n'y aura pas de preuves, et toute ta vie tu douteras, tu souffriras. » Alors la pitié pour moi-même s'évanouit, il ne resta qu'un sentiment étrange, vous ne le croirez pas, un sentiment de joie : ma souffrance allait être terminée ; main-

tenant j'allais pouvoir la punir, me débarrasser d'elle, donner libre cours à ma colère.

Et je donnai libre cours à ma colère ; je devins une bête féroce et rusée. « — Non, non, dis-je à Egor qui voulait m'annoncer. Tiens, prends une voiture et va vite chercher mes bagages. Voici le bulletin. Va. » Il passa le long du corridor pour prendre son paletot. Craignant qu'il ne leur donnât l'éveil, je l'accompagnai jusqu'à sa chambre et attendis qu'il fût prêt. De la salle à manger arrivait un bruit de conversation, de couteaux et d'assiettes. Ils mangeaient et n'avaient pas entendu la sonnette. « Pourvu qu'ils ne sortent pas », pensais-je. Egor mit son paletot à col d'astrakan et sortit. Je fermai la porte derrière lui. Une fois seul je me sentis anxieux à la pensée que, tout de suite, il fallait agir. Comment ? Je ne savais pas encore. Je savais seulement que, maintenant, tout était fini, qu'il ne pouvait être question de son innocence et que, dans un instant, je la punirais et romprais à jamais avec elle.

Auparavant, j'avais encore des doutes. Je me disais : je me trompe peut-être ? Maintenant le doute avait disparu. Tout était décidé irrévocablement. « Secrètement, toute seule avec lui, la nuit, c'est l'oubli de tous les devoirs. Ou, pire encore, elle apporte tant d'audace et d'insolence dans le crime pour que cet excès même d'audace prouve son innocence ! Tout est clair. Nul doute. » Je ne craignais qu'une chose : que chacun d'eux ne s'enfuît de son côté, qu'ils n'inventassent quelque nouveau mensonge et ne me privassent de la preuve matérielle, de la possibilité de les confondre. Et, pour les surprendre plus vite, je me dirigeai sur la pointe des pieds vers la salle à manger, non par le salon, mais par le corridor et l'appartement des enfants.

Dans la première chambre dormait le petit garçon. Dans la seconde la vieille bonne remua et il me parut qu'elle allait s'éveiller ; aussitôt je me représentai ce qu'elle penserait quand elle saurait tout, et la pitié que je ressentis pour moi-même fut si forte que je ne pus retenir mes larmes ; et, pour ne pas réveiller les enfants, je m'enfuis à pas légers, par le corridor, dans mon cabinet de travail où je me laissai tomber sur le divan et sanglotai... « Moi, honnête homme, moi, fils de parents honorables, moi qui toute ma vie ai rêvé le bonheur dans ma famille, moi, l'époux qui n'a jamais trahi... Et voilà mes cinq

enfants, et elle embrasse un musicien parce qu'il a des lèvres rouges ! Non, ce n'est pas une femme, c'est une chienne, une chienne immonde. A côté de la chambre des enfants pour lesquels toujours elle feignait tant d'amour ! Et ce qu'elle m'a écrit !... Et, au fait, peut-être en fut-il toujours ainsi. Peut-être a-t-elle eu avec les domestiques les enfants qu'on croit miens. Et si j'étais arrivé demain, elle serait venue à ma rencontre avec sa coiffure, avec son corsage, ses mouvements indolents et gracieux (et je vis toute sa personne attirante et ignoble) et la jalousie serait demeurée pour toujours dans mon cœur, le déchirant. Que dira la vieille bonne ? Egor ?... Et la pauvre petite Lise ? Elle comprend déjà quelque chose... Oh ! cette impudence, ce mensonge, cette sensualité bestiale que je connais si bien ! » me dis-je.

Je voulus me lever, impossible. Le cœur me battait si fort que je ne tenais pas sur mes jambes. « Oui, je mourrai d'un coup de sang ! C'est elle qui me tuera. C'est ce qu'elle veut. Qu'est-ce que cela lui fait de tuer ? Mais elle serait trop heureuse. Je ne lui laisserai pas ce plaisir. Oui, moi, je suis là et eux sont là-bas, ils mangent, ils rient, ils... Oui, bien qu'elle ne soit plus de la première jeunesse, il ne l'a pas dédaignée. Malgré tout elle n'est pas mal et surtout pas dangereuse pour sa santé à lui... Pourquoi ne l'ai-je pas étranglée alors, me dis-je, me rappelant une autre scène, quand, la semaine dernière, je l'ai chassée de mon cabinet de travail et que j'ai brisé les meubles. » Et je me souvins précisément de l'état où je me trouvais alors. Non seulement je m'en souvins, mais je sentis le même besoin de battre, de frapper, de détruire. Alors, brusquement, me vint le désir d'agir, et tous les raisonnements, excepté ceux qui étaient nécessaires à l'action, s'évanouirent. Je fus dans l'état de la bête ou de l'homme sous l'influence de l'excitation physique pendant un danger, lorsqu'on agit imperturbablement, sans hâte, aussi sans perdre une minute, en poursuivant un but précis.

XXVII

Je commençai d'abord par ôter mes bottes, et, en chaussettes, je m'approchai du mur, vers le divan, au-dessus duquel j'avais suspendu des armes à feu et des poignards. Je décrochai un poignard recourbé de Damas à la lame très aiguë, qui ne m'a-

vait jamais servi. Je le tirai de sa gaîne. Je me rappelle que la gaîne glissa derrière le divan et que je me dis : « Il faudra la retrouver après, il ne faut pas qu'elle se perde. » Puis j'ôtai mon pardessus que j'avais gardé tout le temps et,à pas de loup, doucement, je me dirigeai *là-bas*. J'ouvris brusquement la porte. Je me souviens de l'expression de leurs visages lorsque j'ouvris la porte. Je m'en souviens parce qu'elle éveilla en moi une joie douloureuse. C'était une expression de terreur. Ce que je désirais. Jamais je n'oublierai cet effroi désespéré et soudain qui apparut sur leurs visages quand ils m'aperçurent. Lui, je crois était à table, et quand il me vit ou m'entendit, il sursauta, se mit debout et recula jusqu'au buffet. La peur était le seul sentiment qu'exprimât nettement sa physionomie. En elle aussi se lisait la peur, mais avec d'autres impressions. Si sa physionomie à elle n'avait exprimé que l'épouvante, peut-être ce qui est arrivé ne serait-il pas arrivé. Mais, dans l'expression de son visage, il me sembla voir, du moins au premier moment, l'ennui, le mécontentement d'être troublée dans son amour, dans son bonheur avec lui. On eût dit que son seul regret était d'avoir été troublée au moment d'être heureuse. Ces diverses expressions ne parurent sur leurs faces qu'un instant. Presque immédiatement la terreur fit place à l'alternative : peut-on mentir ou non ? Si oui, il fallait commencer ; sinon, quelque chose allait se passer. Mais quoi ? Et il la regarda interrogativement. L'expression d'angoisse et d'ennui qui se montrait sur son visage me paraissait se transformer, quand elle le regardait, en une expression de souci pour lui.

Je m'arrêtai un instant à la porte, le poignard caché derrière mon dos.

A ce moment il sourit, et d'un ton indifférent jusqu'au ridicule, il dit : — « Nous faisions de la musique ». — « Je ne m'attendais pas », commença-t-elle en même temps réglant son ton sur le sien. Mais ni l'un ni l'autre ne continuèrent. La même rage que j'avais éprouvée la semaine précédente s'empara de moi. Je sentis le besoin de laisser éclater ma violence et la joie de la colère.

Non, ils n'achevèrent pas. Cette chose dont ils avaient peur allait commencer et rendre inutiles toutes paroles. Je me jetai sur elle en cachant le poignard pour qu'il ne m'empêchât pas

de porter le coup où je voulais, sous le sein, dans la poitrine; j'avais choisi cet endroit dès le premier instant. En ce moment il vit et, ce que je n'attendais pas de sa part, il saisit ma main et s'écria :

— « Revenez à vous... Que faites-vous ?... Au secours ! »

J'arrachai ma main de son étreinte et fondis sur lui. Ses yeux rencontrèrent les miens, et, tout d'un coup, il pâlit, ses yeux scintillèrent bizarrement, et, ce que je n'attendais pas non plus de lui, il fila par-dessous le piano vers l'autre chambre. Je voulus le poursuivre, mais quelque chose de lourd s'abattit sur mon bras gauche. C'était elle. Je fis un effort pour la repousser ; elle se cramponna plus fortement, ne me lâchant pas. Cet obstacle inattendu, ce fardeau et ce contact répugnant ne firent qu'accroître mon irritation. Je me rendais compte que j'étais complètement fou et que je devais être effroyable. Et j'en étais heureux. Je pris mon élan, et, de toutes mes forces, du coude de mon bras gauche, je lui assénai un coup en pleine figure. Elle poussa un cri et lâcha mon bras. Je voulus poursuivre l'autre, mais je sentis le ridicule qu'il y aurait à poursuivre en chaussettes l'amant de sa femme. Or je ne voulais pas être grotesque ; je voulais être terrible, et, malgré la violence de ma rage, j'avais tout le temps conscience de l'impression que je produisais sur les autres, et même cette impression me guidait en partie. Je me tournai vers elle. Elle s'était effondrée sur la chaise longue, et, se couvrant le visage à l'endroit où je l'avais frappée, elle me regardait. Sa physionomie exprimait la peur et la haine envers moi, son ennemi, comme chez le rat quand on relève la ratière. Du moins ne vis-je en elle que cette peur et cette haine. Cette peur et cette haine qui avaient provoqué l'amour pour un autre. Peut-être encore me serais-je retenu et n'aurais-je pas fait ce que j'ai fait si elle s'était tue. Mais brusquement elle se mit à parler, et saisit ma main armée du poignard : « Reviens-à toi ! Que fais-tu ? Qu'as-tu ? Il n'y a rien eu... rien, rien !... Je te le jure ! » J'aurais atermoyé encore, mais ces dernières paroles, d'après lesquelles je conclus le contraire de ce qu'elles affirmaient, c'est-à-dire que *tout* était arrivé, ces paroles demandaient une réponse. Or cette réponse devait correspondre à l'état dans lequel je m'étais mis et qui allait et devait aller toujours crescendo. La rage aussi a ses lois.

— « Ne mens pas coquine! » hurlai-je et, de la main gauche, je saisis sa main. Elle se dégagea. Alors, tenant toujours mon poignard, je la pris par la gorge, la terrassai et me mis à l'étrangler. Comme son cou était dur... De ses deux mains elle se cramponna aux miennes, les arrachant de sa gorge strangulée. Moi, comme si je n'attendais que cela, de toute ma force je la frappai d'un coup de poignard au côté gauche au bas des côtes.

Quand les gens disent que, dans les accès de fureur, ils ne se souviennent pas de ce qu'ils font, c'est absurde et c'est faux. Je me rappelle tout. Je ne perdis pas conscience un seul instant. Plus je m'excitais à la fureur, plus ma conscience était lucide, et je ne pouvais ne pas voir tout ce que je faisais ; à chaque seconde je savais ce que je faisais. Je ne puis dire que je savais d'avance ce que je ferais, mais à l'instant où j'agissais, et, il me semble même, un peu auparavant, je savais ce que je faisais, pour avoir la possibilité de m'en repentir, semblait-il, ou comme pour me dire plus tard que j'aurais pu m'arrêter. Je savais que je portais le coup au bas des côtes, et que le poignard entrerait. Au moment où je le faisais, je savais que j'accomplissais un acte horrible, tel que je n'en avais jamais accompli et dont les conséquences seraient épouvantables. La conscience fut rapide comme l'éclair, et le fait suivit immédiatement. L'acte laissa en moi une clarté extraordinaire. J'eus conscience et me souviens du moment, de la résistance du corset, et encore de quelque chose, puis l'enfoncement du couteau dans une matière molle. Elle saisit le poignard avec ses mains, s'y coupa, mais ne put arrêter le coup.

Longtemps après, en prison, quand la révolution morale fut accomplie en moi, je pensais à cette minute, je me remémorais tout ce que je pouvais et y réfléchissais. Je me rappelle le moment qui précéda l'acte, cette conscience terrible que j'avais de tuer une femme sans défense, ma femme ! Je me rappelle bien l'horreur de cette conscience et je sais vaguement qu'aussitôt le poignard enfoncé je le retirai, afin de réparer, d'arrêter mon action.

Pendant une seconde, je restai debout, immobile, attendant ce qui allait se passer, si ce que je venais de faire était réparable.

Elle bondit et s'écria : — « Nounou, il m'a tuée! »

La vieille bonne, qui avait entendu du bruit, se tenait à la porte. J'étais toujours debout, attendant, et ne croyant pas moi-même à ce qui était arrivé. Mais à ce moment, sous son corset, un flot de sang jaillit. Alors seulement je compris que toute réparation était impossible ; je décidai même qu'elle n'était pas nécessaire, qu'il était arrivé ce que je voulais et que j'avais dû l'accomplir. J'attendis jusqu'à ce qu'elle tombât et que la bonne, en criant : « Oh ! mon Dieu ! » accourût vers elle. Alors seulement je jetai le poignard et sortis de la chambre.

« Il ne faut pas s'affoler, il faut avoir conscience de ce que j'ai fait », me dis-je, ne regardant ni elle, ni la vieille bonne. Celle-ci criait, appelait la femme de chambre. Je m'éloignai dans le couloir ; j'envoyai la femme de chambre et me dirigeai vers mon cabinet de travail. « Que faut-il faire maintenant? » me demandai-je. Et, immédiatement, je compris ce qu'il fallait faire. Dès que je fus dans mon cabinet, je me dirigeai tout droit vers le mur, je décrochai le révolver et l'examinai attentivement. Il était chargé. Je le mis sur la table. Puis je ramassai la gaîne du poignard, derrière le divan, et je m'assis.

Je restai longtemps ainsi. Je ne pensais à rien, je ne cherchais à me souvenir de rien. J'entendais là-bas un bruit de pas étouffés, un remuement d'objets et d'étoffes, puis l'arrivée d'une personne, puis encore d'une autre personne. Puis je vis Égor apporter dans ma chambre mes bagages du chemin de fer, comme si quelqu'un en avait besoin.

— « Sais-tu ce qui est arrivé? lui dis-je. Dis au portier de prévenir la police. »

Il ne répondit rien et sortit. Je me levai, je fermai la porte, je pris les cigarettes et les allumettes, et je me mis à fumer. Avant même que j'eusse fini ma cigarette, le sommeil me saisit et me terrassa. Je dormis sûrement deux heures. Je me souviens d'avoir rêvé que je vivais en bonne intelligence avec elle, qu'après une brouille nous étions en train de faire la paix ; que quelque chose nous en empêchait, mais que, cependant, nous étions amis. Un coup à la porte me réveilla. « C'est la police, pensai-je en revenant à moi. J'ai tué, je crois. Mais c'est peut-être *elle*, peut-être n'est-il rien arrivé. » On frappa de nouveau. Je ne répondis pas. Je me posais la ques-

tion : « Est-ce arrivé ou non ? — Oui, c'est arrivé. » Je me souvins de la résistance du corset, de la pénétration du poignard, et un frisson courut dans mon dos... « Oui, c'est arrivé. Oui, maintenant je n'ai plus qu'à me tuer ! » me dis-je. Je disais cela, mais je savais bien que je ne me tuerais pas. Cependant, je me levai, je pris le revolver. Chose étrange, auparavant, j'avais souvent songé au suicide, cette même nuit, en chemin de fer, cela me paraissait facile, surtout parce que je pensais combien cela la stupéfierait. A présent, non seulement je ne pouvais me tuer, mais pas même y penser. « Pourquoi me tuer ? » me demandai-je sans me répondre. De nouveau on frappa à la porte. « Oui, mais d'abord il faut savoir qui frappe. J'ai le temps. » Je remis le revolver sur la table et le cachai sous un journal. Je m'avançai vers la porte et tirai le verrou. C'était la sœur de ma femme, une veuve bonne et sotte.

— « Basile, qu'est-ce ? » dit-elle ; et ses larmes, toujours prêtes, coulèrent. — « Que vous faut-il ? » demandai-je grossièrement.

Je sentais bien qu'il n'était point nécessaire d'être grossier avec elle, mais je ne pus trouver un autre ton.

— « Basile, elle se meurt ! Ivan Zakaritch l'a dit. »

Ivan Zakaritch, c'était le docteur, son docteur, son conseiller.

— « Est-il ici ? » demandai-je. Et toute ma haine contre elle se souleva de nouveau. — « Eh bien, quoi ? » — « Basile, viens près d'elle ! Ah ! que c'est horrible ! » dit-elle. « Aller près d'elle ? » me demandai-je. Et tout de suite je me repondis qu'il fallait y aller, que, probablement, cela se fait toujours ainsi quand un mari, comme moi, tue sa femme ; qu'il fallait absolument aller la voir. « Si cela se fait, il faut y aller ! me répétai-je. Oui, si c'est nécessaire, j'en aurai toujours le temps », me dis-je, songeant à mon intention de me faire sauter la cervelle. Et je suivis ma belle-sœur : « Maintenant il va y avoir des phrases, des grimaces, mais je ne céderai pas ! » me répétai-je. — « Attends, dis-je, à ma belle-sœur, c'est bête d'être sans chaussures. Laisse-moi mettre au moins des pantoufles. »

XXVIII

— Chose étrange, une fois hors de mon cabinet, quand je passai à travers les pièces si familières, de nouveau l'espoir me vint que rien n'était arrivé. Mais l'odeur des drogues médicales : iodoforme, acide phénique, me ramena à la réalité. « Non, tout est arrivé ! » En passant dans le corridor, à côté de la chambre des enfants, j'aperçus la petite Lise. Elle me regarda avec des yeux épouvantés. Il me sembla même que les cinq enfants me regardaient. J'arrivai à la porte de notre chambre à coucher ; la femme de chambre m'ouvrit de l'intérieur et sortit. La première chose que j'aperçus, ce fut, sur une chaise, sa robe gris clair toute noire de sang. Elle était étendue sur notre lit, les genoux soulevés. Elle était couchée très haut, sur des oreillers seulement, avec sa camisole entr'ouverte. Des linges recouvraient sa blessure. Une odeur lourde d'iodoforme emplissait la chambre. Ce qui me frappa d'abord et plus que tout, ce fut son visage enflé et bleui sur une partie du nez et sous les yeux. C'était la suite du coup de coude que je lui avais lancé quand elle avait voulu me retenir. De beauté il ne restait plus aucune trace. Quelque chose de hideux m'apparut en elle. Je m'arrêtai sur le seuil.

— « Approche-toi d'elle, approche-toi », me dit sa sœur.

« Oui, elle doit probablement se repentir, il faut lui pardonner », pensai-je. « Oui, elle meurt, il faut lui pardonner », ajoutai-je désirant être généreux. J'approchai jusqu'au bord du lit. Avec difficulté elle leva sur moi ses yeux dont l'un était tuméfié et prononça avec peine, en hésitant :

— « Tu es arrivé à ce que tu voulais! Tu m'as tuée. » Et sur son visage, à travers les souffrances physiques, malgré l'approche de la mort, parut la même vieille haine que je connaissais si bien.— « Les enfants... je ne te les donnerai pas... tout de même... Elle (sa sœur) les prendra... »

Mais ce qui était pour moi l'essentiel, sa faute, sa trahison, on eût dit qu'elle ne croyait pas même nécessaire d'y faire allusion. — « Oui, jouis de ton œuvre! » Et elle sanglota.

Sa sœur se tenait à la porte avec les enfants.— « Oui, voilà ce que tu as fait ! »

Je jetai un regard sur les enfants, puis sur son visage meurtri, tuméfié, et, m'oubliant pour la première fois, oubliant

mes droits, mon orgueil, pour la première fois je vis en elle un être humain. Et tout ce qui m'offensait naguère, toute ma jalousie, m'apparut maintenant si petit, et au contraire ce que j'avais fait m'apparut si important que j'eus envie de m'incliner, d'approcher mon visage de sa main et de dire : « Pardon! » Mais je n'osai pas.

Elle se taisait, les paupières baissées, n'ayant évidemment pas la force de parler. Puis, son visage déformé se mit à trembler, à se rider; elle me repoussa faiblement :

— « Pourquoi tout cela est-il arrivé... Pourquoi? »

— « Pardonne-moi », dis-je.

— « Pardonner ? Tout cela n'est rien. Seulement pas mourir ! » s'écria-t-elle soudain. Et ses yeux brillèrent fiévreusement.

— « Ah ! tu es arrivé à ce que tu voulais. Je te hais ! Ah ! Ah ! »

Puis elle commença à délirer. Elle avait peur; elle criait :

— « Tue, je n'ai pas peur... Mais frappe-les tous... Il est parti... Il est parti... »

Le délire continua. Elle ne reconnaissait plus personne. Le même jour, vers midi, elle mourut. Moi, je fus arrêté avant, à huit heures du matin. On me mena au poste de police, puis en prison. Là, pendant onze mois de prévention je réfléchis sur moi, sur mon passé, et je compris. Oui, je commençai à comprendre dès le troisième jour. Le troisième jour, on me mena là-bas...

Il sembla vouloir ajouter quelque chose, mais, n'ayant plus la force de retenir ses sanglots, il s'arrêta. Redevenu calme, il poursuivit :

— Je commençai à comprendre seulement quand je la vis dans le cercueil...

Il poussa un sanglot, puis, aussitôt, reprit hâtivement :

— Alors seulement, quand je la vis morte, je compris tout ce que j'avais fait. Je compris que c'était moi qui l'avais tuée, qui avais fait de cette créature qui se mouvait, qui était vivante, chaude, cette chose immobile toute froide, et qu'il n'existait aucun moyen de réparer cet acte. Celui qui n'a pas vécu cela ne pourra pas comprendre. Hou! Hou! fit-il plusieurs fois, puis il se tut.

Longtemps nous demeurâmes sans rien dire. Il sanglotait

et tremblait silencieusement devant moi. Son visage s'était affiné, allongé, sa bouche s'était élargie.

— Oui, dit-il subitement, si j'avais su ce que je sais maintenant, c'eût été tout autre chose. Je ne me serais marié avec elle à aucun prix ; je ne me serais jamais marié.

De nouveau nous restâmes longtemps silencieux.

— Eh bien, pardonnez...

Il se détourna de moi et s'allongea sur la banquette en s'enveloppant de son plaid. Il était huit heures du matin quand le train arriva à la gare où je devais descendre. Je m'approchai de lui pour prendre congé. Dormait-il, ou feignait-il de dormir, en tout cas il ne bougea pas. Je lui touchai le bras. Il se découvrit ; il ne dormait pas.

— Adieu, dis-je en lui tendant la main.

Il me tendit la main, me sourit imperceptiblement, mais d'un sourire si navré que j'eus envie de pleurer.

— Oui, pardonnez, dit-il, répétant le mot par lequel il avait terminé son récit.

LÉON TOLSTOÏ.

Traduit par J.-W. BIENSTOCK.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES[1]

VII[e] Lettre à l'Amazone.

Vous en souvenez-vous, mon amie? Nous étions d'accord l'autre soir, pendant qu'un éclairage singulier vous permettait de lire et de critiquer ma dernière Lettre, sur ceci que l'amour, avec tout le cortège des sentiments qui s'appuient sur lui et participent à son exaltation, est une religion et la seule que puisse avouer, la seule où puisse se plaire un être délicat. J'entends l'amour humain sous toutes ses formes, même et d'abord peut-être, celles que les imbéciles appellent grossières ou anormales, les formes sensuelles, les formes mystiques, qui ne sont pas loin l'une de l'autre, toutes les sympathies profondes jalousement exclusives, toute tendance, quel que soit son nom, qui fait qu'on a la sensation et le désir de vivre en un autre être, à peu près autant qu'en soi-même, ou parfois davantage. Ceux qui ont cherché l'essence de la religion et qui ont voulu la définir en quelques mots ont trouvé qu'elle impliquait un sentiment de dépendance à l'égard d'une volonté inconnue répandue dans l'univers, d'une volonté que l'homme cherche à deviner, ce qui l'incline à toutes sortes de pratiques mystérieuses, rituelles ou spontanées, dans le but d'y conformer sa vie. A peu de chose près, et en jouant un peu sur les mots, il est vrai, cette définition s'applique très bien à l'amour, où le spontané ne se mêle au rituel que dans certaines proportions et n'en est jamais que le complément. M. Salomon Reinach donne de la religion une définition toute différente : « Un ensemble de scrupules qui met obstacle au libre exercice de nos facultés. » Mais, je ne crois pas que les scrupules soient primordiaux, ils rentrent dans les rites, c'est-à-dire dans les moyens. Il a trop pensé à l'anecdote du paradis terrestre, ainsi qu'à toutes les défenses par lesquelles les êtres vénérés exercent leur pouvoir sur les faibles hommes. Les scrupules ne sont venus qu'après la croyance aux dieux, dont l'existence est nécessaire pour les soutenir. Sa définition est plutôt celle des religions organisées que celle du sentiment religieux, à quoi nous voulons rattacher l'amour.

Je sais bien qu'on ne fera jamais comprendre à la masse des hommes qu'il n'y a pas de différence essentielle entre la prière à un Dieu invisible et la prière à un être humain que l'on voit, que l'on

touche, dont on attend des satisfactions précises, mais je ne me soucie de convaincre que ceux qui participent déjà obscurément à de telles idées. Il n'est pas certain d'abord que la prière de l'amant à l'amante demande uniquement des choses précises. Elle demande aussi le bonheur, c'est-à-dire l'infini. Rien n'est moins précis. On ne demande pas autre chose à Dieu et son rôle, dont il s'acquitte assez mal, est de donner à ses dévots ce bonheur infini que seul il détient. S'il y a une supériorité, elle est en faveur de l'amant dont la prière est moins chimérique, parce qu'il n'a la prétention que de se servir de ses sens pour communiquer avec d'autres sens, tandis que l'homme pieux les tend sur le néant, s'efforce de bander sur l'absence du violon la corde qu'il prétend faire vibrer. Mais ce ne sont là que des formes primitives, également décevantes, par l'énormité de leurs requêtes, de l'amour ou de la religion. Si, dans la religion, le cœur est condamné à la prière éternelle, au désir éternel, c'est que ni prière ni désir n'ont d'objet sensible, mais qu'est-ce que deux êtres qui s'aiment peuvent se demander l'un à l'autre qui ne soit déjà accompli dans leurs volontés? La prière en amour est un sacrilège. Elle supposerait l'inexistence même de l'amour, qui n'est pas s'il y a disparité dans le désir. Mais nous montons peut-être un peu haut? J'aime cette région où le sentiment devient raison et la raison sentiment, mais j'aime aussi la clarté qui ne se rencontre guère dans l'abstraction.

L'amour répond à ce besoin d'avoir un être qui s'occupe de nous, et pour lequel on est quelque chose d'incomparable et surtout qui accepte nos adorations, auquel nous pouvons reporter toutes nos pensées. J'ai vu un amour qui dura de longues années et dans lequel les amants eurent toujours une vénération corporelle et un respect étonné l'un pour l'autre. Jamais ils ne se quittèrent, et ils se voyaient tous les jours, sans se baiser mutuellement la main. Quelle religion se serait superposée à celle-là? De quelle utilité aurait été à ces êtres un culte rituel? Ils auraient été incapables de le comprendre, étant eux-mêmes semblables à des dieux, à la fois, et à des fidèles, portant en soi toutes les valeurs religieuses et réalisant toutes les extases. Cette notion du divin, sur laquelle argumentent les philosophes mystiques, ils l'auraient créée, au-dessus de toutes les philosophies, s'ils avaient été des êtres à métaphysique. On a dit que les animaux cultivés (ceux qui vivent dans notre intimité) avaient sur nous la supériorité de voir, d'entendre et de toucher leurs dieux, qui sont les hommes, et on a vu, dans leur conduite à notre égard, l'origine même du sentiment religieux. A chaque instant, ils nous demandent des miracles et ces miracles s'accomplissent parfois. Quand des oiseaux volent dans le ciel de mes fenêtres, mon chat supplie ma Toute-Puissance de les arrêter, qu'il puisse les abattre d'un coup de patte. Il y eut pendant quelque temps une cage suspendue à une fenêtre

voisine ; que de fois ne vint-il pas me demander de la mettre à sa portée. Evidemment, dans son esprit de chat, je n'avais qu'un geste à faire, pas même, je n'avais qu'à vouloir. Je n'ai pas accompli ces miracles, mais j'en fais quoditiennement d'autres, auxquels il est très sensible : quand il a faim, il me le dit et je lui fais apporter à manger. C'est bien là une ébauche de religion, réduite à ses éléments magiques les plus simples, mais aussi les plus essentiels, et dans laquelle l'être communique directement avec le dispensateur de tous les biens. La position des amants ressemble assez à celle-là. Chacun d'eux tient entre ses bras son dieu et le créateur de sa joie. Point n'est besoin pour eux, êtres privilégiés, d'imaginer l'être suprême dont ils dépendent et qui a tout pouvoir sur leur bonheur, même sur leur vie. Ils le sentent autour d'eux, sur eux, en eux, dans une communion précise et pourtant infinie, physique et cependant irréelle. Loin que l'amour soit une imitation des mouvements religieux, c'est lui qui a servi de modèle à toutes les religions à mysticisme et qui en est le prototype.

La religion est son plagiaire et son succédané. Voyez avec quelle facilité, à l'amour humain devenu impossible, succède l'amour divin, qui n'en semble que la transformation naturelle. Dieu, dans le cœur des femmes, succède à l'amant si naturellement ! Voyez comme l'amour spiritualisé des mystiques demeure empreint de ses origines matérielles. Il n'est peut-être pas une phrase dans tous leurs discours qui ne s'applique à Dieu ou aux hommes. Sainte Thérèse et les autres emploient une langue si équivoque qu'on y sent courir parfois comme un frisson de spasmes ! Qu'est-ce autre chose que l'anéantissement en Dieu? Quand Bossuet veut justifier la communion et le dogme de la présence réelle dans l'eucharistie et dans chacune des hosties que s'assimile le fidèle, il prend pour garant l'amour humain et ses magnifiques frénésies : « Dans le transport de l'amour humain, dit-il, qui ne sait qu'on se mange, qu'on se dévore, qu'on voudrait s'incorporer en toutes manières et enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre. » Et voilà pourquoi il faut remercier Dieu de s'être donné à nous en pâture dans la sainte communion. Mais combien plus sainte et plus originale et plus savoureuse les amants trouveront-ils la communion qui ne se pratique pas sous des espèces chimériques, mais dans la belle réalité des mutuels repas d'amour.

J'avoue que la religion, pâle imitation des pratiques de l'amour humain, peut avoir des charmes pour les vieillards, les malades, les infirmes auxquels elle peut donner je ne sais quelle apparence, je ne sais quels ressouvenirs. La religion est l'hôpital de l'amour. Vue ainsi, j'apprécie son rôle philanthropique, quoique je trouve aussi plus digne, quand on ne peut plus aimer, de s'enfermer en soi-même que

de courir vénérer des simulacres. Don Juan mourut dévot et, comme on dit, « en odeur de sainteté ». Ah! comme j'aimerais que lui fût revenu aux sens, à l'heure dernière, le bouquet des odeurs féminines qu'il avait si âprement respirées! Quoique je vous aime, Amazone, je n'aime pas don Juan.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Henry Mériot : *Les Lys de minuit*. — Alcide Ramette : *Clartés au Crépuscule* ; éditions du Beffroi, 3 fr. 50. — Pierre-Charles Jablonski : *Lueurs* ; E. Figuière et Cie, 3 fr. 50. — *Anthologie de l'Effort* ; éditions de l'Effort, Poitiers, 2 fr. — Memento.

Eh bien, je crois qu'il faut lire les préfaces et je me félicite d'avoir lu ces pages que, d'une plume brisée à maints autres travaux, M. Laurent Tailhade a gravées en tête des **Lys de minuit**, le récent livre de M. Henry Mériot.

En abordant ce copieux liminaire, j'étais sûr de passer un rude et savoureux moment, sans pouvoir mesurer le bénéfice total qu'en devait tirer l'œuvre de M. Mériot. Or, ce bénéfice est considérable et M. Laurent Tailhade, maître insurpassable en l'art de faire partager son amertume et ses aversions, n'a rien ménagé pour, en l'occurrence, faire connaître sa sympathie. Grâce à lui, la considération correcte qu'inspire naturellement l'ouvrage de M. Mériot s'empreint d'une sorte de déférence émue.

M. Laurent Tailhade présente longuement l'auteur des *Lys de minuit* :

> Il appartient, dit-il, au *Parnasse contemporain*, à l'école sensualiste du *bel canto*, à la classe de Banville, de Mendès et, par de là ces ténors, par delà ces pianistes, à l'exèdre même de Théophile Gautier dont *les Emaux et Camées* fournirent, d'un seul coup, le précepte et l'exemple, suscitèrent, à leur avènement, l'éclosion d'un art nouveau, l' « écriture artiste », le « verbe peint », la recherche opiniâtre du mot pour lui-même, dans ce qu'il a de plus exact et de plus acéré...

Je suis d'un temps où, malgré toute la bonne volonté possible, on ne peut plus aborder avec la curiosité enthousiaste et nécessaire une œuvre *nouvelle* dont l'auteur « adhère manifestement au groupe qui, de 1867 à 1884, a régné sans conteste sur le goût poétique de la France ». L'époque en question est toute proche encore et, pourtant, les idées qui agitèrent les poètes d'alors ont déjà l'intérêt des choses décolorées et précieuses que l'on voit dans les vitrines... Il s'est passé tant d'événements ! Il s'est dit de telles paroles ! Je ne parle pas des chefs-d'œuvre venus en leur temps. Ceux-là sont encore sur la table et rompus de lecture.

Et puis je ne sais pas si cette *recherche opiniâtre du mot* dont

parle Tailhade n'a pas rapidement détaché les mots mêmes des idées auxquelles ils sont naturellement liés. A contempler de trop près le diamant qu'il inscrit dans l'or, le joaillier ne voit plus qu'un éclat lumineux, qu'une parcelle étincelante. Il oublie la gangue, la terre ouverte, les bras fébriles des chercheurs et le voyage des gemmes sur la mer, toute l'histoire, tout le passé de cette chose rare.

Il y a « les vocables éclatants »... Mais n'est-ce pas avec les mots les plus modestes qu'on a dit les choses les plus profondes, celles qui sont éternelles ?

Justement ce qui fait à mes yeux le charme émouvant de certains des poèmes de M. Henry Mériot, c'est qu'ils ne sont pas d'un bon poète parnassien. Après avoir lu les somptueux poèmes des *Lys de minuit* et ceux, non moins ouvragés, qui s'adornent de ce titre : *les Nefs fleuries*, on trouve à la fin du recueil une dizaine de pièces réunies par un nom : *Marthe*. L'homme est là ! Ce n'est plus éclatant, c'est à peine coloré ; mais il y a un deuil, un pesant chagrin, des larmes et des phrases toutes nues...

> Et je n'attends rien, ni personne ;
> Pas un bonheur inespéré : —
> Je vais comme un être éploré
> Que son dénûment emprisonne.

On relit alors le texte de M. Laurent Tailhade. On y découvre le délicat tableau d'un intérieur laborieux et simple ; on y apprend à connaître la vie tourmentée d'un poète qui fut et qui est un artisant On sent naître une estime sincère pour un caractère. On répète à mi-voix cette phrase de la préface : « Est-il pire trahison que de commenter un poète, de réduire en abstractions froides ces mirages que la divine sorcellerie évoqua pour l'émerveillement de nos cerveaux ?» Et on referme le livre avec respect.

§

Clartés au crépuscule. Tel est le titre du volume de poèmes que M. Alcide Ramette dédie à la mémoire d'Albert Samain. Ce n'est pas le meilleur des livres que j'ai lus cette semaine, mais c'est un des plus sympathiques, à coup sûr. Je me plais à en imaginer l'auteur comme un homme tout à fait capable d'entendre ces confidences critiques qu'on aurait bien tort de considérer comme des conseils.

M. Alcide Ramette a trouvé deux titres : *Clartés au crépuscule* et *les Châsses d'or ;* il a fait des poèmes d'une bonne tenue, comme on dit dans les revues ; certains de ces poèmes sont empreints d'un sentiment tendre et pénétrant, beaucoup de vers sont bien faits, bref l'enseignement des maîtres du siècle dernier est fort adroitement mis

à profit. Mais une question se pose : Quel sera le prochain livre de M. Ramette ?

Je souhaite de tout mon cœur qu'il ne s'appelle pas *les Ombres à l'aurore*, qu'il ne soit pas suivi des *Consoles d'ébène* et qu'il ne renferme pas d'autres vers bien faits. Il y a, dans le volume de M. Ramette, quelques éclats et quelques accents qui me font espérer que ce poète ne doit pas sacrifier indéfiniment au même culte. Il a composé de pieuses strophes, il leur a donné un de ces titres qui sont à la fois nouveaux sans être inconnus, il les a dédiées à la mémoire d'Albert Samain. Tout va bien. Et maintenant qu'il se lance un peu dans le maquis.

§

Avec beaucoup de scrupuleuse sincérité, M. Pierre-Charles Jablonski intitule **Lueurs** son second recueil de vers. Ce sont des pages irrésolues qui mêlent constamment la hardiesse imprévisible à la timidité foncière.

C'est bien à l'occasion de lueurs fugitives et brusques que cet homme découvre les objets :

> Quand je vois un cou blanc, dans la ville,
> une chair vive aux bras fluides — qui scintille...
> comme un ruisseau,
>
> je pense aux champs !
> au soleil et à l'eau tranquille.
>
> Et mon amour ainsi me garde des envies ;
> et mon désir ainsi me parle doucement
> à travers les soupirs de mon cœur...
> qui désire...

Une brume âcre, souvent amère, souvent glacée et que soudain traverse et déchire un rayon blanc. Un combat pathétique et sans victoire entre des aspirations confuses. Une tristesse qui s'épaissit de s'exprimer insuffisamment... Tel est ce livre dont la lecture laisse de l'insatisfaction et de la curiosité.

> Cette musique...
> — intraduisible, ai-je pensé,
> si je la traduisais !

Mais M. Jablonski n'est pas au bout de son entreprise.

§

On s'est étonné de tout ce que présente d'effectivement homogène cette **Anthologie de l'Effort** réunie par les soins diligents de Jean-Richard Bloch. Il faut être, comme M. Charles Morice, profondément hypnotisé par certaines questions de forme pour supposer que

l'adoption du vers libre soit la seule raison d'un tel rendez-vous. C'est une circonstance toute fortuite que cette conformité de soucis métriques chez des gens que tourmente, avant tout, le besoin d'une poésie directe, humaine, dépouillée d'une poésie qui trouve ses motifs dans le spectacle quotidien des hommes et qui découvre, dans la rude réalité, les raisons mêmes d'un idéal. Une quinzaine de poètes, dont beaucoup se connaissent à peine, ou s'ignorent, ont envoyé des vers, sans mot d'ordre et presque sans choix; et voici que cette gerbe n'a plus qu'une même odeur et qu'une couleur aussi, chaleureuse et hardie.

J'aurai l'occasion de parler à loisir des uns et des autres, mais je veux, d'ores et déjà, saluer ici ceux dont je distingue la voix dans ce chœur.

Georges Chennevière donne trois poèmes qui me font attendre avec la plus affectueuse impatience ce livre promis pour l'automne. Je me souviens avec émotion de son dramatique *Printemps*, quand je l'entends dire :

Une gaieté convalescente
Sort timidement de la terre.
Un sourire dépaysé
parce qu'il craint d'être précoce,
tremble dans l'air.

Et je le reconnais encore à certains cris :

.... mon âme, qu'entretient le cri de ma misère,
et que rien ne pourra surprendre, ni le froid
qui attaque de biais, ni le vent qui murmure
comme un peuple affamé, prisonnier de la rue,
ni la tempête qui enfonce entre les murs,
comme un coin dans du bois, ses membres; ni surtout
l'ennui familier qui grimpe à mes genoux...

Henri Aliés exprime avec une délicate sensibilité des choses intimes et prochaines :

Ma mère était cette jeune femme active et nette,
Avec des yeux de myope, et qui rougissait pour une abeille,
Quand elle cousait le linge fin près du chèvre-feuille...

René Arcos, dans *Avènement*, nous trace un portrait d'homme éclairé d'une lumière héroïque, au milieu de chaudes ténèbres :

Et c'est alors que son visage
se détendit dans un sourire.
Son corps tremblait, il se leva,
mais chancela d'être au départ
d'une clarté qui franchissait
le plafond bas et les murailles
pour se mêler à un triomphe
qui s'accélérait dans les nuées.

Georges Périn n'a envoyé qu'un poème dont j'extrais cette belle strophe :

> Une étoile au zénith offre à ma passion
> Eparse et généreuse un refuge suprême,
> M'enroule au secours tendu d'un tournant rayon
> Et recule à plus tard le vrai lieu de moi-même.

Il y a une austère grandeur dans les *Odes* de Jules Romains. Cette voix nouvelle, ces accents contenus, ce langage fort et nu, tout cela nous introduit à des émotions solennelles et inoubliables :

> ... Mais un reste d'aurore
> Qui ne m'était pas dû
> M'entoure et se mélange
> Au dernier de mes songes.
>
> . . . .
>
> J'écoutai de toutes mes forces,
> Pour que ce cri où j'ai passé
> Ne fût pas pleinement perdu.

Je veux citer en entier cette *Chanson* qui fait connaître l'art parfait et profond de Charles Vildrac. Cette citation me dispense de tout éloge.

> Elle était venue sur les marches tièdes
> Et s'était assise.
>
> Sa tête gentille était inclinée
> Un peu de côté;
> Ses mains réunies étaient endormies
> Au creux de sa jupe;
> Et elle croisait ses jambes devant elle,
> L'un des pieds menus pointant vers le ciel.
>
> Il dut le frôler, ce pied, pour passer
> Et il dut la voir.
> Il vit son poignet qui donnait envie
> D'être à côté d'elle dans les farandoles
> Où l'on est tiré, où il faut qu'on tire
> Plus qu'on n'oserait.
>
> Et il vit la ligne de son épaule
> Qui donnait envie de l'envelopper
> Dans un tendre châle.
>
> Mais le désir lui vint de regarder sa bouche
> Et ce fut le départ de tout.
> Mais le besoin lui vint de rencontrer ses yeux
> Et ce fut la cause de tout.

Il me faudrait parler encore des poèmes d'Henri Franck, dont la mort récente nous donne tous les regrets et dont on va prochaine-

ment publier un recueil. Je voudrais dire le cas que je fais de l'effort scrupuleux de René Georgin, de Marguerite Gillot, de Marcel Martinet, mais je me réserve de donner à ces poètes la part entière d'attention que leur talent requiert.

Quelques aînés : Paul Fort, Henri Ghéon, André Spire président ce banquet. Des poèmes choisis de Walt Whitman sont précédés d'une introduction nouvelle de Léon Bazalgette, l'homme le plus qualifié pour parler dignement du grand poète dont s'honore le nouveau monde et, mieux encore, l'humanité. Grâce au choix judicieux de Bazalgette, on peut lire dans *l'Anthologie de l'Effort*, ce chef-d'œuvre qui commence ainsi :

Il y avait une fois un enfant qui sortait chaque jour...

Mais je ne peux pas citer tout Whitman... et pourtant...

Memento. — De M. Pierre Tournier, un recueil de poèmes, *les Yeux fermés*, où l'âme se fait jour à travers un verbalisme excusable, somme toute, et pas invétéré.— *Les Joyaux sous la lampe* de M. Victor Dumont constituent un recueil de sonnets brillants sur des sujets d'histoire, de géographie et de philosophie. — Je distingue, dans *les Pâques païennes*, de M. René Guyon, un exercice préparatoire et d'ailleurs prolongé. — Dans *Grimaces et fantaisies*, M. Herman Frenay-Cid élimine, non sans talent, cet aimable poison qu'on appelle depuis Verlaine « littérature » ; les patrons choisis par ce poète sont bien les meilleurs ; nous serons donc contents, sans doute, dès le prochain recueil. — *L'Ame éparse* de M. Félix Colomb témoigne d'un labeur plus patient qu'opportun. — Puisque M. Emile Henriot a bien réussi les sonnets réunis dans *Vignettes Romantiques et Turqueries*, il nous doit de s'attacher maintenant à d'autres besognes. — Les *Mélanges poétiques* de M. Ch. Perceval forment un recueil trop mince pour qu'on en retire des indications bien précises. — Je voudrais avoir davantage de place pour expliquer à M. Pierre Weill, auteur de *En attendant la nuit*, le danger que l'on court à chercher dans l'art d'autrui (Wagner, Beethoven, etc...) une inspiration qu'il faut demander à la vie même. — On parcourt avec agrément et profit *les Paysages de l'âme* de M. Frédéric Saisset. — M. J.-B. Girod, dans *les Petits Poèmes doux et cruels*, traite des sujets réputés poétiques ; c'est presque jouer la difficulté. — Après avoir lu *l'Encens et le Riz* de M. Jean Ricquebourg, j'ai relu *Connaissance de l'Est* ; c'est Claudel qui a raison. — M. André Lebey, auteur de *Sur une route de peupliers*, tient, en vers mesurés et courtois, les archives d'une sensibilité qui peut nous émouvoir sans jamais nous étonner.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Henri de Régnier : *L'Amphisbène*, « Mercure de France », 3.50. — Diraison-Seylor : *Demi-blanc*, Jules Rouff, 3.50. — Charles Géniaux : *Le Choc des races*, Fayard, 3.50. — Léon Daudet : *Ceux qui montent*, Fayard, 3.50. — Pierre Guitet-Vauquelin : *La Force du doute*, Fasquelle, 3.50.— Henri Rainaldy : *La Ville folle*,

Albin Michel, 3.50.— André Lafond : *L'Elève Gilles*, Perrin, 3.50. — Ange Lava : *Suprême illusion*, B. Grasset, 3.50. — M. Reynès Monlaur : *Leur Vieille Maison*, Plon, 3.50.— Ant. Avinen : *L'Aventure de demoiselle Yolande*, B. Grasset, 3.50. — Jacques Morian : *Le Tournant*, B. Grasset, 3.50. — Ida R. Sée : *Féministes*, Eug. Figuière, 3.50. — Pierre Balzac: *La Marche à l'absolu*, E. Larose, 3.50. — Colette Yver : *Un Coin du voile*, Calmann-Lévy, 3.50 — A. Le Brun : *Feuilles Mortes*, E. Figuière, 3.50.

L'Amphisbène, par Henri de Régnier. Ces jours-ci, dans un numéro du *Gil Blas*, du nouveau *Gil Blas*, revu, très augmenté et parfaitement corrigé, un jeune poète, Julien Ochsé, se plaignait amèrement de la *vague de pudeur*, monstre qui menace de nous envahir tous (le flot qui l'apporta recule épouvanté !) et naturellement, en me rappelant son article, je revois le bel archange exterminateur tout autant que cuirassier qui s'appelle M. de Mun, j'entends ses malédictions, ses bénédictions, le gros galop de Reischoffen, la charge qu'il mena contre l'innocent académicien, le si parfaitement pur Henri de Régnier. A l'Académie comme ailleurs, il y a un malentendu entre les gens des deux meilleurs mondes : ceux qui reçoivent et ceux qui sont reçus, car je ne veux pas croire — ça, jamais — à un parti-pris de la part des... classes dirigeantes. Il est donc entendu, mal, du côté des gens qui reçoivent, et il y en a de sourds ! que ceux qui viennent doivent d'abord laisser au vestiaire la dépouille du vieil homme. Chaste ou non, de bonnes volontés et d'infernales intentions, le Monsieur qui arrive doit être saisi au collet, secoué de main de maître et prié non seulement de poser la poussière de ses sandales, mais aussi les sandales elle-mêmes pour, pieds nus, la corde au cou, faire amende honorable devant l'aéropage. Les foules massées aux abords du temple se disent, pleines de respect : « Il a de la chance, un tel, le voilà de l'Académie. Faut-il qu'il ait été sage ! » Les foules massées à l'intérieur du temple (massées représente ici faiblement mon opinion, car j'en sortis les os rompus et le dos portant la trace de la poudre des siècles ou des sandales des illustres morts demeurés sur les murs) se disent : « Ce qu'on lui lave la tête à Un tel ! Faut-il qu'il ait eu du vice pour recevoir une pareille douche ! » Et les femmes et les curés d'applaudir parce que presque tous les fronts qui s'ombragent de vastes chapeaux demeurent en général dans... les ténèbres, vérités de M. de La Palisse, comme M. de Mun en fait quelquefois surgir du fond de son éloquence. Au nom de la fameuse vague de pudeur, Henri de Régnier prit certainement quelque chose pour la poitrine délicate de sa Muse. Or, M. de Mun, très bénévole, n'avait pas du tout l'intention de lui dire des choses désagréables : au contraire. Les gens du meilleur monde — et M. de Mun est du même... salon qu'Henri de Régnier, se traitent réciproquement de grands pendards ou de grands soudards au nom de la convention sociale, et à cause de l'exemple que doivent donner les infortunées

classes dirigeantes. Il convient de reprocher à un Monsieur ses péchés de jeunesse, histoire de faire comprendre qu'on est impeccable soi-même et lorsque le Monsieur douché lavera une tête d'immortel à son tour, il lui reprochera, selon l'us, toutes les incartades qu'il aura déjà purgées ! Dans le grand monde, c'est tout l'inverse de ce qui se passe dans certaines baraques de la foire, on paye en entrant, et cela malgré son mécontentement. Pour le jour du grand nettoyage futur, je me permets de recommander à M. de Régnier un éloge à tous crins du Pégase symboliste qui, se trouvant relégué aux invalides des vieilles rosses lunatiques, aura par conséquent acquis une valeur énorme aux yeux des Messieurs prêtres et des dames de poids qui porteront encore — ce sexe-là est sans pitié — des chapeaux catapulteux... plus ça change, plus c'est la même chose, il n'y a que M. Lajeunesse qui soit à la fois éternellement jeune, ondoyant, divers et spirituel ! Quant à *l'Amphisbène?* Mon Dieu, je suis absolument désolée. Cet animal va plaire, en dépit de son nom horrifique, à M. de Mun ; c'est le roman le plus sage, le plus pudique et le plus... meilleur monde que j'aie jamais lu. J'espérais, dès la couverture, que ce serpent à deux têtes, c'est-à-dire pouvant se mordre la queue, des deux côtés, ce qui en faisait une éternité bien agréable, serait le monstre propre à dévorer toute l'Académie, y compris M. de Mun et sa dure cuirasse de vertu.

Hélas ! Vous qui entrez ici, laissez toute espérance ! C'est un livre chaste. Ce serpent est ce que j'appellerais un brave garçon sans aucun venin ni dent contre personne, il n'a même pas de sonnettes, tellement il a peur de faire du bruit. Cependant, lisez-le dans le moyen texte et le petit texte très attentivement, et vous verrez que cette œuvre, patiente, polie, comme vernissée, tel un joli grès flammé où on a réduit les flammes en y jetant les cendres du phénix, peut-être de la fumée de cigarettes, contient les mille et une qualités du poète : portails peints soigneusement d'après la nature et qui seraient des photographies sans la retouche d'art, études psychologiques où la fatalité pose cruellement son index de fer, silhouette de femme aimante, croyante, finalement capricieuse parce que jalouse, par-dessus tout une raillerie de bon ton tout à fait délicieuse, comme un léger coup d'aile donné sur le nez penché du lecteur au moment précis où celui-ci aurait l'imprudence de tourner la page trop vite. Toute réflexion faite, je pense que M. de Mun, du haut de sa dernière cuirasse, peut être content : l'élève Henri de Régnier se range des chars du soleil ! Mais Pégase le divin coursier souffle de colère et recule devant la vague de vertu qui menace de le submerger. On peut nettoyer les écuries d'Augias en y faisant passer toute la mer, ce n'est pas cela qui mouillera jamais les sabots d'or de la monture d'Henri de Régnier, dont les allures sont inaccessibles au vulgaire, je veux dire

symbolistes. Laissons donc la lettre sous la coupole et gardons-en l'esprit chez nous.

Demi-blanc, par Diraison-Seylor. Cette cruelle étude des mœurs coloniales contient des vérités, mais je l'estime surtout pour sa perfection romanesque et je ne connais guère que le théâtre de Shakespeare qui puisse nous fournir l'équivalent de certaines scènes dramatiques de la fin. Ce demi-blanc est le produit de notre civilisation... et d'une pauvre femme du Mékong. Le père oublie volontairement sa race et celle-ci se redresse contre lui. Après le premier asservissement, le boy devient chef de bande, il cerne son propre père dans son palais de résident où il est seul, gardé par les corps empoisonnés de ses serviteurs et où son orgueil puéril de grand administrateur ne veut pas abdiquer. Avant cette admirable page, une autre scène à la fois comique et vraiment grande par sa supérieure bouffonnerie est celle de la dépêche tronquée par erreur où on annonce un changement de gouvernement et où l'on voit tous les Français se séparer en deux classes, se désunir pour se livrer à tous les espoirs que peut leur apporter une nouvelle chimère... administrative

Le Choc des races, par Charles Géniaux. Encore des études coloniales. Elles sont décidément très à la mode. C'est à Tunis que se déroule l'idylle du fervent des harem, de l'Oriental amoureux mais encore attaché aux préjugés du Coran, et de la jeune Française libre, bien moderne, dont le cœur s'éprend surtout du pittoresque de son adorateur. Le type très positif, un peu brutal, d'un architecte ressort sur les jolis dessins naïfs et colorés de ces caractères d'hommes habitués aux paresses ensoleillées de beaux rêves. On entre avec lui dans les palais et les modestes boutiques pour y faire de charmantes découvertes, mais les querelles d'ouvriers, les prétentions des patrons riches, aussi l'éternelle loi de représailles empêchent les races de se fondre dans l'accord nuptial.

Ceux qui montent, par Léon Daudet. En mettant certains partis pris de côté, l'auteur atteint facilement à la bonhomie souriante que l'on doit posséder pour pouvoir contempler les ébats politiques et amoureux du peuple parisien. La lutte entre les socialistes à tous crins et les camelots du roi, ou mieux ceux qui trouvent que rien ne va plus (ils sont nombreux, je crois), fournit des péripéties curieuses. Le théâtre de l'inondation, par exemple, a donné maintes scènes à faire dont le romancier a su profiter fort habilement. J'ignore ce qui triomphera dans la lutte finale, du bourgeois excédé ou de l'apache décidé, mais on peut dès maintenant prévoir que... les écuries d'Augias seront nettoyées par un autre torrent que celui de la Seine en furie. Il n'y a même pas besoin d'être attaché à une cause quelconque pour le penser, sinon le souhaiter.

La Ville folle, par Henri Rainaldy. Un apôtre se retire à la

campagne pour y prêcher la bonne parole sociale sainte. Il n'y prêche point dans le désert, il fait une foule de prosélytes, beaucoup de bien à son village et, chose peut-être point très nécessaire, une fille ! (La théorie de l'amour libre ne va pas sans inconvénient !) Revenu à Paris, l'apôtre y a des déboires, car si les champs sont calmes la ville est agitée, devient folle facilement. L'apôtre s'aperçoit qu'au lieu de vivre en dehors, il serait préférable de vivre d'abord pour soi, pour les siens ou un très petit nombre d'amis. Restons entre nous ! Si tout le monde en faisait autant, les villages et aussi les villes seraient habitables au lieu de représenter les pires cabanons aux yeux des gens sages.

La Force du doute, par Pierre Guitet-Vauquelin. Mais pourquoi supposer que deux êtres intelligents et s'aimant d'amour tendre et ne s'ennuyant pas au logis peuvent à ce point se méconnaître l'un l'autre? Pourquoi, d'abord, cette fatuité chez cet homme, et cette recherche du danger où l'on périt toujours, puis ce brusque attendrissement inutile, et pourquoi chez cette femme avertie tant d'inintelligence? Eh bien, je crois, moi, que ce qui gâte tout dans ce ménage, c'est la littérature. Elle leur a depuis longtemps faussé le jugement. Ils sont les victimes de leurs phrases.

L'Elève Gilles, par André Lafon. Récit un peu gris, mais très soigné de la psychologie d'un jeune garçon autour duquel rôde, comme un spectre, la folie paternelle. Rien n'est exagéré, ni en beauté, ni en laideur, et il y a, sur la vie de collège, des pages vraiment excellentes, d'une réalite probe d'où l'on a exclu toute espèce de réalismes convenus.

Suprême illusion, par Ange Lava. Des lettres. Une femme prodigue de bons conseils, c'est la marraine affectueuse, une autre femme, la collaboratrice décevante, donne un amour peut-être plus intéressé qu'on ne le pense. Le pauvre écrivain se répand le long de ses lettres éplorées jusqu'à celle qui se déclare la dernière volonté testamentaire.

Leur vieille maison, par M. Reynès-Monlaur. Des personnages honorables depuis la fondation de cette maison en cimentaient l'union et la revêtaient d'un bel air de prospérité. Les mauvaises heures de l'adversité ne leur laissent pas le temps d'hésiter entre leur devoir et le vertige d'une autre vie. On sacrifie comme il convient tout au confort moral de la vieille demeure pour qu'elle demeure.

L'Aventure de demoiselle Yolande, par Ant. Avinen. Ce qui nous démontre de la façon péremptoire qu'une femme lettrée de ce temps-là ne valait guère mieux qu'une femme de lettres de notre époque. D'ailleurs, tout fini mieux qu'à notre époque, grâce à la chevalerie du jeune héros.

Le Tournant, par Jacques Moreau. A ce tournant dangereux,

différents points de vue sollicitent les yeux distraits de deux époux. Ils se trompent chacun dans la mesure de leurs moyens affectueux et se retrouvent... un jour, par la force de la grâce, en face l'un de l'autre, les yeux battus, mais repentants.

Féministes, par Ida R. Sée. Est-ce que ce n'est pas la folle histoire de la *Fronde*, ce petit roman qui ne flatte guère la manie qu'ont ces dames de vouloir acquérir tous les défauts de ces Messieurs?

La Marche à l'absolu, par Pierre Balzac. Ce sont, paraît-il, des divagations dialoguées, mais ce qui me semble le plus amusant, dans ces dialogues d'un ménage pauvre brûlant l'escalier du propriétaire pour se chauffer, c'est de s'appeler Balzac et de parler d'*absolu*.

Un coin du voile, par Colette Yver. Des cas de conscience d'avocates et un mariage d'avocat. Ce serait plutôt le coin de la robe qu'il faudrait dire pour caractériser les particuliers états d'âme de ces très, trop intelligents professionnels.

Feuilles mortes, par A. le Brun. Récits de chasse intéressants qui ne sont pas l'éternelle histoire de chasse, c'est-à-dire qui peuvent contenir quelques bonnes petites parcelles de vérités philosophiques.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Gustave Coquiot : *Le vrai J.-K. Huysmans*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Charles Bosse. — Jean Melia : *Stendhal et ses Commentateurs*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, « Mercure de France ». — Henri Chervet : *Escarmouches pour la Tradition*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Dorbon aîné. — Max Fuchs : *Théodore de Banville*, 1 vol. in-8, 10 fr., Edmond Cornely. — *Anthologie des Humoristes Français contemporains*, par Pierre Mille, 1 vol. in-16, 3 fr. 50, Delagrave.

M. Gustave Coquiot, dans ce livre : **Le Vrai J.-K. Huysmans**, nous donne une biographie sincère de l'auteur de *Là-bas*, tel qu'il l'a connu, aimé, étudié même. Car Huysmans fut pour M. Coquiot un objet de curiosité d'abord, de curiosité admirative, et, comme on peut juger les écrivains à la qualité des maîtres qu'ils se choisissent, on peut féliciter M. Coquiot de son choix.

Huysmans avait horreur des « confidences » et des « souvenirs », aussi l'auteur de cette étude s'est-il abstenu de toute inutile révélation sur son personnage, se contentant d'extraire de la correspondance de Huysmans cette curieuse lettre « d'ordre général », qui sert de préface à ce livre et permit à l'auteur d'inscrire sur la couverture : « Préface de J.-K. Huysmans. »

Cette lettre, écrite au ministère de l'Intérieur, dont elle porte l'en-tête, est datée du 4 décembre 1896 :

Mon cher Coquiot,...... Vous me demandez mon opinion sur les gens de

lettres, je n'ai jamais vécu, en somme, dans ce milieu. J'y ai passé, vaguement ; heureux quand j'en sortais. J'y ai gardé quelques rares amis et c'est sans chagrin que je ne vois plus les autres. Au fond, tous ces gens n'ont rien à m'apprendre et je n'ai rien à leur dire. J'ai toujours aimé la solitude qui effraie ce monde-là ; en fait de lieux-communs, ceux que j'entends à mon bureau me suffisent.

La Normale ? Je vous l'ai dit, c'est une métairie de pions ; ces gens haïssent instinctivement l'art ; ils ont le cerveau fait à ce point de vue comme les catholiques. Il est buté, hermétiquement bouché ; ces gens ne produisent aucune œuvre qui vaille, se confinent forcément dans la critique, corrigent éternellement ce qu'ils considèrent comme des devoirs. L'ennemi de l'art moderne est là et il faut l'imbécillité particulière à notre temps pour ne pas comprendre le danger que présente cette meute de graves baladins embusqués dans toutes les colonnes des seuls journaux qu'on lit.

La Société, dirigeants et dirigés, le dégoûte profondément. Il désire « voir le moins d'hommes de lettres que je peux et le plus de moines possible, » lire des livres « sur la liturgie et la mystique, l'iconographie et la symbolique ». Le théâtre ? « Cette industrie n'a rien qui m'attire et les Coquelin et les Sarah-Bernhardt me font horreur. »

Au fond, rien de ce qui fait la joie des autres ne m'intéresse. Je me sens dépaysé dans la vie active ; et mes livres m'apparaissent maintenant comme ceux des autres, vains.

En fait de volumes modernes, je lis cependant Descaves, Rodenbach, Lorrain parce que je leur trouve beaucoup de talent ; en fait de femmes de lettres, une seule m'apparaît vraiment artiste et, comme Barbey d'Aurevilly, je suis la littérature de Rachilde, dont le roman qui paraît, me prend — il y a chez elle, comme chez Lorrain, une perversité de cervelle, un faisandé auquel je ne puis pas ne point me plaire. Un reste des vieux vices !

Dans cette lettre amère, je relève cette phrase : « Mes livres m'apparaissent maintenant comme ceux des autres, vains » et la rapproche de cette réflexion de M. Coquiot : « Quel mauvais professeur d'énergie était cet unique écrivain ! En sortant de chez lui, je n'avais guère envie de travailler, et encore moins de visiter des gens. » Vains, certes, tous les livres, même ceux de Huysmans ; mais cette boutade perd beaucoup de sa valeur philosophique, si l'on songe que l'auteur de *la Cathédrale* ne trouvait pas vain, à cette époque, de dire son chapelet, et de se déguiser en oblat.

Huysmans ne fut jamais un penseur, et il avait même un profond mépris pour ces gens-là. Il fut surtout un artiste, un peintre qui transpose ses images en rhétorique ; aussi, lorsque, dans les conversations que rapporte M. Coquiot, il s'improvise critique littéraire, c'est encore de la critique d'art qu'il fait, et il ne faudrait pas prendre ses jugements trop au sérieux. Il tenait Corneille, Racine et Molière pour d'étonnants « raseurs » ; et « il mettait dans le même sac Dante et Schiller et Gœthe ». Il y avait en lui une impossibilité

absolue de comprendre les idées abstraites, et il n'aimait que « les mots qui faisaient feu », ces « rencontres inattendues d'idées », ces « phrases qui picrataient » et qu'il trouvait chez un Barbey d'Aurevilly. Il aimait ce qui était nouveau, inédit, paradoxal, et c'est cet amour de l'inexploré qui le conduisit à étudier la mystique et la symbolique : « Avec quelle joie, écrit M. Coquiot, il va aller vers les livres que l'on n'hésitera pas à qualifier de religieux ! Et pourquoi ? simplement parce que, là, il y a un domaine d'art inexploré, toute une littérature nouvelle à imposer, tout un monde, en somme, ignoré des hommes de lettres, et dont lui, Huysmans, il saura tirer d'étonnants romans, à coup sûr neufs. » Il mit à cette étude des choses religieuses la précision de la méthode naturaliste, mais il n'avait pas le jugement assez sûr pour demeurer critique ; il s'enthousiasma et fut pris au piège de la mystique. M. Coquiot nous explique combien, par ses hérédités ou par les habitudes intellectuelles de ses ascendants, il était préparé à cette conversion. Mais ce retour aux rêves ancestraux correspondait, chez Huysmans, à une crise physiologique : c'est l'hallucination diabolique qui l'a conduit dans les bras de l'Église, une hallucination érotique semblable à celle de son Gilles de Rais, dans la forêt de Tiffauges. Par une bien simple association d'idées, il maria le désir morbide et l'image d'un diable dont ses nouveaux livres lui avaient révélé l'existence, et lorsque il se réfugiait dans les maisons de plaisir, ce démon l'y suivait, lui faisait des grimaces dans les malhonnêtes glaces et le tourmentait, ainsi qu'un saint Antoine. Il faut bien dire ceci : que la conversion de Huysmans est pathologique. D'ailleurs, on peut remarquer que sa littérature vraiment convertie est très médiocre ; il y conserve quelques-uns de ses tics nerveux de style, mais il n'a plus l'horreur du lieu commun et il écrit parfois comme une vieille dévote. Dans *l'Oblat* :

> En tous cas, mon Seigneur, ce n'est pas bien ce que je vais vous dire, mais je commence à me méfier un peu de vous... Que vous agissiez au mieux de mes intérêts, il ne m'est pas permis d'en douter et je suis très assuré aussi que vous m'aimez et que vous ne me délaisserez point, mais daignez, en excusant l'inconvenance de la proposition, vous mettre une toute petite minute à ma place, et avouez, mon cher Jésus, que je ne divague pas en vous attestant que je ne sais plus du tout à quoi m'en tenir.
>
> ..... Songez aussi que je ne suis pas seul, que j'ai à remorquer la mère Bavoil... etc.

C'est pénible ; le nouveau converti pousse l'humilité chrétienne jusqu'à se dépouiller de son style d'artiste. Cependant, l'artiste résista en lui et il continua jusqu'à la fin de sa vie de réel martyr à vilipender le faux art religieux ; il croyait naïvement que le dieu des chrétiens aimait l'art vrai, alors qu'il a pour lui la plus grande méfiance.

§

Après avoir discerné Stendhal du point de vue physiologique au point de vue cérébral, nous voulons, écrit M. Paul Mélia, au seuil de son nouveau volume : **Stendhal et ses Commentateurs**, « suivant sa propre méthode, le dresser dans son ensemble ». Ce livre sera donc comme la conclusion logique des deux précédents : *la Vie amoureuse de Stendhal* et *les Idées de Stendhal*. C'est de l'examen même de ceux qui ont étudié Stendhal que M. Melia veut composer ce tableau d'ensemble où l'homme et l'écrivain apparaîtra tout entier « sous les yeux de ses contemporains, puis au regard même de la postérité ». Discrète, mais pénétrante, l'influence de Stendhal s'étend sur tout le siècle, et nous assistons, dans les divers chapitres de ce volume, à cette pénétration des idées et de la méthode beyliste. M. Melia a fait un choix parmi les trop nombreux commentateurs de Stendhal, étudiant seulement ceux qui marquent une époque. Nous verrons que Beyle n'était pas aussi méconnu, même en France, qu'il le disait, et que, de son vivant, il eut de fervents admirateurs. Balzac écrivait : « Je m'empresse de vous dire que je regarde l'auteur de *la Chartreuse de Parme* comme un des profonds esprits et des meilleurs écrivains de notre époque. Sa part sera plus grande qu'on ne la lui fait. » De Mérimée, Taine aux fervents actuels du Stendhal-Club (1), M. Melia nous décrit la courbe de l'influence stendhalienne : elle s'exerça sur le naturalisme et sur quelques symbolistes, et plus loin sur Nietzsche lui-même, et à travers Nietzsche sur toute une pléiade de jeunes philosophes. Ce que ses contemporains reprochaient à Stendhal, son dédain du style, sa précision sont maintenant les qualités qui le font aimer. Chez lui, jamais d'inutiles amplifications, et une méfiance absolue pour tout ce qui n'est pas le fait, le petit fait exact, senti. Il ne faut pas oublier, conclut M. Melia, que Stendhal « vivait à une époque où triomphaient la grandiloquence de Victor Hugo, les amplifications de Chateaubriand, l'emphase de Cousin, toute la phraséologie romantique ». Il avait deviné que toutes ces vaines draperies tomberaient, et qu'on reviendrait à la simplicité, à la clarté, à la belle nudité de la phrase.

§

Dans ces **Escarmouches pour la Tradition**, M. Henri

(1) Il s'est produit une révolution dans le Stendhal-Club. M. Paupe, le secrétaire et l'archiviste de ce club, m'écrit qu'à la suite de sa note critique sur l'édition Larousse de *Rouge et Noir*, que j'ai insérée dans ma chronique du 16 février, il a été « mis à la porte du Stendhal-Club, tout de go, sans ses huit jours ». Et M. Paupe ajoute avec mélancolie : « Le S. C. est disloqué : Mitty mort, Belugou disparu, Guillemin démissionnaire et Paupe saqué ; il ne reste plus que les deux universitaires qui finiront par se passer leur férule au travers du corps, histoire de s'entretenir la main. » Il reste aussi l'annexe du S. C., où M. Paupe pourra transporter ses archives.

Chervet se félicite que la jeunesse actuelle ne soit plus ni romantique, ni sceptique; mais scientifique. Peut-on être scientifique sans être sceptique? et comment baser la science sur la foi ou sur une foi! C'est dangereux. Les jeunes gens d'aujourd'hui, continue M. Chervet, ont senti se fortifier en eux la conception de la race, et ceci c'est peut-être bien l'œuvre de M. Barrès (qui a d'ailleurs écrit une préface à ce volume). Or, l'idée de race implique celle de tradition; la jeunesse est donc traditionaliste: « La tradition, mais, c'est le progrès même, qui change de nom à la minute précise où l'heure présente devient le passé. Il y a là une admirable et parfaite continuité. » La définition est heureuse. M. Chervet développe cette idée irréfutable que le présent est déterminé par le passé, mais cela n'implique pas que le présent doive être une imitation du passé, et ce sont souvent les révolutions sociales ou littéraires qui nous font réintégrer la vraie tradition. D'ailleurs, je crois que les prédications des moralistes ont à peu près la même influence sur l'évolution sociale que les prédictions des météorologistes sur la pluie et le beau temps. Lorsqu'une tendance se produit, les individus les plus intelligents, les plus sensibles en ressentent d'abord la commotion; ils l'indiquent, et c'est ce qui leur donne et donne à leurs disciples l'illusion d'avoir créé et dirigé ce mouvement, qu'ils ont subi. Mais ce scepticisme n'est peut-être pas favorable à cette conception fortifiante de la race, pour laquelle M. Chervet s'engage dans ces littéraires et élégantes escarmouches.

§

On a beaucoup épilogué sur *le Petit traité de Poésie* de Th. de Banville, qui aurait exercé une action considérable sur le Parnasse. M. Max Fuchs, en un des chapitres de son gros livre sur **Théodore de Banville**, nous donne cette amusante précision, qui réduit les intentions du poète à un simple travail de professeur pour jeunes filles :

> Ce livre est en réalité presque exclusivement scolaire. Il fut publié d'abord dans *l'Echo de la Sorbonne, Moniteur de l'Enseignement secondaire des Jeunes Filles*, à la fin du cours de deuxième année et dans les quinze premiers numéros du cours de troisième année. Le dernier article est suivi de « Questions d'histoire et de géographie posées aux derniers examens de l'Hôtel de Ville »; dans une publication faite pour les aspirantes aux brevets de capacité, il fallait laisser de côté toute ambition, et se borner à résumer le plus clairement possible un certain nombre de notions élémentaires sur la prosodie et la métrique françaises.

Ce petit traité de poésie n'était donc qu'une méthode honnête pour apprendre aux jeunes filles à compter sur leurs doigts les douze

coups de l'alexandrin, en se méfiant de toute dangereuse innovation et de toute géniale licence.

C'est dans ses œuvres qu'il faut chercher la vraie technique poétique de Banville, qui fait de lui, ainsi que l'a déclaré Charles Morice, l'intermédiaire entre Victor Hugo et les générations qui l'ont suivi. M. Fuchs a pu, sans trop nous étonner, rapprocher quelques-unes des idées et tendances poétiques de Banville de celles de Henri de Régnier ou de Vielé-Griffin ; il nous démontre même « combien l'art des symbolistes doit à celui de Banville » et peut-être que M. Ghéon trouverait chez l'auteur des *Exilés* un précurseur de la strophe analytique. Entre les symbolistes et Banville, il n'y a désaccord que sur la question de la rime. M. Anatole France, écrivait, il y a vingt ans, à propos de Moréas :

J'ai, je crois, énuméré toutes les audaces du *Pèlerin passionné,* et, à tout prendre, il n'en est pas une seule qui n'ait été appelée et souhaitée et d'avance bénie par Banville... Les rêves, les désirs du plus chantant de nos poètes, les symbolistes ont essayé de les réaliser.

A distance, ce jugement est-il exact ? C'est aux poètes de l'âge héroïque de répondre. Qu'en pensent MM. de Régnier, Vielé-Griffin, Gustave Kahn, Stuart Merrill, Francis Jammes, Charles Morice, René Ghil, A.-F. Herold, A. Fontainas, P. Louys, M. Maeterlinck, P. Valéry, A. Retté, Louis Le Cardonnel, E. Raynaud, E. Verhaeren, A. Mockel ? Il serait intéressant de fixer, pour l'inquiète postérité, ce point de critique littéraire. Les poètes nouveaux, j'imagine, ne lisent plus guère Banville, et son influence directe sur les jeunes générations doit être nulle. Je souhaiterais que cette étude de M. Fuchs redonnât au poète funambulesque un peu d'actualité et que sa vraie part d'influence, s'il en eut, dans le symbolisme, fût déterminée et délimitée.

§

En tête de cette **Anthologie des Humoristes Français contemporains**, M. Pierre Mille, humoriste philosophique, a tenté une subtile dissociation d'idées pour dégager la signification pure du mot humour, tel que nous l'entendons actuellement. En anglais ce mot s'applique à tout ce qui provoque le rire, toutes les nuances du rire, puisqu'on l'associe à l'ironie triste et satirique d'un Swift. Importé en France, le mot humour voulut d'abord impliquer le mélange shakespearien du rire et des larmes, ce que n'exprimait pas le mot esprit, qui excluait presque l'idée de sentiment. C'est l'humour romantique, que l'on trouve dans Musset, qui se continue en se sentimentalisant chez Mürger et semble disparaître avec le gros rire naturaliste. Mais, avec A. Daudet, l'humour se retrempe aux sources

natales et puise dans l'œuvre de Dickens une nouvelle jeunesse et une nouvelle forme, qu'il est plus facile de sentir que de définir. Le mot a encore évolué et des noms encore marqueront mieux sa signification nouvelle que des définitions : Marc Twain, Alphonse Allais. Cependant M. Pierre Mille lance cette formule : « Il excite le rire par la surprise », oui, et par le déconcertant. Mais là encore il y a une nuance entre l'humour anglais de Marc Twain et l'humour d'Alphonse Allais. Il y a dans l'humour anglais une exagération qui nous choque : il commence où l'humour français deviendrait banal, parce que trop facile. Il faut remarquer aussi que l'humour anglais est sinistre et qu'il ne fait pas rire.

Suit, accompagnée de notices biographiques, bibliographiques, iconographiques et discrètement critiques, l'anthologie des humoristes où l'on trouvera la manière romantique avec V. Hugo, parnassienne avec Banville, symboliste avec J. Laforgue, jusqu'aux dernières manifestations de l'humour avec Courteline. A. Allais, Pierre Mille lui-même Colette Willy et ses *Dialogues de Bêtes*, et quelques pages du célèbre et déjà classique *A la manière de...*

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Pierre-Gauthiez : *Dante*. Essai sur sa Vie d'après l'Œuvre et les Documents. Henri Laurens, s. p. Illust.

Nous venons bien tard au **Dante** de M. Pierre-Gauthiez (et nous nous en excusons, bien qu'il n'ait pas dépendu de nous, dans une certaine mesure, d'en parler plus tôt) ; si tard, même, que ce pourrait être hors de saison : mais, fort heureusement, un sujet comme celui qu'a traité M. Pierre-Gauthiez avec une maîtrise bien savoureuse est du très petit nombre des sujets *constants*, c'est-à-dire toujours nouveaux, toujours jeunes, et qui n'ont que faire de l' « Actualité », cette vieille-née ! Ceux qui ne s'intéressent pas maintenant à un tel sujet ne s'y seraient pas plus intéressés au moment du « vient de paraître », et ne s'y intéresseront en aucun moment. Ceux, en revanche, qui, indifférents à la littérature du boulevard, ou même aux petites modes paperassières de la littérature d'érudition, gardent le culte des Grandes Lettres, ne regarderont pas trop, pour écouter une « Lectura Dantis », au moment où elle se fait.

Voici déjà, dès ce préambule, de chaudes paroles approbatives à l'adresse de l'œuvre de M. Gauthiez. Mais je dois dire tout aussi incontinent que je ne serais pas non plus sans quelques réserves à faire, plus ou moins pertinentes : réserves partant de mon sentiment en ces choses, plus que de mon savoir. Qui donc, en France, pourrait contredire utilement M. Gauthiez en science dantesque ? Ces pauvres et hésitantes réserves, j'y viendrai tout à l'heure, néanmoins.

Il faut, d'abord, payer à cette œuvre le tribut de justice qui lui est dû. Je ne sais si le Moyen-Age, l' « âme du Moyen-Age », se fait plus ou moins chercher dans ce livre, où les généralisations psychologiques ne semblent pas abonder; et, par surcroît, M. Gauthiez n'aime pas non plus la théologie. Mais ce que je sais, c'est que l'on y trouve pleinement, dans ce livre, ce que l'on a expressément à lui demander; c'est que l'on y trouve, dans leur réalité vivante, positive, et comme qui dirait prosaïque, ces deux choses devenues pour nous quasi mythiques et hiératiques à force de gloire et d'éloignement : Dante et la Florence médiévale. Je crois qu'on peut dire qu'il y a là, perçues dans ce qu'elles ont d'intime, la qualité d'un esprit et la qualité de la civilisation, du terroir, qui le forma. La qualité d'un esprit : je veux dire, ici, la qualité acquise, le style infusé. Quant à l'âme,... quant à cette âme prodigieuse de Dante, inouïe de puissance d'amour, et qui, à travers tant de misères, alla jusqu'au bout de la destinée d'amour où la jeta, dès l'enfance, un regard de l'Adorée, quel abîme interroger sur son origine ? Mais, pour s'en tenir à ces qualités acquises, — objet suffisamment important, et difficile à reconnaître, — nous avons ici, pour la première fois, toutes les indications décisives. La biographie de Dante est, dès les primitives périodes, enfin rendue *visible*.

Si l'on ne parle pas du fameux épisode de la rencontre de Béatrice, la première apparition marquée de Dante était sa première apparition historique, à la victoire de Campaldino, remportée sur les Gibelins d'Arezzo. Cela nous le montrait à l'âge de vingt-quatre ans, c'est-à-dire bien tard déjà pour la psychologie biographique. Sans doute, c'est un fait synthétique, cette victoire, qui rappelle et suppose bien des faits antérieurs des existences d'alors et de là ; et, remontant la chaîne des causes, on pouvait, pour Dante, noter les luttes des Guelfes de Florence, auxquelles se rattachent par quelque bout maints autres faits, y compris les plus fondamentaux, situation, famille, etc. Au vrai, le dirons-nous ? cette perspective sociale laissait de côté toute une région non officielle, grosse, en son ombre, de plus de vie, d'explications intimes, qu'en leur éclat des scènes plus illustres : la région domestique des impressions, des sentiments, du vrai devenir psychologique. Je crois, — à vrai dire j'en suis sûr, — que c'est tout à fait cette région-là que nous ouvrent les premiers chapitres du livre de M. Gauthiez. Je ne parlerai pas d'érudition... Ici elle est parfaite, neuve, puisée là où il faut aller la prendre, aux pures sources italiennes. Mais comment celui qui se consacre à l'étude ne serait-il pas un érudit ? Il y a mieux. Il n'y a pas que les conditions documentaires, il y a les conditions... comment dire ? vivantes, mon Dieu, oui, vivantes, de la compréhension d'une existence illustre : et ces conditions-là, M. Gauthiez est allé, pour Dante,

les chercher, non plus dans les livres, mais sur place, à Florence et en Toscane. C'est un vrai Florentin, que M. Gauthiez. Florence ou Ile-de-France, on ne sait lequel des deux ciels a mis en lui le plus profondément son impression. Et voilà pourquoi son livre est non seulement quelque chose de très savant, ce qui est peu, mais encore quelque chose de très vivant, ce qui est tout. Pèlerin et chemineau de la gloire dantesque, à Florence et dans les campagnes toscanes, pas à pas, en se chantant le Poème, qu'il sait par cœur et qui, pour lui, sourd, en quelque sorte, de chacun de ces sites, qui peut en réclamer quelques vers, il a épié, — partout où battit plus fort le plus grand des cœurs poétiques, partout où la magie de vivre se fit sentir plus vive à la plus frémissante des imaginations, — le profond éveil de la rêverie de Dante. Il a vu la « selva oscura », quelque part au nord de la Toscane :

Cette nature des montagnes qui ferment, au Nord, la Toscane, est d'une austérité poignante ; il semble qu'une lumière des limbes éclaire ces valleuses pâles, ces déserts de roche brisée et de bois clairsemés, où tranche tout à coup la rude noirceur des cyprès aux froides colonnes. Etranges forêts ; un sol ferme, qui rebondit sous les pas, le sous-bois muet, sans oiseaux, point de fourrés, point de clairières : une ombre dense, mais venant de très haut, donnée par des arbres aux aiguilles en éventail, tassées et perpendiculaires. Çà et là, les flèches vibrantes d'un jour égal dans sa puissance, l'ombre tranchée par un éclair qui la fait paraître plus bleue. Nulle part on ne rêve ainsi, dans un air plus surnaturel, en des solitudes plus mornes, plus poignantes, plus mortuaires.

« Ces campagnes, où il passa la meilleure part de sa vie, c'est là que survivent les noms de la plus vieille histoire florentine », ajoute M. Gauthiez, qui, dans les brandes du Mugello, entr'ouvre un peu son Villani ; et cela me rappelle que j'aurais à parler du livre en critique d'histoire. Cela ne me changerait pas beaucoup, du reste. Cette histoire de Florence, et de Dante dans Florence et hors de Florence, est si peu rédigée en façon de thème ou de dissertation ! Veut-on un portrait de Dante au moment de son accession à la carrière politique, comme « membre du Conseil spécial du capitaine du peuple durant le semestre qui va du 1er novembre 1295 au 30 avril 1296 » ? Il y a l'immense poète Dante, le héros Dante. Au demeurant, l'homme Dante, dans sa vie de citoyen et de magistrat, se silhouette à peu près ainsi :

Ce petit homme noir, qui affectait la gravité du penseur, se tenait penché, « un peu bossu », et « comme une demi-arche de pont », regardait posément, cherchait l'autorité dans l'allure et dans les regards, « parlait rarement », à l'image de ses poètes vénérés. Il méditait, le doigt posé sur les lèvres « du menton au nez ». Réactionnaire d'instinct, il avait dû pourtant se plier aux lois, et se faire inscrire dans la corporation des médecins et

apothicaires, afin de compter parmi les citoyens habiles aux fonctions publiques.

A cette époque de l'accession de Dante aux fonctions publiques, la démocratie guelfe dégénérait en démagogie. Les nobles, soutenus par Boniface VIII, qui voulait mettre la main sur Florence, faisaient de violentes tentatives pour ressaisir le pouvoir. La lutte s'aggrava. Nommé prieur, « prieur des arts et artisans de la Cité de Florence », le 14 juin 1300, Dante se déclara contre Boniface VIII. De là des haines terribles, haine du pape, haine des grands. Elles se retrouvèrent, lorsque Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, nommé, par le Pontife, « pacier » (pacificateur) de la Toscane toujours en proie aux factions, entra dans Florence et imposa le podestat du Pape : Dante dut s'enfuir, et ce fut l'exil (1302). Entre les partis extrêmes, — Guelfes blancs (parti populaire) et Guelfes noirs (parti des nobles), — Dante représentait un tiers-parti incliné à la modération. Dante voyait des nuances, par finesse d'esprit, et sans doute aussi par dédain. Ce sont toujours ceux-là qui font les frais des convulsions politiques. Comme homme, d'ailleurs, il était orgueilleux, et l'avait montré. M. Gauthiez a bien marqué tout cela.

Les années d'exil de Dante ont de même trouvé en M. Gauthiez leur définitif historien. A Vérone, à Bologne, à Padoue, à Paris, où il fut se perfectionner en théologie, puis de nouveau en Italie, où le rappela soudain, plein d'un nouvel et éphémère espoir, la malheureuse entreprise de l'empereur Henri VII, on voit un homme jeté hors de toutes les carrières régulières, mais très considéré néanmoins, employé volontiers par les grandes maisons italiennes, qui utilisaient l'homme docte, habitué aux affaires et à la politique. Les Polenta de Ravenne le chargèrent même d'une mission importante auprès de Venise. L'on sait que c'est au retour de cette mission qu'il mourut d'une fièvre maligne, le 14 septembre 1321. En somme, ces années, — quoique la vie de Dante fût assurément celle désormais d'un homme frappé de chagrin, — paraissent, si je ne me trompe, moins misérables que ne les a faites la légende.

C'est à Vérone, à la cour de Can della Scala, que Dante écrivit le *De Monarchiâ*. Ceci va nous conduire au point de vue historique en ce qui concerne la *Divine Comédie*, et, de là, aux quelques réserves que nous avons annoncées en commençant.

Avec une clarté parfaite qui ne fait jamais défaut dans ce livre où d'immenses lectures sont souvent résumées, *résolues*, en quelques lignes, M. Gauthiez a marqué la position prise par le « publiciste » (comme nous dirions aujourd'hui) du *De Monarchiâ universali* dans la grande controverse « politique » du Moyen-Age, la controverse du Pape et de l'Empereur. En somme, Dante était pour l'Em-

pereur et pour le pouvoir temporel. De quoi M. Gauthiez tire aussitôt cette conclusion touchant la *Divine Comédie :*

... Prenons garde que ceci, c'est peut-être ce qui sauva, rendit réelle, vivante, éternelle, la *Divine Comédie*. Sans ce profond sentiment civil et laïque, jusqu'où Dante n'aurait-il pas dérivé dans la théologie et le mysticisme ? Avec ce sentiment, doublé du sens historique et du sens poétique, ce fils de la prosaïque et plastique Florence ne cessera plus de se tenir ferme à la vie, à l'art, à la réalité. Son œuvre est sauvée par sa haine pour la suzeraineté du catholicisme intégral. Inconsciente en partie, mais si profonde qu'elle est son sang même et la chair de sa chair.

Je ne sais... Dante, il se peut,est, d'une part, demeuré fidèle à l'esprit franciscain « jusqu'à l'hérésie », jusqu'à traiter, dans le *Purgatoire*, l'Eglise romaine de « puttana sciolta », comme aurait pu le faire, non pas un bon franciscain, mais un outrancier, un dissident de l'Ordre, un Franciscain spirituel ; et à ce propos, il serait intéressant, si l'on en avait le temps et la place, de rapprocher des indications de M. Gauthiez ce que dit Lea, dans son grand ouvrage sur l'Inquisition, des hérésies qui se formèrent chez les Franciscains dissidents, Franciscains spirituels et Fraticelli, hérésies dont la virulence anti-catholique apparaît là pleinement. Je crois toutefois qu'il ne faut pas attacher au franciscanisme de Dante, considéré sous le rapport de l'hétérodoxie, une très grande importance. Le poète, en lui, renchérissant sur ce bon saint François qu'il paraît avoir adoré, a pu, en passant, s'exprimer comme un Tertiaire, qu'il était d'ailleurs, sans doute : mais en même temps, il a loué saint Dominique, ce champion du « catholicisme intégral », et l'on connaît son admiration pour saint Bernard. — D'autre part, et ceci serait plus sérieux, Dante a voué une haine violente aux Papes de son temps, Clément V et surtout Boniface VIII. Mais on voit le même Dante, — au témoignage de M. Gauthiez lui-même, — assister avec une ferveur profonde au grand jubilé de 1300 ; et c'est à un degré peut-être unique qu'il sentit « l'influence de l'année miraculeuse », puisque « l'essor des âmes qu'il contemple éploie en lui l'idée immense de son œuvre », ce qui « est assez pour un Jubilé », conclut M. Gauthiez. C'est qu'ici il faut distinguer, je crois ; voir que la haine de Dante pour Boniface VIII était, non pas celle du chrétien, du catholique imbu d'un idéal d'humilité ultra-franciscaine, mais celle du politique, du Florentin molesté et finalement exproprié par le Souverain romain. L'esprit municipal qui, dans Rome, s'était dressé contre Innocent III était celui-là même qui, s'exaltant ici jusqu'au patriotisme, soulevait le Florentin contre la tyrannie venue de Rome et le rangeait avec l'Empereur. Il n'y avait pas là de l'anti-catholicisme, mais du municipalisme. Retenons, chez Dante, l'émotion du pèlerin du

grand Jubilé; fixons la nuance politique de sa haine du pape : et restons-en là. Pas plus que moi, sans doute, M. Gauthiez ne prise certaines fantaisies sur Dante « anti-catholique », Dante « révolutionnaire », voire même « socialiste » et « libre-penseur » (!).

M. Gauthiez fera de cette objection ce qu'il voudra, comme aussi de celle qui pourrait viser son peu de goût pour la théologie. Trop peu de goût, tout de même. Non pas que la théologie naturelle, sous sa forme scolastique, soit, en effet, très attirante. J'en sais, cependant, qui, dans un sujet comme « Dante », seraient tombés en arrêt devant les syllogismes de saint Thomas, cherchant à surprendre jusque-là quelque nuance sentie, vécue, de la foi du Moyen-Age. Ceci était à voir. M. Gauthiez ne l'a pas fait, et il s'en est expliqué sans ambages, de même que naguère, en Italie, il répondit à certaines invites du « monde noir » par une péremptoire et loyale déclaration d'agnosticisme. Ici, cependant, cet agnosticisme n'était peut-être pas une raison. Un artiste peut faire bien des sacrifices à l'objectivité, fût-elle théologique, et, sans insincérité sinon sans ennui, tremper sa plume dans l'encrier des gens qu'il décrit. Un incroyant, pourvu qu'il atteigne à quelque degré suffisant de sympathie *historique*, n'est pas nécessairement un mauvais psychologue de la pensée théologique du Moyen-Age. M. Gauthiez a été, en ceci, trop scrupuleux. Il s'ensuit qu'il peut s'être exagéré l'inconvénient de la théologie pour Dante (de même que la portée de son « anti-catholicisme »). Les dangers, réels, eux, de la langue officielle de l'école, du latin, étaient, je crois, distincts de la théologie. L'emploi de celle-ci n'entraînait pas nécessairement la menace de ceux-là. Que Dante n'ait pas écrit la *Commedia* en latin (comme il voulut le faire un instant), en ce latin « serf d'église », et qu'il lui ait substitué la langue italienne, c'est un bienfait très littéralement incalculable, dont la langue italienne, l'Italie et l'humanité se ressentiront jusqu'à la fin des âges : mais la théologie, elle, avec cet esprit clair et invinciblement poétique, n'a-t-elle pu se trouver réellement vivifiée, et absorbée dans la jeune et glorieuse esthétique du *De Vulgari Eloquentiâ ?*

Je l'ai dit, et je le répète en finissant, j'avance ces objections plutôt à titre de suggestions. Le travail de M. Pierre-Gauthiez mérite la considération la plus grande. La preuve en est la longueur de ce compte-rendu. En France, un tel travail est unique. Au surplus, point de vue historique, point de vue théologique, ceci est, ici, secondaire. Le point de vue humain et poétique, c'est-à-dire le point de vue éternel, seul importe. Née du regard de Béatrice, née des profondeurs de sa propre âme, une sublime destinée d'amour emporte et conduit Dante à travers et par delà tous les orages de la vie. Son premier élan franchit et mesure la sphère de l'Irrémédiable, tout le mal de ce monde est découvert et dit, et c'est *l'Enfer*. Puis, au delà, com-

mencent les royaumes de l'Espérance, escarpés mais consolants comme une montagne dont la cime est dans le salut. L'âme de Dante l'atteint, ayant parfait son amour. Dante est aux pieds de Béatrice qui est aux pieds de Dieu. « Le cycle d'amour est fermé. »

Ses yeux fixés en haut, mes yeux fixés en Elle !

M. Pierre-Gauthiez a dit les circonstances naturelles de cette surnaturelle destinée.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Dr M.-A. Legrand : *La Longévité à travers les âges*, bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion, 3 fr. 50. — Dr Roger Dupouy : *Les Opiomanes*, mangeurs, buveurs et fumeurs d'opium, étude clinique et médico-littéraire, F. Alcan, 6 fr. — Memento.

Dans **la Longévité à travers les âges**, le Dr Legrand cherche la solution d'un problème qui n'a cessé de préoccuper l'humanité : déterminer les facteurs dont dépend la durée de la vie et leur importance relative.

L'auteur commence par se demander : qu'est-ce que la vie ? et il attribue la vie aux minéraux, dont la longévité serait faite pour nous déconcerter. Aussitôt après, il nous montre certaines graines survivant à travers les siècles, dans les habitations d'Herculanum et de Pompéi ou dans les sarcophages et les hypogées de l'antique Egypte ; il rappelle qu'en 1840, quand on construisit les fortifications de Paris, les terres ramenées de la profondeur ne tardèrent pas à se couvrir de plantes inconnues des Parisiens, et considère ces plantes comme issues de graines formées à l'époque préhistorique, alors que la température de l'Ile-de-France était la même que la température actuelle des rivages méditerranéens ; ces graines enfouies sous terre auraient sommeillé des milliers et des milliers de siècles. Mais M. Legrand oublie les recherches de certains biologistes modernes qui traitent ces récits de légendes et qui affirment que dans aucun cas une graine ne peut vivre plus de 200 ans. Quo iqu'il en soit, il y a des arbres millénaires. Le célèbre olivier de Platon, près d'Athènes, aurait plus de 20 siècles ; celui d'Hammam Meskoutine, en Tunisie, serait presque aussi vieux ; le platane d'Hippocrate, dans l'île de Cos, aurait 2.300 ans ; il y a des sequoias âgés de 25 siècles, et les châtaigniers peuvent atteindre leur millième année. En revanche, un grand nombre de plantes durent peu. La longévité des animaux est très variable. Voici quelques chiffres : 300 ans : crocodile, carpe ; 200 ans : éléphant, baleine ; 100 ans : perroquet, corbeau, aigle ; 60 ans : lion ; 40 ans : cerf ; 30 ans : âne ; 25 ans : cheval, chardonneret, pinson ; 20 ans : porc, chat, chien, loup, pigeon, écrevisse ;

15 ans : rossignol, alouette ; mais ce sont là des indications souvent incertaines ; tel cheval aurait vécu 62 ans, et un âne serait demeuré dans la même famille, en Amérique, 106 ans!

Le livre du Dr Legrand prend plus d'intérêt une fois qu'il s'agit de la longévité de l'homme. De tout temps, il y a eu des octogénaires, des nonagénaires et même des centenaires; c'étaient là plutôt des exceptions; il paraît cependant que la durée moyenne de la vie a augmenté sans cesse à travers les âges, du moins chez les peuples civilisés; depuis moins de 50 ans, le progrès est relativement considérable. Les chiffres donnés sont assez probants, mais le Dr Legrand se rend parfaitement compte qu'ils n'ont qu'une valeur très relative. « Il faudrait, pour affirmer en pareille matière, pouvoir s'appuyer sur des statistiques diverses, non pas d'après quelques milliers, mais d'après plusieurs millions d'unités. »

L'auteur étudie la longévité comparée et ses progrès dans les deux sexes, chez les différents peuples, chez les riches et chez les pauvres, chez les hommes publics, les hommes de guerre, les hommes d'église, les intellectuels...; l'influence des conditions ethniques et sociales n'apparaît pas nettement, toutefois un facteur influe d'une façon toute particulière sur le maintien de la santé et par suite sur la longévité, c'est « la régularité de la vie journalière ». Les tempérants et les sobres, les sages, les « méthodiques », vivraient plus longtemps. On rencontre un nombre double de longévités chez les magistrats, les hommes d'église, les mathématiciens, que chez les artistes, les poètes, et surtout les romanciers et auteurs dramatiques. Le Dr Legrand accorde une grande importance à l'hygiène et développe cette formule : « Pas d'hygiène spéciale de la longévité, mais pas de longévité possible sans hygiène. »

D'après l'auteur de *la Longévité à travers les âges* notre race serait plus belle, plus forte, plus résistante qu'elle ne l'a été depuis longtemps.

Tant pis pour les auteurs, plus perfides que mal renseignés, qui, d'au delà de nos frontières, crient à notre décadence intellectuelle et physiologique. Sans doute la natalité a étrangement diminué chez nous ; delà à conclure à la prochaine stérilité de la race, il y a un abîme. Si le Français n'a plus d'enfants, c'est qu'il n'en veut plus avoir. Il n'en veut plus pour des raisons économiques, qui n'ont rien à voir avec la physiologie.

Il arrivera, dit M. Legrand, un jour où l'homme vivra couramment plus de 100 ans. Il n'y aura pas besoin de faire appel à la science pour cela; la « Mycolysine » du Dr Doyen suffira peut-être à faire faire un pas immense à la question de la longévité ! C'est sur cette réclame, qu'on trouvera peut-être déplacée, que se termine le livre du Dr Legrand.

§

En lisant l'ouvrage très curieux, **les Opiomanes**, du Dr Roger Dupouy, j'ai songé aux considérations de certains biologistes relativement au déterminisme des phénomènes. A mesure qu'on cherche à approfondir celui-ci, l'aspect des questions peut changer complètement. Ainsi les lamarckiens considèrent que les organes qui ne fonctionnent plus s'atrophient progressivement à travers les générations successives ; la réduction de taille et de force serait la conséquence du non-fonctionnement ; or, voici qu'on envisage les choses en sens inverse : un organe pourrait s'atrophier, s'affaiblir sous l'influence d'un état chimique nouveau de l'organisme, d'une diathèse nouvelle, dont la genèse serait indépendante du fonctionnement de l'organe ; et celui-ci cesserait de fonctionner parce qu'il deviendrait trop faible. L'an dernier, un biologiste anglais, L. Doncaster, a publié un petit livre sur l'hérédité, où il combat l'opinion généralement admise au sujet de la dégénérescence causée par l'alcoolisme. On attribue très souvent la débilité, l'épilepsie, l'aliénation, à des ancêtres alcooliques, sans se demander si l'alcoolisme, au lieu d'être la cause, ne serait pas précisément le *résultat* de la tare nerveuse. On attribue aussi l'infériorité physique et mentale de la population des bas-fonds aux mauvaises conditions du milieu, mais n'est-ce pas plutôt parce qu'ils sont tarés dès la naissance que ces hommes n'arrivent pas à sortir du rang des parias de la société ? Or, il ressort aussi du livre du Dr Dupouy que l'opiomanie est le plus souvent la conséquence d'une tare nerveuse héréditaire, renforcée par une éducation défectueuse, qu'elle est plutôt l'effet que la cause des troubles nerveux présentés par ceux qui absorbent de l'opium. A cet égard, le cas de Coleridge exposé tout au long est particulièrement démonstratif.

Dès ses premiers ans, Coleridge s'est révélé comme une intelligence extraordinairement vive et alerte, mais aussi déséquilibrée que possible. Elevé d'une façon déplorable, très abandonné à lui-même, capricieux et passionné sans mesure, il sera toujours victime de ses impulsions. Enfant, il est déjà fantaisiste, excentrique, extravagant. Des poésies écrites au collège font présager déjà le souffle puissant qui, plus tard, l'emportera impétueusement à travers ses rêveries métaphysiques. A dix-sept ans, il est atteint d'un accès de fièvre rhumatismale avec ictère ; vers la même époque, il essaie de fonder un journal de politique prédicante, échoue piteusement et est envahi par une profonde mélancolie ; il fait alors appel pour la première fois à l'opium. Pendant un certain temps, son imagination poétique n'a guère été atteinte par le toxique. Cependant, déjà en 1803, dans les *Douleurs du sommeil*, il décrit les horribles cauchemars qui l'angoissent et le torturent. En 1806, « l'opium a définitivement terrassé le mélancolique : l'attention est défaillante, la mémoire éteinte, l'é-

nergie épuisée ; la volonté n'existe plus, le corps est usé, les mains tremblent au point de ne plus pouvoir écrire; seules lui restent la causerie et l'improvisation, originales et imagées, mais encore sont-elles pleines de digressions oiseuses, de répétitions et d'emprunts. » Petit à petit, on voit sombrer le génie de Coleridge, l'opium détruisant sans cesse, sans rien créer.

Le chapitre que M. Dupouy consacre à l'analyse de notre littérature extra-médicale de l'opium et à l'étude médico-psychologique de quelques opiomanes célèbres : Thomas de Quincey, Coleridge, Edgard Poe, Charles Baudelaire, Gérard de Nerval, Barbey d'Aurevilly, est, d'après le Professeur Régis, auteur d'une préface au livre examiné ici, d'une documentation parfaite et d'une critique très pénétrante : « il constitue une fort intéressante application de cette méthode médico-historique contemporaine, si intelligemment ouverte par Cabanès, qui préconise l'étude biologique de l'écrivain pour arriver à mieux connaître son œuvre. »

Le cas de Baudelaire est longuement discuté. Le poète déclare avoir toujours éprouvé, au moral comme au physique, une « sensation de gouffre ». « On ne doit nullement en faire un stigmate d'imprégnation toxique, alcoolique ou thébaïque, mais bien plutôt l'imputer à sa psychasthénie constitutionnelle qui l'a poussé aux poisons les plus divers, à chercher en eux le remède efficace à des malaises physiques et moraux, lourdeur de tête, sensation de vertige, asthénie générale allant jusqu'à la dépression mélancolique avec idées de suicide. »

Au moment où la mode de fumer l'opium tend à s'implanter en France, où l'opiomanie envahit tous nos grands ports de guerre ou de commerce : Toulon, Marseille, Bordeaux, Rochefort, Lorient, Brest, Cherbourg, Le Havre, Dunkerque, et aussi Paris, le livre du Dr Dupouy, qui montre fort bien que l'opium est une *plaie sociale*, pourra exercer une influence salutaire. La France devrait imiter l'Angleterre et combattre l'usage de l'opium aux colonies.

Memento. — Puisque nous sommes sur le chapitre de l'hygiène, je signalerai : *Portez-vous bien!* notions élémentaires d'hygiène populaire et rationelle du Dr Terwagne (Giard et Brière, 2 fr.), et *Régime de l'intellectuel* (Daragon, 1 fr. 25), où E. Bosc qui est un occultiste prêche l'alimentation mixte, l'abstinence et le jeûne, la chasteté et la solitude!

GEORGES BOHN.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Le Musée Dauphinois. — Austin de Croze : *La Chanson populaire de l'île de Corse* ; in-18, 188 pages, sur papier du Marais, Champion, 5 fr. — *Où en est l'histoire des religions?* tome I, in-8, 457 pages, Letouzey et Ané, 6 fr. — E. Vacandard : *Etudes de critique et d'histoire religieuses*, troisième série, in-18, 380 pa-

ges, Lecoffre-Gabalda, 3, 50. — W. Jackson, *From Constantinople to the home of Omar Khayyam*, in-8, 232 ill., New-York, Macmillan Company, 15 shillings.

Bonne nouvelle : le **Musée Dauphinois** vient d'être complètement installé, à Grenoble, dans l'ancienne chapelle de Sainte-Marie-d'en Bas et le conservateur, M. Muller, a adressé au maire un rapport détaillé sur les collections déjà rassemblées. Sans doute, elles sont en majeure partie historiques et rétrospectives. Pourtant une vitrine contient les poteries communes du Dauphiné et plus de 120 pièces appartenant au luminaire local ; la vitrine plate centrale contient des échantillons du travail sur bois, des sculptures au couteau, des colliers et ornements de collier pour le bétail, des briquets, fuseaux, gants, marques à beurre, serrures et autres ustensiles d'usage courant. Un grand meuble contient les objets de fer et de cuivre ; il y a aussi, tout autour de la nef, une belle collection de landiers et plusieurs rouets ; M. Jacquot a donné une importante collection de coiffes dauphinoises et alpines. Bref, s'il n'y a pas là encore un vrai musée de folk-lore local, comparable à ceux de Bâle, de Zurich, de Strasbourg, d'Altona, de Berlin, etc., du moins il y en a le germe. Mais... On m'entend ? Eh bien, le budget du Musée de Zurich est de 228. 125 francs ; celui du musée Dauphinois est de 1.000 francs. Ne se trouvera-t-il donc pas une municipalité intelligente et quelques Dauphinois riches pour atténuer cette honteuse disproportion ?

§

Il paraît qu'en France on connaît très mal, et même qu'on méconnaît la Corse. Aux temps lointains où j'étais élève au lycée de Nice, j'ai été lié avec beaucoup de Corses, qui m'apprirent un peu de leurs dialectes et qui, en promenade, quand il faisait bien clair, me montraient au loin, du haut de Montboron, une ligne gris sombre. Des récits entendus, il m'était resté du moins cette idée que la Corse de Mérimée est une parfaite fantaisie. La campagne actuelle, dans la presse et par des conférences et l'intervention de M. Doumer réussiront peut-être à rendre plus faciles les communications entre la Corse et Nice ; ce qui devrait être une partie du plaisir — et je me la serais offerte jadis volontiers — était et est encore un voyage désagréable. Alors, sans doute, l'opinion française changerait vite. M. Austin de Croze, en attendant, fait de son mieux dans ce but ; transplanté dans l'île, pendant son service militaire, il se plut à fréquenter les « indigènes », à fouiller les archives locales, à apprendre les dialectes, à étudier pendant trois ans **la Chanson populaire de l'île de Corse**. Son livre est à tous égards le bienvenu, même pour ceux qui connaissaient les recueils antérieurs de Tommaseo et d'Ortoli.

Tour à tour M. de Croze passe en revue les chansons historiques et politiques, les berceuses, les sérénades, les chants nuptiaux (des-

cription d'un rite de passage avec travata ou barrière), les chansons de travail, les noëls, les chansonnettes, les lamenti et voceri ; au chap. IX on trouvera une description des rites funéraires. En outre, l'auteur expose les ressemblances mélodiques et rythmiques des chansons corses avec d'autres chansons populaires (slaves, italiennes, françaises, etc.). Pour bien situer ces chansons, M. de Croze décrit en passant la maison, les manières de vivre, de se nourrir, de s'habiller. Le chapitre XI, consacré à la vendetta et au banditisme met les choses au point. Une bibliographie du folklore corse termine ce petit volume, qu'il faut lire, et relire, car il donne vraiment, sans phrases prétentieuses, une image de « l'âme corse ».

§

Où en est l'histoire des religions ? A cette question plusieurs savants catholiques groupés sous la direction de M. Bricout, directeur de la Revue du Clergé français, ont répondu de leur mieux :

M. Bros traite de la religion des primitifs ; M. Capart de la religion égyptienne, le père Dhorme des religions assyrienne, syriaques, etc. ; M. F. Labourt de celles des Iraniens et des Perses ; M. de la Vallée-Poussin, des religions de l'Inde ; M. H. Cordier du confucianisme et du shintoïsme ; M. O. Habert de la religion des Grecs et de celles des Celtes, Germains et Slaves (avec M. Bros) ; M. A. Baudrillart de la religion romaine ; M. Carra de Vaux de l'Islam. Quant à M. Bricout, il s'est réservé l'introduction, qui traite de l'histoire, de l'objet, de la méthode et des systèmes de l'histoire des religions, ainsi que de ses rapports avec le point de vue catholique. Je doute que, comme le proclame M. Bricout, un catholique croyant et fervent puisse étudier impartialement d'autres religions que la sienne, et la sienne moins encore. M. Bricout l'affirme. Etant orfèvre, je n'insisterai pas, et me contenterai de signaler que les divers articles sont faits avec soin, et suivis chacun d'une bibliographie. Avec le *Manuel* de Chantepsie de la Saussaye et *l'Orpheus* de Salomon Reinach, cela fait trois manuels généraux d'histoire des religions en français. C'est un record ; l'un est catholique, l'autre protestant libéral et le troisième libre-penseur ; il y en a pour tous les goûts, comme on voit, et l'on peut comparer.

Catholique aussi, M. Vacandard, dans ses **Etudes de critique et d'histoire religieuse**, republie, avec quelques correcions, des études documentéess ur les fêtes de Noël et de l'Epiphanie, sur les origines du culte des saints (contre un livre célèbre de P. Saintyves, *les Saints successeurs des dieux*), sur les origines de la fête et le dogme de l'Immaculée Conception (à propos du livre excellent de M. Herzog sur la Formation du culte de la Vierge) et sur la meurtre rituel chez les juifs. M. Vacandard se lit avec plaisir, même,

et c'est souvent mon cas, quand on est d'un avis opposé au sien.

§

M. Jackson est un orientaliste réputé, auteur d'une monographie connue sur *la Perse ancienne et moderne*. Son nouveau volume conduit **De Constantinople à la patrie de Omar Khayyâm**, c'est-à-dire à Nishapour. Je signalerai, dans le chapitre III, l'étude documentée sur les sanctuaires et les rites du culte rendu au feu par les Guèbres, à Bakou, avec explication d'inscriptions intéressantes ; le chapitre V, sur les antiquités sassanides, arabes, turques, etc. de Derbent ; les chapitres IX et suivants où l'auteur suit et étudie les étapes d'Alexandre le Grand ; il y expose les arguments qui lui font admettre que le héros passa non par la route du nord, mais par l'actuel Sharifabad, le défilé de Sar Darrah, Damghan ; chapitre XIII, excursion à Frat pour déterminer l'emplacement de Hecatompylos, et à Tak, l'ancienne Tagae ; p. 215, description des ruines du fameux sanctuaire zoroastrien du mont Mihr (Mithra). La ville de Nishapour si intéressante par ses monuments et ses industries est décrite en détail ; quant à Omar Khayyâm, nul, dans sa patrie, ne le connaît comme poète ; le chapitre XVIII décrit la tombe du poète et ses alentours ; le chapitre suivant est un excellent exposé de l'histoire de cette ville qui jadis fut l'une des plus importants et des plus célèbres de l'Iran. Puis vient un chapitre sur Meshed, la ville aux grands sanctuaires, et un autre sur la cité détruite de Tus, où vécut Firdousi, l'auteur du *Shah Nameh*. Ce qui fait l'intérêt particulier de ce volume, ce n'est pas seulement que l'auteur nous renseigne sur les lieux où vécurent deux grands poètes, mais partout d'excellentes notes critiques, explicatives et bibliographiques lui assurent mieux que la portée d'un simple récit de voyage ; c'est plutôt une sorte de monographie historique et archéologique de la Perse septentrionale.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS COLONIALES

Maurice Delafosse : *Haut-Sénégal-Niger (Soudan français). Le pays, les peuples, les langues, l'histoire, les civilisations.* 3 volumes. Paris, Emile Larose, éditeur 1912. — Memento.

M. Maurice Delafosse s'était, il y a quelques années, révélé comme un observateur sagace et rempli d'humour des mœurs exotiques lorsqu'il publia cette admirable monographie intitulée : *Un Etat nègre. La République de Libéria* (1). Il s'affirma parfait psychologue en décrivant *les Etats d'âme d'un colonial* (2) et linguiste averti,

(1) Publication du Comité de l'Afrique française, 1902.
(2) *Mercure de France*, t. VII, 1909.

folkloriste avisé en commentant telles coutumes des populations de la Côte d'Ivoire, telles légendes Sonraï de la région de Tombouctou. Dans l'ouvrage capital qu'il vient de terminer après plusieurs années d'un labeur persistant et de faire paraître sous ce titre : **Haut-Sénegal-Niger (Soudan Français)**, *le pays, les peuples, les langues, l'histoire, les civilisations*, M. Delafosse, utilisant ces qualités précieuses et diverses, a réalisé une œuvre d'une haute tenue scientifique et de caractère encyclopédique au bon sens de l'épithète. Les cinq parties de cet ouvrage sont d'importance inégale. Dans la première, *le Pays*, c'est la géographie du Soudan qui est traitée de façon complète, mais rapide par l'auteur qui, cependant, s'est étendu plus longuement sur ce qu'il appelle *l'hydrographie rétrospective*, relatant et mettant au point les théories de l'antiquité et du Moyen âge sur le cours des grands fleuves soudanais, le Niger et le Sénégal. A propos des zones climatériques, il dit ce qu'il faut penser de la prétendue dessiccation du continent africain et montre que le Sahara d'Hérodote était aussi désert et privé d'eau que le Sahara actuel. La troisième partie, *les Langues*, comprend une nomenclature aussi complète que le permettent nos connaissances actuelles, des très nombreux idiomes parlés au Soudan français. L'auteur a classé ces idiomes en groupes et en familles distincts, aussi nettement définis que possible. Il a même poussé le souci de l'exactitude jusqu'à donner le chiffre des populations qui parlent chacune des langues sondanaises et leur répartition sur le territoire de la colonie. Des pages spéciales sont consacrées aux langues qui, soit par le nombre de leurs ressortissants, soit par leur faculté d'extension, sont destinées à prendre, de plus en plus, le pas sur les autres et à devenir, — si elles ne le sont déjà, — de véritables langues internationales, pour l'Afrique Occidentale, s'entend. Ces langues sont le mandingue (avec ses dialectes malinke, dioula et bambara), le mossi, le poul et le haoussa. Le degré d'importance qu'il convient d'attacher à l'arabe, au moins en tant que langue écrite, se trouve précisé de façon nette. Enfin, des tableaux comparatifs qui intéresseront les linguistes montrent les manières différentes dont se trouve résolue dans les diverses familles linguistiques chacune des questions de morphologie et de syntaxe. C'est la première fois qu'un ouvrage français aborde avec une certaine ampleur et une méthode rationnelle la grammaire comparée des langues soudanaises. Une bibliographie complète cette étude spéciale des langues.

Les trois parties principales de l'ouvrage de M. Delafosse sont celles qui traitent *des peuples* (2e partie), de *l'histoire* (4e partie) et *des civilisations* (5e partie). *Les peuples*, c'est un essai de classification, de dénombrement et de répartition géographique des nombreuses populations répandues du Sénégal à la Nigeria et du Sahara

à la forêt côtière, c'est aussi un essai de reconstitution des origines et des transformations de chacune de ces populations ; c'est enfin une description des principaux caractères ethnographiques et moraux de chacun des peuples dont l'ensemble forme un total de cinq millions d'habitants. Rien de plus passionnant que cette question de l'ethnographie soudanaise et de l'origine des groupements humains du Soudan français. Pour l'exposer, l'auteur a dépouillé d'abord les trente monographies rédigées sur l'ordre et d'après les indications de M. le gouverneur Clozel par les commandants de cercle de la colonie. Il a ensuite consulté tous les ouvrages traitant de la question et notamment les œuvres des géographes et historiens arabes, traduisant lui-même les textes qui n'avaient pas encore été traduits. Puis, il dut sélectionner cette masse énorme de documents. Quantité de légendes, de traditions indigènes ont été recueillies et utilisées. Quelle que fût la part de merveilleux et d'apparente incohérence qu'on rencontre dans ces légendes, l'auteur n'a cru devoir en rejeter aucune : il estime que toutes les légendes sont basées sur un fond de vérité historique qui s'est obscurci en s'enjolivant à travers les âges, mais qu'il est presque toujours possible de dégager du vêtement symbolique qui le voile. Sa longue expérience des Noirs et de leur mentalité lui permit d'appliquer une méthode de critique historique à des traditions que certains traitent dédaigneusement de fables enfantines, il a réussi à déterminer des faits et à mettre des dates sur ces faits ; ce n'est pas tout à fait de l'histoire, mais c'est plus, peut-être, que de la préhistoire.

Ce faisant, il a comblé des lacunes, des variantes, corrigé mainte erreur. Certaines traditions, comme celle relative à l'origine des peuples du bassin de la Volta, sont pour la plupart inédites, et c'est grâce aux administrateurs de cette région que l'auteur peut les publier. Les théories ou les simples hypothèses qu'il a tirées de l'examen des légendes et des traditions lui sont personnelles. Certaines paraîtront peut-être un peu hasardées, notamment celle qu'il expose au sujet de la si troublante question de l'origine des Peulhs et qui fait remonter la formation de ce peuple à une immigration judéo-syrienne. En tout cas, toutes ses théories sont cohérentes, et sont l'œuvre d'un homme de bonne foi : aucune ne s'étaie sur de simples étymologies plus ou moins fantaisistes ou honnêtes et par là, comme à d'autres points de vue, le travail de M. Delafosse se distingue de certains essais antérieurs. Laissant de côté ce qui est légende pour passer à ce qui est document, l'auteur aborde *l'histoire* des principaux Etats qui se sont succédé au Soudan depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne jusqu'à l'époque actuelle. Là encore, l'effort de recherche et de documentation fourni a été considérable. Nous avions le *Tarikh-es-Soudân*, qui ne nous donnait en réalité que l'histoire de Gao et de

Tombouctou; nous avions les renseignements fournis par Ibn Khaldoum, Ibn Batouta, et quelques autres auteurs arabes; nous avions enfin les indications recueillies par les voyageurs européens, notamment par Mungo-Park, Mage et Binger: nous avons maintenant une véritable histoire du Soudan, histoire que complétera sans doute la découverte de nouveaux manuscrits arabes, histoire qui sera probablement rectifiée dans l'avenir en plusieurs points, mais enfin, histoire qui se tient, qui fourmille de faits et d'anecdotes intéressants et qui donne bien la physionomie de ce que furent, à travers les âges, les Etats indigènes du Soudan. L'emplacement même des principaux de ces Etats et de leurs capitales, qui fut l'objet de tant de discussions a été déterminé par l'auteur avec méthode et précision. A de rares exceptions près, toutes les localités mentionnées par les auteurs arabes ont été identifiées et des cartes ont pu être dressées qui montrent exactement en quelles régions s'exerçait l'influence des fameux empires de Ghana, de Gao, de Mali, etc., et le degré de civilisation de ces Etats que nous sommes portés, sur la foi des descriptions un peu trop enthousiastes des arabes, et des anciens voyageurs, à considérer comme plus puissants et mieux organisés qu'ils ne l'étaient en réalité. Comme dans tous les pays en cours d'évolution politique, la façade était au Soudan plus brillante que l'intérieur de l'édifice et le peuple était nu alors que la cour était vêtue de soie. Il n'en est pas moins vrai que, à partir du XIe siècle, tout au moins, et particulièrement aux XIIIe et XIVe siècles, il y eut au Soudan des organisations politiques qui n'étaient pas sensiblement inférieures à celles qui existaient chez nous aux mêmes époques. L'influence musulmane et, plus spécialement, maghrébine, si elle eut quelques heureux résultats au point de vue matériel, notamment en important au Soudan ce style d'architecture qu'on a voulu, — et pourquoi? — considérer comme égyptien, eut plutôt un résultat déplorable au point de vue moral et social. Autre conclusion intéressante : Les usages décrits dès le XIe siècle par El-Bekri comme ayant cours, de son temps, au Soudan se retrouvent de nos jours à peu près tels qu'ils étaient alors, en sorte que l'état de la civilisation soudanaise semble être demeuré stationnaire depuis de longs siècles. Après l'histoire des états indigènes, l'auteur donne celle de l'exploration européenne du Soudan et celle de la conquête française. Son exposé, volontairement rapide, renferme tous les faits notoires relatifs à l'exploration et ensuite à l'occupation du Soudan et un certain nombre de détails jusqu'ici peu connus. L'exposé est chronologique et accompagné, comme le reste de l'ouvrage, de cartes explicatives. La dernière partie, *les Civilisations*, traite de l'ensemble des coutumes qui constituent, en quelque sorte, le « droit soudanais » : droit civil, droit social, droit politique, droit judiciaire et droit religieux.

Il y avait là un écueil à éviter : l'éparpillement à travers le Soudan d'une foule de peuples d'origines diverses, parvenus à des degrés de civilisation différents, pouvait conduire l'auteur à nous donner une suite de monographies disparates, mais présentant de nombreuses répétitions, car, si les coutumes varient d'un peuple à l'autre quant à la modalité de leur application, les principes sont à peu près partout les mêmes, étant la résultante de l'action d'un milieu identique sur une même race. Il a évité cet écueil précisément en considérant les coutumes indigènes du Soudan dans leur ensemble et en en donnant l'esprit général, se contentant d'indiquer les variantes spéciales à tel ou tel peuple, à telle ou telle région. Telle qu'elle se présente, cette partie de l'ouvrage restitue mieux la physionomie morale de l'indigène que vingt récits de voyage. Nous voyons comment les noirs entendent le régime foncier, comment ils distinguent la propriété collective de la propriété individuelle et le principe de la propriété foncière de l'exercice du droit de jouissance. Nous voyons aussi comment se fonde la famille, quelle est la conception du mariage et des droits et obligations qui en résultent, quelle est la véritable situation de la femme, beaucoup moins « bête de somme » que ne se plaisent à le dire les observateurs superficiels ; quel est le nombre et quelle est la force des institutions sociales et jusqu'à quel point les indigènes ont su étendre et développer l'instinct de solidarité et d'aide mutuelle. Les chapitres traitant de *la famille globale*, — l'auteur appelle ainsi la famille au sens étendu du mot, réunie sous l'autorité du patriarche, par opposition à la « famille réduite » qui ne comprend que le père, ses épouses et ses enfants ; — du *clan*, jusqu'ici si peu connu en ce qui concerne le pays noir, institution sociale n'ayant aucun caractère religieux, des *associations d'âge* et autres institutions similaires, tous ces chapitres renferment des aperçus nouveaux et constituent une contribution précieuse à la sociologie africaine ; ceux relatifs à *l'état* indigène sont non moins intéressants. Enfin, les pages consacrées à *la religion* proprement indigène sont remplies d'indications inédites de la plus haute importance. Cette religion, c'est *l'animisme*, se traduisant par un double culte, celui des esprits et des défunts (culte des ancêtres) et celui des esprits qui régissent et détiennent les forces de la nature (dynamisme). L'auteur expose avec clarté les idées des indigènes sur la vie et la mort, sur les deux sortes d'esprits qui animent les corps (souffle vital et esprit dynamique) et explique ainsi quantité de croyances qui souvent, faute de cette explication, apparaissent contradictoires, par exemple, la croyance à la reviviscence des âmes et le culte des morts. D'autres pages fort curieuses parlent des associations religieuses, des rites d'initiation, des pratiques magico-religieuses et définissent ce qu'il convient d'entendre par les mots « fé-

tiche » et « totémisme »,dont on a par trop abusé en ce qui concerne la religion des noirs. Le dernier chapitre montre ce qu'est l'islamisme au Soudan et signale l'importance fort exagérée qu'on lui attribue d'habitude dans cette colonie où il n'est professé que par le septième de la population de race noire et par moins du quart de la population totale L'islamisme n'est donc, au Soudan, qu'une religion secondaire qui mérite moins notre étude et notre surveillance que la religion locale plus répandue et moins connue. L'auteur se demande si l'Islam, cette religion d'importation asiatique, est un bien ou un mal pour les indigènes d'abord, pour nous ensuite. S'efforçant de n'être ni islamophobe ni islamophile, il conclut qu'il eût été préférable sans doute que les noirs n'eussent pas été islamisés et qu'en tout cas notre tolérance à l'égard de l'Islam, pour bienveillante qu'elle doive être, ne doit pas se manifester comme une préférence donnée à la religion de Mahomet au détriment de la religion indigène laquelle, si elle évolue normalement,convient mieux au génie de la race nègre qui l'a enfantée. Sur cette conclusion d'ordre politique pratique se termine le très remarquable ouvrage de M. Delafosse, remarquable tant au point de vue des idées, de la documentation que de la forme, qui est parfaite.

Vingt et une cartes dans le texte, une grande carte d'ensemble, des illustrations bien choisies complètent l'ouvrage que clot avec une bibliographie des plus complètes un volumineux index qui fait de ce livre sur le Haut-Sénégal Niger un merveilleux instrument de travail scientifique. Ce compte-rendu serait incomplet si je ne rendais hommage à la haute intelligence et à l'heureuse initiative de ce fin lettré qu'est le gouverneur Clozel qui a rendu possible la naissance d'une œuvre aussi importante et qui fait le plus grand honneur à son auteur et à son inspirateur. Voici donc, après tant d'autres, un beau livre colonial. Son auteur aurait pu encore nous dire que les années qu'il a employées au Soudan à exercer son metier d'administrateur et à recueillir la documentation de son ouvrage ont failli lui coûter la vie. Il ne nous l'a pas dit. Mais moi qui le connais personnellement et qui l'ai vu abîmé malgré toute sa mâle énergie et les yeux agrandis par la fièvre à son dernier retour d'Afrique, je ne puis m'empêcher d'admirer les hommes de cette trempe qui, avec un courage tranquille et réfléchi, — le seul qui vaille, — nous constituent une littérature nouvelle, scientifique,riche de faits et cependant légère de tout l'esprit bien français qui l'anime. Evidemment, cette littérature n'est point celle dont certains recueillent péniblement les éléments dans les petits cénacles littéraires. Elle a cependant quelque valeur et, n'en déplaise à M. Fabre, quelque allure...

MEMENTO. — Chez Albert Messein, M. Paul Tisseyre-Ananké, homme

de lettres, colon à Ziguinchor (Casamance-Afrique occidentale) a publié *l'Assiette au beurre coloniale*. Cette assiette contient d'excellents reliefs et de fort bons mets, mais quelle fantaisie et quelle sauce étrange et souvent même étrangère au sujet traité ! Avec plus de discipline, l'auteur qui ne manque ni d'esprit ni d'expérience eût pu écrire là un excellent livre.

— Chez Daragon, M. Jean de Lécussan expose avec verve et non sans quelque amertume *Notre droit historique au Maroc*. Il adresse à M. Canalejas une sommation énergique. Un corps d'armée en Catalogne serait peut-être plus décisif...

— M. Victor Piquet, qui avait déjà consacré une étude intéressante aux *Civilisations de l'Afrique du Nord* vient sous ce titre : *la Colonisation française dans l'Afrique du Nord* (Armand Colin, éditeur), de consacrer une étude générale à l'Algérie, à la Tunisie et au Maroc. Une brève description d'ensemble de l'Afrique du Nord replace dans leur milieu géographique et hors des cadres rigides de l'Administration, l'Algérie, la Tunisie et le Maroc, ces trois parties indivises d'un même tout. Dans une première partie, l'auteur passe en revue les divers aspects de l'œuvre française en Algérie. Une deuxième partie, consacrée à la Tunisie, expose dans ses détails les résultats heureux de trente années de colonisation ; la seule comparaison du statut des indigènes algériens et tunisiens présente un intérêt d'actualité et une valeur d'enseignement. Enfin, dans la troisième partie, relative au Maroc, M. Piquet, après avoir donné des institutions de l'Empire chérifien un tableau succinct mais complet, traite des questions de protection, de propriété foncière, d'acquisitions de terrains, toutes de première importance dans un pays neuf qui s'ouvre à notre civilisation et l'acceptera... s'il plaît à M. Canalejas et aux hâbleurs compatriotes de don Quichotte...

— Le *Touring Club de France* vient de faire paraître *l'Indochine*, guide-album à l'usage des touristes. Le texte est intéressant, les reproductions de photographies admirablement choisies.

— Enfin, je ne citerai que pour mémoire *Questions coloniales*, ouvrage que vient de faire paraître M. Charles Régismanset, chez l'éditeur Larose. Mon amitié pour l'auteur me force à penser un grand bien de son ouvrage.

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

G. A. Mann : *Le Prêtre peut-il faire des miracles?* in-8. G.-A. Mann, 15, rue du Louvre. — A. Caillet : *Traitement mental*, in-18, Vigot frères. — Guillaume de Fontenay : *La Photographie et l'étude des Phénomènes psychiques*, in-18, Gauthier-Villars. — J. Gaffarel : *Profonds mystères de la Cabale divine*, trad. pour la première fois du latin par Samuel Ben-Chesed, in-18, Bibliothèque Beaudelot.— P. Sucher : *Les Sources du Merveilleux chez E.T.A. Hoffmann*, in-8, Alcan. — Fabre des Essarts : *Le Mysticisme en Savoie*, p. in-18, Libr. Nationale.— Annie Besant : *L'Avenir Imminent*, trad. par Gaston Revel, in-18, Editions théosophique. — J. Mavéric : *La Réforme des Bases de l'astrologie traditionnelle*, in-16, Alfred Leclerc. — Memento.

Le Prêtre peut-il faire des miracles? Oui, dit M. Mann. Par miracle, cet auteur entend surtout l'art de guérir par des moyens psychiques. « Le miracle, écrit-il, consiste, non à modifier l'orga-

nisme en transformant l'idée par une force psychique étrangère au malade, mais à changer le cours de la pensée. »

Il n'est pas nécessaire, certes, d'être prêtre pour opérer un tel miracle. Tout homme, qui a développé suffisamment sa volonté et ses pouvoirs suggestifs, le peut. Mais le prêtre a, sur le commun des mortels, l'avantage considérable de disposer de moyens suggestifs très puissants : la confession, la communion, les cérémonies du culte. De plus, par son caractère sacerdotal, il en impose non seulement aux croyants, mais aussi aux incrédules.

M. Mann fait judicieusement remarquer que si le prêtre peut accomplir ces deux grands miracles : faire descendre Dieu dans l'hostie et remettre les péchés, il pourra, à plus forte raison, guérir les malades. Le prêtre est donc mieux qualifié que quiconque pour être non seulement le médecin des âmes, mais aussi celui des corps. C'est pour cela que cet auteur s'adresse de préférence aux prêtres.

Sans doute le caractère sacré conféré au prêtre par l'ordination est un grand et précieux adjuvant pour agir sur le moral, mais il ne suffit pas pour opérer des guérisons. L'influence du prêtre — et par suite son aptitude à guérir — sera en raison directe de son développement spirituel et moral et de ses connaissances psychologiques.

M. Mann expose ensuite le *modus operandi* qu'il avait développé dans ses précédents ouvrages. Comme j'en ai parlé ici même, je n'y reviendrai pas.

M. Mann est un homme d'action et de réalisation. Les idées qu'il exprime dans ses livres lui sont suggérées par ses propres expériences.

§

Le Traitement mental, de M. A. Caillet, est un ouvrage remarquable. C'est un des meilleurs et apparemment le plus complet qui ait paru en français sur cette matière. A la différence des auteurs américains, qui se contentent généralement de donner des directions et des exercices pratiques et de nombre d'auteurs français qui les imitent, M. Caillet accorde une place importante à la partie théorique et explicative, sans négliger pour cela la partie pratique. Il a traité aussi la question au point de vue historique.

M. Caillet s'est surtout inspiré des théories du *Kybalion* et des travaux du yogi Ramacharaka, qui a écrit une dizaine d'ouvrages en anglais sur les divers systèmes de yogas, les philosophies et les religions de l'Inde.

Le *Kybalion* est un recueil « de traditions hermétiques orales » qui seraient parvenues jusqu'à nous et que « trois initiés » ont publiées à Chicago en 1908. D'après l'analyse qu'en fait M. Caillet, cet ouvrage doit être très intéressant. Toutefois nous devons ajouter qu'il ne nous apprend rien de nouveau. La loi d'analogie — dont M. Cail-

let ne donne que la moitié de la formule (1), les lois de vibration, de polarité, de genre, de cause et d'effet, de rythme sont plus ou moins connues. Quant à la foi du mentalisme intégral, elle a été longuement développée par Strada dans *la Religion de la Science et de l'Esprit pur* et *la Genèse universelle.* Strada enseignait que la pensée est la première des forces, que l'idée est *motrice* et que la matière doit faire retour à l'idée. J'engage M. Caillet à le lire. Il y trouvera exposées aussi d'autres lois, notamment celles du Préantinomique et de la Force en surplus.

M. Caillet ne croit pas qu'« il y ait une vertu spéciale attachée aux mots ». Il est peut-être trop affirmatif. Si tout mot proféré *détermine des vibrations spéciales*, il ne doit pas être indifférent de prononcer tel mot plutôt que tel autre et ce lors même qu'ils auraient même signification. C'est sur ce fait que repose la théorie des formules magiques et des mantrams. M. Caillet d'ailleurs est en désaccord avec lui-même puisqu'il conseille de prononcer le mot « Aum » — qui n'a aucun sens pour la plupart des hommes. — en le psalmodiant sur les notes de l'accord parfait.

M. Caillet se montre très éclectique et fait preuve d'une grande largeur de vues dans l'exposition des diverses théories et des méthodes de culture. Je l'en félicite. Je le félicite aussi de son honnêteté : il cite ses sources ; ce dont s'abstiennent la plupart des occultistes et des théosophes. Ils ont l'air de puiser les doctrines qu'ils enseignent à des sources mystérieuses ou de les faire dater d'eux-mêmes.

§

La Photographie et l'étude des Phénomènes psychiques est une excellente étude de méthode expérimentale. M. Guillaume de Fontenay, qui l'a écrite, s'est fait une spécialité de l'étude des phénomènes psychiques par la photographie. Il avait publié précédemment le compte rendu, accompagné de clichés, d'un certain nombre de séances données par le fameux médium Eusapia Paladino.

Son présent ouvrage est l'abrégé de trois conférences qu'il a données à la Société universelle d'études psychiques. Dans la première, il traite de *l'utilité* de la photographie, surtout comme moyen de contrôle, dans la deuxième et la troisième, il dévoile les *infidélités* de la chambre noire et les *trahisons* de la plaque photographique.

M. d'Arsonval, qui en a écrit la préface, n'hésite pas à dire que la « *Photographie est le meilleur moyen de tromper les autres... quand on veut* », et exprime le souhait « que le petit opuscule de M. de Fontenay soit lu et médité par les Psychistes et spécialement

(1) C'est à tort. J'en ai donné les raisons dans *la Méthode générale et scientifique.*

par ceux qui se laissent prendre aux prétendues preuves photographiques qu'on exhibe devant eux. Ils verront ainsi ce qu'on doit penser d'un très grand nombre de documents ?

§

On ne connaît guère de Gaffarel — qui fut bibliothécaire de Richelieu, puis aumônier du roi, — que ses *Curiosités inouyes*, qui eurent plusieurs éditions. Il publia aussi un *Index Codicum Pici Mirandulæ*, et l'*Abdita divinæ Cabalæ* (1625) dont Samuel Ben-Chesed vient de nous donner une traduction sous le titre de : **Profonds mystères de la Cabale divine.**

Cet opuscule, que Gaffarel avait dédié au célèbre ministre de Louis XIII, est une habile défense de la Cabale contre ses détracteurs et les fausses imputations d'hérésie et de superstitions. Le Dr Marc Haven, qui a écrit l'introduction, nous assure qu'il est aussi une excellente préparation à l'étude des textes sacrés, c'est-à-dire du Sepher Ietzirah et du Zohar.

M. Sucher publie sur **Les Sources du merveilleux chez E.T.A. Hoffmann** une étude très fouillée et érudite. Dans une première partie, il recherche les sources auxquelles Hoffmann a puisé ses connaissances en kabbale, en magie et en magnétisme ; dans le deuxième, il examine l'influence des conceptions scientifiques et philosophiques du temps sur les *Contes fantastiques* et en particulier ses rapports avec les mystiques de l'école de Novalis et les philosophes naturalistes.

La représentation que Hoffmann se faisait du merveilleux répondait, écrit M. Sucher, non pas à un système d'idées abstraites, mais à sa manière de sentir, à son tempérament d'homme et d'artiste : elle fut vraiment, comme il le dit lui-même, « conditionnée par un organisme psychique particulier ».

Le Mysticisme en Savoie est un recueil d'études religieuses et mystiques sur saint François de Sales et Mme de Chantal, Jeanne Guyon et Jeanne d'Arc, les Vaudois et les Cathares Albigeois, un pape Savoyard (l'anti-pape Félix V, élu par le concile de Lausanne en 1439), Jean-Jacques Rousseau, un mystique féroce (Joseph de Maistre) et saint Bernard de Menthon.

Ces études sont très intéressantes et dénotent chez l'auteur, M. Fabre des Essarts, un cœur généreux. Elles sont écrites dans un style plein d'agréments. J'ajoute que, sous le nom de Synésius, M. Fabre des Essarts est patriarche de l'Eglise gnostique de France, primat de l'Albigeois et évêque de Montségur.

§

L'évolution religieuse de la Société théosophique, que j'ai signalée dans ma précédente chronique, s'accentue de plus en plus. Mme Besant

s'annonce dans **l'Avenir imminent**, comme le précurseur d'un nouveau messie, le Jean-Baptiste d'un prochain Instructeur du monde. Elle espère que son livre aidera « à préparer les voies de ce grand Etre ».

Ce livre est formé par la réunion de sept conférences prononcées à Londres, en juin et juillet 1911, et traduites en français par M. Gaston Revel. Il me suffira de citer les titres de ces conférences pour en indiquer l'objet et leur importance :

« Changements physiques imminents. Le développement d'une Religion mondiale. La venue de l'Instructeur du Monde. Problèmes de sociologie. Sacrifice ou révolution. Problèmes religieux. Dogmatisme ou mysticisme. La naissance d'une Religion mondiale L'Angleterre et l'Inde. »

Dans ces conférences, il n'est pas fait mention du rôle que la France est appelée à jouer dans *l'Avenir imminent*. Cela, déclare Mme Besant dans la préface de l'édition française, n'est certainement pas dû à un manque d'amour et d'admiration pour la France, mais simplement au fait que je me suis attachée, dans ces conférences, à traiter l'œuvre de la cinquième sous-race, dite « Teutonne », alors que la France appartient à cette quatrième sous-race qui s'étendit en partant de la Grèce jusque dans son actuelle patrie. Cette quatrième sous-race a pour caractéristique : l'Art, tandis que la cinquième a pour caractéristique : la science, et la science est plus forte, dans la race Aryenne, que l'Art en dépit du triomphe remporté par l'Art dans le passé. La quatrième sous-race est plus près de la sixième sous-race que la cinquième. »

Il est regrettable que, poussée par le désir de faire cadrer les faits avec la théorie, Mme Besant ne voie pas la réalité et la déforme, en déclarant que la France est moins douée pour la science que la race teutonne, c'est-à-dire que l'Angleterre et l'Allemagne, alors qu'il est universellement avéré que la France a, de tout temps, fourni au monde plus d'inventeurs et de savants de génie que toute autre nation.

§

L'opuscule de M. J. Mavéric : **La Réforme des bases de l'Astrologie traditionnelle**, soulève d'importantes questions qu'on ne peut traiter ni discuter dans un simple compte-rendu.

Je ne dirai qu'un mot à ce sujet. Ce n'est pas en raisonnant sur la valeur des données de la tradition qu'on parviendra à asseoir l'astrologie sur des bases indestructibles et scientifiques et à la faire progresser, mais en observant. C'est,en effet, par l'observation aidée du calcul qu'on pourra ariver à déterminer la situation et le cours exact des astres et la *nature* des diverses influences astrales. Les progrès des sciences physiques et naturelles et aussi de l'astronomie sont dus

à l'observation et à l'expérimentation. Je ne vois pas comment l'astrologie pourrait se constituer en dehors de cette méthode.

§

MEMENTO. Dr Georges Celos : *L'Anneau. L'Epée, dans la tétralogie de Richard Wagner* (Jouve et Cie). Etude de symbolique très intéressante, mais déparée par des jeux de mots de mauvais goût.

— Dr Paul Farez : *Un Méryciste avaleur de Grenouilles* (A. Maloine). Brochure très intéressante et très suggestive. Le cas décrit par M. Fare montre les prodiges que peuvent accomplir la persévérance constante, l'entraînement régulier et l'application systématique.

— *Revue Internationale des Sociétés secrètes.* Cette importante revue, qui vient de se fonder, contient des articles très documentés. Elle publie un supplément bibliographique de 16 pages par numéro.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Phalange : un admirable article de M. Stuart Merrill sur *Pierre Quillard :* le citoyen et le poète. — *Revue Catholique et Royaliste :* fragments de poèmes d'un grand poète catholique : M. Louis Mercier. — *L'Occident ;* fragment d'un poème de Mlle Jeanne Ternier, une nouvelle poétesse d'un très remarquable talent. — *Les Marges :* deux poèmes de M. André Salmon — Bulletin des naissances et renaissances — Memento.

M. Stuart Merrill donne à **la Phalange** (20 février) un portrait de *Pierre Quillard* égal à cet admirable modèle des plus rares vertus d'un homme et d'un poète : « un de ces admirables poètes pour qui l'action ne cesse jamais d'être la sœur du rêve ».

Ne croyez pas que mon amitié m'incline à exagérer le mérite moral d'un homme dont la plupart ne connurent que les actes publics. Le monde est une vaste scène où les acteurs, ayant prononcé les paroles de leur rôle, disparaissent sans que nous nous inquiétions trop d'apprendre quel genre d'esprits ils furent. Tous ceux qui ont vécu dans l'intimité de Pierre Quillard savent combien il fut supérieur à tous les rôles qu'il se permit d'assumer. Il laissait aux autres les places en vue, préférant se tenir à l'écart, et ne s'avançait au premier rang qu'au moment du danger. C'est aux autres aussi qu'il abandonnait la gloire de recueillir les lauriers et l'avantage de profiter des dépouilles. Il ressemblait en ce point à son ami Bernard Lazare qui, ayant mis en branle toute l'affaire Dreyfus, se vit oublié, dans l'ivresse de leur triomphe, par les combattants de la dernière heure.

On connaît la vie de Pierre Quillard. Elle ne fut qu'une lutte magnifique et sereine en faveur de la Justice et de la Beauté. Avant d'en noter les principaux épisodes, je tiens à déclarer que si, personnellement, je partage toutes les idées de mon ami, je ne demande à personne de les approuver. Dans la mêlée des opinions, nous croyons chacun avoir raison, et nous devons le croire passionnément, mais n'est-ce pas manquer de noblesse que de douter de la bonne foi de ses adversaires? Moins qu'aux autres, il nous est permis à nous, qui n'avons cessé de lutter contre les dogmes, de prétendre à l'infaillibilité. Au-dessus des opinions, plaçons le caractère. Chaque

fois que nous rencontrons sur notre chemin un antagoniste qui se distingue par la sincérité, le courage et le désintéressement, saluons-le bien bas avant de le combattre. Cet esprit chevaleresque, Pierre Quillard le possédait au suprême degré. Il estimait hautement des hommes comme Denys Cochin et de Mun; jamais, même dans ses critiques littéraires, il ne froissa, lui, libre penseur, des poètes catholiques comme Adrien Mithouard ou Louis Le Cardonnel. Il se plaisait à honorer particulièrement un adversaire qui lui ressemblait par sa belle culture, sa souriante bravoure et son insoupçonnable probité : j'ai nommé Charles Maurras. Qu'on rende donc à Pierre Quillard la justice qu'il rendait si volontiers aux autres, et oublions pour le moment nos dissensions pour ne retenir que les motifs qui régissent la conduite des hommes supérieurs.

M. Stuart Merrill montre, avec une émotion profonde, la prodigalité de Quillard à dépenser ses forces pour le soutien du Droit. A une époque où la Justice a subi les plus rudes assauts, par toute l'Europe, Quillard avait si véritablement voué son cœur à la noble mission de la défendre, partout, que son cœur s'y est usé, et que la mort l'a frappé au cœur.

En ornement à son exemplaire destinée de citoyen, Pierre Quillard laisse l'œuvre d'un très haut et très pur poète. M. Stuart Merrill l'atteste, avec l'autorité que confrère à sa signature des poèmes d'une inspiration toujours généreuse et d'un ouvrier maître en son art.

On a prêté une insuffisante attention à l'œuvre lyrique de Pierre Quillard. J'affirme ici, avec toute la force de ma conviction, qu'il est parmi les plus altiers de l'école symboliste. Je le place au même rang que l'œuvre d'Ephraïm Mikhaël, et j'ai la certitude que, lorsque le temps aura mis tout à sa place, les poèmes de Quillard et de Mikhaël paraîtront comme les plus indestructibles de notre époque. Quillard, comme Mikhaël, écrivit malheureusement pendant ces années où l'on essaya de réduire le symbolisme à une simple question de forme. En dehors du vers libre, point de salut, proclamait-on. Or, Quillard aimait à affirmer son indépendance vis-à-vis de ses amis aussi bien qu'envers ses ennemis. A tort ou à raison, il resta réfractaire au vers libre et fidèle à la prosodie classique. Il évita même, au moment de la grande vogue de Verlaine, d'exprimer trop directement ses peines et ses joies. Comme Mikhaël dans la plupart de ses poèmes, il interposa entre le lecteur et lui le rideau mouvant et somptueux des symboles. Chacune de ses pièces a une signification occulte qu'il n'appartient pas au poète de dévoiler. C'est au lecteur de s'initier aux secrets de la Muse.

Son génie fut grave, lointain et hermétique. Ne fit-il pas jouer *la Fille aux mains coupées* derrière un voile de gaze, comme pour mieux situer la légende dans le domaine de l'irréel et des rêves ? L'on pourrait, en ces artifices, voir le résultat de l'enseignement de Mallarmé. Mais il n'en est rien. L'expression reste lumineuse, les alexandrins déroulent avec régularité leur rythme merveilleux, une volonté rompue aux arts magiques du lyrisme mène le poème à sa perfection euphonique. Faut-il accuser chez

Pierre Quillard une certaine prédominance des mots sur l'idée? Certes, non. Quoiqu'il sût que l'état lyrique n'a aucun rapport avec l'état logique et que le poème est presque toujours la création du subconscient, il n'en est pas moins constant qu'un homme comme Quillard ne pouvait laisser ensorceler sa si forte intelligence par la simple mélodie des syllabes. Au centre du poème, comme le sang du Christ au sein du Graal, resplendit l'Idée, et ce que j'affirme ici, pour le mystère de *la Fille aux mains coupées*, est vrai pour tous les poèmes de Quillard.

Bref, quand on sera revenu de bien des modes du lyrisme contemporain, on honorera de nouveau, avec une grave et repentante piété, l'œuvre lyrique de Pierre Quillard comme celui d'Ephraïm Mikhaël. Je connais déjà de jeunes poètes qui portent ces noms dans leur cœur. C'est à eux, après nous, de les transmettre à la postérité.

§

M. Albert de Bersaucourt étudie, dans **La Revue Catholique et Royaliste** (20 février), l'œuvre d' « Un poète catholique : M. Louis Mercier ». Le critique nous explique là, en vérité, un très grand poète. Nous empruntons la citation que voici au choix qu'a fait M. de Bersaucourt dans *Voix de la Terre et du Temps*, une l'œuvre de M. Louis Mercier :

LAUS HERBARUM

Bénissons l'Herbe, fille aimante de la Terre,
Qui jette son manteau sur le corps de sa mère,

Qui, pour que le printemps soit salubre et joyeux,
Souffre, pendant l'hiver, des maux mystérieux,

Bénissons-la d'aimer l'Homme qui la dédaigne
Et sous les pieds de qui son cœur fragile saigne.

. . . .

Bénissons l'herbe dans ses bienfaits. Bénissons
Ses sucs où se nourrit la laine des toisons.

Bénissons-la dans la richesse des mamelles
Qui font d'un pas plus lent cheminer les agnelles.

Bénissons-la dans la douceur du lait, meilleur
Que les vins de la vigne et les miels de la fleur.

Louons-la dans les bœufs patients et superbes
Qui creusent les sillons pères des nobles gerbes.

Bénissons l'Herbe dans les nids et les berceaux,
Dans le ramage des enfants et des oiseaux.

Vivants, bénissons-la de sa fraîcheur qui tombe
Sur le sommeil de ceux que possède la tombe...

Et gloire à Dieu qui, pour les bons et les méchants,
Fit, sous le pur soleil, croître l'Herbe des champs !

Ailleurs, M. de Bersaucourt cite ces deux belles strophes d'un poème qu'il analyse en ces termes :

Un jour d'été, le père, les grands fils, les tâcherons à gage se mettent à table. Selon l'usage ancien, les femmes restent debout. Les hommes, eux, « mangent sans rien dire et sans penser à rien ». Le chien rôde, les cuillers tintent sur les écuelles. La lumière de midi frappe un pot « dont les flancs obèses suent l'eau fraîche ». Tous les détails du spectacle sont pittoresques et vécus. Mais, prenez garde, si vous ne vous bornez pas à regarder ces gens qui rassasient leur faim lourdement et gauchement, si vous réfléchissez, une soudaine splendeur illuminera les habitants de la ferme. En se nourrissant, ils accomplissent une fonction sacrée. Il y a, dans le pain qu'ils mordent, « la vertu des sillons », l'âme du sol, le meilleur de la terre. Elle les envahit et les pénètre : elle les rend persévérants et forts et ils reconnaissent ses bienfaits en l'aimant avec leur sang, leurs os, leur chair, « d'un amour ombrageux et tendre ». Certes, ils ne sont plus vulgaires, les paysans attablés quand M. Louis Mercier affirme :

Mère des clairs épis et des ardents raisins,
Quelque chose de grand, quelque chose de saint
S'accomplit chaque fois, ô Terre !
Qu'à cette table où les aïeux se sont assis,
Les sobres laboureurs viennent s'asseoir ainsi,
Au retour des tâches austères.

Car en mangeant le pain de tes blés, c'est ta chair
Qu'ils font s'incorporer au profond de leur chair,
Et c'est, au secret de leurs veines,
Le plus chaud de ton sang qu'ils mêlent à leur sang,
Quand ils boivent le vin que ton sein tout puissant
Verse pour réjouir leurs peines.

Il y a, dans ces vers, un souffle épique, un lyrisme très intense et discipliné sans contrainte à une forme rigoureuse. Un critique a bien mérité des Lettres, quand il annonce à son temps l'œuvre et le nom d'un Louis Mercier !

§

M. Henri Hoppenot, dans **l'Occident** (janvier 1912), révèle l'apparition d'une poètesse de vingt ans, Mlle Jeanne Ternier, dont le livre de début : *Derniers refuges*, a été présenté au public par M. Léon Bloy. Ce très haut parrainage constitue le brevet d'une double orthodoxie catholique et vraiment littéraire. Les emprunts de M. Hoppenot à l'œuvre de Mlle Jeanne Ternier justifient cette déclaration de M. Léon Bloy que « depuis Verlaine, il n'avait rien lu de si beau»,et celles-ci, personnelles au critique, que : « rarement l'on était descendu si profondément dans notre âme, et l'harmonie étrange de certains soirs, nous ne croyions pas qu'après Baudelaire on pourrait l'évoquer encore de cette sorte, avec des mots que nul jamais n'avait prononcé » — et que « parmi tous les poètes d'aujourd'hui — d'hier ? — je ne vois qu'elle et Jehan Rictus pour s'être élevés jusque-là ».

Voici des fragments d'un poème de Mlle Jeanne Ternier :

Il faudra bien qu'un soir, aux limites du monde,
Aux limites de l'âme éparse, ils la devinent,
Cette lueur qui fait la vie humble et féconde,
Cette lueur pareille à l'aube des collines.
Il faudra bien que, saouls de misère insensée,
Aveugles, ignorant le chemin parcouru,
Emportant comme un pain de pauvres leur pensée,
Ils trébuchent sur Dieu, dans la nuit apparu.

. . . .

Et vous vous en irez dans les foules du soir,
Ployant sous le fardeau de vos âmes nouvelles,
Portant la Joie au fond obscur de vos prunelles,
Et vacillants d'extase, et frissonnants d'espoir.

. . . .

Les étangs où flottaient vos sombres souvenirs,
Plus pâles que les lits altérés des rivières,
S'allongeront en vous comme des routes claires
Pour le cheminement des jeunes avenirs.
Par le décor mouvant des places et des rues,
Trébuchant sous l'envol des rêves déployés
Et cherchant au regard des passants coudoyés,
Le fragile reflet des âmes inconnues,
Vous irez par le monde autrefois ignoré...
Et la hâte d'envelopper toutes les vies
Consumera, les trop lents soirs, les énergies,
Ainsi que des sarments que tord un feu sacré.

On comprend les éloges de M. Lucien Hoppenot, n'est-ce pas? et qu'il s'indigne, aussi, que le caquet des perruches à stylographe ait, jusqu'alors, couvert cette voix nouvelle et profonde d'une jeune fille qui *écrit* des vers parce qu'elle *a quelque chose à dire :*

Il est évident que cette jeune fille de vingt ans a lu Mallarmé, Bataille, Mæterlinck, Verlaine surtout et, dans Verlaine, un poème peut-être plus qu'aucun autre, le merveilleux *Kaléidoscope* de *Jadis et Naguère*... Mais les vers que j'ai cités montrent de quel élan fier elle a su s'affranchir de toute influence exclusive. Elle ne ressemble vraiment à aucun d'entre nous ; pour la présenter au public, il ne s'est trouvé que Léon Bloy ; et seul il pouvait peut-être le faire. Très généreusement du reste, le public ne les a pas écoutés ; toute son attention précieuse se réserve pour les adorateurs de la Terre ; il n'a point d'oreilles pour les adorateurs de Dieu ; lui qui se hausse avec peine à l'humanitarisme scandinave, que comprendrait-il aux miséreux splendides, blottis à l'ombre des cathédrales et qui grelottent de toute la souffrance humaine.

§

Les Marges (mars) publient *le Cœur à la mode*, de M. André Salmon, une série de huit poèmes parfaits, d'une sensibilité, d'une ironie exquises, dont chacun évoque la couleur, l'atmosphère d'un

temps du XIXe siècle : 1815, 1826, 1837, 1846, 1859, 1871, 1883, 1888. C'est épisodique à la façon de l'estampe, soit; mais l'épisode y a cette qualité qui généralise une impression. Le poète est présent. Il commente les verres qu'il pousse dans sa lanterne, vraiment magique, puisqu'elle ressuscite des modes de la sensibilité féminine. La lentille grossissante les projette avec ce qu'ils portent de poussière, ces modes. Une fine intention de l'auteur, il me semble, nous montre les cœurs de 1883 et de 1888 bien plus éloignés de nous que les cœurs de 1815 ou de 1846.

VENUS PHALANSTÉRIENNE

1846

Ta perruche, place Dauphine,
Sifflait un air Saint-Simonien ;
Que l'habit mâle drapait bien
Tes jambes et ton sein, Delphine !

Tu préférais aux clairs bijoux,
A l'or, aux festins, à la danse,
La pipe à tête de Zoulou
D'un Compagnon du Tour de France.

L'Evangile que tu dictais,
Tes yeux mourants le démentaient,
Belle lionne humanitaire ;

Et n'est-ce à cause de tes yeux,
Malgré ta foi chargés d'aveux,
Que s'écroula le Phalanstère ?

APOTHÉOSE

1888

Jours enfuis que nombrait l'ongle de l'apocope !
Louys apprivoisait Bilitis au d'Harcourt,
Du Plessys célébrait le Pinde et Clignancourt,
Et le monocle ardait à l'œil du lycanthrope.

Du sang d'un crime illustre auréolée encor,
Fleur de ces bords où Mars veille parmi les neiges,
Vous parûtes, Olga, riche du sortilège
Qui donne tout leur prix aux froids soleils du nord.

Tailhade improvisa pour vous une Ballade,
René Ghil, un pantoum et Merrill, un sonnet ;
Mais, revivant l'amour du prince assassiné,

Vous mêliez votre voix, ô meurtrière sade,
A la voix des Français louant d'un même cœur,
Moréas lauré d'or et Boulanger vainqueur !

§

Bulletin des revues nouvelles ou ressuscitées, établi dans une ordre alphabétique :

Art et Pensée (n° 1, mars 1912), « revue idéaliste d'art et de sociologie.» Sa périodicité n'est pas annoncée. L'abonnement coûte : 3 francs pour la France et les colonies ; 4 francs, ailleurs. En épigraphe, un verset du psaume CXXVI. Les fondateurs s'expriment ainsi :

Cette Revue est une coopérative de jeunes travaillant en commun à ce qu'ils considèrent comme un devoir : l'entraînement mutuel à tendre son âme, toute son âme, vers le *Beau*. C'est un groupement d'artistes indépendants ayant coordonné pour un même but leur savoir, leur expérience et leur désir, ainsi qu'il convient de le faire dans une association fraternelle de camarades et d'égaux. Nous voulons, non pas retrouver, mais réaliser cette beauté incontestable et sûre que connurent les vieux maîtres, non pas telle que nous la transmet une tradition respectable et pieuse, mais vivante en nous et issue du travail des idées contemporaines. L'œuvre est énorme et nous sommes dénués de tout ; mais celui qui porte en soi l'immortelle présence des grands exemples se sent protégé contre ses propres égarements et donne humblement sa part. Chacun de nous est astreint à l'ingrat labeur quotidien et chaque homme qui lutte avec la vie apprend d'elle, s'il le veut bien, plus de philosophie que dans les ouvrages des philosophes, parce que l'acuité de la souffrance donne une forme plus profonde et plus nette à sa pensée. Ceci dit pour expliquer notre origine et l'épigraphe de la Revue.

Collaborateurs : MM. Lucien Bourgeois, Armand Aubertin, Dr R. Desormeaux, Henri d'Aragon, et M. Georges Rouillard, qui donne deux pages de musique.

La Revue des Etudes Littéraires (février-mars) paraîtra « le 1er de tous les deux mois ». Elle « consacrera toujours une place importante aux concours ». Gratuits pour les abonnés, ces concours coûteront un droit d'inscription de 2 francs aux non-abonnés. Directeur : M. Joachim Rolland.

La Revue de France et des Pays Français (février) sera mensuelle et dirigée par MM. Olivier-Hourcade et Carlos Larronde. Ces messieurs la présentent ainsi :

Comme nous préparions sous la lampe le numéro de janvier des *Marches du Sud-Ouest* et de *la Revue du Sud*, un « monsieur », qui s'était fait annoncer par un mot, se présenta et nous dit :

— Votre action dans le Sud-Ouest a été manifeste et remarquable. Je veux fonder les *Marches du Nord* et les *Marches de l'Ouest*, dont je suis. Voulez-vous en assumer la direction ?

. . . .

Il y a une griserie au début de toutes les batailles. Toutes ces forces disséminées qui affluaient vers nous, nous n'avons pas voulu les laisser se

perdre; nous les avons rassemblées autour de la *Revue de France et des Pays Français*. Et nous voilà, à la naissance de 1912, prêts à soutenir les efforts de tous les amis de notre Patrie intellectuelle et morale, faite de nos petites patries.

Régionalistes nous sommes, et nous l'avons prouvé.

Notre but sera de réveiller dans chaque région, dans chaque ville, et si nous en avons la force dans chaque bourgade, la vie intellectuelle, morale et économique originale qui y sommeille.

Faire connaître à chaque coin de France *ses* écrivains, *ses* artistes, *ses* savants, *ses* industriels même, et lui apprendre les ressources parallèles, mais de qualité différente, des autres parties de la Patrie et les efforts de ceux qui travaillent pour nous, notre influence et notre gloire à l'étranger, voilà dans sa fière simplicité le but premier que se propose notre *Revue*.

Outre les directeurs, ont collaboré au numéro initial : MM. R. Kamperheide, A. Dehodencq, F. Dufour. R. Maran, Paul Claudel, Canudo, C. Piéchaud, A. Pujolie, A. Heumann, T. de Visan.

§

Memento. — *Les Marges* (mars) : M. Eugène Montfort : « A Casablanca. » — De M. Fernand Fleuret, une très remarquable nouvelle : « L'homme à l'épée » — M. Toulet : « Entr'actes ».

La Renaissance contemporaine (mars) : « Les Idées et l'œuvre de Paul Adam », suite de l'étude de M. J. Héritier. — M. Martin-Mamy : « Mme Aurel et l'amour ». — Poèmes de Mlle H. Sauret et de MM. Marcel Pays et G. Picard.

La Nouvelle Revue Française (1er mars) : M. Legrand-Chabrier : « Le loisir de Cagliari », très charmante présentation d'un texte oublié de Regnard. — La première partie d'un nouvel ouvrage de MM. Jérôme et Jean Tharaud : « La Fête arabe. »

Le Parthénon (février) : M. Valéry Larbaud : « Sur l'enfance de Dickens. » — M. Han Ryner : « Le Parthénon du xxe siècle. » — L'enquête mensuelle de la revue. — Des poèmes de sept poètes et un roman écrit par sept anonymes.

La Revue critique des idées et des livres (25 février) : M. A. du Fresnois : « Une renaissance du journalisme. » — « Philadelphe de Gerde », par M. H. Cellerier. — « Le Juif dans le théâtre de M. Bernstein », par M. Pierre Gilbert.

La Nouvelle Revue (1er mars) : MM. H. Coulon et R. de Chavagnes : « La Légitimation des enfants adultérins. »

Les Marches de Provence (mars) : suite de l'enquête sur F. Mistral.

La Revue (1er mars) : — Inédits de Sainte-Beuve et de Mgr Duchesne. — « Ruskin », par M. Ch. Simond.— « La Connaissance de l'avenir, » par M. Camille Flammarion.

L'Œil de veau (février) : M. G. Picard : « Petites revues d'hier ».

Revue du Temps Présent (2 mars) : M. H. Clouard : « L'Equivoque traditionnaliste en littérature. »

La Revue Hebdomadaire (2 mars) : — Comtesse de Noailles : « Regard

sur la frontière du Rhin. » — M. Louis Barthou : « Dédicaces, Lettres et Autographes » contenant des inédits de Lamartine, Banville, etc.

L'Effort (décembre 1911 à janvier 1912, fascicule quintuple). — Ce numéro est une somptueuse anthologie qu'ouvre un des plus beaux poèmes de M. Paul Fort : « Aubry d'Argentlieu ou les fleurs de Lys ».—La revue fait un appel désespéré au public. Elle mérite d'être soutenue et de vivre, ne serait-ce que pour le splendide bouquet de poèmes qu'elle vient de réunir.

L'Action Nationale (10 mars) : — M. H.-G. Wells : « Considérations sur le Socialisme. »

Les Entretiens Idéalistes (25 février) : M. Léon Bloy : « Introduction à la vie de Mélanie, bergère de la Salette. » — M. Canudo : « Sherlock Holmes et le Héros Moderne. »

La Grande Revue (25 février) : M. F. Caussy : « La Politique commerciale de Voltaire » et Lettres inédites du même.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La vie véridique de la comtesse de Loynes (*Les Hommes du jour* et *Je dis tout*, 9 mars).

Je réclamais il y a quinze jours des retouches au portrait de la comtesse de Loynes. En voici de telles que la figure en est toute changée. C'était Jeanne Destourbet ou « la de Tourbey », comme dit le *Journal* des Goncourt, qui en parle abondamment, mais se montre très hésitant sur l'orthographe de son nom. Je n'avais pas su identifier la comtesse de Loynes, mais sitôt lu son premier nom, je l'ai aussitôt retrouvé dans mon souvenir avec celui d'Anna Deslions et de la Païva. Les Goncourt firent sa connaissance parce qu'ils avaient voulu acheter une maison qui lui appartenait, comme l'indique le passage suivant : « Une lettre de Mme de Tourbet que nous ouvrons ce matin nous apprend que, pendant que le propriétaire nous vendait sa maison, elle était vendue par Girardin et Baroche à une autre personne. » Voici ce que dit de Jeanne Destourbet et de son mari morganatique, leur contemporain, M. Julien Torchet, dans **les Hommes du jour**, dont je cite le texte d'après **Je dis tout**, qui y ajouta ses commentaires :

Dans son livre *Ce que je peux dire*, M. Arthur Meyer parle beaucoup trop de Mme la comtesse de Loynes, et pas assez de M. de Loynes. Il cite à peine son nom, et comme à regret. Il n'est pas sans intérêt d'apprendre ce que fut celui dont Jeanne Destourbet — ou de Tourbet, ou de Tourbey — devint en quelque sorte l'épouse morganatique.

E. de Loynes était, en 1864, capitaine au 2e régiment des cuirassiers de la garde (et non aux carabiniers, comme le dit le directeur du *Gaulois*). Je ne sais s'il était comte ; en tout cas, jamais son entourage ni sa domesticité ne lui donnèrent ce titre. J'ai là sous les yeux une mélodie vocale qui lui fut dédiée ; elle porte simplement : « A mon ami E. de Loynes. » D'autre part, M. Henri Rochefort, dans *la Patrie*, raconte la mésaventure qu'il avait subie en 1880 : invité à déjeuner par la pseudo-comtesse, il s'était trompé d'adresse et était monté à l'appartement de

la « vraie » comtesse de Loynes, qui ne l'attendait pas, la seule comtesse authentique qui avait seule le droit de porter ce titre et ce nom. Il semble donc que la grande amie de M. Arthur Meyer avait usurpé un nom et un titre (1).

Pendant la guerre de 1870-1871, M. de Loynes était commandant de secteur. Pour se loger, lui et ses officiers, il avait réquisitionné une villa de Passy, où avait habité Emile Olivier (le néfaste ministre avait dû l'abandonner en hâte : il avait laissé des paires de lunettes dans tous les tiroirs). Le commandant n'avait pas un service trop absorbant. Il inspectait la partie de fortifications qui lui incombait, surveillait les gardes nationaux et leur faisait distribuer — par ordre — des bougies du matin au soir (pendant tout le siège, je me suis éclairé et chauffé, la lumière étant un calorique, aux frais de la République, grâce à la complaisance de M. de Loynes). Grand amateur de musique, il avait cherché à s'entourer d'artistes, pour tuer le temps : entre autres, Jules Cressonnois, chef de la célèbre musique des Guides, laquelle venait d'être dissoute; Victorin Joncières, le compositeur de *Dimitri* et du *Chevalier Jean*. Simple garde national et planton de service, Joncières était invité chaque soir à la table de l'état-major, et après le dîner (repas des plus fins, composé uniquement de viande de cheval), malgré le tapage et la canonnade, nous déchiffrions des partitions en compagnie de la parfaite cantatrice qu'était Delphine Ugalde. Que de fois nous avons évoqué ces souvenirs et rappelé cette fameuse soirée où un obus, éclatant au milieu du salon, défonçait le piano et déchirait les jupes de Mme Ugalde et le képi de Joncières!

Après la guerre, M. de Loynes fut décoré. Il quitta l'armée, la paix signée, et dirigea une sucrerie que son intime ami, Ernest Baroche, fils du ministre de l'Empire, avait créée, peu de temps avant 1870, à Villenoy, petit village situé aux portes de Meaux. C'est là que je vis pour la première fois celle qu'on appela, dans la suite, la « comtesse » de Loynes ; elle y passa les deux étés de 1872 et 1873, s'ennuyant beaucoup et, pour se distraire, se livrant à des parties de billard interminables.

Personne n'ignorait dans son monde qu'elle avait hérité de Baroche, tué au combat du Bourget, une fortune considérable. Mais on n'en parlait jamais. Devenue plusieurs fois millionnaire, la « Dame aux violettes » pensa qu'elle ne devait pas garder plus longtemps son nom d'aventure. Il lui fallait un nom légal, un grand nom, s'il se pouvait, pour acquérir la considération et « mettre tout Paris à ses pieds ». Elle avait sous la main M. de Loynes, un vrai gentilhomme qui s'était épris d'elle. Familier dans la maison de la maîtresse de Baroche, il savait on ne peut mieux, par son ami et les entours, tout le passé de Mme de Tourbet. Il n'était donc pas dupe. Il eut la faiblesse de se prêter à la fantaisie de la jeune femme ; il ne consentit pas, du moins, au mariage civil, mais seulement au mariage religieux, s'imaginant que cette union serait aisément rompue le jour où ils auraient cessé de se plaire l'un à l'autre. Comme le dit M. Arthur Meyer, la cérémonie fut célébrée en 1872, sous le patronage de la nonciature, dans une chapelle de la rue Denfert. On avait fait venir — ce qu'il ne dit pas — un moine d'Italie et payé sa complaisance dix mille francs pour frauder la loi. L'un des témoins fut Jules Cressonnois.

M. Arthur Meyer affirme que M. de Loynes avait reconnu à sa femme, par acte notarié, le droit de porter son nom, quoi qu'il advînt. C'est possible ; cependant, pourquoi, lorsqu'arriva la séparation entre eux, M. de Loynes chercha-t-il à obtenir la cassation de son mariage auprès de la cour de Rome ? Si l'acte notarié était irrévocable, sa tentative devenait inutile : le mariage fût-il cassé, la femme conservait toujours son nom. Et c'est bien ce que M. de Loynes ne voulait pas. Le procès dura longtemps. La cour papale est avide d'argent. M. de Loynes dépensa plus de cinquante mille francs ; Mme de Tourbey en sacrifia le double pour garder son nom. Et elle le garda. Mgr Taliani, secrétaire de la nonciature, qui fréquentait la maison de Mme de Tourbey au temps même de Baroche, lui fut d'un grand secours ; et le pape repoussa la demande de M. de Loynes. La famille du *mari malgré lui* ne protesta jamais contre cette usurpation de nom : Dieu l'avait consacrée !

M. de Loynes resta à la tête de l'usine au moins jusqu'en 1877. Des lettres de Villenoy datées de cette année-là m'en fournissent la preuve. Soit que Mme de Loynes ait retiré ses fonds de l'entreprise — car elle avait trouvé dans l'héritage les

(1) Si la vraie Mme de Loynes, plus tard, portait le titre de comtesse c'est donc que de Loynes portait celui de comte. Sa seconde femme, la Destourbet, l'aurait donc pris à peu près légitimement. Ce passage n'est pas clair. D'ailleurs, ce détail a peu d'intérêt. — R. B.

actions de l'usine — soit que la sucrerie ait périclité entre ses mains, il arriva qu'un jour M. de Loynes quitta Villenoy et disparut. On apprit dans la suite qu'il était parti pour l'Amérique. Pendant longtemps on n'entendit plus parler de lui. Il y a quelques années, on le rencontra dans le quartier des Batignolles, où il habitait. Il portait beau encore, se tenant droit dans sa haute taille, malgré ses quatre-vingts ans. Il est mort presque à la même époque, je crois, que l'Egérie de M. Jules Lemaitre.

Qu'était-ce donc au juste que Mme Jeanne Destourbet, devenue, à la mort de Baroche, comtesse de Loynes par suite d'un pseudo-mariage ? Une grande dame, imprime sérieusement le journal de M. Léon Bailby qui la reçut dans sa villa de Dinard !

C'est encore M. Julien Torchet qui se charge de lui répondre avec des documents à l'appui :

Fuyant à l'âge de quinze ans le logis paternel, Jeanne Destourbet vient à Paris, dans le but de le conquérir. La vie qu'elle y mène dans les premières années est pleine d'obscurité. Le *Journal* des Goncourt la signale pour la première fois à la date du 11 décembre 1859.

C'est la première de *la Tireuse de cartes*, de Victor Séjour et Mocquard... Dans la loge d'avant-scène du rez-de-chaussée, trône, dans le demi-jour, Jeanne de Tourbet, admirable dans sa pose de royale nonchalance, et tout entourée d'une cour de cravates blanches qu'on perçoit dans l'ombre.

Elle devait avoir alors à peu près vingt-cinq ans. Les Goncourt nous la représentent déjà *comme une courtisane de grande marque* : la désinvolture avec laquelle ils la désignent le montre suffisamment ; et, d'ailleurs, chaque fois qu'ils la mentionnent, ils la traitent sans le moindre respect. C'est que sans doute ils savaient son existence, ses relations, ses protecteurs. Marc-Fournier, le directeur de la Porte-Saint-Martin, la protégeait pour l'instant, avec ou après Dennery, sans compter Dumas fils, l'ami des femmes, qui ne s'attachait à aucune, amant intérimaire et parfaitement égoïste malgré ses grandes tirades et ses beaux sentiments.

Les Goncourt parlent d'elle plusieurs fois dans les quatre premiers tomes du *Journal*. Voici un des passages les plus curieux :

20 janvier 1869. — Touchée de nos procédés gentilshommes, lors de la vente de sa maison, Mme de Tourbet a tourmenté Flaubert pour nous amener dîner chez elle. Un appartement riche et banal, ressemblant à ces appartements meublés qu'on loue aux provinciaux pour le mariage d'une fille riche. Un vrai carnaval d'invités : Paradol, Flaubert, Gautier, Girardin, lugubre et cassé, avec sa tête de mort et sa mèche posée comme un accroche-cœur sur un crâne. La maîtresse de maison, pleine de grâce coquette, mais un peu trop préoccupée de faire de son appartement un petit Rambouillet du XIXe siècle. On joue à de petits jeux d'esprit innocents et érotiques. Mme de Tourbet jette aux convives le mot malthusianisme *et en demande la définition à la ronde, et chacun, le couteau de l'improvisation sur la gorge, dit à peu près une saleté ou une bêtise.*

Elle est tout de même amusante l'histoire de cette jolie fille, parvenue à se faire passer pour une grande dame, malgré une jeunesse équivoque. Je dirai que cela ne lui ôte à mes yeux aucun de ses mé-

rites, au contraire. On aura même pour elle, je l'espère, une certaine admiration. Mais pourquoi travestir, comme l'a fait M. Meyer, une vie dont il était si facile de retrouver les sources et la marche? C'est bien impudent ou bien imprudent. Si tous les souvenirs du directeur du *Gaulois* sont de cette qualité, il aurait vraiment mieux fait de se taire. On ne dira vraiment jamais de ses livres tardifs ce que Magnard disait du *Journal* des Goncourt : « Cela sue l'authenticité. »

R. DE BURY.

LES THÉÂTRES

Théâtre de l'Œuvre : *Futile*, pièce en un acte, de M. François Bernouard. *La Visionnaire*, drame en 2 actes, de M. J. Joseph Renaud. *Ce bougre d'original*, tragédie en un acte, de M. Gabriel Soulages, *Le Candidat Machefer*, comédie en un acte, de MM. Charles Hellem et Pol d'Estoc, d'après la nouvelle de M. Emile Faguet (21 février). — Théâtre Michel : *Les Sauveteurs*, pièce en un acte, de M. Jean Chézy. *Non ! non ! non !* comédie en un acte, de A. Bisson. *La Cage ouverte*, comédie en 3 actes, de M. Edouard Bourdet (14 mars). — *Les Mémoires de Madame Aimée Tessandier.* — Memento.

Le Théâtre de l'Œuvre est devenu une bien curieuse chose. La période héroïque est passée. C'est maintenant un théâtre comme un autre, un théâtre à côté, comme nous en comptons déjà, quelque chose aussi comme un pendant aux Matinées inédites du samedi à l'Odéon. On y joue de bonnes pièces, on y en joue de quelconques, on y en joue de mauvaises. On n'y voit plus guère d'œuvre qui s'impose, qu'il eût été regrettable de ne pas représenter. On ne verrait même pas beaucoup l'utilité ni l'intérêt de tout cela s'il n'y avait pas M. Lugné Poe. Mais voilà ! Il y a M. Lugné Poe, et c'est un comédien si extraordinaire, si particulier, qu'à lui seul il justifie tout son théâtre et qu'on le voit toujours jouer avec un grand plaisir. Curieuse carrière, que celle de cet artiste. Il l'a voulue telle, sans doute, car on ne peut croire qu'aucun directeur ne lui ait jamais offert de l'engager. Il a préféré rester son maître, jouer à sa guise, et les rôles qui lui plaisaient, être chez lui. Il ne joue pas beaucoup, et je le crois, pour parler d'une façon générale, plutôt peu connu du grand public. N'empêche qu'il est un de nos premiers comédiens, qu'il a joué certains rôles, et extrêmement difficiles, d'une manière qu'on ne peut oublier, sa manière à lui et qui ne ressemble à celle d'aucun autre.

M. Lugné Poe nous a donné cette fois-ci quatre pièces. Je ne sais pas ce que la grande critique a dit de **Futile**, un petit acte de M. François Bernouard. Evidemment, à première vue, c'est un rien. J'ai entendu des spectateurs, — de ces gens à qui il faut des choses énormes pour qu'ils les voient, — il n'y a pas que les pièces qui ont changé à l'Œuvre, le public aussi a joliment changé, — j'ai entendu, dis-je, des spectateurs se demander ce que cela voulait dire. C'est

pourtant bien simple. Le petit acte de M. Bernouard ne voulait rien dire du tout. Tout ce qui se passe dans la vie ne signifie pas toujours quelque chose. Des gens, des conversations, des faits n'ont quelquefois aucune signification, aucune portée. Mais il suffit qu'ils soient de la vie. Alors, il y a toujours un intérêt. M. Bernouard s'est amusé à mettre à la scène, dans une action quelconque, des personnages littéraires, trois jeunes gens de lettres, un peu précieux, un peu secs, trop cérébraux, comme nous en avons beaucoup. L'un d'eux reçoit chez lui la femme d'un ami et essaie de la séduire. Comme toutes ses paroles ne l'avancent guère, il fait le cabotin, joue la scène du désespoir, s'applique un revolver sur la tempe. Juste à ce moment on sonne. C'est le mari. Il devine la présence de sa femme, fait une scène, frappe le séducteur. Alors, celui-ci, tout naturellement, lui décharge son revolver en plein corps. Vous voyez que ce n'est rien. Mais ce qui est quelque chose, et une très jolie chose, c'est le dialogue de M. Bernouard, et le ton extrêmement particulier qu'il y a mis. Rien d'un drame, comme on pourrait le croire. Pas de cris, pas de tirades. Une sorte de marivaudage, plutôt. C'est comme une moquerie, où l'on sent la sympathie. M. Bernouard raille ses personnages, et malgré cela il les aime, parce qu'ils sont vrais. *Futile* était très bien jouée. Je regrette de ne pas savoir le nom des artistes. Ils ont tous joué la pièce comme elle est écrite : sans importance. Celui qui jouait le poète, Jean Rasouère, notamment, était d'une neurasthénie merveilleuse. Mais qu'il a donc ajouté à son modèle ! Le vrai Jean Rasouère, s'il a encore plus de comique, n'a pas autant de charme.

La Visionnaire, de M. J. Joseph Renaud, est un drame sur le spiritisme. Il est possible que cela intéresse des gens, mais c'est bien sans la moindre valeur littéraire. Spectacle pour le Grand Guignol, tout au plus. Un monsieur accompagne un soir son garde-chasse pour prendre sur le fait un braconnier. Un moment après son départ, sa femme, restée en compagnie de ses parents, l'entend qui l'appelle, à plusieurs reprises, puis, à la vitre de la fenêtre, voit apparaître son visage, déjà fantômatique. En effet, le garde arrive bientôt apporter la nouvelle que le monsieur a été tué par le braconnier. Dans la suite, la jeune femme continue à voir son mari et à s'entretenir avec lui par les pratiques du spiritisme, jusqu'au jour où, désabusée sous l'effet des soins d'un médecin, elle tombe dans la folie. Le grand défaut de ces machines, en plus de leur intérêt contestable, c'est qu'elles obligent à user d'un truc qui ne supporte pas l'examen. Il est bien évident que lorsque la jeune femme entend son mari l'appeler à son secours, puis voit son visage lui apparaître à la fenêtre, elle est seule à subir ce phénomène, qui n'existe d'ailleurs que pour elle seule. Or, on nous fait entendre, à nous specta-

teurs, les cris d'appel, on nous fait voir l'apparition spectracle. Comme on voit, c'est complètement faux, et c'est pourtant tout le soutien de la pièce. J'ajouterai un détail. Quand le rideau se lève sur la réunion familiale : beaux-parents, femme et mari, ce dernier, nous l'apprenons par une réplique, est plongé dans la lecture des *Frontières du Cœur*. Cela m'avait fait tout de suite bien augurer du personnage. Quand on lit d'aussi bonne littérature, on est fatalement destiné à mal finir.

Il est bien dommage que M. Gabriel Soulages ait traîné en longueur les dernières scènes, tout au moins la dernière scène de sa tragédie : **Ce bougre d'original**. Elle reste une fort belle chose, mais elle eût été une très belle chose, un peu resserrée, comme je le dis. *Ce bougre d'original* est un vieux gentilhomme ruiné qui s'est retiré en province et qui, là, dénué de tout, ayant vendu une à une ses pauvres dernières richesses, ne veut pas déchoir, continue à jouer au grand seigneur fortuné, donne des réceptions à quelques bourgeois de l'endroit dont il a fait sa société, toujours élégant, hautain, dédaigneux et galant homme comme au beau temps de sa grande vie. Finalement, n'ayant plus un sou, et au moment d'être saisi par un huissier impitoyable, il s'empoisonne en présence de ses invités, qui croient tout d'abord à une nouvelle originalité de sa part. Que M. Gabriel Soulages me pardonne la petite restriction que je fais à l'égard de son œuvre. Je n'en ai pas moins goûté, et très vivement apprécié le talent dramatique qu'elle révèle chez lui, le style rapide et saisissant, la vigueur et la concision avec lesquelles il a tracé le caractère de son héros, et toute l'amère raillerie qui se dégage de ce simple acte. Je me rappelais, en l'écoutant, ce que Barbey d'Aurevilly nous a conté des dernières années de Brummel déchu, vivant à Caen dans la misère et la solitude. C'est vraiment une belle scène, d'une ironie grandiose et pitoyable. Si vous ne la connaissez pas, je veux la copier pour vous.

C'est à peu de temps de là que Brummel devint fou, et comme le Dandysme, plus fort que sa raison, avait pénétré l'homme tout entier, sa folie se timbra de Dandysme. Il eut la rage de l'élégance au désespoir. Il n'ôtait plus son chapeau dans la rue quand on le saluait, de peur de déranger sa perruque, et il rendait le salut de la main, comme Charles X. Il vivait à l'*Hôtel d'Angleterre*. A certains jours, et au grand étonnement des gens de l'hôtel, il ordonnait qu'on lui préparât son appartement comme pour une fête. Lustres, candélabres, bougies, fleurs en masse, rien n'y manquait, et lui, sous le feu de toutes ces lumières, dans la grande tenue de sa jeunesse, avec l'habit bleu Whig à boutons d'or, le gilet de piqué et le pantalon noir, collant comme les chausses du XVIe siècle, se tenant au centre, il attendait... Il attendait l'Angleterre morte ! Tout à coup, et comme s'il se fût dédoublé, il annonçait, à pleine voix, le Prince de Galles, puis lady Fitz-Herbert, puis lady Connyngham, puis lord Yarmouth, et enfin tous

ces hauts personnages d'Angleterre dont il avait été la loi vivante, et, croyant les voir apparaître à mesure qu'il les appelait, et changeant de voix, il allait les recevoir à la porte, ouverte à deux battants, de ce salon vide, par laquelle ne devait, hélas! passer personne ce soir-là, ni les autres soirs, et il les saluait, ces chimères de sa pensée ; il offrait le bras aux femmes, parmi ces fantômes qu'il venait d'évoquer et qui, certes, pour revenir à ce raout du Dandy déchu, n'auraient pas voulu quitter, un seul instant, leurs tombes. Cela durait longtemps... Enfin, quand tout était plein de ces fantômes, quand tout ce monde de l'autre monde était arrivé, voilà que la raison arrivait aussi et que le malheureux s'apercevait de ses illusions et de sa démence ! et c'est alors qu'il tombait accablé dans un de ces fauteuils solitaires et qu'on l'y surprenait fondant en pleurs !

Le spectacle de l'Œuvre se terminait par **le Candidat Machefer**, une bouffonnerie tirée d'une nouvelle de M. Emile Faguet. Je ne connais pas la nouvelle de M. Faguet. Je ne sais si MM. Hellem et d'Estoc y ont ajouté. Mais j'ai bien retrouvé là l'esprit du grand critique : il est assez lourd.

Mon ami s'accoutume à me remplacer. Cela le distrait et lui donne une occupation. Puis, on le prend pour moi. Cela le flatte. C'est un homme modeste. De mon côté, je m'accoutume à l'envoyer ainsi au spectacle, pendant que je reste bien tranquille chez moi. De cette façon, nous sommes contents l'un et l'autre. Cette fois-ci, c'est au Théâtre Michel qu'il est allé faire son Boissard. Je lui cède donc ici la place, pour son compte-rendu.

« Les fauteuils du Théâtre Michel seraient des plus confortables n'était le système vraiment trop à bascule dont ils sont agrémentés. La moindre élévation des talons fait se relever l'avant du siège, et, pour peu qu'on n'ait guère profité dans l'existence, bref, pour employer un meilleur français, qu'on ait médiocrement forci, on sent aussitôt certaine partie de son individu s'enfoncer, pendant que, jambes pendantes et mains se raccrochant désespérément, le reste du corps se trouve dans une situation un tantinet ridicule. Et voilà à quelle gymnastique, faute de mieux, j'ai pris goût le dimanche 17 mars (service de seconde), alors que sur la scène se suivaient, à la vitesse moyenne de 280 mots à la minute, **les Sauveteurs**, de M. Jean Chezy, et **Non ! Non! Non !** de feu A. Bisson. Nul n'ignore que l'esprit ne court pas les rues. Mais alors où court-il? Parbleu au Théâtre Michel. Seulement, en parfait homme du monde, il y est, hélas! arrivé en retard, pour ne faire son entrée qu'avec **la Cage ouverte**, de M. Edouard Bourdet. Les communiqués nous assurent que cette comédie, comme sa sœur aînée, *le Rubicon*, est en marche pour la centième. J'ai la quasi certitude que ce succès, loin d'être dû aux qualités de la pièce, qui sont certaines, l'est aux défauts des acteurs, qui, exception faite pour Mme Jeanne Thomassin, sont détestables cette fois. Les mérites de *la Cage ouverte*, ce n'est que main-

tenant que je les aperçois,après six jours et bien des réflexions, après avoir tâché à arracher de mon souvenir une interprétation qui avait modifié toutes les valeurs. Nous avons assisté, par moments, à un vaudeville genre Palais-Royal ou Cluny (d'où peut-être le succès), alors qu'on nous devait une comédie très fine, très humaine, je crois, celle qu'écrivit M. Bourdet et que fut seule à comprendre, je le répète, Mme Thomassin. Robert Lardier, homme politique, député aujourd'hui, demain ministre, en même temps qu'à la notoriété est arrivé à l'âge critique du cœur et, — pour obéir à l'inéluctable loi du Retour éternel, qui veut qu'à quarante ans l'on commette, aggravées de toute l'expérience acquise au cours des années, les mêmes bêtises qu'à vingt ans, — il s'éprend de la toute jeune Marthe Pierron. Cette petite personne, fort romanesque, se croit pour son compte très amoureuse de Robert, mais, fort avisée toutefois, elle s'entend à lui tenir haute la dragée, qu'elle s'obstine à ne vouloir lui accorder que le jour où il la prendra pour femme. Mais alors il faudra qu'il divorce, et quel déchirement ce sera pour la femme de Robert, cette si aimante, si dévouée et surtout si confiante Jacqueline ! Lui, n'est pas un égoïste et ne peut s'empêcher de sentir encore quelque affection pour sa femme ; aussi lui est-il impossible de se résoudre à lui porter ce coup, mortel peut-être. Pourtant, dès qu'il voit Marthe, le cœur lui arde, les sens aussi, et... il voudrait bien. Mais, plus forte, intellectuelle et volontaire, Marthe parviendra vite, par son seul charme, à lui faire envisager la possibilité du divorce. C'est ainsi qu'il est amené à mettre à profit la sympathie éveillée récemment dans le cœur de Jacqueline par le jeune Paul Servan, et, par toutes sortes de prévenances, même de caresses, eût-on écrit jadis, il fait tant que cette sympathie qui rapproche Paul et Jacqueline devient vite de l'amour. Et le jour où il les surprend échangeant un premier baiser, il apparaît aux yeux des deux coupables, bon, infiniment bon, débordant d'une tendresse qui ne réclame pour elle que le droit de se sacrifier, ne songeant plus qu'à ces deux êtres qui certes l'ont trahi, mais si beaux, si bien faits pour se comprendre et au bonheur desquels il s'en voudrait de toucher. Il leur conseille de quitter sa maison dès le soir même, il retient pour eux deux places de coin au rapide, il leur ouvre la cage toute grande... — Mais, après tout, la même félicité qui attend Jacqueline et Paul Servan ne l'attend-elle pas, lui, dans son union prochaine avec Marthe ? Hélas ! non, car Marthe se refusera à épouser un tel laissé pour compte, cet humilié qui demain sera la risée de chacun et dont la carrière politique, faite après tout de bien peu, sera entièrement compromise. — Le soir où je fus convoqué au Théâtre Michel pour cette représentation, Mlle Monna Delza se trouvait indisposée. C'est Mlle Gisèle Gravier qui joua son rôle de Marthe ou plutôt, prise au débotté, le lut,

— intelligemment ma foi. Mais malgré toute l'intelligence dont fit preuve Mlle Gravier, il était presque impossible de deviner les nuances qu'a certainement indiquées l'auteur. Quant à M. Lefaur, il travestit le personnage de Robert en un type d'ahuri, ridicule à l'excès, qui eut l'heur de réjouir le public, mais dut contrister le cœur de M. Edouard Bourdet. M. Charles Dechamps a un accent méridional, drôle comme toujours, mais c'est là encore une qualité que l'auteur eût préféré de voir remplacée par quelque autre plus intérieure. Et, pour la troisième fois, je dis que Mme Thomassin fut très bien. »

Je vous conseille de lire dans *Comœdia* du lundi 18 mars les **Mémoires de Madame Aimée Tessandier**. C'est un beau récit, d'une franchise, d'une chaleur, d'un entrain qui remplissent de sympathie pour la femme qui l'a dicté. Que nous sommes loin des actrices qui prennent, en se racontant, des attitudes de théâtre, qui posent pour la postérité, qui font de la littérature, et loin aussi de nos femmes savantes, qui jouent à savoir le grec et le latin, comme une récente enquête nous l'a montré! Madame Tessandier est d'humble extraction. Elle a été, avant de débuter au théâtre, et d'être, au prix de quels efforts et de quelles luttes, l'artiste originale que nous connaissons, d'abord une petite fille de ferme dans la campagne bordelaise, puis une petite ouvrière à Paris, et elle est encore loin, aujourd'hui, d'être une lettrée. Et tout cela elle le raconte, sans s'en vanter, certes, elle a bien trop de naturel pour cela, mais sans en rougir, et elle a bien raison. Cette franchise, cette simplicité, c'est la marque d'un être qui vaut par lui-même, quand tant d'autres ne valent que par leur acquit. Les *Mémoires de Madame Tessandier* ont été écrits par M. Henri Fescourt, un jeune auteur dramatique. Il y a mis un grand talent. C'est parfait à la fois de concision et d'éloquence. Certains portraits sont achevés en quelques lignes. M. Fescourt a fait là un beau et bon travail.

Memento. — Théâtre Fémina : *Fais ça pour moi*, pièce en un acte de M. Louis Verneuil. *Le Coup d'Etat*, comédie en 3 actes, de MM. Maurice Vaucaire et F. de Croidelys (5 mars). — Nouveau-Théâtre : *En Gerbaude*, opérette en 3 actes et 4 tableaux, de M. Louis Georges (6 mars). — Comédie-Royale : *La Joie du Sacrifice*, de M. J.-J.-Bernard. *Les Visiteurs nocturnes*, de M. Tristan Bernard. *Jean III ou l'Irrésistible vocation du fils Mondoucet*, de M. Sacha Guitry (8 mars). — Odéon : *L'Epée*, pièce en 3 actes, de M. Guy de Pasillé. *La Sentence*, pièce en 2 actes, de M. Barot-Forlière (16 mars). — Théâtre Molière : *Le Chanteur des Rues*, drame en 5 actes et 8 tableaux, tiré du roman de M. Maxime Villemer par MM. Octave Bernard et Jean Mazel (16 mars). — Renaissance : *En garde !* comédie en 3 actes, de MM. Alfred Capus et Pierre Veber (19 mars). — Théâtre Shakespeare : *Comme il vous plaira*, comédie pastorale en 12 tableaux, de William Shakespeare. Conférence sur « *Shakespeare romantique* » par M. Camille de Sainte-Croix (22 mars).

MAURICE BOISSARD.

L'ART

L'Exposition des Indépendants. — Exposition Chabaud (Bernheim). — Exposition Marte Galard et Sanielevici (Hessele). — Exposition Valtat (Ornet). — Exposition Guibal-Roland (Devambez). — Exposition Lunois (Allard).

L'Exposition des Indépendants est d'une très belle tenue. Elle est plus facile à saisir en ses détails cette année que les précédentes. Elle le doit à un bon aménagement rendu plus facile par l'esprit de désintéressement artistique des membres les plus importants de l'association.

Ayant consenti (exemple qui serait bon à suivre par telle autre grande société artistique qui ne peut accueillir les jeunes par suite de manque de place, c'est-à-dire parce que les droits des sociétaires à de fortes extensions sur la cimaise sont trop jalousement gardés), ayant consenti, dis-je à, diminuer le nombre de leurs envois les plus notoires des Indépendants se sont facilité de maintenir leur principe essentiel d'accueil à tout nouveau venu.

Leur importance n'en est point diminuée, puisqu'ils ont pour y exposer à leur aise Bernheim-Jeune, Druet, etc..., et ils se tiennent en bonne atmosphère de nouveauté. C'est avec raison que Paul Signac, répondant à notre confrère Hourcade, qui collige les opinions diverses sur les cubistes, se félicitait de leur présence nombreuse aux Indépendants, et déclarait cette présence la raison d'être de l'Exposition. Cette vue est d'un artiste supérieur à la mentalité concurrente de la moyenne et d'un président avisé, qui, présent à la première Exposition des Indépendants, si menue dans son baraquement des Tuileries, se souvient de ses débuts et de ceux de ses amis d'art, et continue à respecter l'esprit fondamental de la société qu'il dirige. Les Indépendants existent pour nous renseigner sur tout apport nouveau, la tendance n'étant point envisagée, mais seule la hardiesse qui peut faire exiler par les jurys, même les plus compréhensifs, l'effort inattendu.

Fidèles à cet esprit d'effacement volontaire dans la société qu'ils ont fondée et, ce qui était plus difficile, maintenue et glorifiée, les pointillistes se sont réservé la dernière salle.

Il faut franchir une quarantaine de travées pour admirer *le Château des Papes* de Paul Signac, qui est une de ses œuvres les plus fortes et les plus harmonieuses; ce beau bloc fauve de pierres a souvent tenté les artistes. Je ne me souviens point qu'on ait jamais donné telle légèreté et telle densité en même temps à sa silhouette massive et pourtant élancée. Les tours du château et les verdures des rochers des Doms éclatent sous un admirable ciel azur et pourpre. L'exposition de Signac se complète par une *Venise* en harmonie verte, et trois de ces agiles notations (*Notre-Dame* à des heures variées du matin)

où la verve de Signac et ses grands dons de déchiffreur de la lumière, affranchis du souci d'harmonie totale dont il orchestre ses grandes toiles, éclatent avec tant de fougue heureuse.

M. Luce a renoncé à la division du ton. Dans son *Chantier* si peuplé, son *Remorqueur*, ses *Quais* de Seine, il recherche moins l'harmonie de couleur que des allures, des mouvements exacts et synthétiques. Quels que soient les agréments de ce dessin, si bien établies que soient ces nouvelles œuvres, on regrette parfois les colorations des anciens Luce.

Mme Lucie Cousturier, à côté d'un éclatant jardin de Saint-Tropez, accroche une solide étude de femme aux lignes joliment courbes, d'une grande souplesse souriante. Angrand n'envoie qu'un dessin, captivant. Peské trois grands dessins, dont une Maternité, de sentiment très juste. M. de la Rochefoucauld représente *saint Paul maudissant le magicien Elymas et le frappant de cécité.* Le tableau est bien, de gestes nobles, d'une belle harmonie de tons ; les figures y sont assez vivantes ; la coloration surtout est intéressante. Une barque à la voilure diaprée donne d'autre part à l'exposition de M. de La Rochefoucauld un bon accent de réalité. Parmi les recrues du pointillisme, à citer M. André-Faure; un bon jardin avec une forme élancée et juste de lévrier ; Mme Selmersheim-Desgranges avec un paysage difficile, délicatement mis en page, et un brillant tableau de fruits ; Mme Béatrice Duval aux colorations légères et de bon modelé ; MM. Jousset, Person, etc...

Les séries impressionnistes ou cézanniennes sont très nombreuses. Parmi ceux qui constituent le noyau ordinaire des Indépendants, la plupart ont de beaux envois. Dans les dernières salles de l'Exposition des parois sont précieuses, ornées de paysages à l'allure décorative de M. Paul Sérusier, de deux tableaux de M. Charles Guérin : un portrait précis et très vivant, une toile dans la gamme des Fêtes Galantes, d'une grande justesse ornementale. Des paysages de M. Dufrénoy sont moins captivants que la production ordinaire de cet excellent artiste. M. Manguin nous a donné beaucoup mieux. M. Lebasque est tout au juste représenté. M. Laprade a deux toiles déjà vues chez Druet. M. Seyssaud, faible ces derniers temps, se relève dans un large paysage, *le Châtaigner*, arbre superbe, beaux fonds verts, de l'air, du vent, de l'espace, et une éclatante et sombre nature morte. M. Camoin, toujours très agile, s'éparpille ; son grand bal public plein d'ingénieux détails n'impose point sa vérité. M. Marquet, en deux beaux paysages calmes, encadre des eaux silencieuses et une large atmosphère ; M. Marquet a bien servi les Indépendants. Il faut tout de même dire que plusieurs des artistes de ce groupe et de cette heure songent peut-être que l'avenue d'Antin est moins lointaine que l'extrême quai d'Orsay. Le paysage de montagnes de M. Lacoste est

un peu pâle; une exposition d'ensemble de cet artiste chez Blot fait la preuve d'un gros travail; quelques toiles y sont intéressantes, détails de rues, interprétations d'ombre; mais l'ensemble de cet art trop volontaire est méticuleux et menu. Devant tant de fidélité littérale à la nature, on regrette les interprétations, les pyrotechnies, les vibrations même excessives. M. Marquet aussi fait littéral, mais avec quelle chaleur intérieure ! D'excellentes qualités de dessin, avec du relief et de la vie, ornent le grand tableau de M. Puy, qui a tout de même fait mieux. *La jeune Femme lisant*, de M. Jacques Blot, est une toile d'excellente apparence; allure plausible de la figure peinte, judicieuse harmonie des tons ornementaux à celui de la robe du personnage principal, hardiesse et sagesse combinées. Il y a un intense agrément aux jardins de M. Francis Jourdain dû à une harmonie infiniment légère, très discrète dans les audaces, avec une sorte de musicalité dans les rapports de tons, très prenant; ce n'est point de la peinture littéraire, mais il y a certes là une impression poétique. Les visions féminines de M. Renaudot ont de la grâce. Il y a chez M. Challié beaucoup de virtuosité : des jeunes femmes assises dans des intérieurs coquets, sans excès de joliesse. Les paysages de M. Cariot sont robustes comme à l'ordinaire, les études de Mme Chauchet-Guilleré de ton très justes. M. Terrus peint largement des aspects montagnards sévères avec les taches agréables d'arbres en fleurs. Un grand tableau de M. Victor Dupont, femme et enfants couchés, les formes baignées d'une atmosphère rose et blonde, est d'un bon effort. Mme Agutte a un beau portrait de fillette et un jardin éclatant auprès d'une étude de nu sculpturalement appuyée.

§

Voici quelques beaux panneaux d'artistes qui, à chaque exposition, solidifient une jeune renommée : M. André Chapuy avec deux toiles contrastantes : une noce faubourienne se groupe dans un jardin ; l'aptitude de M. Chapuy à un caractérisme indulgent, mais qui ne pallie rien, s'y trouve dans une note de raillerie presque émue devant cet humble effort vers l'élégance dérangée par un éphémère vouloir de cossu. Bien supérieure, une autre toile nous montre une femme assise au bord du lit. Elle est nue, et ce nu solide est infiniment gracieux, sans sécheresse, sans maniérisme. Elle tient d'un doigt indécis une étoffe au pli noble. De jolies colorations s'esquissent dans les détails aux murailles, très chantantes, tandis que les draps épandent une grande note blanche très lumineuse.

Trois toiles de M. Picart Le Doux : un très expressif portrait de fillette en robe bleue avec beaucoup de joli abandon, un bon paysage et une couseuse blonde sur un divan, petite toile d'un aspect péné-

trant d'intimité sereine. La justesse et la joliesse de la silhouette féminine sont émouvantes.

M. Ottmann n'a point, à cette exposition, de ces figures où il met tant d'élégance harmonieuse; mais une brillante nature morte et des paysages de la banlieue de Paris, aux plans bien accusés et très complets de couleurs, prennent rang parmi ses bonnes toiles. Je ne crois pas que M. Chénard-Huché avait eu encore une exposition aussi complètement satisfaisante qu'avec ces trois paysages du midi très larges, notamment une route blanche à l'éclairage violent et juste. M. Tarkoff, avec deux excellents dessins, montre une maternité de belle allure. Les trois envois de M. Coeuret varient le même thème. Tous les trois empruntent leur émotion au même motif : une jeune mère joue avec son enfant : mais les regards sont vivants, les inflexions des figures très justes ; c'est plein de naturel et de simplicité, c'est très bien peint. M. Coeuret accentue un progrès déjà évident l'an passé sur la parfaite justesse de la ligne et le beau coloris. Il faut louer aussi M. Asselin et M. Alexandre Altmann avec des paysages de jolie harmonie décorative ; coins de jardins où les lignes d'arbres mettent de belles lignes qui sont des encadrements à des émaux légers de l'eau. M. Bloos est un virtuose très sûr, un imagier de foules faubouriennes ou de bal public. M. Thomas-Jean peint très bien les paisibles reflets d'un village au bord du lac de Genève ; c'est très large, très ressenti ; une rue au soleil du même peintre en parti-pris de tons plats est intéressante. Il faut citer des natures mortes de Mlle Graf-Dreyfus, fruits, fleurs, pots d'étain très vivement enlevés. Sur des fonds noirs M. Béchet appuie solidement, dans une belle matière, des fruits, des faïences. Des paysages de M. René-Juste sont d'un grand effet. M. René, Juste ne s'écarte point des leçons de l'impressionnisme ; sa grande rue de village, avec le curieux travail de couleur de sa route et de ses vieilles maisons, évoque le souvenir des beaux Raffaëlli de ces derniers temps, mais rappeler ainsi ces belles œuvres contient un éloge, car on sent ici, dans une technique certaine, une émotion personnelle ; l'œuvre est très chatoyante et très vraie. Un bel effet de neige complète l'exposition de M. René-Juste, mais sans effacer l'impression prédominante de son paysage de clarté. M. Hazledine, qui fut très brillant, peint de grands ensembles naturistes avec moins d'éclat que naguère et peut-être moins d'intérêt, mais il construit bien. On se plaira aussi aux robustes esquisses de Mme Hassenberg, à des paysages lumineux et d'une rare joliesse de ton de M. Danichevski, à d'excellentes pages de M. Gminska, à une nature morte d'un intelligent désordre et à de très francs dessins de Mlle Astrid Holm, à des brumes sur la Seine un peu molles, mais d'un ton exact, de M. André Barbier, qui a des dons de coloriste certains, à deux toiles de M. Collot hardiment peintes en tons éclatants,

corps bien peints, cheveux roux ardents, mais harmonieux, beau
fonds de décor, à de clairs paysages de M. Ramond, de M. Claud
Rameau, de M. Delestre, à des pages décoratives de M. Deltombe; à
des colorations ingénieuses de M. Batigne, déjà vues à une récent
exposition, à de bonnes toiles de M. Olivier, de M. Carlos Reymon
(*la Maison rose*), etc...

Quelques pages vivantes d'accent méridional émanent de M. Car
rera qui les exposa aux Boursiers du Salon, de Mlle Boyd; de M. Cas
telucho une danseuse d'un mouvement très plaisant ; de M. Vasque
Diaz, une plage mouvementée ; de M. Evelio Torent ; de belles scène
ensoleillées de vie andalouse, un scintillant plein air animé de vi
joyeuse.

§

Et voici quelques peintres de ceux qu'on appela les Fauves à cau
de leur souci d'une harmonie personnelle, conquise au moyen d'u
dessin libre et le plus souvent abréviatif, et de colorations exact
dans la représentation de la minute choisie, au point d'en paraît
chimériques aux personnes habituées à voir la nature dans les ta
bleaux et non en elle-même.

Trois pages de M. Vlaminck sont particulièrement intéressantes
séduisantes. L'apparent désordre antérieur de ce peintre s'est calm
en belles lignes; rien n'est plus solide que ce qu'il donne aujourd'hui
M. Chabaud n'est pas heureux dans le choix de sa toile des Indé
pendants, trois femmes de couleur monotone et de structure bizarre
mais sa belle exposition de chez Bernheim permet de ne point s'at
tarder à cet effort erroné. M. Rouault n'a ici que des toiles connue
et dont on a déjà loué la construction ingénieuse et le beau colori
sombre. M. Cardoso a jeté, sous un ciel d'Orient de féerie, où vien
voleter un oiseau précieux, des formes très décoratives de cavalier
maures, et les chevaux sont conçus dans ce mode paradoxal qui con
vient à la tapisserie : c'est une agréable décoration. Mlle Charmy
un goût violent; des chevaux de M. Bolliger s'ébrouent sur fo
sombre; ils sont solides. Il y a une valeur chez M. Blanchet, che
M. Weise, paysagiste ardent, chez M. Gaboriaud, qui entasse ave
fièvre les éléments décoratifs les plus pressés, avec tout de même d
l'harmonie. Il faut regarder les envois de M. Verbœven, que so
souci du style pousse très loin de la nature, mais qui, au bout de cett
recherche fougueuse, trouvera sans doute quelque chose, car il es
très peintre. M. Marinot est lourd dans des allégories un peu conve
nues, ce qui est singulier chez un artiste qui trouve dans ce terrai
des cortèges et des fêtes païennes de si justes motifs pour ses verre
ries. La danseuse de M. Merodack Janeau est curieuse, un peu figé
mais volontairement d'après les leçons du hiératisme moderne, qu'

vaudrait tout de même mieux entendre plus souple. Parlerons-nous à cette place de M. Zak ? On l'a parfois rangé parmi les fauves,sans doute parce qu'il est, exceptionnellement, un chercheur d'harmonies douces, chantantes dans le plus de justesse possible. Il a des primitifs l'hésitation et la sorte de gaucherie qui prélude à leur acceptation de tout le caractère du modèle. Il a le tort (tort, je crois) de ne point donner de titres à ses œuvres, et de les nommer simplement compositions. Mais ce sont petits détails. Ses deux études de figure sont nettes et bien construites, captivantes. Les recherches même de M. Stuckgold, poussées vers une unité du tableau, l'amènent dans sa grande toile à de la monotonie ; mais l'impression devant ces personnages hors la vie, dans un décor purement et fantaisistement abstrait, n'est point désagréable.

§

Et voici les Cubistes, sujets d'étonnement, de discussions, de fureurs, les Cubistes ferment violent de toute une agitation extraordinaire de la critique à qui ils font perdre son sang-froid. Parmi ceux qui les entourent, quelques-uns qui les défendent, saisis de vertige, prennent leurs allumettes pour des torches élevées dans la nuit sombre et fanaux nécessaires d'une humanité éperdue ! D'autres qui les attaquent, pourtant d'intelligence reconnue pratique, avisés sinon informés, bavent de fureur, perdent le sens des proportions, confondent les critiques d'art avec les amateurs et eux-mêmes avec des critiques d'art et croient trouver dans le massacre du cubiste leur bien fondé. Il faut se reporter aux souvenirs des premiers temps de l'Impressionnisme et à ceux du Pointillisme,et aussi à ceux du Symbolisme, pour se souvenir d'une pareille cacophonie d'attaques. Ce qui donnerait foi en l'avenir du cubisme, ce serait justement le manque de mesure de ces attaques, leur virulence et leur généralité.

Or il faut prendre garde qu'il y a parmi les Cubistes des individualités différentes, et que la technique employée est assez nuancée et varie avec le tempérament de chacun. L'effort est considérable, d'autant plus sympathique qu'il demande au critique un effort assez grand, un déplacement de compréhension, et l'amène sur un terrain qui n'est pas du tout celui de la dernière belle peinture. Mais vraiment nous sommes assez avancés, en matière d'esthétique, pour croire (sans appeler cela le progrès, mais l'évolution, et sans nous certifier qu'évolution veut dire amélioration) qu'il y a plus d'une forme de la beauté ; ceci implique qu'en admettant les projets des Cubistes nous ne pensions point que les autres formes de traduction de la beauté ou du caractère perdent leur légitimité et leur nécessité.

Il ne s'agit point non plus de considérer que les Cubistes ont terrain gagné, et qu'ils ont développé toutes leurs méthodes et surtout

animé leurs méthodes de tout leur talent; au contraire, ils ont actuellement plus de talent que leurs tableaux n'en donnent. Il faudra peut-être plusieurs années pour qu'ils aient pu mettre tout à fait au point, c'est-à-dire concilié leurs tempéraments d'artiste et leurs volontés, dans des œuvres disant exactement ce qu'ils veulent dire et en toute souplesse, ou mieux, en parfaite harmonie. Ils n'en sont point là, aujourd'hui ; car ils obéissent trop à leur propre dogmatisme et les toiles des meilleurs d'entre eux ne laissent point d'offrir un aspect très tendu.

Mais si les peintres cubistes présentent encore sur leurs surfaces des arêtes trop brusques, trop coupantes, s'ils laissent trop apparente leur recherche des volumes, si quelques-uns éparpillent trop leurs silhouettes, si chez eux le corps humain est encore analysé en des proportions trop détaillées, anguleuses et trop en dehors de la vie, leurs abstractions intéressent, et leur couleur simplifiée est souvent, très souvent heureuse.

Les Baigneuses, de M. Albert Gleizes, comptent parmi ce que cette série offre de mieux abouti ; des dessins placés à côté du tableau permettront de se mieux rendre compte de l'effort de l'artiste vers la composition rigoureuse. Le paysage qui entoure les baigneuses est charmant ; l'eau est d'une captivante nouveauté. Si les silhouettes étaient moins accusées dans les détails le tableau atteindrait à une très grande beauté. Une marine de M. Metzinger, dont le grand tableau est peut-être un peu abstrait, est séduisante dans ses nuances ingénieuses et douces. *Le Chasseur* de M. Le Fauconnier a de beaux détails, notamment dans tout l'entour du personnage principal, dans une interprétation de femmes portant des corbeilles de fruits largement exécutées. Trop d'abstraction aussi, semble-t-il, dans la toile de M. Fernand Léger, encore que bien ordonnée et d'une jolie qualité de couleur. M. Tobeen diffère des peintres que je viens de citer ; sa recherche du mouvement est plus simple ; il ne décompose pas, mais il a de la verve, de l'élan. Son tableau des *Pelotaris basques* enserre dans un bref espace tout le tumulte de ce jeu compliqué : la vérité des attitudes, la sobriété de l'exécution et le choix des colorations font de cette page une des toiles les plus intéressantes de l'exposition des Indépendants. Il y a un très grand charme dans *la Vénus de plâtre*, de M. de Ségonzac : il suffit que le Cubisme y soit légèrement atténué pour laisser voir toutes les qualités d'un peintre excellent. Un portrait de M. de La Fresnaye est près d'être une très significative étude, et ses artilleurs sont intéressants.

A côté de ces artistes il faut marquer la place de M. André Lhôte, avec ses curieuses recherches dans le sens de l'imagerie ; il y a là une incontestable verve. Un tout jeune peintre, M. Gromaire, a des qualités nerveuses de sincérité et de prestesse. M. Pirola est vigoureux.

M. Verdilhan très pittoresque, avec un portrait sommaire, mais bien campé, très expressif. Il y a de bonnes œuvres de M. Moreau, des paysages de M. Auclair avec des fumées curieuses sur des paysages frissonnants d'une impression très calme, de bonnes choses aussi de M. Dumont, de Mlle Laurencin, de M. Robert Delaunay, un peintre doué, qui, dans une allégorie de Paris, cubise en somme l'ancien Besnard aux trois femmes symboliques ; ici, au lieu du décor de fêtes de Besnard, autour des trois femmes ce sont les dures matières du fer et de la pierre qui s'élèvent sec ; c'est un peu sommaire et en somme du cube nouveau sur du motif antique. M. Lotiron est intéressant. MM. Picabia et Tribout tirent des feux d'artifice de couleurs ; leur art, pour n'être point rigoureux, n'en offre pas moins des surprises harmoniques. C'est là du paradoxe, mais qu'on ne déteste pas de voir se produire.

En somme, l'exposition est bonne pour les Cubistes. On peut les attendre avec confiance au Salon d'Automne. Ils ont tous avant le Cubisme donné la preuve certaine d'une haute valeur picturale. Il semble que plus ils assoupliront leur procédé, le dompteront de façon à ce qu'il leur donne tout son intérêt en étant moins visible, plus ils atteindront leur but, soit le tableau composé, réfléchi, n'étant plus une pochade personnelle, variable, mais aboutissant à une vérité quasi-mathématique, décorée pourtant des agréments et des émotions esthétiques. C'est là une tâche très ardue que leur devoir est de remplir ; le nôtre, surtout celui des écrivains et des poètes critiques d'art amenés à pénétrer l'œuvre d'art par l'émotion au delà de la technique, est de les aider à le remplir, sinon par une approbation générale, du moins par une attention sympathique, car leur but est élevé.

§

En dehors des groupes très distincts, parmi les artistes curieux apportant leur note d'art, émue ou amusante, imprévue ou déjà connue, mais appuyée avec adresse ou sincérité, citons au hasard, car tout groupement est impossible, M. Bucci et sa curieuse Japonaise, si ardemment colorée et si vivante, M. Pichot et ses espagnolades menues et compliquées, Domergue-Lagarde avec ses paysages vastes, M. Fornerod très artiste, M. Marcel Lenoir et ses portraits solides, Carniel avec ses nus très poussés, Svasta avec des pages d'un coloris quasi-mystique, curieux, et encore de belles gravures de Munch, un bon tableau d'Hoppe, la grande toile de Mme Valentine de Saint-Point, peinture de poète, et de peintre aussi, car l'exécution en est curieuse, mais valant surtout par son caractère de grande image, un bon portrait de Pierre Quillard, un peu lourd de couleur, mais de très ferme dessin et très évocateur, de Mlle Jeanne Quillard, un bon portrait signé Denise Mazel, les études coloniales de M. Marcel Fournier, de très

bonnes pages de M. Déziré, des coins de midi de M. Salkin, un bon dessin rehaussé de M. Patrolin, etc., etc...

Peu de sculpture, mais en général bonne.

La *Source* de M. Centore est d'un beau mouvement hardi et gracieux. Une étude de femme assise est fort intéressante ; les statuettes colorées de M. Verdilhan posent à nouveau, sans le résoudre, le problème de la polychromie. Ses œuvres sont construites avec une incontestable virtuosité ; son étude moderniste est bien plus satisfaisante qu'une Isis un peu bizarre qu'il y joignit. Des recherches de M. Brancusi sont d'une extrême finesse, mais présentées de façon un peu déroutante. Les finesses y sont tout de même. M. Archipenko est tourmenté et bizarre, non sans mérite.

A l'art décoratif Massoul et ses poteries, André Mare avec ses reliures représentent, et fort bien, les meilleures tendances.

§

Nous reste-t-il quelques lignes pour les expositions particulières qui pullulent? Force nous est d'en ajourner beaucoup. Pourtant, nous voudrions dire en quelques mots quelle vigueur et quel sentiment vrai de la nature émane des œuvres de M. **Chabaud** exposées chez Bernheim-jeune. Il y a là de bons portraits, un peu cézanniens, mais pleins de vie intérieure que l'artiste sait bien faire affleurer aux yeux ; des paysages, des temps gris, des coins de midi un peu sombre mais très artiste.

Chez Hessèle, Mme **Marte Galard**, en une série de dessins d'un art coquet, intelligent, appuyé, figure des attitudes féminines, et son faire, intelligemment féminin, concorde ingénieusement avec ses sujets. Quelques bonnes peintures accompagnent les dessins. M. Sanielevici interprète les aspects boisés et les clairières de Grosrouvre, en des pages solides, d'un bon métier et d'un sentiment profond. C'est de la peinture très ressentie, suffisamment adroite, clair miroir, à de beaux instants de la nature.

Chez Druet, une belle série d'œuvres de **Valtat** ; beaucoup de verve et de mouvement comme à l'habitude, de belles fleurs et des visions de soleil curieuses, les figures moins attachantes. Chez Devambez des parisianismes assez agréables de M. **Guibal-Roland**. Chez Allard une exposition assez considérable d'**Alexandre Lunois**. Je regrette que le flot des expositions ne me permette pas de m'arrêter davantage sur les œuvres ici soumises au public. Le peintre expose ici tout un Orient très vivant. Une noce juive traitée en accumulation de foule en beaux costumes, avec un fond très riche en sa polychromie ordonnée figurera parmi les belles pages de Lunois. D'heureuses impressions de jardins turcs, d'aspects de Constantino-

ple, de beaux dessins maintiennent l'idée très haute que M. Lunois a déjà donnée d'un grand talent divers et expressif.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Otto Flacke : *Schritt für Schritt :* Berlin, Paul Cassirer, M. 5. — Anna Bahr-Mildenburg et Hermann Bahr : *Bayreuth ;* Leipzig, Ernst Rowohlt, M. 1. — Fritz Wittels : *Tragische Motive* ; Berlin, Egon Fleischel u. C°, M. 2. — Rudolf Alexander : Schroeder *Lieder und Elegien* ; Leipzig, Insel-Verlag (hors commerce). — Memento.

Schritt für Schritt. — M. Otto Flake est en voie de devenir l'un des meilleurs prosateurs de l'Allemagne contemporaine. La plastique de son style, la richesse de ses expressions qui ne visent jamais à l'effet, la cadence agréable de ses périodes prêtent à ses livres une tenue que nous chercherions vainement ailleurs. Après avoir publié plusieurs essais et quelques nouvelles, il s'attaque pour la première fois à un sujet dont l'ampleur se prête au cadre du roman. Audacieusement, sans aucun souci des conventions morales, M. Flake s'est appliqué à élucider un problème de psycho-physiologie. *Pas-à-Pas* est un roman sur le désaccord et l'harmonie des sexes. Un hasard fortuit met en présence deux êtres, très éloignés l'un de l'autre par leurs conditions sociales, qu'un premier contact d'épidermes fait vibrer, mais auxquels il faut de longues habitudes pour se comprendre sexuellement. Le rôle dominateur de l'homme dans l'amour, l'abandon de la femme, encore que cet abandon doive être déterminé par des mobiles d'ordre psychique, voilà ce qui intéresse le jeune romancier.

Ralph est un homme d'expérience qui a vécu un Extrême-Orient et qui, de son mariage avec une Française, a conservé des habitudes de civilisé et le besoin d'un certain raffinement en amour. Avec la jeune fille allemande dont la sensualité, quoique très vive, s'éveille à peine, l'harmonie de la chair est difficile. Ce n'est que quand Ilse sera arrivée à sa pleine maturité qu'elle pourra comprendre son amant. L'accord ne se fera que très lentement, à travers les obscurs malentendus, les brouilles pendant lesquelles l'homme court à d'autres aventures, jusqu'à ce que ces deux « êtres » soient capables de constituer le couple parfait.

Ce sujet délicat est traité délicatement, non sans que l'auteur ne se complaise pourtant à la description de tableaux de mœurs d'une couleur un peu vive. D'autres couples passent devant nos yeux, d'autres ménages où l'amour cherche vainement sa formule. M. Flake est le premier romancier amoraliste de l'Allemagne.

§

Bayreuth. — C'est presque une tentative de réhabilitation

qu'ont entreprise M. Hermann Bahr et sa femme, née Anna Mildenburg, qui, avant qu'elle ne se mariât, était une des chanteuses wagnériennes les plus réputées. M. Bahr, inventeur de formules heureuses, nous a habitués aux multiples transformations de son esprit toujours prompt à adorer ce qu'il avait brûlé la veille. Naguère il analysait la mentalité particulièrement « autrichienne » qu'il offrait comme modèle aux écrivains de son pays, de la même façon dont M. Edmond Picard chantait « l'âme belge ».

Aujourd'hui il veut remettre à sa place le nimbe un peu terni qui entourait autrefois la création de Wagner. Très logiquement du reste, l'écrivain viennois expose pourquoi Bayreuth est nécessaire :

> Ce n'est pas une mode quelconque qui attire des milliers de personnes à Bayreuth. C'est le besoin de trouver les œuvres de Wagner exécutées avec exactitude. C'est ce qu'on leur offre là ; partout ailleurs c'est tout au plus un hasard heureux. Et plus les théâtres petits et même minuscules chercheront à s'emparer de lui après 1913, plus Bayreuth sera nécessaire. Bayreuth seul peut sauver Wagner de la dévastation que sa popularité lui apportera. Le porter intact à la postérité à travers cette dévastation, telle sera la tâche de Bayreuth.

M. Bahr nous décrit les moments de son pèlerinage et il ne nous épargne aucun de ses états d'âme. D'un chapitre à l'autre de son petit livre nous sentons que s'échauffe son enthousiasme jusqu'à l'apologie de l'art total qu'il croit avoir découvert à nouveau.

Les trois études que Mme Anna Bahr-Mildenburg a mises en tête de l'ouvrage comme une sorte de préface, ne sont pas d'un ton moins élevé dans le lyrisme. Mais la chanteuse nous donne surtout d'intéressants détails sur sa carrière wagnérienne. Elle raconte sa première rencontre avec Mme Cosima Wagner, en 1897, alors qu'elle s'apprêtait à interpréter le rôle de Kundry et que, pendant de longues semaines de répétitions, elle entrait peu à peu dans l'intimité de l'Incomparable. Des détails sur ces répétitions apparaîtront comme de précieux documents pour les musicographes, de même que ceux qui concernent le *Kapellmeister* Muller, dont MmeBahr vante les mérites.

Tragische Motive. — M. Fritz Wittels cherche les « motifs tragiques » dans les événements de la vie quotidienne et dans les grands drames humains que nous ont transmis les littératures de tous les temps. Les labyrinthes les plus cachés de l'âme sont exposés avec un implacable besoin de connaître qui dénote chez l'auteur un sens psychologique très développé. Le crime, éclairé par une pareille lumière, apparaît comme une chose naturelle à l'homme. Brutus ou Macbeth ne sont plus des êtres d'exception. L'hystérie d'une Judith ou d'une Rhodope (dans les drames de Hebbel) sont des phénomènes courants que nous sommes appelés à rencontrer tous les jours.

M. Wittels a enveloppé ses déductions dans une phraséologie scientifique qui en rend l'accès assez difficile. Ce nouveau psychologue de l'inconscient mérite cependant que nous suivions de près les grands travaux qu'il annonce et dont le présent volume n'est qu'un prélude.

Lieder und Elegien.— Poète délicat, fervent des grandes traditions de la poésie allemande, mais avec une certaine prédilection pour les rythmes libérés chers aux contemporains, M. Rudolf Alexander Schrœder n'occupe pas encore dans la littérature allemande d'aujourd'hui la place qu'il mériterait. Il fut parmi les fondateurs de la défunte revue *Die Insel* et publia dans ce recueil, dont la collection est maintenant recherchée, une série de poèmes qui furent remarqués. Discrètement, il vient de les recueillir en un magnifique volume, dont le tirage est strictement limité à 100 exemplaires. Les noms des dédicataires sont inscrits par ordre alphabétique, en appendice à l'ouvrage. Le signataire de ces notes est le premier et S. M. le roi Guillaume de Wurtemberg le dernier.

Si une pareille compagnie devait naturellement nous incliner à la bienveillance, il nous convient cependant de souligner le rare mérite de M. Schrœder qui a su s'inspirer des délicates leçons que lui offraient le génie d'un Gœthe aussi bien que le talent un peu désordonné d'un Richard Dehmel.

Ecoutez le prélude de ce recueil qui met de nouveau sous nos yeux des vers vieux de plus de dix ans :

Bringt ihr uns wieder die verwelkten Kraenze
Und stœrt den Schlummer halbvergessener Zeit,
Da an des Morgens rosenfarbner Grenze
Das Leid noch frisch war und die Strasse weit ?

Wir durften Glück und Bitterniss erfahren ;
Die Welt ward enger ; und wir fühlen bang,
Wie selten uns in so viel bunten Jahren
Ein rührender, ein reiner Ton gelang.

La hautaine mélancolie de l'écrivain a des accents profonds dont l'âme s'émeut. La délicatesse de ses sentiments, son goût naturel des belles réalités verbales nous font penser qu'il est véritablement poète.

§

Memento. — Dans *Deutsche Rundschau* (mars) la jeunesse du philosophe Edouard de Hartmann fait l'objet d'une étude très documentée que publie sa veuve Alma de Hartmann. Il s'agit surtout de démontrer que l'auteur de la « Philosophie de l'Inconscient », durant toute sa carrière militaire, n'a pas cessé de cultiver son esprit de la façon la plus intense, ne négligeant ni les sciences, ni les lettres, ni les arts. Des notes sur ses lectures entre 1859 et 1863 sont particulièrement attachantes.

Hochland (mars) fait paraître une étude sur le « Salutisme », où le professeur Martin Fassbender étudie l'Armée du Salut au point de vue de l'orthodoxie catholique. M. X. Weiss présente la peinture de Carl Caspar comme un exemple d'« inquiétude artistique » dans le christianisme (avec reproductions en couleur).

Zeitschrift für Bücherfreunde (mars) nous fait connaître un contemporain bavarois de Chodowiecki, le graveur Jean Michel Mettenleiter, qui, à la fin du XVIIIe siècle, illustra des almanachs, des cartes de visite et dessina les frontispices de plusieurs ouvrages en vogue. — La « Lettre de Paris » que fait paraître chaque mois M. Otto Grautoff est consacrée spécialement à la Bibliothèque nationale et à la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie de M. Jacques Doucet.

Das literarische Echo (15 février) poursuit la publication de sa série d'articles sur les « colonies d'écrivains » par une étude de Mme Anselma Heine consacrée à la « nouvelle communauté ». C'était une colonie de naturistes fondée par les frères Hart dans la banlieue sud-ouest de Berlin. On s'y livrait à la culture physique tout en devisant de littérature et de philosophie. Le culte des héros unissait les membres de cette petite chapelle où l'on contractait des mariages spirituels. Le printemps était célébré par une fête en l'honneur de Bacchus. Mais les agréments de la vie matérielle ne devaient pas être négligés, car les « adherentes » s'occupaient tour à tour de faire le ménage. On mangeait mal, mais on préparait la société de l'avenir. La même revue, après un article nécrologique sur Joseph Ettlinger, son fondateur, consacre tout son numéro du 1er mars au romantisme allemand. L'œuvre du peintre-graveur Louis Grimm, frère de Jacob et Wilhelm Grimm, est étudiée par M. R. Steig. On lui doit un portrait de Bettina Brentano dessiné en 1809 et envoyé à Gœthe. M. Oscar F. Walzel analyse les rapports de Guillaume de Humboldt avec les romantiques et M. R. Pechel les conférences faites à Vienne par Frédéric Schlegel.

Die Güldendkammer. Cette revue, publiée à Brême par les soins de la société « Kaffeehag », qui exploite en même temps un café sans caféine, est en voie de devenir un des meilleurs périodiques littéraires allemands. M. Herbert Stegmann y fait paraître une étude sur les modes en littérature (mars). M. Hermann Urtel rend compte d'un voyage qu'il a fait dans les régions qui séparent la Haute-Saône du plateau lorrain pour y étudier les dialectes populaires. Il a été victime de l' « espionniste » qui sévit actuellement en France, et il raconte son aventure avec bonhomie, mais il a rapporté aussi une moisson abondante de termes locaux et nous donnera prochainement une savante étude sur les patois.

La petite revue mensuelle *Xenien*, qui paraît depuis quatre ans à Leipzig, revêt depuis le 1er janvier un caractère luxueux qui la met au rang des grandes revues d'art allemandes. La littérature y tient encore la première place, mais on en écarte par principe les pesants articles d'économies et de politique qui alourdissent généralement la matière des grandes revues d'outre-Rhin. M. Robert Corwegh consacre l'article de tête du fascicule de janvier au sculpteur Hugo Lederer, qui s'applique si assidûment à rénover la statuaire allemande De bonnes reproductions, parmi lesquelles nous citerons une petite statuette en bronze « Après le bain », montrent que l'artiste a laissé librement agir sur lui les nobles traditions de la plastique française

LETTRES ITALIENNES

Quelques conteurs : Tommazo Monicelli : *Aia Madama*, La Scolastica Editrice, Ostiglia. — Michele Saponaro : *Rosolacci*, G. Puccini, Ancône. — Luigi Orsini-*L'Allodola*, G.Puccini, Ancône. — Clarice Tartufari : *Il giardino incantato*, Armani et Stein, Rome. — Luigi Risso Tammes : *Novelle Umane*, Bemporad. Florence. — Dr William Mackenzie : *Allefonti della vita*, A.Formiggini, Gênes.— P. Misciattelli : *Mistici Senesi*, Tip. S. Bernardino, Sienne. — Memento.

Je crois que la tradition des conteurs est encore, parmi les meilleures traditions italiennes,celle qui domine le plus le caractère et les tendances des générations d'écrivains. Je l'ai remarqué, je crois, déjà ici même: l'Italien raconte avec un particulier plaisir,depuis Boccace. Dans toute période de la littérature italienne, même alors que le lyrisme fait défaut, le genre narratif est toujours tenu en honneur, et excelle. C'est ainsi que les « novellieri » paraissent aujourd'hui plus intéressants, par le nombre comme par l'énergie, que les « romanzieri », qui ne font en général que « délayer » la donnée forcément courte, lapidaire, d'un conte.

Il y a quelque vingt ans,M.Giovanni Verga,avec *Cavalleria Rusticana* et ses autres œuvres, précisait une forme nouvelle, brutale et alerte, du conte italien des mœurs citadines ou paysannes.En même temps, M.d'Annunzio, s'efforçant de donner à ses nouvelles, qui furent son œuvre des débuts, certaines tournures et certain esprit français, puisés dans Maupassant comme dans Daudet ou dans Zola, créait ce style assez particulier, mi-descriptif et mi-psychologique, qu'il développa ensuite,de la manière que l'on sait, dans ses romans.

On trouve à présent que la littérature italienne a besoin de clarté, de simplicité, d'une netteté quelque peu populaire dans la conception et dans l'expression. On demande aux écrivains, tout comme en France en ce moment,d'être assez dépourvus d'idées,assez humbles,assez timorés,pour ne produire que des œuvres « claires ». Plus de profondeur réelle ou fictive, plus d'exposés psychologiques trop compliqués ou trop raffinés, plus d'esthétique symbolique, plus d'extases devant de hautes grilles d'argent closes sur une villa morte, ou sous d'immenses lampes de cuivre brûlant des huiles très rares dans une atmosphère chargée de lourdes odeurs de chairs mélangées aux parfums indéfinissables des peaux des bêtes fauves... Les conteurs nouveaux s'éloignent de M.d'Annunzio, du symbolisme français, de l'esthétisme anglais, du romantisme allemand. Ils invoquent Boccace, vénèrent Manzoni, et se rapprochent de M. Verga. Et l'on croit assister, depuis peu de temps, à toute une nouvelle floraison du conte italien, de la nouvelle de caractères et de mœurs, assez riche d'humour, assez pauvre de psychologie, assez sentimentale,sensuelle et superficielle,pour que la lecture en soit « agréable ».

Les nouvelles des milieux provinciaux sont les plus en honneur.

Elles sont aussi les plus faciles à composer, car il existe un véritable « musée des personnages » où la littérature des amours provinciales a groupé le curé, le sacristain, le maire, le receveur des postes, la sous-préfète, etc., ainsi que jadis la Çommedia dell'Arte groupait Arlequin, Polichinelle, Colombine, Pierrot, etc.. La tâche évocatrice de l'écrivain est ainsi considérablement facilitée.

Nous retrouvons ces personnages dans le recueil **Aia Madama** de M. Tommaso Monicelli. Il est curieux de constater que le jeune auteur, portraitiste et lyrique amoureux d'un minuscule milieu citadin, vienne non seulement du tumulte de la Ville Sainte jetée en proie aux bureaucrates, mais de celui, encore plus véhément, des luttes politiques. M. Monicelli a été en effet pendant quelques années, à Rome, un socialiste militant avec ardeur dans le journalisme. L'éternelle « paix des champs » semble l'avoir attiré. Il traverse peut-être l'heure du calme qui hante de temps en temps, comme une pénible nostalgie, l'esprit des batailleurs dans la mêlée; ou bien, blasé et sceptique, il a atteint l'instant suprême où la jeunesse se déclare satisfaite de l'obole donnée à la société guerroyante, et se refuse à en donner davantage.

L'âme de l'écrivain se révèle mal, dans ce sens, au milieu des contingences qui remuent les personnages de ses nouvelles. Une poésie large et sûre, émue par toute chose, s'est reversée sur les spectacles de la nature, sur l'ambiance immobile et immuable des lieux; mais, en même temps, un scepticisme très amer serpente dans les récits et révèle une colère humaine qui veut se cacher, une colère acerbe contre « les littérateurs de luxe, les politiciens de profession ». Et d'une pointe acérée, l'écrivain dessine la silhouette de Rosina, la belle et jeune paysanne, si amoureuse de l'amour, jusqu'à se donner éperdûment au gars que la guerre appelle, et le gros curé, rond et gai, le gros curé rabelaisien que le livide sacristain Laudadéo complète par le contraste de sa ligne et de son esprit. Une grande tristesse aussi se dégage de cette figure inaccomplie, de ce type humain inachevé qu'on rencontre si souvent perdu dans le fond d'une province, et qui est l'érudit, l'homme épris d'études et de méditations, le savant qui s'étiole loin des métropoles où des collectivités pensantes excitent les forces de l'esprit et leur donnent une valeur, et aussi un prix.

M. Michele Saponaro évoque à son tour une province à peu pres oubliée à la pointe de l'ancienne Grande Grèce, tandis que M. Monicelli évoque celles du Nord baignée par le Pô. Le livre de M. Saponaro (Libero Ausonio), **Rösolacci**, est également consacré à la peinture de genre, du genre paysan. L'amour, thème perpétuel de tous les conteurs, garde dans les nouvelles paysannes des allures déjà connues, celles de la violence dans l'exclusivité. L'amour des villes est, si l'on peut dire, plus policé, dans la littérature tout au moins; est

exclusif aussi, il représente aussi la préoccupation presque unique d'une moitié de l'humanité, mais il se complique d'élégances et de raffinements imposés par la société plus intense, il est moins fort et plus rusé que celui des campagnes. M. Saponaro nous montre ses lutteurs d'amour dans toute la saine brutalité des hommes de son pays ensoleillé, très païen, de cette terre d'Otrante où domine le souvenir littéraire et passionnel de Sapphô désespérée. Et l'art de M. Saponaro, qui est un jeune, est très solide, quoique assez diffus, et très émouvant, malgré des raccourcis qui ressemblent parfois à des lacunes.

Une autre évocation de l'âme provinciale ou régionale italienne, encore bien plus forte et plus précise que l'âme nationale, est contenue dans les écrits de M. Luigi Orsini, dont vient de paraître le roman l'**Allodola**. Mais ici nous nous trouvons en présence d'un véritable poète, à la sensibilité touchante quoique monotone, et le personnage principal du récit semble être vraiment la Romagne superbe, farouche et si belle.

Mme Clarice Tartufari, dans **Il Giardino incantato**, ne renouvelle pas le genre « psychologique » de la nouvelle, mais elle arrive par des moyens d'écriture, si non de style, très nobles, à représenter des états d'âme et des états de conscience. Plus près d'une forme neuve, d'une expression adéquate à notre évolution littéraire, les **Novelle umane** de M. Luigi Risso Tammeo peignent assez fermement une parcelle d'humanité suffisamment ridicule pour qu'elle soit pitoyable, et suffisamment tourmentée pour qu'elle émeuve et retienne notre attention.

§

La production italienne ne se borne certes pas à ces recueils qui n'apportent d'ailleurs rien à la marche d'une littérature. Depuis quelques années, vigoureusement poussée par trois ou quatre éditeurs décidés, répandus du Nord au Sud de la péninsule, la culture italienne s'intensifie considérablement.

Je ne parlerai pas cette fois-ci du livre singulier et puissant du Dr William Mackenzie, dont le nom est barbare mais l'écriture italienne. **Alle Fonti della Vita** est une œuvre magnifiquement conçue par un esprit rare, qui s'efforce, à l'instar d'un ou de deux autres esprits égarés par le monde, vers une conception unique, totale, des sciences dites exactes et des sciences spirituelles. C'est un gros volume, luxueusement édité et illustré, dont les six chapitres renferment un programme aussi fortement lyrique que scientifique, consacré : aux générations alternantes, à la recherche de la personne, à l'unité biologique, à l'énergie psychique et à la théologie, à la morale de la nature, à la vie et à l'esthétique des abîmes. J'y reviendrai, de même que je reviendrai sur les quelques « foyers de culture », créés

en puissance dans les grandes villes italiennes, et qui œuvrent avec une étonnante activité.

C'est dans ce mouvement *pro cultura* qu'il faut comprendre le livre **Mistici senesi** de M. Piero Misciatelli, où se meuvent avec un extraordinaire relief les grandes figures des mystiques siennois qui forgèrent l'âme et animèrent souverainement l'art des siècles incomparables dont la Renaissance fut l'aboutissement : l'indomptable hérétique Bernardino Ochino, Caterina Benincasa, Filippo degli Agazzari...

§

Memento. — Camillo Antona-Traversi : *Atti Unici* (Vol. II). *L'Assolto, In Bordata, Babbo Gournas, Calvario*. Sadron, Palerme. — Vittorio Marvasi : *Afrodite*. Inni. Casa Ed. Nazionale. Rome. — Luigi Siciliani : *L'amore oltre la morte e altre poesie*. Quintieri. Milan. — A. Calcara : *Eros. Poemetto Saffico*, Tip. Ed. Sociale. Sulmona.

Dott. Federico Sternberg : *La poesia neo-classica tedesca e le Odi Barbare di G. Carducci*. Mosettig. Trieste. — Pierre de Bouchaud : *Les poésies de Michel-Ange Buonarotti et de Vittoria Colonna*. B. Grasset ed. — E. Levi-Marvano : *Montesquieu et Machiavelli*. Bibliothèque de l'Institut Français de Florence. H. Champion éd.

Crispolto Crispolti et Guido Aureli : *La politica di Leone XIII*. Bontempelli et Invernizzi. Rome. — Domenico Orano : *Come vive il popolo a Roma*. E. Croce éd. Pescara. — G. Rensi : *Il genio etico ed altri saggi*. G. Laterza. Bari. — V. Gioberti : *Nuova protologia* (publiée par G. Gentile). G. Laterza. Bari. — G.B. Vico : *L'Autobiografia, il carteggio e poesie varie* (publiés par B. Croce). G. Laterza. Bari.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES PORTUGAISES

Joào de Barros : *Anteu*, poème, França Amado, Coïmbra. — Gil Vicente : *Auto da Barca do Inferno*, adaptation d'Affonso Lopes-Vieira, Lisbonne. — Antonio Corréa d'Oliveira : *Dizeres do Povo*, poésies, Lisbonne. — Souza Costa : *Os Meus Peccados (Aspectos intimos)* ; Antiga Casa Bertrand, Lisbonne. — Paulo Osorio : *Vida Ephemera* ; Malgalhàes e Moniz, Porto. — Hippolyto Raposo : *Boa Gente* ; França Amado, Coïmbra. — Memento.

A ceux qui savent et veulent aimer l'avenir, Jean de Barros dédie son nouveau poème **Antée**, où pour la première fois depuis Anthero de Quental, mais dans un autre plan moral, se trouve réalisé cet art spécial et véritablement dantesque d'un chant lyrique et dramatique, capable de transposer en images précises les conceptions les plus abstraites. Le mouvement éternel de la vie oscillant perpétuellement entre deux pôles : la terre et le ciel, l'action et le renoncement, gravitant vers des buts qui reculent sans cesse à l'horizon, est ici exalté en rythmes superbes. Conscient des illusions nécessaires et de la fatalité d'agir, le Poète convie ses frères à l'audace revigorante des départs vers le futur. Il sait que les héros seront lapidés par la foule

accusatrice, injuste à force d'impatience ; il sait qu'il ne suffit pas de vaincre une fois et que, si la terre rend des forces à qui l'étreint dans la ferveur d'un beau songe de bonheur à réaliser, elle ne saurait pourtant livrer le secret d'elle-même ni de la destinée ; il sait que ni la grandeur d'âme ni le parfait don de soi-même ne sont une garantie contre les surprises du sort; mais il proclame que, par delà les cultes périssables, il y a une beauté certaine, quoique angoissante, dans la mobilité de la vie, et il se fait l'annonciateur de ce nouvel évangile qui prêche de mettre à la voile sur l'imprévu toujours changeant des mers immenses. Nous n'eûmes guère jusqu'ici que, des religions statiques, et peut-être est-ce au fond du paganisme grec, dans le vieux naturalisme des Védas, qu'il faut retourner chercher cette foi dynamique qui semble vouloir redevenir celle de notre âge contemporain.

En incarnant sa pensée toute moderne, éperdûment, moderne, dans le mythe ancestral d'*Antée*, Jean de Barros ne pouvait complètement respecter la légende. Au reste, le sujet est autre chose pour lui qu'un prétexte élégant de fresque classique. Il prétend d'abord lui infuser une virtualité nouvelle, et il fait d'Hercule, fils de Zeus, un personsonnage imprévu, ascétique presque, tout imbu déjà de l'esprit chrétien. Tout ce qui est vanité humaine et terrestre, tout ce qui utilise les prestiges décevants de la matière, tout ce qui réalise pour un instant l'adaptation des phénomènes aux commodités de la vie collective, tout ce qui représente l'œuvre païenne d'*Antée* poète et roi, fils de la Terre, Hercule a mission de le détruire. Cependant il échoue. Aux acclamations de son peuple, Antée triomphe en humant l'effluve du sol. Mais il n'est point de répit dans une tâche telle que la sienne. Après une victoire, une autre victoire s'impose. Et voici que les navires partis sur son ordre à la découverte ne sont point de retour dans le délai fixé. Ameuté par le Tribun, le peuple s'irrite, accuse, vitupère l'égoïsme du maître. Antée, pour prouver son courage et sa bonne foi, va partir lui-même; mais les pierres l'atteignent, les pierres de l'injuste ressentiment et de l'aveugle colère. Il expire sur la plage, à l'heure même où reparaissent à l'horizon les navires. Et le fils d'Antée, que la foule compacte empêche de voir le corps de son père et qui s'était perdu aumilieu du peuple, sourit de surprise heureuse. Honteux du mal accompli, le Tribun se cache. Et le fils d'Antée va s'embarquer à son tour.

L'âme des vieux conquistadors revivifiée d'effluves nietzschéens passe ici. A l'heure où le Portugal s'efforce de renaître par toutes ses énergies latentes, ce poème est une belle leçon de santé morale. Comme Antonio Patricio, son émule, Jean de Barros est averti des plus souples techniques, aussi bien que des œuvres les plus marquantes de cette époque, depuis Ibsen jusqu'à Verhaeren. Il a le coup

d'aile lyrique, le souffle, le sens des images neuves et larges ; mais peut-être, dès *Terre Fleurie*, était-on en droit de se demander si une telle poésie ne manquait pas quelque peu, en Portugal, d'ancêtres directs. A y regarder de près, on s'aperçoit que, dans son ardeur à traduire en sentiment la vérité d'aujourd'hui, Jean de Barros s'avère l'héritier vrai de tous les grands lyriques de sa race. Cesario Verde lui a communiqué son adoration de la vie et Junqueiro son enthousiasme. Au reste, il se donne tout entier dans son œuvre. Cet homme aux yeux inquiets, au verbe rapide, aux gestes menus et brusques, au cœur spontané, que passionnent tous les problèmes de la vie et de la pensée, ne pouvait chanter que ce qu'il chante. J'eus la joie de le connaître à Lisbonne et de l'entendre me lire la première partie du poème qu'il met maintenant au jour. Et il me souvient qu'il termina par des vers de grande allure symbolique, naguère publiés à part :

> Romps les amarres, triste navire endormi près des quais :
> N'interroge point le silence de l'attente anxieuse ;
> Pars tout seul, ivre de tout ce que tu ignores ;
> D'autres aurores vont naître à l'horizon,
> D'autres aurores que tu ne saurais deviner.....

Le Portugal a besoin de croire en soi. Mais, par un contraste particulier, dont les historiens de l'avenir auront à discerner les raisons, les mêmes influences nietzschéennes, qui favorisèrent en France un retour à la tradition et fortifièrent l'ascendant des éléments antidémocratiques s'accommodèrent en Portugal de l'enthousiasme révolutionnaire, et contribuèrent à lier l'idée de république à l'idée de réveil national, au nom du culte de la vie.

Tout imbue des grandes leçons de Théophilo Braga, l'élite portugaise contemporaine s'est attelée à la tâche de restituer à tout un peuple sa conscience ethnique. Affonso Lopes Vieira s'adresse tour à tour aux enfants et aux foules. Avec *Nos Amis les Animaux* il créa un livre unique dans la littérature du monde entier, livre imprégné d'amour suave et d'angélique simplicité, livre d'art par surcroît et de patriotisme. C'est le digne pendant de la Méthode de lecture de Joâo de Deus, que nulle autre méthode n'égalera qu'en la démarquant.

Avec **l'Auto de la Barque de l'Enfer**, le poète des *Chansons du Vent et du Soleil* ressuscite un chef-d'œuvre oublié de Gil Vicente. Après 394 ans de repos poudreux, le voici dans toute sa jeunesse immortelle. Une voix jaillit d'entre les siècles, la dernière qui eut le droit de parler haut et clair en Portugal. C'est la voix du bon sens populaire, la voix du diable justicier ; elle châtie sans pitié l'arrogance du noble, la rapine de l'usurier, la corruption du juge, la mondanité du clerc. Malicieuse et joviale, la voix raille ; mais le

sarcasme se mue en apothéose à l'apparition de ceux qui ont lutté pour la patrie. Et c'est une grande leçon que nous donne le vieux poète : « Malédiction aux corrompus et gloire à ceux qui savent accomplir tout leur devoir ! » En vérité, l'œuvre valait d'être offerte aux Portugais d'aujourd'hui; à travers les siècles, elle est parente, par l'esprit, de l'*Ulenspiegel* du Belge Charles de Coster, mais il fallait l'adapter aux exigences de la scène moderne, et comment oser y toucher sans un soin religieux, sans un tact accompli ? Nul mieux qu'Affonso Lopes-Vieira, à qui nous devions déjà *le Monologue du Vaqueiro*, ne pouvait s'acquitter de cette tâche malaisée. Il a fallu, certes, éliminer ou déplacer quelques figures, émonder quelques termes trop frustes ; mais le caractère de l'œuvre reste entièrement sauvegardé, et l'on aimerait qu'une adaptation française analogue pût, un jour ou l'autre, nous servir aussi de régal ; car Gil Vicente vaut d'être connu.

Au peuple s'adresse également Antonio Correia d'Oliveira, dans son nouveau recueil de *cantigas* intitulé **Dires du Peuple**. Délaissant les hauteurs mystiques, où par instants il faillit se perdre, voici qu'il se remet à chanter les rythmes ingénus de sa terre, Son âme de poète se multiplie jusqu'à devenir l'âme de toute une race,et il semble qu'à travers ses lèvres suavement inspirées passe la voix multitudinaire de tout le Portugal à la fois humble et fier. Ces chants sont pareils à la fumée qui monte au-dessus du foyer familial et qui s'irise au soleil en s'élançant vers le ciel.

Et l'on ne peut s'empêcher de penser, avec Souza Costa, que l'intuition du poète « qui fait passer du cerveau jusqu'au cœur la courbe infinie des sentiments et des cohésions universelles, donnant ainsi à la beauté incorruptible une actualité perpétuelle », est plus précieuse à l'humanité que les plus fructueuses vérités utilitaires.

C'est pour avoir trouvé de telles assertions sous la plume humoristique de l'auteur de **Mes Péchés** que je fus tout de suite pris d'estime pour lui. *Rio Corgo* aurait pu suffire,au reste, à me mettre en goût pour tout l'esprit qui s'y dépense et l'observation aiguë qui s'en dégage. Dans ces pages alertes, aussi bien que dans celles intitulées : *la Badauderie de Lisbonne*, *Villa Réal*, *les Chapeaux à la mode et la police*, Souza Costa se rapproche de João do Rio, le prestigieux et sceptique auteur de *Vie vertigineuse* et de *Psychologie urbaine*, où sont analysés avec tant de verve les travers et les coutumes du moderne Brésil. Tout cela vient en droite ligne d'Eça de Queiroz et de Machado de Assiz, mais sans nulle servitude. Ce sont talents de même race, simplement, dont fait également partie notre Anatole France. Ailleurs Souza Costa se contente de commenter des souvenirs ou des événements, à la façon de Rocha Pombo, dans ce recueil captivant de chroniques et de contes qu'il intitule *Contes et*

Conjectures. Rocha Pombo est un lyrique philosophe; il se penche avec fièvre sur le mystère des choses et des événements. Mais voici qu'il nous est dénoncé comme Brésilien, et nous devons nous abstenir d'analyser ici son livre pourtant publié à Porto. Tout en admirant sans réserve les dons d'expression et de pensée de ces chroniqueurs, on se prend à regretter qu'ils ne songent que rarement à organiser, selon le plan d'une œuvre véritable, les matériaux brillants, les trouvailles personnelles dont ils disposent.

Moins spéculatif que critique, le talent de Paulo Osorio allie la verve du chroniqueur au don narratif de nouer et dénouer une brève action dans un cadre plus ou moins pittoresque. Son étude sur *Camillo Castello Branco* nous le révéla psychiâtre averti et minutieux analyste de faits difficiles à interpréter. A maintes reprises, il fustigea les travers de ses contemporains et, s'il manqua parfois de flair en politique, du moins ne lui peut-on refuser le générosité des sentiments, ni l'amour de la vérité.

Il n'aime guère, avec raison, dans ses livres, mélanger les genres, et l'on ne retrouve guère non plus dans ses contes l'ironie caustique qui distingue certains de ses aperçus sur la vie à Lisbonne. C'est avec un soin particulier, en revanche, qu'il dispose les récits rehaussés souvent de grâce amoureuse et de fine sensualité qu'il assemble sous le titre de **Vie éphémère**. C'est bien la suite du précédent recueil *Variations sur un vieux thème*; car on ne saurait dire que les contes de Paulo Osorio manifestent une grande originalité d'invention ; mais le tour en est habile, la langue simple et pure, les personnages bien dessinés, et l'on se prend à aimer ces pages qui parfois, comme dans *Pages d'un journal*, *Arthur*, caressent plus qu'elles n'émeuvent profondément. Ailleurs dans *Confession* par exemple, et dans *le Désastre*, il y a de l'angoisse tragique et voluptueuse, dans *Songe défait* de l'humour et de la pitié, dans *Fausto* de la grâce railleuse. Paulo Osorio connaît le prix de la mesure et de la variété. Ce sont des qualités primordiales.

C'est à l'école de Trindade Coelho, de José Maria Pereda, de Coelho Netto, voire de Fialho d'Ahmeida lui-même qu'est-allé le conteur rustique et pittoresque **Bonnes gens**, Hippolyto Raposo.

Il y a là huit beaux contes alertes, parmi lesquels un chef-d'œuvre de force et de grâce réunies *Maria da Gloria*. Dans *Foi Antique*, *l'Oncle Bernard*, *Feu de Noël*, le peuple se meut avec toutes ses superstitions, ses impulsions, ses angoisses. Tout cela grouille de couleur locale et vivante. *Peuple souverain*, *Pepito*, *les Seigneurs d'Almendo* témoignent des mêmes qualités de mise en scène, de la même vérité de dialogue et par endroits il semble que l'auteur se défende d'un certain humour qui perle sous les mots, comme malgré lui. Voilà un livre qui compte et qu'on relira.

Memento. — La nouvelle série de la revue *A Aguia*, de Porto, groupe dans ses colonnes une élite de jeunes poètes parmi lesquels Affonso Ducarte fervent et sensuel, Mario Beirao et Jayme Cortesao déjà maîtres en *redondilha*, Joao de Deus Ramos, ému et mystique, Augusto Casemiro sonnetiste exquis, à côté des maîtres Teixeira de Pascoaes, Affonso Lopes-Vieira, A. Corréa d'Oliveira, Vicente de Carvalho.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

R. Hinn : *Les Héritiers*. — J. Béliaieff : *Psicha*, édit. de « Théâtre et Art », 2 r., St-Pétersbourg. — Arzybacheff : *A la Dernière limite*, « Zemlia », 1 r. 20, Moscou. — L. Andreieff : *Sachka Gegouleff*, 1 r. 25, Saint-Pétersbourg. — A. Tchekhoff : *Correspondance*, 1 r. 25, Moscou.

Les deux plus grands succès littéraires de la saison se sont produits... sur la Scène. Tant il est vrai que tous les écrivains qui ont quelque chose à dire préfèrent le théâtre au livre. Je n'ai pas à en rechercher ici les raisons. Je n'ai qu'à constater les faits qui sont indéniables. Excepté Korolenko, tous les écrivains abordent la scène et y restent volontiers, si le moindre succès les y retient.

Mais voilà, les succès sont rares. Et je saisis au vol, pour ainsi dire, les deux seuls de cette année pour les signaler aux lecteurs, bien qu'ils soient de nature différente et que leurs carrières aient eu des destins contraires.

La première œuvre est la pièce en quatre actes de Mme R. Hinn, écrivain de race dont j'ai déjà eu l'occasion de parler. La pièce a pour titre **Les Héritiers**. Mme Hinn, fidèle aux traditions de la grande lignée des écrivains russes, des prosateurs tels que Gontcharoff, Tourguéneff, Tchekhoff, — peint d'une main de maître les caractères et les mœurs de ses contemporains. Elle nous introduit dans la famille d'un grand seigneur, dignitaire en retraite, Dmitry Louzguinine. Cette famille n'a pour vivre que la pension de retraite de Louzguinine, qui a soixante-sept ans et ne sait que dépenser et non gagner de l'argent. Sa femme, Daria Louzguinine, grande dame, ne peut s'habituer au manque éternel d'argent. Leur fils, Gabriel, garçon de 25 ans, fainéant, débauché, sans situation, n'aide en rien sa famille, au contraire, lui est à charge. Leur fille aînée, Sophie, mariée au prince Tchémisoff, n'est pas heureuse non plus. Elle a trouvé dans son mariage le titre de princesse, mais, par contre : ni richesse, ni amour, ni aucune autre « joie de vivre ». Le vrai centre de la famille c'est Barbe Louzguinine, fille de Louzguinine d'un premier lit, car la maison n'existe que par son travail et ses qualités de ménagère. C'est la seule personne d'aspect humain dans cette famille d'héritiers de grands noms, famille en pleine décadence et qui est à la veille d'une catastrophe honteuse. Gabriel, en effet,

privé des subsides que sa mère, dans sa faiblesse maternelle, ne lui refusait jamais auparavant, a volé à sa maîtresse un collier et l'a vendu pour acquitter une dette de jeu. Un scandale menace la noble famille. Le seul salut pour la mère et le fils se présente sous les espèces du richard Romain Volkenberg, beau-frère par alliance (ou par « mésalliance », comme elle le dit et le pense) de Mme Louzguinine. La sœur avait, en effet, épousé Volkenberg pour son argent, mais ayant trouvé en son mari un homme de caractère et de dignité, elle lui jeta à la face sa « juiverie » et fut le malheur de sa vie. Après vingt ans d'une existence désordonnée — physiquement et moralement parlant — elle mourut le laissant, à 60 ans sonnés, neurasthénique. C'est sur ce veuf, riche et vieux, que jeta d'abord son dévolu la fille des Louzguinine, la brillante, mais pauvre princesse Sophie Tchemisoff, en train de divorcer avec son mari. C'est ce même Volkenberg que Mme Louzguinine se décide d'aller voir après une séparation de longues années — pour en obtenir la somme nécessaire à désintéresser la maîtresse de son fils. D'ailleurs, la princesse Tchemisoff et sa mère, Mme Louzguinine, avaient pris des mesures pour faciliter leur campagne : elles ont placé Barbe Louzguinine comme lectrice auprès de Volkenberg malade. Mais les stratagèmes savants des deux femmes aboutissent à un échec éclatant.

Volkenberg, fin, lettré, intelligent, fait plus ample connaissance avec Barbe qui, elle aussi, commence à apprécier la sagesse et la philosophie pratique, mais non sans envolées humanitaires et de grande allure de celui que, dans sa famille, on ne considérait que comme le « sac juif ».

Le dénouement est logique et naturel : Barbe épouse Volkenberg, qui trouve en elle une compagne intellectuelle, honnête et dévouée, à laquelle, de son côté, il procurera les moyens de satisfaire à ses tendances et penchants humanitaires.

« Idiote... idiote... idiote que je suis ! » s'écrie la belle princesse Tchemisoff, en apprenant le « tour que lui a joué » (elle ne saurait qualifier autrement la chose) sa demi-sœur Barbe.

La pièce, jouée au théâtre Impérial de Moscou, eut du succès. Partout ailleurs en Europe, elle n'aurait provoqué aucun incident, car, très littéraire, elle est écrite dans un ton plutôt doux. Mais, dès la première, les incidents ont commencé, qui sont allés crescendo, grâce à la toute puissance des membres de l' « Union du Peuple Russe ». A la première, trois personnes, trois marchands affiliés à l'Union du Peuple Russe, firent du tapage. Arrêtés pour bruit et « tapage dans un lieu public » les trois braillards expliquèrent qu'ils ne pouvaient supporter qu'on bafouât des chrétiens (les Louzguinine) et qu'on glorifiât les juifs (Volkenberg). La formule était trouvée. Tous les soirs il se trouva dans la salle deux ou trois siffleurs que les journaux

antisémites de toutes les villes russes, les deux capitales comprises, présentèrent comme des *leaders* de toute la Russie révoltée et protestant contre cette pièce — insulte grave aux vrais Russes.

Bien que la censure et les autorités supérieures locales n'eussent rien trouvé de subversif dans la pièce et qu'elle continuât à faire salle comble tous les soirs, les représentations des *Héritiers* de Mme Hinn furent « jusqu'à nouvel ordre » suspendues en plein succès par injonction venue de Saint-Pétersbourg.

§

Le second véritable succès de l'année est la pièce de Joury Béliaieff dont j'ai présenté aux lecteurs, l'année dernière, *le Cabaret Rouge*. La pièce s'appelle **Psicha** (Psyché) du nom de l'héroïne, actrice du théâtre impérial de Saint-Pétersbourg au temps de Catherine II, surnommée Psicha pour son jeu remarquable dans une pantomime célèbre d'alors, « l'Amour et Psyché ». La pièce est très simple, sans développements ni prétentions psychologiques ou autres. Elle n'est pas profonde. L'auteur glisse à la surface de la vie russe au temps du servage. Mais la langue est belle et souple, les figures bien campées, les scènes et tableaux bien ordonnés, les épisodes bien conçus et présentés avec un enchaînement logique, élégant, et qui retient l'intérêt jusqu'au bout. Résultat : suite ininterrompue de représentations aux théâtres de Saint-Pétersbourg et de Moscou, sans parler des scènes de province, centième dépassée, ce qui en Russie est un véritable événement littéraire et artistique.

Le sujet de *Psicha* est des plus simples.

L'actrice impériale, Psicha, d'origine paysanne, tant soit peu lasse de la vie théâtrale et mondaine de Wetenbourg, arrive, en congé régulier, dans son village natal dont le propriétaire est un Mécène aimant les lettres et les arts et qui parmi ses serfs organise des troupes d'acteurs et de danseurs que, à l'occasion, il cède à des amis ou à la cour impériale. C'est ainsi que Psicha elle-même avait été cédée à l'impératrice Catherine qui la tient en très grande affection. Ce Mécène, tout européen qu'il est, est un bien bon tyranneau, ne connaissant que son « bon plaisir » et qui fait avec les filles de ses paysans ce... qu'il veut. Psicha, arrivée dans le village, trouve une de ses amies d'enfance, Stepanida, occupant la place de favorite en titre du châtelain mécène. Nous apprenons en même temps que le véritable but du retour au bercail de Psicha, c'est le désir de retrouver son fiancé, un jeune paysan, danseur du ballet du Châtelain. Or, cette Stepanida, toute puissante dans le village, a fait, à l'insu de son maître et seigneur s'entend, de ce fiancé de Psicha son amant à elle. Désespoir de Psicha et de son fiancé qui l'aime toujours et qui n'est devenu l'amant de la favorite que par... force.

Je passe sur des scènes charmantes et émotionnantes de la vie des pomechtchiks (propriétaires fonciers) du temps du servage. Psicha ayant essuyé un refus de la part du châtelain, soit de la laisser partir avec son fiancé, soit de les marier, se sauve avec lui en pleine représentation d'un ballet donné par le châtelain à ses voisins et amis, pomechtchiks de l'endroit. Les fugitifs sont rejoints par les gens que le châtelain a envoyés à leur poursuite. Une scène pathétique s'ensuit : le châtelain ordonne de préparer les verges pour le châtiment du malheureux fiancé...

Mais tout finit bien. Au moment critique survient un messàger de l'impératrice, rappelant Psicha à Saint-Pétersbourg, ainsi que son fiancé, qui est nommé danseur dans la troupe impériale.

Le public russe ne se rappelle pas un succès pareil à celui que la pièce de I. Béliaief obtient à Saint-Pétersbourg et à Moscou.

§

Rien de saillant dans les livres et revues en dehors de ces deux œuvres ayant suscité, à titre différent, l'attention de la presse et du public russe. Arzybacheff, le célèbre auteur de *Sanine*, a enfin achevé son roman **A la dernière limite**, dans l'almanach « Zemlia ». Les lecteurs se rappellent la *symphonie* de *mort* et d'*amour* de la première partie du roman que j'ai analysée ici même, l'année dernière. La seconde et la troisième-dernière parties du roman, publiées dans les livraisons suivantes du même almanach, ne sont que lugubres. Ce n'est plus une symphonie, mais bien une orgie de la Mort. La jeune fille, Lise — une de celles que le héros du roman, le peintre Mikhailoff, possédait de gré ou de force l'une après l'autre, — se jette à l'eau et se noie ; le jardinier se donne la mort en se tirant un coup de fusil ; le fonctionnaire Ryskoff se pend ; l'officier Treneff se coupe la gorge avec un rasoir, l'étudiant Tchij se pend, etc., etc. Et enfin, le héros lui-même, le mâle vainqueur, au début, tout à la joie de vivre, se ressaisit, après le suicide de sa victime Lise, comprend « non seulement la vanité, mais le vide de la vie » et se suicide, lui aussi ! Une impression de vide et de dégoût vous saisit à la lecture de ce roman et vous vous demandez, avec beaucoup de critiques russes, pourquoi M. Arzybacheff dépense tant de talent et de « belle écriture » en pure perte, car ses derniers écrits ne présentent vraiment rien qui vaille.

§

Des grands noms littéraires aucun ne retient notre attention, excepté celui de Tolstoy, dont les œuvres posthumes (la 3e livraison vient de paraître) s'enlèvent en éditions multiples. Gorky continue à s'amuser en écrivant de petits contes que publient le *Sovremennik*, *Zaprosy Jizni* et d'autres revues et almanachs. Tchirikoff, après son premier

grand roman, *la Jeunesse*, dont j'ai parlé l'an dernier, est revenu à sa manière favorite des petits récits que s'arrachent les revues de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

En revanche, Léonide Andréieff nous donne son premier grand roman, **Sachka Gégouleff**, dont le succès est, d'ailleurs, très discuté.

Sachka (Sacha, Alexandre) Gegouleff est le nom du héros du roman, ou plutôt le surnom, car Gegouleff est le nom de guerre que Sacha Pogodine, gentilhomme, fils de général, a pris, en devenant chef de brigands. Le lecteur devine tout de suite que Léonide Andreieff a pris pour sujet de son roman un morceau de la vie russe « des années révolutionnaires 1905-1908 », lorsque, à la faveur des événements tragiques que la Russie traversa alors et à côté des partis organisés, il se forma sur toute l'étendue du vaste empire des bandes de soi-disant « révolutionnaires », brigands, expropriateurs, « vengeurs de peuple », etc. Ces bandes souvent soutenues, sinon créées, par les Azeff de tout calibre, pour compromettre les vrais révolutionnaires, restaient parfois insaisissables. Quelques-uns de leurs chefs sont devenus même des héros légendaires, tout au moins des personnages historiques, tels les fameux : Lboff et Savitzky.

Andréieff a poétisé, humanisé et idéalisé à l'extrême un de ces héros sous les espèces d'un jeune homme, fils de famille noble, qui, « pour racheter les crimes de son temps et de ses contemporains », devient brigand et chef de bande. Il renonce à sa charmante Génia, à la vie légale, à tout, et devient... brigand, voleur, assassin. Il est traqué par la police et mène une vie mouvementée de criminel. Il finit par être pris, jugé et pendu. Beaucoup de talent, ici encore, dépensé pour peu de chose. Malgré certaines descriptions (du jardin, par exemple, de la maison natale de Sacha symbolisant la terre russe) et épisodes, de grande puissance et de beauté littéraires, le roman, cette fois encore, n'a pas réussi à Andréieff.

§

Si j'ajoute à cette revue rapide et forcément sommaire des actualités littéraires russes les noms populaires de Sologoub et de Bouine qui dans leurs derniers récits (**Vie Bestiale**, de Sologoub, dans le même almanach *Zemlia*, et **Conversation Nocturne**, dans *l'Almanach Littéraire* de Bounine) peignent les côtés bestiaux de la vie des paysans), j'aurai signalé tout ce qui a paru de saillant dans les lettres russes cet hiver.

Je suis heureux d'achever cette revue par la mention du premier volume de la **Correspondance** de A. Tchekhoff, contenant ses lettres écrites à diverses personnes de 1876 à 1887, époque où il commença sa carrière littéraire au détriment de celle de médecin et

devenait prosateur à la mode surtout grâce à ses contes et récits. Les lettres les plus intéressantes du volume sont celles adressées aux écrivains : Korolenko, Grigorovitch et d'autres. On y voit un Tchekhoff spirituel, modeste, se tâtant encore et tout surpris du succès littéraire et pécuniaire de ses récits. On y voit déjà aussi le brave cœur, la pensée réfléchie et profonde de celui qui, jeune, se mourait à l'étranger en pensant à sa patrie et à son peuple.

E. SÉMÉNOFF.

VARIÉTÉS

Napoléon et Rousseau. — A Sainte-Hélène, où il n'eut que trop de loisirs et où il remplissait avec tant de peine le vide des heures, l'Empereur a donné beaucoup de temps à la conversation. Nul doute que dans les longues soirées de Longwood, où il était fréquemment question de littérature, il n'ait à maintes reprises parlé de Jean-Jacques, porté sur lui de nombreux jugements. Par malheur, sur ce sujet comme sur tous les autres, les mémorialistes de la Captivité n'ont noté et ne nous ont transmis que bien peu de chose.

Le *Mémorial* de Las Cases ne renferme que quelques mots relatifs à Rousseau, et ils sont sans intérêt. Mme de Montholon raconte, dans ses *Souvenirs*, que Napoléon déclarait Rousseau éloquent, malgré l'avis contraire de Lebrun, dont il adoptait volontiers les opinions littéraires. Le *Journal de Gourgaud* nous apprend que, le 12 mai 1817, après le dîner, on a lu à Longwood « la Nouvelle Héloïse », et que l'Empereur a fait ces réflexions : « C'est un singulier homme que ce Rousseau ! Les épreuves du mari sont des bêtises, et il n'y a rien à dire sur le style. Voyons la lettre du suicide. C'est une lâcheté que de se tuer ».

Rien de plus dans les livres de Sainte-Hélène. Comme on le voit, la glane est maigre.

On trouve davantage, quoique bien peu encore, dans des ouvrages relatifs à une autre période de la vie de Napoléon, au Consulat.

Le conseiller d'Etat Rœderer rapporte, dans son journal, à la date du 12 janvier 1803, ces paroles du premier consul :

« ... Je lis tout ce qui paraît. Mon secrétaire me le présente tous les matins avec une notice. Ce qui paraît est misérable, cela dégoûte. Quelle différence de tout ce qu'on écrit aujourd'hui à Voltaire ! Plus je lis Voltaire, et plus je l'aime. C'est un homme toujours raisonnable, point charlatan, point fanatique... J'aime beaucoup même son histoire, quoiqu'on la critique. « La Pucelle » ne vaut rien à la jeunesse, mais elle égaye les gens mûrs. Jusqu'à seize ans, je me serais battu pour Rousseau contre tous les amis de Voltaire. Aujourd'hui, c'est le contraire. Je suis surtout dégoûté de Rousseau depuis que

j'ai vu l'Orient. L'homme sauvage est un chien... La « Nouvelle Héloïse » est pourtant un ouvrage écrit avec de la chaleur. Il sera éternellement le livre des jeunes gens. Je l'ai lu à neuf ans. Il m'a tourné la tête »...

Quelque temps avant de parler ainsi à Rœderer, Napoléon avait fait à Ermenonville une visite dont Stanislas Girardin, alors propriétaire de la maison où mourut Rousseau, a laissé le récit :

« ... Arrivé dans l'île des Peupliers, le premier consul s'est arrêté devant le tombeau de Jean-Jacques et a dit : « Il aurait mieux valu pour le repos de la France que cet homme n'eût pas existé ! — Et pourquoi, citoyen Consul ? demandai-je. — C'est lui qui a préparé la Révolution française. — Je croyais, citoyen Consul, que ce n'était pas à vous de vous plaindre de la Révolution. — Eh bien ! répliqua-t-il, l'avenir apprendra s'il n'eût pas mieux valu, pour le repos de la terre, que ni Rousseau, ni moi, n'eussions jamais existé. »

Il y a un siècle que ces mots ont été prononcés. Il semble bien que la question ne se pose plus de savoir si le grand philosophe et le grand capitaine ont fait œuvre utile, l'un en préparant, l'autre en propageant la Révolution française.

PAUL FRÉMEAUX.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie. Voyages.

Henri Guerlin : *Les Provinces françaises : la Touraine;* choix de textes précédés d'une étude. Avec 109 grav. et 1 carte ; Laurens. 5 »

Georges Hardy et Alfred Gandilhon : *Les Villes d'art célèbres : Bourges et les Abbayes et Châteaux du Berry,* ouvrage ill. de 124 grav. ; Laurens. 4 »

André Warnod : *Le Vieux Montmartre.* Avec 30 dess. de l'auteur ; Figuière. 3 50

Esotérisme

Victor Morgan : *La Voie du Chevalier. Education ésotérique;* Durville. 5 »

Papus : *Pour combattre l'envoûtement,* avec 20 fig. ; Durville. 1 »

Ethnographie.

G. Gagnier : *Survivance du culte solaire dans les coiffures féminines en Bretagne, Auvergne, Savoie, Bourbonnais, etc. ;* Champion. 1 50

Histoire

Docteur Cabanès : *Légendes et Curiosités de l'Histoire.* Ouvrage ill. de 24 grav. ; Albin Michel. 3 50

Thomas Carlyle : *Histoire de la Révolution française.* Trad. de l'anglais par Jules Roche. Nouv. éd. précédée d'un avertissement de A. Aulard, professeur à la Sorbonne. T. I : *La Bastille.* T. II : *La Constitution.* T. III : *La Guillotine;* Chaque vol. 3 50

Joseph Combet ; *La Révolution à Nice (1792-1800);* Leroux. 5 »

Charles Foley : *Femmes aimées et femmes aimantes;* Tallandier. 3 50

Edouard Gachot : *Marie-Louise intime, II : Sa vie après l'abdication (1814-1824);* Tallandier. 6 »

Frédéric Masson, de l'Académie française : *Autour de Sainte-Hélène,* 3e série ; Ollendorff. 3 50

Paul Mautouchet : *Le Gouvernement révolutionnaire (19 août 1892 — 4 Brumaire an IV);* Cornély. 12 »

Robert-Pimienta : *La Propagande Bonapartiste en 1848;* Cornély. 3 50

Albert Travers : *Américains et Bretons ;* Champion. » »

François Vermale : *La Franc-Maçonnerie Savoisienne à l'époque révolutionnaire, d'après ses registres se-*

crets. Préface de M. Albert Mathiez; Leroux. » »

Antoine Yrondelle : *Histoire du Collège d'Orange depuis sa fondation jusqu'à nos jours (1573-1909)*; Champion. » »

Littérature

Marius Boisson : *Les Poètes du Baiser*. Anthologie des poésies relatives au baiser du xve siècle à nos jours. Illustr. de 9 grav. anc. et mod.; Michaud. 1 »

Chateaubriand : *Amours*. Avec une introduction et des parenthèses par Georges Pierredon; Sansot. 1 50

Samuel Taylor Coleridge : *La Chanson du Vieux marin*, trad. nouv. de Valery Larbaud; Beaumont. 2 »

Fernand Divoire : *Introduction à l'Etude de la Stratégie littéraire*; Sansot. 1 »

Georges Duhamel : *Propos critiques*, 1re série; Figuière. 2 50

Emile Ernault : *L'Ancien vers breton*. Exposé sommaire avec exemples et pièces en vers bretons anciens et modernes; Champion. 2 50

Emile Gebhart, de l'Académie française : *Petits mémoires*; Bloud et Cie. 3 50

lexandre Herzen : *Pages choisies*, avec un portrait de Herzen, une notice biographique et des annotations par Michel Delines ; Mercure de France. 3 50

H. Jelinek : *La Littérature tchèque contemporaine*; Mercure de France. 3 50

Clément Lanquine : *La Malibran*, avec 33 grav. et portraits; Michaud. 2 50

Emile Lauvrière : *Edgar Poe*; Bloud et Cie. 2 50

Ernest Lavisse, de l'Académie française : *Souvenirs*; Calmann-Lévy. 3 50

Camille Lemercier d'Erm : *Les Poètes de Paris*. Illust. de 9 grav. anc. et mod.; Michaud. 1 »

ri Lichtenberger : *Novalis*; Bloud et Cie. 2 50

Le Livre des Indépendants; Paris, 7, rue Alain-Chartier. 2 »

Jean Lorrain : *La Nostalgie de la Beauté*. Pensées choisies et précédées d'une introduction par Jean Bouscatel; Sansot. 1 »

Paul Madières : *Les Poètes parodistes*. Anthologie des parodies du xviie siècle à nos jours. Illust. de 9 grav.; Michaud. 1 »

Jean Mariel : *L'Enseignement de Gœthe*; éd. du « Divan »; » »

Ph. Martinon : *Les Strophes*. Etude historique et critique sur les formes de la poésie lyrique en France depuis la Renaissance. Avec une bibliographie chronologique et un répertoire général; Champion. » »

Henry Murger : *Scènes de la Vie de Bohême*. Nouv. éd., revue, corrigée et augmentée, précédée d'une notice biographique sur l'auteur et suivie de notes par Paul Ginisty; Garnier. 3 »

Firmin Roz : *Le Roman anglais contemporain*; Hachette. 3 50

P. Saintyves : *Les Reliques et les Images légendaires*; Mercure de France. 3 50

Eugène Vey : *Le Ballet foresien de 1605* en dialecte de Saint-Etienne, suivi d'extraits en prose de la Gazette française; Champion. » »

E. Vey : *Le Dialecte de Saint-Etienne au XVIIe siècle*; Champion. » »

Williamson : *Le Mariage de Lord Loveland*, roman trad. de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Louis d'Arvers; Hachette. 1 »

Musique

Octave Séré : *Musiciens français d'aujourd'hui*. Notices biographiques, suivies d'un essai de bibliographie et accompagnées d'un autographe musical; Mercure de France. 3 50

Henri Woollett : *Histoire de la musique depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*; Monde musical. 3 50

Philosophie

Albert Dauzat : *La Philosophie du langage*; Flammarion. 3 50

Hermann Ebbinghaus : *Précis de Psychologie*, trad. de l'allemand par G. Raphaël; Alcan. 5 »

Emile Faguet : *Initiation philosophique*; Hachette. 2 »

René Gillouin : *La Philosophie de M. Henri Bergson*; Grasset. 3 50

Georges Palante : *La Philosophie du Bovarysme: Jules de Gaultier*; Mercure de France. 0 75

Ernest Seillière : *Shopenhauer*; Bloud et Cie. 2 50

G. Simmel : *Mélanges de philosophie relativiste. Contribution à la culture philosophique*. Trad. de l'allem. par Mlle A. Guillain; Alcan. 5 »

Poésie

André Cazamian : *Sous le Voile ;* Grasset. 3 50
Edmée Delebecque : *La Nuit claire;* Delesalle. » »
Hector Demers : *Les Voix champêtres ;* Montréal, libr. Beauchemin. » »
André Escoffier : *Au jardin du rêve et du souvenir;* Grasset. 3 50
Ernest de Ganay : *Les Fleurs du Silence ;* Grasset. 3 50
Remy de Gourmont : *Divertissements;* Georges Crès. 7 50
René Guyon : *Les Pâques païennes;* Georges Crès. 3 50
Francis Jammes : *Les Géorgiques chrétiennes*. Chants V, VI et VII ; Mercure de France. 5 »
André Lebey : *Sur une route de peupliers;* Grasset. 3 50
Henri de Lisle : *La Sage ardeur;* Ed. du « Beffroi », 3 50
Ch. Perceval : *Mélanges poétiques ;* Messein. 1 50
Marcel Prouille : *Impressions ;* Dorbon. » »

Questions militaires et maritimes.

Le Nepvou de Carfort : *Duguay-Trouin*, sa maison natale, sa sépulture, les manuscrits de ses Mémoires. Documents inédits ; Champion. » »

Questions religieuses

Johannès Joergensen : *Le livre de la Route*, trad. du danois avec l'autorisation de l'auteur par Téodor de Wyzewa ; Perrin. 3 50
J. Tixeront : *Histoire dès Dogmes dans l'Antiquité chrétienne. III : La Fin de l'Age patristique* (430-800); Lecoffre. 3 50

Roman

M. L. Alméras : *L'Evasion, Histoire d'une femme d'aujourd'hui ;* Perrin. 3 50
Henri Amic : *Cœurs inconnus;* Fasquelle. 3 50
René Bazin, de l'Académie française : *Davidée Birot ;* Calmann-Lévy. 3 50
Pierre de Bouchaud (Mme) : *L'Impossible aveu ;* Plon, 3 50
M. Burnat-Provins : *La Fenêtre ouverte sur la vallée ;* Ollendorff. 3 50
Edmond Deschaumes : *Un Monsieur vient de trouver le secret...;* Fasquelle. 3 50
René des Pomeys : *L'Illustre Athanase Bonsang ;* Figuière. 2 50
Divers : *Contes choisis* parus dans *le Journal*. Préface par Jean Richepin, de l'Académie française ; Librairie universelle. 3 50
Emile Gebhart, de l'Académie française : *Contes et Fantaisies;* Bloud et Cie. 3 50
Charles Gallo et Martin-Valdour : *Lettres de Jeunes ;* Librairie de l'Opéra. 3 50
Guy de Maupassant : *Misti*, illust. de Ricardo Florès ; Ollendorff. 3 50
Robert Michiels : *Le Crime et le Remords;* Bauche. 3 50
Marye Olivier : *Les Instincts galants ;* Lemerre. 3 50
Jean d'Ossau : *Les Mémoires d'un cheval de courses ;* Grasset. 3 50
Roger Régis-Lamotte : *Le Parfum des Tilleuls ;* l'Edition moderne. 3 50
J.-H. Rosny aîné, de l'Académie Goncourt : *La Mort de la Terre ;* Plon. 3 50
Adrien Segré : *L'Inceste légitime;* Figuière. 3 50
Mathilde Serao : *Le Songe d'une nuit d'amour*. Seule trad. aut. par l'auteur ; Tallandier. 3 50
Jules Tussau : *Maria. Souvenirs de Cuba ;* Grasset. 3 50
Gonzague Truc : *Monsieur de Nugbo. Philosophe ;* Perrin. 3 50
Léon Valbert : *Pan! dans les contrevents ;* Ollendorff. 0 95
Gabriel-Octave de Vitrolles : *Le Dieu Pan;* Grasset. 3 50

Sciences

Emile Gautier : *L'Année scientifique et industrielle. 55e année : 1911.* Avec 88 fig. ; Hachette. 3 50
Dr Paul Hartenberg : *Traitement des Neurasthéniques;* Alcan. 3 50

Sociologie

René Bloch et Henry Chaumel : *Traité théorique et pratique des Conseils de Prudhommes ;* Alcan. 12 »
Georges et Louis Bonjean : *Compte-rendu des travaux du Congrès des Typhlophiles et Exposition de la*

Préservation de la Cécité, des Œuvres d'Assistance et des Travaux des Aveugles ; Figuière. 8 50
Ch. Castellani : *Pour rester jeune ;* Flammarion. 3 50
*** : *Ce qu'on a fait de l'Eglise.* Etude d'histoire religieuse, avec une humble supplique à Sa Sainteté le Pape Pie X ; Alcan. 3 50
Warrington Dawson : *Le Nègre aux Etats-Unis.* Préface de M. Paul Adam ; Guilmoto. 5 »
Françoise Harmel : *Une grave question de l'éducation des jeunes filles. La Chasteté ;* Perrin. 2 50
Gustave Hervé : *Mes Crimes ;* Ed. de la « Guerre sociale ». 3 »
Paul Lacombe : *L'Appropriation du sol.* Essai sur le passage de la propriété collective à la propriété privée ; A. Colin. 5 »
Etienne Lamy, de l'Académie française : *Quelques œuvres et quelques ouvriers ;* Bloud et Cie. 3 50
M. Maignan : *Economie esthétique.* La Question sociale résolue par l'esthétique ; Ed. de « l'Art Décoratif ». 3 50

Théâtre

Lope de Vega : *Le Meilleur Alcade est le Roy*, tragi-comédie, version française en vers de Camille Le Senne et Guillot de Saix ; Figuière. 3 50
Ernest Raynaud : *L'Assomption de Paul Verlaine ;* Mercure de France.

MERCVRE.

ÉCHOS

A propos de *la crise italienne.*— Gracieux remerciement. — Le Village du passé. — Une traduction en vers français du « Ça ira » de Carducci. — Le centenaire d'Alexandre Herzen. — Le pays de Cocagne des contribuables. — Exposition de la Miniature. — Errata. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

A propos de « la Crise italienne ».

Florence, 21 mars 1912.

Monsieur,

Je lis dans le *Mercure de France* du 16 mars courant un article de M. Jacques Mesnil sur la *Crise Italienne.*

M. Mesnil veut bien nous signaler les poutres que nous avons dans l'œil ; me permettra-t-il de lui indiquer quelques pailles dans le sien ?

Nous passerons, si vous voulez bien, sur ce fait que les Italiens ne connaissent pas les langues étrangères, encore que je ne sache pas une petite ville d'Italie où un Français, un Anglais ou un Allemand ne puisse trouver quelqu'un pour lui répondre dans sa langue, tandis que je n'oserais affirmer que la réciproque soit vraie en France. Je ne me permettrai pas du reste de comparer notre pauvre idiome méridional, celui de Dante, à la langue que Voltaire introduisit en Prusse et qui est restée celle des gens policés. Mais que M. Mesnil interroge ses souvenirs : a-t-il été embarrassé à Bologne quand il a parlé allemand ou anglais ? Nos écoles secondaires exigent deux langues. Oh ! nous ne les apprenons pas dans leurs finesses, comme en France ; nous nous contentons de les parler, mal c'est entendu.

Nous passerons aussi sur l'âpreté au gain des hôteliers, guides, marchands, etc. J'ai ouï dire qu'en France on appelait « Prix d'étranger » quelque chose d'analogue. Nous n'avons pas encore tué le petit commerce de détail, c'est vrai. Mais n'ayez crainte, les grands bazars israélites sont en train d'y travailler. On ne verra plus cette bonhomie courtoise, cette lutte de finesse entre acheteur et vendeur qui se résume en ceci : « En a-t-il assez envie pour payer le prix que je demande. » Nous grattons

ainsi quelques sous ; à ce jeu nous ne devenions pas des capitalistes, mais le bonheur est-il dans la fortune ? Et puis nous n'étions pas pressés, chacun y trouvait son compte ; l'art aussi. Mais cela viendra ; déjà, chaque année, plus de 100.000 de nos braves ouvriers agricoles vont en Sud-Amérique faire la moisson pendant l'été qui est ici l'hiver, et ils reviennent moissonner ici pendant notre été ; il faut être assez pressé pour faire ce double trajet ; mais on en rapporte des centaines (je dis des centaines) de millions chaque année, ce qui permet le luxe d'une guerre coloniale sans que le change monte. De plus, cela fait des hommes énergiques et avisés. Ils n'ont certes ni l'aisance ni l'instruction de vos admirables ouvriers français, mais il y a progrès malgré un gouvernement que vous trouvez détestable. Sans doute le vôtre est excellent, mais comment se fait-il alors que la proportion des illettrés augmente chez vous d'une aussi surprenante façon : 12 0/0 jadis, 16 0/0 aujourd'hui, si j'en crois vos statistiques ?

En revanche, votre population a l'avantage de ne pas augmenter, grâce à des lois tutélaires, et n'est pas obligée d'aller chercher fortune ailleurs. Nous autres, nous avons l'esprit un peu... comment dire ?... un peu « coco » : nous faisons beaucoup d'enfants. Nous en exportons jusqu'à 800.000 par an, et pourtant notre population restante est de 34.684.653 habitants, sans compter 1.150.235 nationaux temporairement à l'étranger. Avant 10 ans, nous vous aurons dépassés, en quantité s'entend, à moins que notre gouvernement ne change et ne nous rende plus... disons « civilisés ». Est-ce pour cela que M. Mesnil trouve notre gouvernement si arriéré : « de grâce, tournez-vous », eût dit votre La Fontaine, renouvelant notre Phèdre.

Nos colonies, je ne dis pas nos colonies territoriales, nos colonies à l'étranger sont nombreuses, unies, florissantes et comportent peu d'illettrés, sauf peut-être en Tunisie : mais vous êtes mieux renseigné que moi sur ce dernier point.

Nous avons, au gré de M. Mesnil, beaucoup de statues de Garibaldi, de Cavour et de Victor-Emmanuel. Mais nous sommes une nation jeune et nous n'avons pas le choix. N'avez-vous pas eu, à l'époque de votre formation nationale, vos du Guesclin, vos Richelieu, vos Henri IV, dont les statues d'ordre national doivent s'élever un peu partout, je suppose ? Ah ! que n'avons-nous une Jeanne d'Arc !... la plus humble cité en aurait l'effigie.

Nous faisons, je le confesse, beaucoup de bruit autour de nos illustrations, autour de nos petites gloires. Que voulez-vous, les Tripolitains, ce sont... comment dirai-je ?... nos Kroumirs. Nos cinémas en sont pleins. Les vôtres doivent être pleins de Casablanca, de Fez, etc... ou plutôt non : vous avez les retraites en musique, et cela vous suffit pour exciter la fibre guerrière. Nous autres, nous avons besoin de voir d'une façon plus concrète. Nous lisons : « grande bataille ! 10 hommes tués. » Hé ! nous savons ce que cela veut dire ; notre pays est du midi et demi. Ne lisons-nous pas : « grand succès électoral ! Un siège gagné au conseil d'arrondissement des Bouches-de-la-Somme ». C'est du nord trois-quarts.

Seulement nous allons voir au cinéma et nous disons : « Aïe ! il y a bien du sable sous ces palmiers de Tripoli. » Mais quand nous voyons de grosses constructions sortir de terre, des môles qui s'avancent, des voies

ferrées qui surgissent, alors nous comprenons que, s'il y a peu de place pour les colons, il y en a pour des canons et des torpilleurs, et nous disons : « Tiens ! Tobruk, cela ressemble un peu à Bizerte. » Tobruk, c'est sur le chemin de la Syrie. Je sais : le Banco di Roma a créé une succursale à Tripoli, mais c'était celle destinée à Jérusalem... Il y a place pour vos banques, vous savez.

Merci à M. Mesnil de son appréciation sur nos médecins et sur le grand Murri. Mais qu'il me permette de lui dire que si Murri est un grand éducateur d'étudiants, il n'a guère réussi comme éducateur de ses propres enfants. Quant au procès Murri en lui-même, ici je l'arrête : c'est une affaire qui s'est liquidée au plein jour de l'audience et cela ne regarde que la Justice italienne seule, Justice à laquelle tout le monde ici reconnaît l'indépendance la plus fière vis-à-vis du Pouvoir, de sorte que le Pouvoir ne cherche pas à lui déférer les causes politiques par peur de la Justice populaire du Jury : exemple le procès de Viterbo.

Tandis que pour le procès de Dreyfus, qui était une affaire de police internationale, nous avons eu le droit de nous en occuper parce que des Italiens y étaient mêlés, et si nous avons été amenés à émettre des appréciations, c'est que, d'une part, nos intérêts internationaux nous le commandaient, et que, d'autre part, à aucun moment les débats n'ont eu lieu au grand jour.

Votre gouvernement, — vos gouvernements, — pour des raisons que je n'apprécie pas, a évité la discussion publique et contradictoire. Nous avons beaucoup réfléchi depuis, nous nous sommes renseignés et nous avons observé... mais c'est votre affaire.

Je laisse donc à leur coupole respective les personnages dont parle à ce propos M. Mesnil : M. France à la coupole du Palais Mazarino, le Mazarino de chez nous, celui du Roussillon et de la Cerdagne, je crois ; Napoléon à la coupole des Invalides, le Napoléon dont la famille était de chez nous ; et je laisse à la coupole du Panthéon ce gros benêt de Zola, dont le père, hélas ! était de chez nous aussi. De vrai, M. Mesnil retarde un peu quand il parle de notre Dreyfusisme d'antan, et je crains qu'il ne soit resté un peu esclave des préjugés trinosophiques bourgeois qui ont beaucoup d'adhérents en France.

C'est que, voyez-vous, chaque nation a sa manière de sentir, et ce n'est pas quelques années passées à Bologne, dans un milieu un peu spécial, qui ont pu lui apprendre à juger nos sentiments.

Nous avons pris nos Rois dans une famille rude, énergique, militaire, ni dilettante, ni artiste, ni, disons, « intellectualiste », si je puis me permettre ce barbarisme. Et nous les aimons parce que nous sentons que nous avons en eux le point central, le chef que n'embarrassent pas les rêveries ni les sentimentalités niaises. Tous font bloc autour du Roi actuel, on vient de le voir après l'attentat, tous du curé au garibaldien, du grand seigneur au facchino, parce que c'est un mâle, parce qu'il tient en échec tous les gouvernements de l'Europe, gouvernements bourgeois, effarés ; parce qu'il passe à travers les toiles d'araignée des diplomaties rageuses ; parce qu'il nous a donné conscience de notre force ! Oui, nous avons nos tripotages, nos N'goko-Sangha. Mais, au-dessus, nous avons une Dynastie dont les intérêts sont

connexes à ceux de la Nation. Nous avons la stabilité, la sécurité de demain. N'est-ce pas quelque chose?

Je pense, Monsieur, que vous aurez la courtoisie de publier cette réponse à M. Mesnil, qui, estimant qu'il n'y a pas de frontières, ne saurait s'en offusquer, et je me dis, Monsieur, votre très humble serviteur.

GIUSEPPE FIORENTINO.

§

Gracieux remerciement. — M. Charles-Adolphe Cantacuzène nous communique la poésie suivante, qu'il reçut lors de la publication des *Adorables coïncidences :*

Charles-Adolphe, le vent du soir dans les cyprès,
Le parfum redouté des roses et, si près
Qu'on en frémit (encor que son désir enivre),
La mort grave effeuillant les pages du beau livre
Qu'une à une, à jamais, un poète enlumine ;
Pudeurs aux yeux baissés, vertus de haute mine,
Sourires sans remords, lèvres promptes, couronnes
D'or rose auréolant des fronts purs de madones,
Chevelures de nuit s'écroulant en ténèbres..,
Tout cela, dans tes vers souriants et funèbres,
Passe et s'efface avec la larme qu'on voit poindre,
Hommage involontaire et, certe, non le moindre,
A la sincérité de ta tendre folie,
Qui cueillit, sans grand choix, ce bouquet qu'elle lie
De faveurs Pompadour et qu'elle a parfumé
De l'essence des lys royaux de Mallarmé.

Janv. 1912.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

§

Village du passé. — Les sociétés de protection du paysage, la déclaration de monuments historiques font beaucoup pour la conservation des sites. Mais l'habitation ordinaire se modifie, les types populaires anciens se perdent sans que rien, sinon l'image, en garde le souvenir.

Les Musées en plein air ont voulu remédier à cette disparition. L'exemple en est venu de Suède. De la même manière, l'Allemagne se dispose à créer un village qui sera une histoire en abrégé de l'habitation du pays.

Sur les bords du lac de Gœrde, la ville de Brandebourg a destiné un vaste terrain de prés et de bois à la construction de types des maisons rustiques de tous les peuples qui ont habité l'Allemagne à toutes les époques. Ce sera le *village allemand du passé.* Les maisonnettes, confiées à la garde d'invalides qui trouveront là un emploi en même temps que d'excellentes conditions d'existence, contiendront les ustensiles de ménage, outils, costumes, parures de leur époque respective, et constitueront le plus attrayant, le plus parlant des Musées ethnographiques. L'enclos même, le coin de paysage qui entourera chaque maison sera autant que possible accordé avec son type historique.

Le village français du passé serait-il plus difficile à réaliser ? La somme prévue, en Allemagne, pour l'ensemble de l'installation n'est que de 220.000 mark.

§

Une traduction en vers français du « Ça ira » de Carducci.—

On connaît le *Ça ira* de Giosué Carducci, superbe poème plein de fougue qui chante l'enthousiasme de la France, devant l'invasion allemande, en 1792, la colère révolutionnaire du peuple et la bataille de Valmy.

Une traduction en vers français, due à un écrivain italien distingué, M. Luigi Presutti, vient de paraître à Teramo. On peut juger combien la culture française est répandue en Italie pour qu'une publication de ce genre soit éditée et trouve un public de lecteurs dans une petite viile des Abruzzes.

Le traducteur, qui manie avec habileté et talent la langue et la prosodie françaises, a serré le texte de très près et a su rendre, grâce à des alliances de mots hardies, et des inversions un peu violentes, toute la rude beauté de la poésie carduccienne. Citons quelques vers caractéristiques.

> Ce sont du rude sol les enfants des batailles,
> qui des grands idéals vont gravir les sommets;
> les chevaliers bleus, blancs, rouges, que des entrailles
> du terrain plébéien la Patrie a extraits.
>
> . . . .
>
> La Marseillaise, archange altier du temps nouveau,
> plane lorsque vomit ses feux le bronze et tonne,
> au-dessus des forêts profondes de l'Argonne.
>
> . . . .
>
> Livide, sur ce grand lac pétri de limon,
> s'agite le couchant; les coteaux d'un rayon
> modeste de soleil vont recevoir la gloire.

§

Le centenaire d'Alexandre Herzen. — Le 6 avril 1912, il y aura cent ans qu'Alexandre Herzen naissait à Moscou. En Russie, où sa gloire d'écrivain et de promoteur de réformes politiques et sociales va grandissant tous les jours, l'on se prépare à célébrer solennellement la mémoire du brillant auteur d'*A qui la faute ?* des *Mémoires de ma Vie*, de *De l'autre rive*, de l'éloquent publiciste, de l'ardent patriote qui, par son *Etoile Populaire* et sa *Cloche*, a, avec son ami Ogareff, si profondément remué les esprits et contribué pour une si large part à la libération des serfs.

Mais ce n'est pas seulement en Russie que son centenaire doit être célébré. Herzen appartient aussi à tous les autres pays de l'Europe et à l'humanité tout entière. Il a été l'un des champions de ce grand parti démocratique européen qui pouvait se croire, en 1847 et 1848, sur le point d'ouvrir pour tout l'Occident une ère de liberté et de justice sociale, et qui, vaincu en 1849 et 1850, n'en a pas moins continué à lutter dans l'exil pour la cause de l'affranchissement national et du rapprochement des peuples. Herzen a été le collaborateur de Proudhon ; il a été l'ami de Mazzini et de Garibaldi, de Worcell et de Mickiewicz, de Karl Vogt et de Malwida de Meysenbug, de Kossuth et de Pulsky, de Louis Blanc et de Michelet, de Stamfield et de Robert Owen.

Sa maison a été, dès son émigration en l'Occident et jusqu'à sa mort, un centre de ralliement pour les proscrits de l'Europe entière. Toutes les victimes de la tyrannie trouvaient chez lui aide et réconfort, le cœur qui réchauffe et fortifie, l'esprit qui guide et éclaire. Tous admiraient en lui une indivivualité originale et puissante, l'apôtre sincère et énergique, spirituel et éloquent, des idées les plus larges et les plus humaines. Aussi, les repré-

sentants du parti démocratique de toutes les nations,les lettrés et les hommes de progrès de tous les pays voudront-ils se réunir auprès de sa tombe, à Nice, pour rendre hommage à son génie d'écrivain et à son œuvre de réformateur politique et social.

Nous convions à cette cérémonie commémorative,qui aura lieu le dimanche 7 avril, tous les admirateurs de Herzen,tous les amis du peuple russe, tous les hommes dévoués aux idées de liberté et de justice,enfin tous ceux qui comprennent la beauté d'une vie entièrement consacrée, en dépit de tous les obstacles et de toutes les déceptions, à la poursuite infatigable d'un même idéal.

Le Comité d'Initiative :

MICHEL DELINES, FRÉDÉRIC STACKELBERG, MICHEL TOUMANOFF.

Le Comité d'Honneur :

F. BUISSON, député de la Seine, JULES CLARETIE, de l'Académie française, C. DELAY, L. DESCAVES, L. DUMUR, ANATOLE FRANCE, de l'Académie française, L. HAVET, de l'Institut, J. JULIEN, L. MAFFERT, G. MONOD, de l'Institut, F. DE PRESSENSÉ, G. RIVET, sénateur de l'Isère, G. SÉAILES, Mme SÉVERINE, A. STEINLEN, A. VALLETTE.

ERNEST NATHAN, syndic de Rome, G. CENA, A. ROVIZZA.

KEIR HARDIE, M. P.

E. VANDERVELDE, M. P. belge.

VILFREDO PARETO, PAUL MORIAUD, RENÉ MORAX, ALEXANDRE MAURER, MARIE REICHEL, ERNEST BOVET, EDOUARD CLAPARÈDE.

P. ALISSOV, ANNENSKI, W. BOURTZEV, DIONEV, ELPATIEVSKI, V. FIGNER, PIERRE KROPOTKINE, S. KROPOTKINE, KOSMODEMIANSKI, député de la 2e Douma, LADYGENSKI, G. PLEKHANOFF, D[r] R. BOGRADE-PLEKHANOFF, ROUBANOVITCH, STAROSELSKI, ancien gouverneur de Koutaiss, TCHERKESOV.

W. SIEROSJEWSKI.

Adresse pour les télégrammes : Comité Herzen, Nice.

§

Le pays de cocagne des contribuables. — C'est la ville de bains Orbo,en Hesse-Nassau. Après avoir vendu au génie militaire un bois et des terrains qui ont rapporté à la ville plusieurs millions de mark ; après avoir accepté d'un riche bourgeois un héritage qui suffira à couvrir les dépenses scolaires courantes ; après avoir dûment établi le bilan de la gestion municipale, le Conseil de la digne ville a fait savoir à ses heureux administrés qu'il se voyait en mesure, pour plusieurs années, de renoncer au prélèvement des impôts !

§

Exposition de la Miniature. — On vient d'inaugurer à Bruxelles une très importante exposition rétrospective de la Miniature. Organisée par le Baron Kervyn de Lettenhove, Président des Comités des expositions des Primitifs flamands et de la Toison d'or à Bruges et de l'Art Belge au XVIIIe siècle à Bruxelles, et par un Comité de Spécialistes, la nouvelle entreprise offre le plus vif intérêt artistique. Plus de deux mille miniatures très précieuses sorties de Collections royales,de Musées et de Cabinets d'amateurs y retracent l'histoire de cet art charmant. Groupées par époques, les miniatu-

res sont exposées dans des salons ornés d'objets anciens reconstituant des ensembles en rapport avec leur style.

Cette exposition, installée dans un vaste hôtel, avenue des Arts, 34, demeurera ouverte jusqu'au premier juin 1912.

§

Errata. — Une série d'inexactitudes typographiques ont été commises au cours de la dernière chronique de G. Palante, consacrée à l'œuvre philosophique de M. Le Dantec (*Mercure* du 16 mars). Ces inexactitudes étant de nature à dérouter les lecteurs, notamment en ce qui concerne les références à l'œuvre de M. Le Dantec, nous les rectifions ici :

1° On a placé à la fin du paragraphe qui se termine au bas de la page 381 des guillemets et un renvoi qui ne riment à rien. Voici le paragraphe rectifié :

M. Le Dantec n'est d'ailleurs pas dupe des sophismes que les bons apôtres de l'optimisme opposent aux pessimistes. Le plus écouté, le plus redouté de ces sophismes est un argument *ad hominem* qui consiste à dire : « Un tel est pessimiste! Cela n'est pas surprenant ; c'est un aigri, etc. » Là-dessus, des esprits clairvoyants, mais timorés, dissimulent leur pessimisme, de peur de passer aux yeux des sots pour des faibles, des vaincus de la vie. Bravement, M. Le Dantec fait justice de cet argument piteux.

2° La référence qui se trouve au bas de la page 381 (Pragmatisme et scientisme, *la Grande Revue* du 25 décembre 1911) ne correspond à rien dans la page 381 et s'applique au passage suivant de la page 382 :

La lecture de *l'Egoïsme* à peine achevée, le hasard me met sous les yeux un article de M. Le Dantec postérieur à son livre et où je trouve, à ma grande surprise, une toute autre note.

3° La référence qui est au bas de la page 382 (Le Dantec, *les Limites du Connaissable*, page 140) s'applique à la citation suivante de M. Le Dantec, citation qui se termine au haut de la page 383 :

L'homme est entouré d'inconnaissable, mais cet inconnaissable lui est indifférent par cela même qu'il lui est inconnaissable, puisqu'il n'agit aucunement sur les mouvements dont résultent la vie et la conscience humaine. Et il serait absurde, par conséquent, d'attribuer à cet inconnaissable une action directrice sur les phénomènes materiels dont nous sommes témoins. Il est inaccessible à l'homme... Il ne faut pas parler de métaphysique : rien n'est en dehors de la nature ; mais il y a une *métanthropie*, c'est-à-dire un ensemble de faits qui sont sans action sur l'homme et ne peuvent être connus de lui. La science n'a pas à s'en préoccuper...

Ajoutons que, dans la partie de la chronique relative à *l'Amanach du Coenobium de 1912*, une virgule nécessaire a été omise dans la dernière phrase. Voici cette phrase rectifiée :

Encore une constatation, qui contristera certains : les rares athées authentiques sont des écrivains français.

§

Publications du « Mercure de France » :

Musiciens français d'aujourd'hui, par Octave Séré. Notices biographiques suivies d'un essai de bibliographie et accompagnées d'un autographe musical (*Georges Bizet. Charles Bordes. Alfred Bruneau. Alexis de Castillon. Emmanuel Chabrier. Gustave Charpentier. Ernest Chausson. Camille Chevillard. Claude Debussy. Léo Delibes. Paul Dukas. Henri*

Duparc. Gabriel Fauré. César Franck. Vincent d'Indy. Paul Ladmirault. Edouard Lalo. Guillaume Lekeu. Jules Massenet. André Messager. Gabriel Pierné. Jean Poueigh. Maurice Ravel. Albert Roussel. Camille Saint-Saëns. Florent Schmidt. Déodat de Séverac). Vol. in-18, 3,50.

La littérature tchèque contemporaine, par H. Jélinec. Avec une Préface d'Ernest Denis, professeur à la Sorbonne. Vol. in-18, 3,50.

L'assomption de paul verlaine, par Ernest Raynaud. Scène pastorale représentée pour la première fois sur la scène de l'Odéon, le 28 mai 1911. Précédée de *Considérations sur Paul Verlaine*. Vol. in-18, 1 fr.

Les reliques et les images légendaires, par P. Saintyves (*Le Miracle de saint Janvier et son explication scientifique. Les Reliques du Buddha. Les images qui ouvrent et ferment les yeux. Les Reliques corporelles du Christ. Talismans et Reliques tombés du ciel*). Vol. in-18, 3,50.

Les géorgiques chretiennes, par Francis Jammes. *Chants V, VI et VII.* Vol. in-16 soleil sur papier vergé d'Arches, 5 fr.

La philosophie du bovarysme. *Jules de Gaultier,* par Georges Palante, avec un portrait et un autographe (Collection *les Hommes et les Idées*), Vol. in-16, 0,75.

Pages choisies d'alexandre herzen, avec un portrait de Herzen et une notice biographique et des annotations par Michel Delines. (*Pages autobiographiques. Histoire. Nouvelles. Correspondance. Considérations sociologiques*). Vol. in-18, 3,50.

§

Le Sottisier universel.

La mère et les enfants s'assirent dans un premier canot, dont la nièce, robuste et trapue, prit les avirons. — *Les Soirées de Paris*, n° 2, mars 1912.

Les galions de *l'Océana* [titre]. — *Excelsior*, 18 mars.

Terrible accident d'automobile [Titre]. MM., etc., etc., se rendaient en voiture à Arras; soudain le cheval s'emballa et les guides se brisèrent. — *Excelsior*, 9 mars.

M. Posadowsky a eu hier un mot très juste : à force de battre le fer, on en fait de l'acier. Je souscris pleinement à ces paroles, et j'ajoute : le peuple allemand s'est rassis, après une secousse immense. — *L'Opinion*, 24 février.

Coquilles

Les représentants des ouvriers seront toujours les derniers à souhaiter des roubles et des émeutes. — *L'Express*, 11 février.

Ils sont sûrs de gagner deux sièges, « donc un fauteuil », comme on dit, paraît-il, aux courses. — *L'Express*, 20 mars.

L'arrestation de Deboé étant considérée comme des plus dangereuses, les inspecteurs l'ont « fait à la dure », et ont commencé par assainir un coup de crosse sur la tête de Deboé. — *Paris-Journal*, 29 février.

La Société des Amis du Louvre a acquis le célèbre tableau d'Ingres, le *Bois Turc*. — *Le Grand National*, 3 mai 1911.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France (G. Roy), 7, rue Victor-Hugo.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

PYRÉNÉES - CÔTE D'ARGENT

Train de Luxe quotidien

Le train temporaire de luxe " Pyrénées-Côte-d'Argent ", si apprécié de nombreuses personnes désirant faire un séjour dans une région idéale en cette saison, va de nouveau être mis en circulation par la Compagnie d'Orléans.

Il aura lieu, au départ de Paris, du 29 Février au 4 Mai inclus et au départ d'Hendaye du 1er Mars au 5 Mai inclus.

Départ de Paris-Quai d'Orsay à 9 heures soir, arrivée à Biarritz à 7 heures 48, à Saint-Jean-de-Luz à 8 heures 1, à Irun à 8 heures 25, à Saint-Sébastien à 9 heures 5 matin.

Au retour, départ de Saint-Sébastien à 8 h. 14 soir, d'Hendaye à 9 h. 2, de Saint-Jean-de-Luz à 9 h. 19, de Biarritz à 9 h. 28, arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 15 matin. (Wagon-restaurant des Aubrais à Paris).

En outre, une partie du train se détachant à Dax arrivera à Pau à 7 h. 59 matin.

Au retour, départ de Pau à 9 h. 28 soir.

Enfin ce train comportera à l'aller un service de wagons-lits venant directement de Calais d'où il partira à 3 heures soir, en correspondance avec le service quittant Londres à 11 heures matin.

Au retour un autre service de wagons-lits continuera directement sur Calais où il arrivera à 1 h. 16 soir en correspondance avec le service arrivant à Londres à 5 h. 10 soir.

BULLETIN FINANCIER

Nous ne vivons pas encore sous un ciel parfaitement serein. Si ce ciel montre quelques morceaux de bleu, il est un peu partout barbouillé de nuages. La grève des mineurs anglais est générale et il va de soi que cette grève gêne les autres pays, tous plus ou moins tributaires de la Grande-Bretagne pour le charbon. Sans compter que l'idée de grève se propage en Allemagne et même en France. La guerre italo-turque, d'autre part, ne reste pas sans dangers. L'Italie serait assez tentée de forcer les Dardanelles et la Russie ne demande qu'à entrer en jeu contre la Turquie. L'on parle d'une entente entre la Russie, l'Autriche et l'Italie. En Allemagne, une crise se prépare. M. de Kiderlen se retire des affaires et M. de Bethmann-Hollweg pourrait bien prendre également sa retraite. En France, le ministère Poincaré rencontre des difficultés assez sérieuses. La réforme électorale ne va pas toute seule et les négociations franco-espagnoles au sujet du Maroc sont près d'aboutir à une rupture.

Dans ces conditions les marchés financiers ne peuvent pas être très brillants. La rente française baisse encore sur la dernière quinzaine à 93,60, au lieu de 94. L'Extérieure Espagnole s'inscrit à 95,50, en progrès de quelques centimes. Le Turc Unifié vient de détacher un coupon de 2 fr. et cote 89,25. L'Italien recule de 97,40 à ... Les fonds russes marquent un léger progrès : le Consolidé 4 o/o à 95,70 ; le 4 o/o 19.. à 93,25 ; le 4 1/2 o/o 1909 à 100,60 et le le 5 o/o 1906 à 105,75.

Les chemins de fer français sont toujours un peu faibles : l'Est s'inscrit à 92.., Lyon à 1244, le Nord à 1630, l'Orléans à 1305, le Midi à 1059.

Les établissements financiers font preuve de dispositions un peu meilleures : le Crédit Lyonnais à 1535, le Crédit Mobilier à 680, la Société Générale à 822, le Comptoir d'Escompte à 942,50, l'Union Parisienne à 1190, la Banque de Paris à 1756. Voici d'ailleurs le moment où ces établissements convoquent leurs actionnaires en Assemblée générale et où nous pourrons juger exactement de leur activité commerciale.

Quant aux affaires, nous allons en voir éclore une série si les événements ne tournent pas trop au noir. En attendant, l'émission Ouest-Etat, qui a eu lieu le 23 mars, a été un grand succès, ainsi que nous l'avions supposé. Les nouveaux titres émis à ... sont recherchés à 511. Le Crédit Foncier de Hongrie a également procédé, le 28 mars, avec succès, à l'émission de 50.000 obligations 4 o/o par l'intermédiaire de la Banque Privée et de la Société Centrale des Banques de Province.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.

